REVUE CATALANE

Tome II. — 1908

Tome II

Année 1908

REVUE CATALANE

ORGANE DE
LA SOCIÉTÉ
D'ÉTUDES
CATALANES

PERPIGNAN
IMPRIMERIE COMET

LIBRARY
NOV 21 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

DP
30
C57R3
t.2

Table des Matières

Compte-rendu des séances, 1, 33, 65, 97.
Liste des Membres de la Société, 2, 34, 97, 290.
Proverbes catalans, 13.
Pages choisies : Madame Dolors Monserdá de Maciá, 15.
— Angel Guimera, 145.
— Francesch Matheu, 201.
— Poésie Cérétane, 275.
— La Lianor, 399.
Livres et Revues, 29, 66, 95, 128, 158, 192, 223, 254, 288, 319, 374, 406.
Concours mensuel et permanent de Langue catalane, 34, 46, 98, 129, 161, 193, 225, 257, 289, 321, 377.
Comparaisons populaires usitées en Roussillon, 40.
Athalie (Annonce du projet de publication en catalan de la tragédie de Racine), 77.
Deux amis des lettres catalanes : le chanoine Boher, Jean Fastenrath, 125.
Congrès de la Fédération des Sociétés Pyrénéistes à Barcelone. Conférence de M. Pierre Vidal, 133.
Une bonne nouvelle (Cours de littérature méridionale à la Faculté des Lettres de Montpellier), 134.
Congrès d'historia de la Corona d'Aragó ; Lletre de convit, 144.
Pensaments, 167, 274, 370.
Francisco Tramulles, peintre, (note biographique), 169.
Fête littéraire de l'*Escolo Audenco*, 199.
Nos hôtes : Jean Badoa ; Joan Tarafa, 199. Antoni Ciuffo, 229.
Société internationale de Dialectologie romane, 219.
Jeux floraux de Cerdagne, 222, 259.
Le Concile de la Réal, 227, 338.
Avis important, 258.
Choses Catalanes, 296, 324,
L'Art Catalan (Annonce de la conférence de M. Amade sur) 298, 326.
Noms des rues, 328.
Jacinto Verdaguer en Roussillon, 396.
Alcovero J. — Les Tres ninettes (rondalla) 189.
Algú. — Ansia (poésie), 14.
— Decepció (id.), 61.
— Anyorament (id.), 71.
— Amor (id.), 200.
— Pensament de tardor (id.), 202.

Amade Jean. — Un drame catalan de Guimerà, joué, en italien, à Paris : *Terra Baixa*, 45.
— « Cançoner » de la Saint-Jean, 73.
— Quelques expressions catalanes, 170.
— Anthologie Catalane (Introduction), 194.
— Préface de l'ouvrage de M. l'abbé Bonet : Impressions et Souvenirs, 322.
— Profils Catalans, 378.
Bergue Paul. — Lo Trovador (poésie), 363.
Blazy Pierre (abbé).— Els lliris grochs (traduit des *Mémories* de Mistral), 271.
Bonafont Joseph (Abbé). — Ille et les Angelets (Histoire Locale), 155.
Capeille Jean (Abbé). — Figures d'Évêques Roussillonnais : Pierre de Çagariga, 249, 282, 314.
— Le Concile de la Réal (1408-1409) avec portrait de Pierre de Luna, 338.
Caseponce Etienne (Abbé). — L'avare y'l gelos (conte), 67.
Comet J. — La Clé de l'orthographe catalane, 400.
Conill.— Botanique Catalane, 17, 88, 153, 190, 220, 245, 278, 311, 371, 402.
Delpont J. — Un provensal de Perpinya, 12.
— Fêtes en l'honneur de Jacques 1er, roi d'Aragon, 35.
— Don Míquel-Victoria Amer, 143.
— De passada (notes de viatge), 276.
Ermitá de Cabrens (l'). — Las Professons : Setmana Santa — Pascas — Corpus, 141.
— Veremas, 290.
— Estrelles, 333.
— Cargolada, 386.
Gibrat J. (Abbé). — Deux familles catalanes au XVIIe siècle : La famille de Aux, 26, 90.
Guiu Charles. — Prats-de-Mollo, les fastes de son histoire, son avenir, 109.
De Lacvivier Raymond.—Etymologie du nom de Villeneuve-de-la-Raho, 100.
— Le couvent des Capucins d'Elne (1729), 182.
— Textes catalans. — Réclamation au sujet du Cens sur une terre à Argelès (1395), 203.
— — Convention entre le seigneur d'Alénya et le seigneur de Buassa (1405), 228.
— — Comptes du trésorier de l'église d'Elne (1415) 268, 307, 334.
Lamaysouette Fernand. — Un début : Lo Pastre (poésie), 46.
Leguiel Emile. — Çà et là, 21.
— En Quim y los portayres de la Sileta (conte), 174.
— Le carnaval d'autrefois à Prats-de-Mollo, 262, 299, 367, 387

Mérimée H. — Une Société régionaliste « Lo Rat penat » de Valencia, 41.
Monserdá de Maciá (Donya Dolors). — Contra'l malparlar (poésie), 327.
Palomba Joan. — Traditions et coutumes d'Alguer (Sardaigne), 305, 329, 383.
Pastorellet de la Vall d'Arles (Lo). — Le chanoine Boher, 180.
Pastre Louis. — La langue catalane populaire en Roussillon, 7, 53, 78, 125, 147, 184, 205, 238.
— Des moyens à employer pour obtenir le rétablissement de l'orthographe des noms de lieux, 105.
Peix Félix. — La nit de Sant Joan, 77.
Piquer y Jové Lluis. — La Cantarella, 24.
Planas Jacques. — La Société d'Etudes Catalanes aux fêtes de Jacques Ier d'Aragon, à Montpellier, 38.
Pons Joseph. — A ca l'avi Met (conte), 9.
— Les « Contes Vallespirenchs », 47.
— Tres reys d'Orient (poésie), 95.
— L'hort del Riberal, 226.
— Les poètes catalans du Roussillon, 291.
— Verge soterrana, 310.
Puitg Augustin (Abbé). — Ball de l'encadenat (musique), 267.
— Ball de la posta (id.), 300.
— Lo Tio (id.), 388.
— Pallary pica-foch (id.), 388.
— Tres galanes, 393.
Ripoll Marguerite. — Lo Bonich et les petits danseurs catalans, 168.
De Salignac Fénelon F. (Vte). — Etymologie du nom de Catalogne, 337.
Sanyas Joseph. — Recorts (poésie), 20.
— La mort y'l Treballador (fable), 87.
Todesco V. — Quelques poésies populaires catalanes à Alghero, 211, 230.
Tresserre François. — Discours aux Jeux floraux de Puigcerdá, 259.
Vassal Augustin. — Le docteur Jean Fastenrath, 178.
Vergès de Ricaudy Emmanuel. — Le Salon Roussillonnais, 6.
— L'Arch y la fletxe (faula), 59.
— Compte-rendu des travaux du Congrès de toponymie de Perpignan, 99.
— Les Jeux floraux de Barcelone, 131.
— Lettre à Monsieur l'Inspecteur d'Académie, 135.
— L'Anthologie Catalane de Monsieur J. Amade, 194.
— Un précis de grammaire catalane à l'usage des Roussillonnais (Annonce), 219.
— Donya Dolors Moncerdà de Maciá, 327.
Vidal Pierre. — Notions d'histoire de la littérature catalane, 162.

N° 13 15 Janvier 1908.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 30 décembre 1907
Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

M. Vergès de Ricaudy communique au Bureau la lettre qu'il a écrite à M. l'Inspecteur d'Académie de Perpignan le 10 décembre, au nom de la Société, pour lui demander l'autorisation, pour les Instituteurs qui le désireront, de se servir du Catalan comme moyen de mieux apprendre le Français.

Le Bureau ratifie et approuve les termes de cette lettre ; il décide qu'elle sera insérée plus tard dans la Revue afin de laisser le temps à M. l'Inspecteur de faire connaître sa décision.

Cette décision ne peut, du reste, qu'être favorable, étant donnés les précédents.

Nos lecteurs liront ainsi en même temps et la demande et la réponse.

Cette semaine ont paru les *Contes Vallespirenchs* de Mir y Nonroquis, pseudonyme d'un de nos plus sympathiques confrères. Nous les recommandons à nos lecteurs.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

au 31 Décembre 1907.

Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des membres du Conseil d'administration.

MM.

1906. D'ABBES Paul (comte), 142, rue de Longchamps, Paris.
— ALBAR Félix, chef de bataillon en retraite, place Grétry, Perpignan.
— *ALCOVER Antoine, chanoine et vicaire général, Palma de Mallorca (Espagne).
— *AMADE Jean, professeur agrégé, au lycée de Montpellier, *Secrétaire*.
— ARAGON Amédée, rue Saint-Dominique, 4, Perpignan.
— ARROUS Jean (docteur), Prades.
1907. BACHÈS Joseph, directeur de *Berlitz School*, Solingen (Allemagne).
— BADIE Etienne (abbé), professeur à Saint-Louis-de-Gonzague, Perpignan.
1906. BADOA J., 13, rue du Pont-aux-Choux, Paris.
— BAILLE Léon, architecte, rue de la Fusterie, Perpignan.
1907. BARANDE Raoul, instituteur, Joch.
1906. BASSOLE François, professeur au collège de Bédarieux (Hérault).
1907. BERDAGUÉ Jean (abbé), curé d'Estoher.
1906. BILLÈS Auguste, établissement des Gorges de la Fou, Saint-Paul-de-Fenouillet.
1907. BLANCOU Gabriel, avocat, rue des Trois-Rois, 30, Perpignan.
1906. BLAZY Pierre (abbé), Sacré-Cœur, Perpignan.
1907. BOHER Paul, rue du Plateau, 14, Saint-Maurice (Seine).
1906. *BOIX Emile (docteur), avenue de la Grande-Armée, 26, Paris.
— *BONAFONT Joseph (abbé), curé-doyen, Ille-sur-Tet, *Vice-Président*.
— BORREIL Etienne, rédacteur des Postes, 16, rue Llucia, Perpignan.
— BOURRAT Jean, député, Palais-Bourbon, Paris.
— BRIAL Jean-Baptiste, 3, rue de l'Université, Perpignan.
1907. BRIAL Pierre (abbé), curé-doyen de Millas.
1906. BROUSSE Emmanuel, député, 16, Rue Bouchut, Paris.
1907. BROUSSE Emmanuel, comptable, rue de l'Ange, 8, Perpignan.
1906. CALMETTE Joseph, professeur à la Faculté des lettres, Dijon (Côte-d'Or).
— *CAMPANAUD Laurent, propriétaire, rue Petite-la-Réal, Perpignan.

1906. Carbonnell Charles (docteur), rue de la République, 32, Meudon (Seine-et-Oise).
— de Carsalade du Pont (Mgr), Evêque de Perpignan.
— Caseponce Etienne (abbé), curé-doyen, Arles-sur-Tech.
1907. Castanyer, instituteur, Pézilla-de-la-Rivière.
1906. Cazes Gustave, banquier, 1, rue Eglise-de-la-Réal, Perpignan.
1907. de Cazis de Lapeyrouse Félix, avoué, rue de l'Ange, Perpignan.
1906. • Chauvet Horace, publiciste, adjoint au Maire de Perpignan, rue de la Tet.
— ⊙ Comet Joachim, imprimeur, rue Saint-Dominique, Perpignan.
— Conill Léon, instituteur, Sournia.
— Cornovol Jules (abbé), curé de Thuès.
— Cros François (docteur), Médecin principal de 1re classe en retraite, 6, rue de l'Ange, Perpignan.
1907. Dalbiez Auguste, banquier, rue de l'Incendie, 3, Perpignan.
— Daré Henri, négociant en vins, maison Xambo, avenue de la Gare, Perpignan.
1906. Deilles Charles, professeur au Lycée d'Elbeuf (Seine-Inférieure).
1907. Delmas Joseph, lieutenant au 21e de ligne, Langres (Haute-Marne).
1906. ⊙ Delpont Jules, comptable, chemin du Conflent, Perpignan, *Trésorier*.
— Deville Victor, 163, rue de Vaugirard, Paris.
— ⊙ Donnezan Albert (docteur), rue Fontfroide, Perpignan.
1907. Drancourt Emile, avenue de la Gare, Perpignan.
— Dubois-Malzach Jean, propriétaire, Laroque-des-Albères
1906. Durand Laurent, agent d'assurances, rue Grande-la-Réal, 28, Perpignan.
— Durand-Gaillard Jacques, médecin, Puigcerda.
— Ecoiffier François (docteur), Thuir.
— Estève de Bosch Henri, Ille-sur-Tet.
— ⊙ Foissin Aimé, principal clerc d'avoué, Perpignan, *Archiviste*.
— Freixe Jacques, homme de lettres, Le Perthus.
— Gibrat Joseph (abbé) curé de Passa.
— Gravas Charles, notaire, Prades.
— Guiu Charles, receveur de l'Enregistrement, Prats-de-Mollo.
1907. Guixou-Pagès Jean, avocat, domaine de la Flotte, Saint-Génis-des-Fontaines.
1906. Jacomy Rémy, conseiller à la Cour d'Appel, 14, rue Clément-Marot, Paris.
— Jonquères d'Oriola Henri, propriétaire, Corneilla-del-Vercol.
— Joué Léon, ingénieur agricole, Thuir.
— de Lacvivier Raymond, propriétaire, Elne.

1906. Lafont Pierre, pharmacien, rue de la Tet, Perpignan.
— ✪ Leguiel Emile, commis principal des Douanes, Cerbère.
— Llonch Jean, négociant, Figueras (Espagne).
— Llonch Philippe, négociant, Figueras (Espagne).
— ✪ Lutrand Louis, (docteur), 2, rue Porte-d'Assaut, Perpignan.
— Marie Emile, propriétaire, Prades.
1907. Marty F., négociant, 17, avenue Colbert, Toulon (Var).
1906. Marty José-Maria, pharmacien, Puigcerda.
— Massot Joseph (docteur) place d'Armes, Perpignan.
— Massot Joseph, avocat à la Cour d'appel, 17, boulevard Saint-Michel, Paris.
1907. de Maury Côme (abbé), curé de Canohès.
1906. ✪ Monsalvatge y Fossas François, banquier, calle Subida del Puente, Gerona (Espagne).
— ✪ Monserda de Macia Dolors (Donya), Gran via, 604, Barcelona (Espagne).
1907. Pagès Raymond, comptable, rue de la Loge, Perpignan.
1906. Pagnon Auguste, propriétaire, Espira-de-l'Agly.
1907. Pams Jules, sénateur, 35, rue Décamps. Paris-Passy.
— Paret Louis (abbé), curé de Rigarda.
1906. Pastre Louis, instituteur, rue Traverse-des-Amandiers, 1, Perpignan.
— Patau Pierre (chanoine), curé-doyen, Argelès-sur-Mer.
— Payré Joseph, avoué, rue de la République, Perpignan.
— ✪ Payret Joseph, imprimeur, rue Mailly, Perpignan.
— Piquer y Jové Lluis, mestre d'ensenyansa, Villarozl, 7, 3e, Barcelone (Espagne).
— Piquiral Louis, rédacteur à la Direction des Postes, Perpignan.
— Pomès Antoine, éditeur de musique, 4, rue Mailly, Perpignan.
— Pons Joseph, homme de lettres, Ille-sur-Tet.
— Pons-Fabregues Benito, arxiver, Palma de Mallorca (Espagne).
1907. Puig Joseph, directeur du dépôt des magasins Vallaer Frères, 64, boulevard Sébastopol, Paris.
1906. Py-Oliver Félicien, libraire, rue des Marchands, 8 *bis*, Perpignan.
— Réallon Léon, 15, rue de la Cloche-d'Or, Perpignan.
1907. de Roca Edouard, propriétaire, Villemolaque.
1906. Rocafort Jacques, professeur de lycée, 1, rue Clovis, Paris.
— Ruiz y Porta Joan, arxiver municipal de la ciutat, Tarragona (Espagne).
— Sabarthez Henri (docteur), rue Saint-Martin, 5, Perpignan.
1907. Sagols Isidore (docteur), chirurgien-dentiste, 9, rue Saint-Jean, Perpignan.

1906. Sagols Pierre (docteur), Quai Vauban, Perpignan.
— ✿Saisset Frédéric, homme de lettres, 139, boulevard Saint-Michel, Paris.
— Salsas Albert, receveur de l'Enregistrement, Routot (Eure).
— Salvadou Joseph (abbé), curé de Conat.
1907. Sanyas Joseph, capitaine d'infanterie coloniale, Saint-Hippolyte.
1906. Sarrète Jean (abbé), vicaire-régent, Torreilles.
— Sauquet Jean fils, négociant, Bourg-Madame.
1907. Schadel Bernard, professeur à l'Université de Halle (Saxe-Allemagne).
— Servole François, limonadier, place de la Loge, Perpignan.
1906. Sola Frédéric, rue de Savoie, 7, Paris.
1907. Sors-Gouell Jean, avocat, Céret.
— Soubielle Mathilde (Mme), directrice de l'Ecole Lafontaine, Perpignan.
1906. Soulier Paul, propriétaire-viticulteur, Collioure.
— Talut, professeur agrégé au Lycée Condorcet, rue des Ecoles, 6, Paris.
— Tisseyre Jacques, chef de Division à la Préfecture, rue Grande-la-Réal, Perpignan.
1907. Todesco Venanzio, à Alghero, Sardaigne (Italie).
1906. Trenet Lucien, clerc de notaire, rue Quéya, 8, Perpignan.
— Tresserre François, mainteneur des jeux floraux, 65, rue Alsace-Lorraine, Toulouse.
— Trullès Ferdinand, notaire, Ille-sur-Tet.
— ✿Vassal Augustin, banquier, place d'Armes, 6, Perpignan.
— Verdot Lucien, pharmacien, rue des Marchands, Perpignan.
— ✿Vergès de Ricaudy Emmanuel, banquier, Quai Vauban, 45 *bis*, Perpignan, *Président*.
1907. Vicens Charles, clerc d'avoué, rue Foy, 9, Perpignan.
1906. ✿Vidal Pierre, bibliothécaire de la Ville, Perpignan.
1907. Vignettes, musicien, section hors-rang, 1er colonial, Hanoï (Tonkin).
1906. Vigué Antoine, conducteur des Ponts et Chaussées, Saillagouse.
1907. Vilar Edouard, sénateur, rue Faustin Hélie, 7, Paris-Passy.
1906. Vilar Jean-Joseph (abbé), curé de Saint-Joseph, Perpignan.
1907. Vilarem, principal du Collège, Lodève (Hérault).
1906. ✿Violet Gustave, sculpteur, Prades, *Vice Président*.
— ✿de Wittwer de Froutiguen Jules, le Boix-Saint-Sauveur, Prats-de-Mollo.

Salon Roussillonnais

Un groupe d'artistes roussillonnais avait organisé, fin décembre écoulé, une exposition très intéressante de peinture et de sculpture dans le vestibule de la salle Arago, à Perpignan ; c'est ce qui nous a permis d'admirer, une fois de plus, les œuvres si appréciées de Mlle Madeleine Arnaud, de MM. Louis Bausil, Henri Lopez, Aristide Maillol, Géo de Monfreid, Etienne Terrus et Gustave Violet.

Les peintures, pastels et aquarelles exposés dégageaient un parfum réconfortant de poésie catalane ; cette poésie qu'évoque la seule vue d'une marine, d'un site fleuri ou d'un coin montagneux du Roussillon...

Sans parler des délicieux chrysanthèmes, des pêchers en fleur, des grenades et des portraits de Mlle Arnaud, de M. G. de Monfreid, de M. L. Bausil, de M. Terrus, nous citerons entre autres œuvres : « Corneilla-de-Conflent, effet de soir », de Bausil ; « St-Martin de Prades », « Espira, effets de soir », de Terrus ; etc...

Le regard se reposait aussi sur les sculptures qui garnissaient la salle et y jetaient une note plastique non moins attrayante.

Les expositions de MM. Lopez, Maillol et Violet étaient en tous points remarquables. Le « Buste de la République », marbre blanc, de Violet, attirait l'attention, ainsi que sa « Tête de vieux catalan », en bronze.

Mais M. Violet n'est pas seulement sculpteur. Il a également exposé des dessins impressionnants de réalisme vrai : « Les Contrebandiers, dans la nuit » et la « Vieille Catalane » qui méritent une mention spéciale.

La *Revue Catalane* applaudit à cette manifestation d'art, dont les organisateurs doivent être d'autant plus félicités qu'ils ont remporté un succès officiel très appréciable : l'achat d'un tableau de M. Bausil « les Blés en Cerdagne », par la Commission du Musée de Perpignan.

La langue catalane populaire
en Roussillon

SUITE.

1679

A partir de 1679, on trouve difficilement, dans les archives publiques, des documents catalans comme ceux que nous venons de citer. Déjà en 1676 nous pouvons voir un texte français (Livre vert majeur f° 388) dans lequel les consuls de Perpignan sont invités à faire employer la langue française par tous les prédicateurs :

« Nous avons esté bien ayses d'aprendre que l'on aye commencé de prescher en langue françoise dans l'église cathédralle de notre ville de Perpignan... »

En 1722, nous trouvons une ordonnance sur le pavage des rues, rédigée en français (Livre des Provisions, II, f° 80). En 1724, deux autres ordonnances, également rédigées en français, sur la fermeture des prises d'eau par *ulls* (Livre des Provisions, II, f° 102), et sur l'exemption de Jacques Just (Livre des Provisions, II, f° 90 v°). Enfin, en 1729, une ordonnance, toujours en français, sur l'exécuteur des hautes œuvres (Livre des Provisions, II, f° 118 v°).

Mais si les ordonnances, mandements ou criées en catalan nous font défaut pour suivre l'évolution de la langue populaire, il n'en est pas de même des actes de l'état civil et des archives de famille (reçus et papiers divers, actes de notaire, etc.) C'est dans ces documents que nous allons puiser pour continuer notre recueil de textes catalans.

1700

Nous trouvons au mois de février de l'année 1700 un édit défendant aux curés, vicaires, notaires, etc., l'emploi de la langue catalane dans la rédaction des actes publics.

On peut voir dans les archives de l'Hôtel de Ville que l'Assemblée municipale, se conformant à cet édit, rédige en français, à partir de l'année 1700, tous les compte rendus de ses délibérations. La plupart des notaires se conformèrent à l'édit royal.

Mais il n'en fut pas de même pour les curés qui résistèrent et qui continuèrent à rédiger les actes de l'état civil en cataian.

Nous allons donner ci-dessous un acte de sépulture de la commune de Terrats (1704) et un acte de baptême de la commune de Nyls (1728) tous les deux rédigés en catalan.

1704

« Vuy als vint y (1) sinch de febrer del any mil set cents y quatre jo Domingo Planas Pbre y Rector de la Igla parroquial dels Gloriosos martirs Sant Juliá y Santa Basilicia del lloch de Terrats he enterrat en lo sementiri comú de dit lloch lo cadaver de Anna Potú muller del q° Pere Antoni Potú brasser de dit lloch : An assistit a dit enterro p testimonis Joan Santeralla Batlle y mé Jaume duran losquals cridats p firmarse an declarat no saber de escriurer en fe de que firmo jo. — Planas, Rector. »

Vingt ans plus tard (23 avril 1724), le même Planas fait une copie de cette pièce et déclare que la copie est conforme à l'original. « Et de premissis fide facio ego dictus. Planas Pbr. et Prv. die 23 avril 1724. »

1728

« Vuy als desaset del mes de Maitx del any (2) mil set cens vintivuit jo Joseph Prada p^bre^ y Rr. de la Iglesia parroquial de nostre sra dels Angels del lloch de Nyls Bisbat d'Elna he batejat en las fons baptismals de dit lloch segons rito y forma de nostre Sta Mare la Iglesia catholica apostolica romana a Maria Theresa Clara fille llegitima y natural de Matheu feliú y de Clara Conguges foren padrins Joseph faliu y Coloma Pons tots de Llupia losquals cridats per firmar an declarat no saber escriurer enfe de que firmo jo Prada Rr. de Pontella y Nyls. »

Le même Prada fait en 1755 une copie de cet acte et ajoute, au bas de la page, la note suivante en français :

« Et je sous signé déclare avoir copié fidèlement le sous dit extrait du libre des Baptêmes du dit lieu ce aujourd'hui 11' du moy de septembre de 1755. — Prada, *curé de Pontella et Nyls.* »

1738

Le 10 juin 1738, c'est-à-dire 38 ans après l'interdiction du catalan dans les actes publics, nous trouvons dans le registre de

(1) Tous les y de ce document sont surmontés d'un tréma.
(2) Tous les y de ce document sont surmontés d'un point.

l'état civil d'une des paroisses de Perpignan la copie d'une délibération du Conseil souverain du Roussillon rappelant l'édit de 1700, édit dans lequel il était ordonné :

« Qu'à commencer du 1er mai suivant, toutes les procédures qui se feront dans le ressort comme aussi les délibérations des Magistrats des villes et communautés, les actes de notaire et généralement tous autres actes publics qui se passeront au dit pays seront mis et couchez en langue françoise à peine de nullité. »

Après avoir constaté que « les curez et vicaires du dit pays continuent d'écrire en langue catalane les registres des baptêmes, Mariages et Sépultures ausi bien que les hôpitaux leurs registres de Sépultures et bien des communautés laïques et ecclésiastiques séculières et régulières en osent de même, etc. »,l'auteur parle de l'autorité du prince, de l'honneur de la nation, du bien public, et termine ainsi : « Qu'il plaise à la Cour ordonner que les curez et vicaires seront obligez d'écrire en langue françoise les registres de baptême, etc. »

Le clergé ne résista plus à l'injonction. En parcourant les registres des diverses paroisses nous constatons que les actes de l'état civil furent rédigés en français pour la première fois :

Le 7 juillet 1738 dans le registre de la paroisse Saint-Mathieu.
Le 11 juillet 1738 dans le registre de la paroisse Saint-Jacques.
Le 13 juillet 1738 dans le registre de la paroisse La Réal.
Le 19 juillet 1738 dans le registre de la paroisse Saint-Jean.

(A suivre) L. Pastre.

A ca l'avi Met

Al repich de las nou, me trobavi dins de la cuyna. La flameta d'un llum de ganxo hi feya una mica de claror y las ombres de l'avi, de la guideta y del ninet ballavan sus de las parets.

Allí, tot hi brillejava : los poals de Thuir prop de l'ayguera enrejolada, lo porró de granatxa al bell mitx de la taula, y vora 'l foch, los ulls de la mixeta, la gata negra, uns ulls dolsos y daurats.

Mes hi havía una lluhor que m'agradava més que totes : la de la barretina que s'havía ficat l'avi Met, una barretina crompada á Prats-de-Molló, fá molts anys, per la Festa-Major, y que desensá guardava ben desadeta dins de l'armari.

La Guideta, que m'ho contava, s'enternía. Se recordava tal vegada d'aquella Festa-Major, quant en Jaumet se l'espiava de cara á cara, y de las espardenyes á la cofa de puntill.

Es qu'era allavores una bonica fadrineta. ¡Y quin altre recort daurat, lo del día que li va donar el « sí », an al seu gorra-vermell, als entorns de la capelleta de la Sort! ellos bavardejavan, y 'ls romeus de Fransa y d'Espanya, ben agermanats, repetían la dolsa tornada :

« Santa y pura, Verge pía,
Mare de Deu de la Sort. »

Anys y panys havían passat.

Ara, no era més qu'una bona vella, aixurida y ratolinejayre, això sí, prima com un jonch y més dreta qu'un fús.

Duya un cayre de seda al cap.

Mentres remanava las castanyes ab un broch, el ninet se penjolava á sas faldilles, rondolinejava d'assí d'allá, y de quant en quant, s'espiava, boca-badat, com la mixeta encargolava la cúa negra.

Aquella nit la tramontana feya fressa dins de l'hort, xiula que xiularás ; derrera de la finestra, tot un aixám d'esteles nos mirava ; y nos callavan, vora 'l foch repetellejant.

La Guideta era afanyosa y l'avi Met semblava un benaventurat, tot ell rejovenit y mes rialler ab aquella flamarada roja que li penjolava sus del front ; semblava un benaventurat, espatllut y fresch, tot palpitant d'alegria...

« ¡Bona castanyada Deu nos dó! » va dir sentenciosament, quant la Guideta va treure la fosca pannada del foch y la va girar dins d'un plat tot blanch.

¡Allavores si que tothom va deixar de somicar! ab tres gambades, el ninet pujava sus d'una cadira ; perehosament, la mixeta deixava el fogó desamparat, y tot arreu se fregava y refregava al entorn de las nostres cames. S'hi feya de valent.

N'hom' gués assegurat que hi havia tres mixetes dins de la cuyna. ¿Ne voleu, de gates negres?

¡Y quin goig que feya la teulada! El ninet tenía una caroya

com perla fina, uns ulls vius, y lo mateix que los nins de las cansóns populars, era rós com la lluna.

Badava la boca — una bocassa — y repetía que se volía acabar totes las castanyes, una per una. ¡ Ell que sí ! ! La Guideta que nó ! Y prou que tenía rahó, el ninet.

Dins d'aquell plat, los ángels hi ballavan en cós de camisa.

Ben calentetes y negres, las castanyes s'espallofavan arreu, y apareixían, daurades y tan molçudes que s'esmicolavan entre 'ls dits.

Ho volguis ó no, la primera xirritada de granatxa me va pertocar. ¡ Quin granatxa ! Feya flamejar el cor.

L'avi Met bebía religiosament : tirava el cap enderrera, aixecava el porró enlayre, ben bé enlayre, y el rajolí envellutat li queya al bell mitx de la boca, brunzinejant com un aixám d'abelles ; sense parpellejar, el bon vell saborejava l'essencia de las vinyes rosselloneses.

El porró passava de má en má, y el raig may s'acabava. Això sí que feya pena al ninet : Acabeulo, l'avi ¡ acabeulo !

Y rebitllant cadira y tot, s'encamellava sus del genoll de l'avi, li feya pessigoles al coll, li deya bones paraules per l'amanyagar : ¡ Acabeulo ! Acabeulo, l'avi bonich...

Allavores, el bon vell el va fer saltar ab dalit :

« Arri, arri borriquet,
que demá irem á Ceret...
De Ceret á la montanya
bisca, bisca l'aranya ;
de la montanya al montanyó,
bisca, bisca l'aranyó. »

El ninet ho descuydava tot, devenía tot vermell, feya anar manetes y peuets, com si travessés á corre-cuyta y sus d'un burró verdader, hortes y prats, vilatges escampillats al peu de l'Albèra, olivedes y ciuredes, cap á Ceret...

La Guideta ne feya una mitxa-rialla ; hi havía una revisalla de jovéntut sus de la seua cara fine y ben abrigada ab el cayre de seda. Y jo, tot en me l'espiant, pensavi que, de fadrina, era ella la rosa del Vallespir...

Joseph Pons.

Un provensal de Perpinya

Per una bona sort, nos ha vingut à las mans un bonich llibre de poesies portugueses, estampat à Xina, à Macau ; es lo « *Rosario d'Amor*, sonetos de Jan Monné, trasladados « do provençal e prefaciados por J. M. Greenfield de « Mello ». Una altre bona sorpresa nos ha estat de llegir, à la primera plana : « Jan Monné, cigalo de Roussihoun ».

Un felibre provensal que s'ha llestat d'esser cigala de Rosselló, es aixo una bona prova del amor que té à la terra catalana, en Joan Monné (que Deu guardi molts anys amb salut y alegria).

Donchs, En Joan Monné — pera qui no ho sapigui — es un perpinyanès, un matheuet de debó, que desde'ls nou anys s'ha estat à Avinyó y à Marsella. Sas bones disposicions literaries y l'amistat d'En Frederich Mistral, n'han fet, temps ha, un dels millors poetes provensals ; ha arribat à felibre majoral ; y amb tot y'ls 70 anys que se'n va à tenir, publica cada mes una interessant revista literaria, *Lou Felibrige*, hont hi té plassa marcada lo moviment catalanista à Rossello, ja qu'En Monné s'ha quedat tan bon catalá com del temps del seus nou anys.

Té publicades una bona partida de poesies, y un parell de poèmes, *Casau*, *Rosari d'amor*, *Mentino*, mes es sobretot, pera nosaltres, lo traductor provensal de l'*Atlantide* ; la seua traducciò es d'allo mes ensertat y de lo mes exacte amb el text catalá. Y mirin, com han anat las coses, gracies à Deu :

En Mistral, lo patriarca provensal, doná la prímera empenta al geni poetich de Mossen Cinto, que fou, després, l'autor de l'*Atlantide*. Y aixis com el Rosselló es un

gatimell florit del Pirineu, quina fada canigonenca allarga una má cap à Provensa y l'altre cap à Catalunya, aixis mateix el rossellonès En Joan Monné, assaborint las belleses de l'*Atlantide*, las ha replegades d'una má, y de l'altre las ha trasmeses, totes senceres, à la llengua provensal.

Nos es d'un pler tota vegada que podem saludar el mestre Monné à Perpinyá, hont vé, cada any, s'estar una passada ; hi aprofitem molt, amb ell, ja qu'assi se torna tan catalá com qualsevol.

Diu que quan va neixer, son pare, un bon home de blanquer, afenyat de dir als seus companys que tenia un fill, els hi va cridar : « Ferá mótes ! ». En Monné no tenia de d'esser blanquer, ni tenia de fer mótes ; li tocava de cuydar una horta poetica hont s'agermanen las flors catalanes y provensals, hont s'ohuen mès remors de *Montanyas Regalades* y de *Magali*.

J. Delpont.

PROVERBES CATALANS

26. Lo qui va inventar de fugir era pas bestia.
27. La paraula fa l'home.
28. Lo que no vols per tu no ho volguis per ningu.
29. La panna sempre vol mascarar lo parol.
30. Lo fum y la mala cara fan fugir la gent de casa.
31. Lo mès fi es pas lo que s'en creu.
32. La mala herba sempre creix.
33. May diguis : « D'aquesta aygua no beuré ! »

ANSIA

Minyona, diga-me perqué
La tristesa ombreja ta cara ?
Perqué ton ull tan falaguer
Lluhent de goig no es encara ?
La tristesa ombreja ta cara !...

Perqué son rojes tes parpelles ?
Perqué tenes tos ulls clocats ?
Y perqué tes galtes rebetles
Als meus besos apassionats ?
Perqué tenes tos ulls clocats ?

No dient, no escoltant ré,
Perqué te'n vas, aixis, soleta ?
Que te som fet ? Això es pas bé !
Que dius ? parla, minyoneta,
Perqué te'n vas aixis, soleta ?

Ara les llágrimes te cauen ?...
Minyona, diga-me perqué ?
Ton dit, ta má me les amaguen,
Mes jo les veig. Vull sapiguer...
Minyona, diga me perqué ?

Com faré per te consolar ?
Si no vols que també jo plori,
Aixuga'ls ulls, donam la má,
Riu com avans, riu — jo t'implori —
Si no vols que també jo plori !

ALGÚ.

Traduit de Maurice Gaillard avec autorisation spéciale de l'auteur.

Pages choisies

Madame Monserdá de Maciá, que la Société d'études catalanes a l'honneur de compter parmi ses membres, a publié quatre romans, dont voici les titres : *La Montserrat*, *La Familia Asparó*, *La Fabricanta* et *La Quiteria*. Elle est également l'auteur d'un volume de vers : *Poesías catalanas*. L'enseignement moral qui se dégage des romans de Mme Monserdá leur donnent une haute portée. La grande préoccupation de cet écrivain est, selon toute évidence, de faire aimer la vertu et détester le vice ; de là, cette présence constante dans ses livres de nobles et belles figures à côté de bas personnages peints sous de repoussantes couleurs. Mais la littérature de Mme Monserdá ne se contente pas d'être morale et d'enseigner ; elle est aussi artistique. Qu'on en juge par ce passage où se trouve dessiné, avec infiniment de grâce, un joli profil de jeune fille ; le milieu décrit est d'ailleurs charmant de jeunesse, de fraîcheur et de sérénité (1).

Antonieta y la cadernera

... En los mesos de estiu ó primavera, 's prenía 'l luxo d'una estoneta d'esplay (2) en l'esquifit (3) balcó de la sala del devant, al quin acabava de fer encara mes migrat (4) lo lloch que li prenían dos testos (5) ab clavellinas, y altres dos ab una aufábrega (6) y un murritort (7) que, després d'enramar sas brancas, esmaltadas

(1) *La Fabricanta* (p. 17) (1907, Barcelona ; Llibreria de Francesch Puig).
(2) Flânerie.
(3) Étroit, petit.
(4) Incommode.
(5) Vases.
(6) Basilic.
(7) Nasitort, cresson alenois.

de flors grogas, per los ferros de la barana, s'enfilava paret amunt, fins á nuarse en lo clau que sostenía una petita gabia, dins de la que hi refilava del matí al vespre una aixerida cadernera (1).

En aquell reduhit terreno de vuyt pams de llarch per tres d'ample, casi l'espay d' una caixa de mort, la Antonieta hi disfrutava tots los seus esbarjos (2) dels dias feyners. Allí hi tenía sempre una branca seca per tallar, una fulleta groga pera fer caure, algun brot d'aufábrega que, per haberse atrevit á aixecarse més que 'ls altres precisava (3) escapsar, junt ab los tanys de clavellina, dels que 'l pugó (4) blanch se 'n havia ensenyorit. Acabadas las falagarías (5) á las flors, venían las de la cadernera. Ab un pinyó á la boca, la noya la feya saltar d'una canya á l'altra, esbategar (6) bojament sas pintadas aletas y treure 'l caparró per entremitg dels filferros, pera pendre'li la llaminedura (7) apretada entre sos llabis vermells. Quan lo recapte era finit, la bestiola acostumava á refilar de bo y millor ; y sa jove mestressa, de baix en baix, per la temensa (8) de que no la sentissen en las casas del vehinat, ab las que, per l'estretor del carrer, casi s' haurían pogut donar las mans, li deya carinyosament :

— ¡Vaja, no cridis tant, que un día t'escanyarás y la pobre Antonieta 's quedará sense tenir al mon cap amiga que la estimi com tu! ¿No ho coneixes, bojeta, que soch jo la que 't tinch d'estar agrahida (9), perque no 't cansas may d'escoltar las cosas que no puch esplicar á ningú? ¡Pobrissona! Tampoch tu, no saps á qui contar las tevas !... Es clar ! com no tens mare !..... ¿Oy, que las mares no s' haurían de morir may ?... ¿No ho trovas que 'l mon es ben trist?... Encara que tu t'estás tota sola y refilas ab una alegría !... ¡Vaja ; no 'n parlém més d'aquestas cosas que fan posar trist !... ¿Sents? tocan las dúas y m'en tinch d'anar á dalt... No m'hi puch estar cada día á cusir al teu costat... Per això aquesta tarde t'hauras d'estar soleta, acontentante de sentir los refilets dels canaris del senyor Eudalt !...

(1) Chardonneret.
(2) Recréation.
(3) Il était nécessaire.
(4) Puceron.
(5) Caresses.
(6) Battre les ailes.
(7) Friandise.
(8) Crainte.
(9) Reconnaissante.

Botanique catalane

Noms catalans de plantes usités dans la région [1]

ABAJONERA. — *Vaccinium Myrtillus* L. Airelle Myrtille.

Les fruits sont un excellent remède contre les diarrhées.

ABET. — *Abies alba* Mill. Sapin blanc.

Le bois est très employé. Les bourgeons sont utilisés dans les bronchites.

ABRICOTER.— *Armeniaca vulgaris* Lam. Abricotier commun.

Cultivé pour son fruit. L'amande contient un poison : l'acide prussique.

AGRAM. — *Agropyrum glaucum* R. et S. Chiendent glauque.

Nuisible. La racine donne une boisson rafraîchissante. Le même nom est donné au Cynodon Dactylon Pers.

(1) Chaque nom catalan de plante est accompagné : 1° des noms scientifique et français correspondants qui faciliteront les recherches des botanistes débutants ; 2° de l'indication très sommaire des principales applications en médecine, art vétérinaire, agriculture, industrie, etc. ou usages locaux qui intéresseront les amis des fleurs et surtout les amateurs de *simples*.

Le lecteur sera parfois surpris de ce que le nom catalan cité ne soit pas tout à fait conforme à celui qui est en usage dans sa région. C'est ainsi que la bourrache se dénomme : *borratxa* ou *borrayna* ; le tilleul : *tilia* ou *téll* ou *tey*. La langue catalane ayant subi, et subissant encore, de nombreuses altérations, j'ai indiqué dans cette étude le nom tel qu'il doit s'écrire selon les règles du vrai catalan. Une prochaine étude sur l'étymologie des noms catalans de plantes montrera l'utilité, la nécessité même de ma détermination.

D'autre part, plusieurs noms catalans peuvent s'appliquer à la même plante. La ronce s'appelle : *morera selvatge* ou *romaguera* ou *sbarzer*. J'ai indiqué ces différents noms chaque fois que cela m'a été possible.

Je recevrais avec plaisir les noms catalans de plantes que les lecteurs de la *Revue catalane* pourraient me signaler.

M. Castanier, instituteur à Pézilla-la-Rivière, a guidé mes premiers pas dans l'étude de la botanique ; aussi suis-je heureux de lui dédier ce modeste travail, tout en regrettant que des raisons de santé m'aient privé de sa précieuse collaboration.

AGRELLA. — *Rumex Acetosa*, L. Rumex fausse-oseille.

Nuisible aux cultures. Les feuilles ont un goût aigrelet.

ALBER. — *Populus alba* L. Peuplier blanc.

Les bourgeons donnent une tisane diurétique. Fournit le bois blanc.

ALL. — *Allium sativum* L. Ail cultivé.

Potagère. Les gousses sont fébrifuges et vermifuges. Le suc colle la faïence.

ALL DE COLOBRA. — *Muscari comosum* L. Muscari à toupet.

Nuisible. Les feuilles sont ondulées comme le corps d'une couleuvre.

ALZINA. — *Quercus Ilex* L. Chêne-vert.

Bon bois de chauffage. L'écorce est connue et employée sous le nom de tan.

AMETLLER. — *Amygdalus communis* L. Amandier commun.

Les amandes sont employées par les pâtissiers, les fabricants de sirops, etc.

API. — *Apium graveolens* L. Céleri odorant.

Potagère. Racine diurétique. Les feuilles, avec du lait, calment les catarrhes.

API BÓRT. — *Hélosciadumno diflorum* Koch. Hélosciadie faux-céleri.

Les feuilles, ressemblant à celles du céleri, sont quelquefois mangées en salade.

ARANYONER. — *Prunus spinosa* L. Prunier épineux.

Sert à former des haies ; les fruits donnent une bonne liqueur.

ARBOSSER. — *Arbutus unedo* L. Arbousier fraisier.

Les fruits, ressemblant aux fraises, ne servent guère que pour les confitures.

ARGELACH. — *Ulex parviflorus* Pourr. Ajonc à petites fleurs.

Ses nombreuses épines arrachent la laine des moutons.

ARGENTI. *Calycotome spinosa* Link. Calycotome épineux.

Nuisible comme l'ajonc décrit ci-dessus.

ARNICA. — *Arnica montana* L. Arnica de montagne.

Employée pour réconforter et pour guérir les coupures et meurtrissures.

ASPARRECH SELVATGE. — *Asparagus acutifolius* L. Asperge à feuilles piquantes.

Sauvage ou cultivée, c'est un très bon diurétique.

ASPIT. — *Lavandula spica* L. Lavande en épi.

L'huile chasse les poux et les mites. L'eau distillée sert aux parfumeurs.

AURU. — *Acer campestre* L. Erable champêtre.

Donne un bois fin pour les ébénistes. Les jeunes branches conviennent au bétail.

AUSERDA. — *Medicago sativa* L. Luzerne cultivée.

Forme les meilleures prairies artificielles convenant à tous les animaux de ferme.

AVELLANER. — *Corylus avellana* L. Coudrier-noisetier.

Amandes comestibles. Les charlatans disent découvrir les sources, les mines avec ses branches.

BALADRE. — *Veratrum album* L. Verâtre ou hellébore blanc.

Bulbe très vénéneux empoisonnant rats, renards, etc. mais guérissant la clavelée des moutons.

BARBA DE CABRA. — *Tragopogon pratensis* L. Salsifis des prés.

Aigrette des fruits ressemblant à une barbe de chèvre. Racine comestible.

BECH DE CIGONYA. — *Erodrium ciconium* Willd. Erodium bec de cigogne.

Bout du fruit, en cône allongé comme un bec. Feuilles bonnes contre les angines.

BELLADONA. — *Atropa Belladona* L. Atrope Belladone.

Fruits vénéneux. Les médecins l'emploient pour dilater la pupille des yeux.

BERDOLOGA. — *Portulaca oleracea* L. Pourpier des jardins.

Se mange en salade. Adoucit les inflammations ; employée contre le scorbut.

BERRET DE CAPELLA. — *Umbilicus pendulinus* D C. Ombilic pendant.

Les feuilles, rondes comme des chapeaux de prêtre, sont très fragiles.

L. Conill.

(A Suivre.)

RECORTS

La casa hont petitet menjavi confitura
la tinch sempre devant dels ulls !
Es al corn del carrer. D'ensá la regadura ,
per la finestre, veig l'ollada, à grossos bulls,
courer dessus del foch ; ohi los seus sorolls !
Veig quan tots, ben contents, à taula nosposavem.
Quin dols recort te tant de preu ?
Si las Corberas verdejaven
hont pays mès bonich qu'el meu ?

❖ ❖ ❖

Mes tot aixó qu'es lluny ! O dols temps de maynada
De tu no som descuydat res !
Tot floria per jo ! La vida era una albada !
Lo meu pare y ma mare eran lo mon estés,
amb els contes, l'ivern, al torn del foch encés,
Y'ls rahims, qu'a l'agost, al cep mateix menjaven !
Quin dols recort de tant de preu !
Si las Corberas verdejaven
hont pays mès bonich qu'el meu ?

❖ ❖ ❖

La meua dona, avuy, me remplasse ma mare,
Los seus petóns sont mon trésor,
los seus ulls, lo fanal, quan nostra barca apare,
lo seu amor, lo pa que remonta'l meu cor
per me fer veure el cel sempre tot blau y or !
Tinch por de descuydar tots los que m'estimaven
tant per jo ella te gran preu !
Si las Corberas verdejaven
hont pays mès bonich qu'el meu ?

JOSEP SANYAS.

Çà & là

Quand il pleut et fait soleil à la fois, nos pères disaient et nous répétons encore : « C'est le diable qui bat sa femme et qui marie sa fille ». (Oudin, *Curiosités françaises*, p. 164).

Les Catalans du Vallespir ont plusieurs locutions pour exprimer le même contraste :

1° « Fa sol y plou ;
« La Mare de Deu fa un fillol. »

2° « Les bruxes se pentinen. »

3° « Es sol de Montalva
Que fa sudar la roca. »

Quand le soleil se couche pâle, jaune, triste, menaçant de pluie, on dit aussi :

« Es sol de Montalva
Pluja demá. »

Un de nos lecteurs connaîtrait-il l'origine de cette expression : « Sol de Montalva » ?

❖ ❖ ❖

Quand deux personnes ne se ressemblent ou ne se conviennent pas, quand deux objets ne se rapprochent ou ne s'unissent pas bien ensemble, on dit :

« Van, se semblen, s'avenen com lo vern y lo boix. »
(Lo boix es groch y lo vern es negra).

❖ ❖ ❖

« Ha seguit la Seca, la Meca y la vall de Andorra » est un adage encore vif dans le Vallespir pour signifier qu'une personne a beaucoup voyagé. Je lui trouve une explication curieuse dans la « Relacio sobre la Vall de Andorra del R. F. T. J., Provicari de Anyos, Casa de la Vall. » (1838). L'auteur s'exprime comme suit :

« Crec que esta fundat sobre un castell vell que hi ha a la dreta del Valira (1) à la ralla de la vall de Andorra, dit la Seca ;

y un altre que sen veu tambe arruinat al N. sobre Ordino dit Meca, com que se volgues dir : qui ha estat á la Seca y á la Meca ha seguit la vall de Andorra. »

Très bien, si la même locution familière n'existait pas en castillan : « Andar de ceca en meca, » pour aller par monts et par vaux, errer çà et là, et si les étymologistes ne faisaient pas venir « ceca » de l'arabe : « dar as-sikkr », maison de la monnaie ; Meca étant une corruption de la Mecque, la ville sainte de l'Islam.

Encore mieux, si je ne lisais pas dans le charmant récit du chiromancien Desbarrolles : « Deux artistes en Espagne »

« La mosquée de Cordoue fut appelée Zecca, maison de purification. Elle occupait le troisième rang en sainteté, et les Maures qui ne pouvaient aller à la Mecque se contentaient de faire un pèlerinage à la Zecca de Cordoue, d'où vient le proverbe : « Andar de Zecca en Mecca. » (Aller de Zecca à la Mecque), encore usité parmi les voyageurs. »

L'étymologie est une science exacte !...

On lira peut-être avec plaisir les lignes suivantes sur les Andorrans, leurs qualités et leurs coutumes, extraites de la même « Relació » citée plus haut :

« Los Andorrans son amans de la Religió católica, y observan lo ritual de Urgell, a cual Bisbat pertanyen. Son zelosos en conservar sos usos y costums antichs, enemichs de novedats ; son caritatius ab los pobres, fenlos limosna de lo que tenen, y en tots los pobles las casas principals los acullen donánlos de sopar a la nit, y esmorsar al demati. Son curiosos de saber, y dir tot lo que se passa en la població, pero cuan se tracta de interessos sigan propis, o dels comuns, son tan reservats que sempre temen de ecsplicarse massa ; de lo que prove lo dir en Catalunya de un que fa l'ignorán, « Que fa l'Andorrá ». Contot *(sic)* son sensills y no maliciosos.

. . . . . .

Llengua, los usos y costums son los dels Catalans, especialmen com los del partit de la Seu de Urgell ab los que tenen communi-

(1) Rivière qui arrose les vallées d'Andorre et, telle une fourche, réunit ses deux branches, du Nord et de l'Orient, entre Andorre la Vieille et les Escaldes.

cacio mes ecspedida. Los costums particulars son que en lo tems del carnaval los fadrins alguna vetllada van per las portas de las casas de las fadrinas cantán una cansó ab la que demanan la minyona per casarla ab aquell fadri que ells judican que lo casamen seria proporcionat, las fadrinas los donan alguna cosa, y despres, de lo que han arreplegat, un dia fan una brenada, y ne diuen la festa dels casamens.

Fan altra festa quen diuen lo Gener, que ve a ser la plega que los fadrins fan en altres parts lo dia del dijous gras o dijous llardé.

Lo dia de Pascua se jugan los ous, esto es las fadrinas procuran ser las primeras de bon mati de trobar al fadri y saludarlo dienli : « Pascua es arribada, tu pagarás los ous » ; pero realmen las fadrinas portan ous, y cocas, y los fadrins pagan lo demès, y tots junts fan una altra brenada quen diuen dels ous ; la cual ha donat motiu à molts parrocos a declamar contra lo perill dels ecsessos que hi pot haver... »

❖ ❖ ❖

D'une personne qui cherche ce qu'elle porte ou ce qu'elle frôle, on dit en catalan :

« Si estigués un llop, el veuría. » ó millor

« Si estigués un llop, la mossegaría. »

En français :

« Il cherche son âne et il est monté dessus. »

❖ ❖ ❖

D'une personne qui craint des reproches ou une réprimande, on dit :

« Al c... li passa farina. »

En Français : « On lui boucherait le c... d'un grain de millet. »

Au contraire, d'une personne fière d'elle-même ou qui ne se tient pas de joie :

« Li taparían pas lo c... ab nou matelassos. »

❖ ❖ ❖

Catalanismes :

Fèr petar una xarrada, Fèr petar la claca, Tailler une bavette.

(Notes communiquées par M. Emile Leguiel)

La Cantarella

Era una aixerida noya barcelonina, de blanch rostre, lleugerament enrogides ses galtes, d'ulls negres que dificilment s'oblidaven una volta vistos, tal era sa vivesa y expressió ; airosa en son caminar y elegantment habillada encara que sense presunció. Sa ben escayenta faldilla de dol acordeonada y confeccionada per ella mateixa de tal modo arrodonía sa esbelta figura que 'ls vianants no podían per menys de clavar en ella sa mirada d'admiració.

¡ Oh Magdalena! Quant recordo ta religiositat sense afectació ni hipocrisies, tos habits de treball, ton gran carinyo als teus pares y germans de quins eres son sosté y en fí les altres qualitats morals y fisiques que t'adornaven com flayrosa flor trasplantada del paradís, mos ulls se plenen de llágrimes y elevantse vers el cel, mos llavis mormolen una oració, una ferventa oració per ta ánima, aquella ánima que doná vida á ton cos bufó y bellugadís qual hermosa silueta ma fantasía, en sos somnis y deliris, tracta de reconstituir dibuixant sos contorns y esculpturals linies.

Més, de tots els dots enumerats descollaba son bell parlar y en particular cadencía y ritme atractivols, aquella harmoniosa cantarella ja connaturalisada en élla, que verament captivava y la qual desde 'l primer moment me robá 'l cor. Tot sovint aquella encisadora cantarella recreava voluptuósament mos oidos y sa remembransa me distreya y alegraba les cabories de ma vida.

Passaren díes y vingueren els tristos de mon empresonament per suposats insults al exercit motivats pels lamentabilissims successos del 25 de novembre de 1905. En aquella presó n'hi passá trenta quatre de dies y no, no vull recordar tan horribles sofriments.

No acabá ab aixó mon calvarí : llibertat provisionalment, la

causa continuá y jo esporuguit, horroritsat pels sofriments passats y 'ls que esdevenir podían, el 14 de Maig de 1906 vaig traspassar la frontera fent cap á l'hospitalaria y catalana ciutat de Perpinyà; y en efecte, de bon matí trucava á la cambra dels exilats de can Payret en qual porta s'hi llegía en una placa « Joseph Mª Folch » nom del bon amich y company d'exil que l'habitava.

En aquella cambra hi passava els díes escrivint articlets, correspondencies, estudíant el francés. Prompte vaig fer coneixensa ab quelcuns distingits perpinyanesos y, al escoltar molt particularment á la dona del poble, son bonich, son cadenciós parlar, una revelació me fou feta. Destilava sa veu una molt semblant cantarella á aquella acaronada un temps per mí á Barcelona, á aquella que m'arrobava els sentits y les potencies, á la dolsa cantarella de Magdalena á qui 'm feya il-lusió de sentir y fins de veure.

M'interní á Fransa, anant á Paris y, com el poeta llenguadociá Peyrottes:

A la Sena vaig mesclar mes llágrimes
Tot pensant al riu del Segre

que petoneja les cases de Lleyda, ma ciutat nadiua y una pareguda cantarella repercutía en mos oidos, bella tonada que Magdalena tan bé havía sapigut assemilarse, afeginthi ses gracies naturals. Allavors vaig trovar l'origen de la melifica cantarella de Magdalena, recordant sa llarga estada á Fransa qu'ella m'explicava.

Se verificá l'Aplech de la Protesta y en ell nostres diputats prometeren conseguir del Govern l'amnistia. Aixis succehí, gracies á sos titanichs esforsos, y per fi vaig poguer tornar á Barcelona.

Aqui no vaig may sentir el ressó de la veu de la pobre morta, de ses ritmiques paraules que me ve encara de Perpinyá ahont vaig passar els millors temps de mon exil finament obsequiat, aconsolat, rublert de tota mena d'atencions pels patricis y estimats amichs Payret, Delpont, Vidal, Pastre y demès perpinyanesos dels quals conservaré sempre mès un inesborrable recort y una gratitut y reconeixement eterns.

Oh! Perpinya! Quan podré tornar ohir la dolça cantarella de tes dones, la cantarella de la meua Magdalena estimada, aqueixa melifica cantarella de Fransa ab laqual la pobre morta me robá 'l cor!

Lluis Piquer y Jové.

HISTOIRE LOCALE

Deux familles catalanes au XVIIe siècle

(Suite)

Emmanuel de Aux s'était signalé comme un défenseur zélé de la patrie dans toutes les guerres où il avait pris une part active. C'est pour récompenser pareil dévouement que Louis XIII, roi de France, lui accorde une pension annuelle de 600 livres. Le document porte la date du 9 février 1642 (1).

A cette époque, Emmanuel de Aux habitait Perpignan. Il ne tarda pas à se fixer à Nyls ponr exploiter son domaine. C'est là qu'il mourut le 25 juin 1665. Son corps fut trouvé dans l'étang du lieu. L'inhumation se fit dans l'église neuve de la localité : « *Mori don Emmanuel de Aux als 26 de juny 1665. Son cos es enterrat dins la iglesia nova del lloc de Anyls, per esser mort negat dins lo estany del dit lloc* » (2).

Dona Maria de Aux et Momir

La succession laissée par Emmanuel de Aux n'était pas des plus brillantes. Sa veuve dut faire face aux difficultés de l'heure présente.

(1) Nos Ludovicus, Dei gratia Rex Galliæ et Navarræ, comesque Barcinonnæ, Rossilionis et Ceritaniæ.

Nos Urbanus de Maille marchio de Brezé, Mariscallus Galliæ et Capitaneus generalis in principatu Cathaloniæ et comitatibus Rossilionis et Ceritaniæ, considerantes munificentiam et liberalitatem veram erga quoscumque diffundere proprium esse principis officium, erga eos tamen præcipue exerceri debere merito arbitramur quorum merita et majorum obsequia regiis elargitionibus dignos reddunt, quare memoria repetentes plura grata et non modica servitia domino nostro regi præfato et officia hoc bellorum tempore urgentium arduis in rebus summa animi virtute ut fervidum relatorem et patriæ acerrimum defensorem præstita per te dilectum ducelu Emanuelem de Aux in villa Perpiniani domiciliatum prædecessoresque tuos in plurimis negotiis, nullis parcendo laboribus, digne moti sumus te gratia infrascripta fore prossequendum. Tenore igitur præsentis, motu nostro proprio *sexcentas libras Barcinonesens annuas* tibi nobili Emanuel de Aux damus et deliberate elargimur. *Signé* : Le Maréchal de Brezé.

(2) Archives de la famille de Coma.

Elle fut obligée de s'occuper de la récolte pendante. A cet effet, elle se mit en rapport avec le régisseur Henri Barta, qui administrait le domaine de Nyls.

Quelques notes, par de petits détails, indiqueront suffisamment la situation d'une famille de propriétaires importants au XVIIe siècle :

Memorial de tot lo que jo dona Maria de Aux tinch entregat à Anrich Barta *majordom*, que es lo present any mil sis cents seixante cinq en la heretat de Nyls, tant per raho de quatre carregas de blat que tinch promesas à dit Barta per tot lo temps vaccara tenir cuydado de fer sagar, batrer y recullir lo blat de dita heretat, y per lo traball de fer aperallar lo menjar als segadors, batadors y demès mossos, y la gent que fera menester per dit effecte, quant també de lo que li entragaré per fer la vida à aquells que es lo seguent :

25 juñy, vint y quatre maitats de vinagre,
— , una carga de bi,
— , onze mesuras de blat, un durch de oli,
26 — , quatra lliuras de vacca,
27 — , quatra lliuras de sardina à raho de dos sous la lliura,
28 — , dos sous de cebas y ansiam,
— , una carga de bi, 4 lliuras de vacca, 11 mesuras de blat,
29 — , 4 lliuras de vacca, 2 sous, 2 diners per monjetas,
30 — , 6 lliuras de vacca.
1 juliol, 4 sous per monjetas y ansiam, 4 lliures de sardina,
— , à raho de dos sous y quatre diners la lliura, una carga y mitja de bi,
3 — , 4 lliuras de vacca,
4 juliol, onze mesuras de blat,
7 — , una carga y mitja de bi,
8 — , onze mesuras de blat,
10 — , quatre lliuras de sardina à raho de 2 sous 4 diners.

Fins lo die present an vaccat los segadors que an segat los grans de dita heretat, los quals eren set personas.

Le chef des moissonneurs était Pierre Clotas, de la ville de Perpignan. Il reconnaît avoir reçu de dona Maria de Aux la somme de 28 livres « per lo preu fet de segar los blats, ell y sos

companys, de la heretat de Nyls de dit don Emanuel de Aux. »

Après la moisson, il fallait dépiquer. On le fit dans le courant du mois de juillet :

11 juliol, per batrer se son enviadas 8 lliuras carn de vacca.
— , una carga y mitja de bi, 11 mesuras de blat, mitj durch de oli,
17 — , mitj minot de sal,
26 — , una carga de bi.
29 — , onze mesuras de blat, — Per los batadors, 6 lliures , de vacca.

Le blé fut porté à Perpignan, le dernier jour du mois de juillet par Jérôme Velloch, agriculteur de Perpignan. Celui-ci déclare que la somme de 6 l. 8 s. 4 d. lui a été remise « per lo traball de haver aportat trente sis cargas de blat dès del lloc de Nyls à la vila de Perpinya, en casa de dita dona Marie de Aux. »

Ensuite dona Maria de Aux se mit en mesure de payer les dépenses occasionnées par le décès de son mari. Elle donne à Jean Montanyach, pêcheur de Bages, 5 l, 10 s. « per lo traball an tingut, ell y altres companys seus, de sercar y traurer del stany del lloc de Nyls lo cadaver de son marit, » — à Antoine Roca, muletier de Perpignan, 1 écu etdemi « per lo concort han fet de anar à sercar ab una llitera lo cadaver de don Emanuel de Aux en lo lloc de Nyls, » — à François Laborda, prêtre et économe de de l'église paroissiale de Ponteilla et Nyls, 3 écus blancs et une charge de froment « per la professo, enterro, novena, cap de any, missas y dret de terratja y per lo demès tocant à funeraria de don Emanuel de Aux, son marit, » — à Onufre Pegullan, crieur public et assermenté de la ville de Perpignan, 6 réaux d'argent « per lo cridar lo dit Emanuel de Aux, son mari[1], » — à Joseph Bosch, menuisier de Perpignan, 3 livres « per ser anat en lo stany del lloc de Nyls y haver fet un carras per entrar en dit stany afi de sercar y traurer lo cadaver de don Emanuel de Aux. »

(A suivre) Joseph Gibrat.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.

L'Eclair (de Montpellier).

Remarqué, dans le numéro du 13 décembre de ce journal, un article de notre compatriote M. Jacques Rocafort, professeur de lycée à Paris et membre de la Société d'Etudes Catalanes, sur les langues méridionales.

Nous souhaitons que cet article plein de bon sens et de logique produise son effet auprès du Ministre, à qui un Inspecteur général a osé demander la réduction de l'enseignement des langues méridionales, et surtout de l'espagnol, dans les lycées et collèges du midi.

Notre pauvre Midi est bien malmené depuis quelque temps. Après les fameux rapports militaires et les inondations, voici maintenant les hauts fonctionnaires de l'Université qui partent en guerre contre nous !... C'est vraiment trop fort.

En Terro d'Arle.

Nous avons reçu le numéro 12 de *En Terro d'Arle*, bulletin de l'Escolo mistralenco. Cette revue, entièrement écrite en provençal, publie de très intéressants travaux en prose et en vers. Nous y trouvons, page 179, l'entrefilet suivant :

« Sabès que i'a dous Arle souto la capo dóu soulèu : Arle lou grand, que couneissès, aquéu que li Coumpagnoun noumavon Arles en France, emé l'Arle de Roussihon, long-tems d'Espagno. Nous fai plesi d'aprene que la Reneissenço felibrenco flouris e fruchejo dins tóuti douê. La *Revue Catalane* de Perpignan publico un article sus lou *Pastorellet de la Vall d'Arles*, séudounime d'un préire qu'es, d'après aquelo revisto, « l'âme de la Renaissance roussillonnaise ».

Salut arlaten au Pastorellet ! »

Jochs Florals.

Nous avons reçu le volume des Jeux floraux de Barcelone (1907) contenant les pièces couronnées ; joli volume de 270 pages, grand format, dont nous conseillons la lecture.

Calendari de Cu-cut.

Cu-cut nous a envoyé son Calendari pour 1908, très jolie brochure de 130 pages environ, magnifiquement illustrée.

Lletres.

La revue *Lletres* est toujours, et de plus en plus, intéressante. Dans le numéro de novembre elle continue la publication du « voyage de George Sand à Mallorca » d'Alomar, étude littéraire trés sérieuse qu'on lit avec plaisir.

Cette revue publie souvent des traductions catalanes d'auteurs français. A ce titre elle mérite d'être recommandée à nos lecteurs.

Prouvenço.

Prouvenço nous annonce que M. Payot, recteur de Chambéry récemment nommé à Aix, a voulu, dès son arrivée en Provence et « avant touto causo », adresser son salut à Mistral.

Bravo pour le recteur Payot que nous avons connu professeur de philosophie au collège de Perpignan.

La Question Catalane.

La Question Catalane, par M. Georges Normandy. Un volume illustré de 114 pages, avec les portraits des principaux chefs catalanistes. *Bibliothèque régionaliste*, Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe). Prix : 1 franc ; franco : 1 fr. 20.

Après « Les Littératures provinciales » de Charles Brun, voici que la Bibliothèque régionaliste vient de publier « La Question catalane » de M. G. Normandy, celui-là même qui publia naguère dans le *Mercure de France* et dans divers journaux français des articles très remarqués sur le mouvement régionaliste en Catalogne.

Le livre de M. G. Normandy fera connaître exactement la question catalane à ceux de nos compatriotes qui ne la connaissent pas encore, au moyen de documents dont plusieurs sont publiés pour la première fois en France.

A la page 107, l'auteur cite notre *Revue Catalane* en tête de la liste des principales publications françaises qui s'occupent de la Catalogne, de sa langue, de son histoire et de sa littérature.

A propos des noms de lieux.

Dans le *Pays cévenol* (15 déc., Alais), quelques notes sur l'orthographe des noms propres de lieux par M. Ernest Joutard. L'auteur cite cette opinion de M. Pierre Devoluy : « Certes, quand l'on touche du doigt l'incroyable insouciance terminologique qui a présidé à la rédaction des noms de la carte dans le Midi, on se demande, à la vérité, si les parlers auxquels ils se

rattachent ne sont point, par hasard, les dialectes papous ou hottentots, les bégaiements vagues et inconnus de je ne sais quels Fidgiens ou quels Védas des bois ! » *(Les noms de la carte dans le Midi.)* A noter également, dans le même article, cette affirmation du professeur Grammont : « ...Les noms propres doivent toujours être prononcés comme on les prononce dans leur région et doivent être écrits conformément à cette prononciation... ». Enfin, ces quelques lignes d'un savant, M. Paul Meyer : « Je crois bien que si le Conseil municipal de votre ville adoptait la forme que vous proposez, l'administration des postes, qui est pour les noms de lieux ce qu'est pour la langue commune l'Académie Française (et avec la même compétence !), finirait par l'admettre ».

Toutes ces affirmations, tous ces jugements, tous ces bons conseils ne sont pas pour nous déplaire.

L'Alliance.

Dans l'*Alliance*, de Céret, notre collaborateur, M. Joseph Gibrat, publie une intéressante notice intitulée « Tocabens et Cie » sur les méfaits des bandes de Trabucayres dans notre pays.

Le Courrier de Céret.

A signaler, dans le numéro du 29 décembre, une note très intéressante sur la *Nuit de Noël en Catalogne* par Tristan et Iseult.

Dialectologie romane.

Le distingué romanisant M. Schædel, professeur à l'Université de Halle en Saxe (Allemagne), devenu depuis peu un de nos adhérents, vient de fonder, d'accord avec le professeur français M. Saroïhandy, une *Société Internationale de Dialectologie romane*, où la Catalogne sera représentée par Mossen Alcover. Heureuse idée.

Le même M. Schædel va publier prochainement une *Phonétique des Pyrénées catalanes*, dont il a réuni les principaux documents dans un récent voyage à travers la Catalogne (voir la *Revue Catalane : Dietari* de Mossen Alcover et Schædel). Cette Phonétique doit être précédée d'une *Introduction* à tirage à part où sont classés et décrits tous les sons de la langue catalane, et où l'auteur propose un système de transcription scientifique du son.

Enciclopedia Catalana.

Nous avons reçu le numéro 3 de la Revue *Enciclopedia Catalana*, l'une des plus importantes publications de Catalogne. Le directeur de cette Revue a eu l'heureuse idée de réimprimer les fameux articles *Cataluña y los Catalanes* publiés par D. Joan Cortada en 1859. De plus, cette revue continue la publication de l'œuvre d'Ali-Bey (voyage au Maroc) et du dictionnaire encyclopédique de la langue catalane. Nous recommandons l'*Enciclopedia Catalana* à nos lecteurs.

Cinquantenari dels Jochs Florals de Barcelona.

En la reunió darrerament celebrada pels mantenedors elegits pel Consistori, ha quedat constituit el cos de mantenedors-jurat, designant pera president el Mestre en Gay Saber més antich, y pera secretari el darrerament nomenat, que s'escauen ésser, respectivament, el doctor Collell y el senyor Masriera. Se designá com a president d'honor al senyor Amer, darrer sobrevivent del primer jurat dels Jochs Florals y cap de Adjunt del Consistori.

Aixís mateix s'acordá crear presidencies d'honor pera la Festa, que serán conferides a personalitats de les regions de llengua catalana, com Valencia, Balears, Rosselló, Provensa, el Tolosá, Cerdenya, Bearn y Auvernia.

Se redactá y formá 'l cartell dels Jochs de 1908, que 's publicará aixís que sigui firmat pels mantenedors que no acudiren a la reunió.

(De la *Veu de Catalunya.*)

Publications reçues.

Obres de Ramon Lull. — La « Comisió editora Lull » annonce, par un intéressant prospectus, la prochaine édition, à Palma de Mallorca, des œuvres complètes et originales du philosophe catalan Ramon Lull. Mossen Miquel Costa, mossen Alcover, mossen Mateu Rotger, n' Estanislau Aguiló, en Jaume Garau, sont à la tête de cette commission, et Mateu Obrador, est le directeur effectif de ces bons mallorquins et enthousiastes lulistes.

L'Iride, strenna per l'anno 1908, éditée à Casale (Italie). — Nous avons eu l'agréable surprise d'y trouver la traduction en vers italiens, du chant VI du poème *Canigó*, par la signorina Maria Licer, de Venezia.

La Fanfulla della Domenica, de Rome. — Le numéro du 13 octobre 1907 publie une étude de « Litterature straniera — Un novelliere catalano contemporaneo, Joaquim Ruyra », de notre collaborateur, le professeur Venanzio Todesco, à Alguer (Sardaigne catalane).

Sant Jordi matant el drach. — Cette belle gravure, reproduisant une « Composició del eximi artista txech J. Manes », est accompagnée de ces lignes :

« En Benet R. Barrios, doctor en medecina, vos desitja unes bones festes, al present, y moltes benhaurances durant l'any 1908, en que Catalunya celebrará les bodes d'or dels Jochs Florals y el seté centenari del naxement del rey En Jaume I, el Conqueridor. Barcelona, desembre 1907. »

Calendari dels Pagesos per l'any de traspás 1908. (Barcelona) — Fascicule sur les douze mois de l'année, avec illustrations, proverbes et dictons populaires.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 14 15 Février 1908.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Cotisations. — Le Bureau décide que les *cotisations* de l'exercice 1907-1908 seront mises en recouvrement du 15 courant au 1er mars.

Concours de langue catalane. — Le Bureau décide d'organiser un concours mensuel et permanent de langue catalane à partir du 1er mars 1908.

Ce concours comprendra chaque mois, soit une version catalane, soit une composition catalane (description, narration, lettre). Le texte de la version ou le sujet de la composition sera publié le 15 de chaque mois par la *Revue Catalane* et porté à la connaissance des concurrents par la voie de la presse locale.

Pour la version, les concurrents devront écrire le texte catalan *à gauche* de la feuille et la traduction française en regard ; pour la composition catalane, on devra également écrire la traduction française *à droite*.

Les notes méritées (de 1 à 20) seront publiées le mois suivant,

en même temps que le texte du second devoir, et ainsi de suite, de mois en mois.

A la fin de l'année, des diplômes d'honneur de la Société d'Études catalanes et des abonnements de six mois et d'un an à la *Revue Catalane* seront accordés aux concurrents les mieux notés.

Peuvent prendre part à ce concours les jeunes gens (garçons et filles) de 13 ans et au-dessus.

Les devoirs devront être écrits sur papier format écolier, et porter le nom ou le pseudonyme avec l'âge de l'auteur. Ils devront être remis régulièrement au secrétariat, le 1er de chaque mois.

Voici le texte à traduire pour le 1er mars 1908 :

Sortint de Paris

Desde una finestra del tren, que per la via de Lyon fuig com arrocegat per un mal esperit, contemplo, ben segur per darrera vegada, aquesta gran ciutat que s'allunya y que tot allunyant-se sembla mès gran. Estona (1) ha que som fora de les explanades, jardins y *boulevards* de vora 'l Sena ; estona ha que 'n fugim en ales del vapor ; mes sempre tenim un de sos interminables carrers à cada banda de tren, com empenyats (2) en no deixar-nos sortir de la ciutat : fugim de son cor, mes no hem pogut sortir encara de sos braços, que s'extenen per la plana á travers de rius y serres, com pera lligar y engrapar la França, lo mateix que un calamar (3) onstruós engrapa sa presa.

Jacinto Verdaguer, *Viatges.*

(1) Moment, instant.
(2) Peut se traduire par *décidé, résolu, poussé de façon à.*
(3) Poulpe.

LISTE
DES MEMBRES DE LA SOCIETE

OMIS SUR LA LISTE PRÉCÉDENTE

M. Morel Marcel, négociant à Perpignan.

NOUVELLEMENT ADMIS

M. l'abbé Aymar, curé-archiprêtre de Prades.

Jacques Ier, Roi d'Aragon

Le roi Pierre II, d'Aragon, se rendit en 1204 à Montpellier, où il y épousa, le 15 juin, Marie, fille et héritière du seigneur de cette ville. Le Roussillon, depuis Salses jusqu'à l'Ecluse, fut assigné pour douaire à cette princesse. Sancho, seigneur du Roussillon et de Cerdagne, figure parmi les garants de cette stipulation.

Pierre II fut tué à la bataille de Muret, le 17 septembre 1213. Il ne laissait, pour héritier, qu'un enfant de cinq ans, Jacques, né à Montpellier le 2 février 1208. Cet infant fut confié à Guillaume de Montredon et élevé dans le château de Montso (Haut-Aragon), puis à Huesca et à Saragosse. En 1225, ce prince, devenu libre, s'employa à détruire les factions entre ses seigneurs et à apaiser les troubles dont il avait été la victime depuis son enfance. Pour consolider son ouvrage, il résolut d'occuper contre les infidèles, le courage inquiet des catalans. A l'assemblée générale de la Principauté, qui se tint à Barcelone en décembre 1228, il fit statuer qu'il y aurait paix et trève depuis la Cinca (Aragon) jusqu'à Salses et que l'on entreprendrait la conquête de l'île de Majorque.

Nuño, comte du Roussillon, prit part à l'expédition, à la tête d'un corps nombreux de ses vassaux ; il fut un des seigneurs qui s'y distinguèrent le plus. Une importante escadre partit du port de Salóu, près Tarragone, le 6 septembre 1229, emportant 15000 guerriers et 1500 chevaux ; elle aborda à Santa-Ponsa, et le 31 décembre 1229, la capitale de Majorque fut prise d'assaut.

En 1235, le comte Nuño partit à nouveau pour l'expédition dans l'île d'Yviça. En 1238, il suivit encore le roi d'Aragon dans sa conquête du royaume de Valence, dont la capitale fut prise le 28 décembre de la même année.

Jacques Ier, dit le Conquérant, mourut à Xativa le 27 juillet 1276.

(Histoire du Roussillon, de J. de Gazanyola.)

A consequencia d'haver rebut lo rey, En Jaume, lo missatge d'uns embaixadors tartars, que'n nom de llur sobirá y del emperador dels Grechs, oferian ajudarlo à recobrar'l Sant Sepulcre de mans dels sarahins, determina complir tan gran empresa.

Ab aquest proposit sortí de Barcelona amb 17 bastiments en direcció à Menorca ; pero, desprès de sofrir vents contraris y una horrorosa tempestat que durá disset dies y divuit nits, al cap de dos mesos haguè de tornar y desembarcar à Agde, convensut de que Deu no volia que continuès l'expedició.

.....Componentse 'l regne d'Arago, en temps de Jaume I, de cinch nationalitats diferentes, tinguè 'l Conquistador, el talent de conservar à cada una las lleys mes apropiades al respectiu origen. Als aragonesos otorga 'ls furs d'Osca ; manté, pels rossellonesos, la legislació romana, y la combina amb las costums de las vilas ; à favor dels catalans esculleix los preceptes dels Usatges, y dona privilegis à las vilas reals ; als mallorquins fa extensiu lo regimen de Catalunya, treyentne las influencias barbares del feudalisme ; y amb lo Fur de Valencia, governa rodejantse d'un consell de sabis.

(*Historia de Catalunya*, per Joan Oliva.)

En lo sigle XIII, la llengua catalana se presenta mes pura, sa dicció mes castiça, la frasa mes dolsa y cadenciosa. Al escalf protector del rey En Jaume, se pot dire que nasqué la literatura catalana ; d'En Jaume mateix son *Lo Llibre de la Sabiesa*, y la *Cronica*, relació dels principals fets y detalls de la seua vida ; eixes obres foren l'alba d'una literatura que naxia, com los cants d'En Ramon Lull foren lo ressó palpitant d'una nationalitat que volia esplayarse en cants immortals.

(*Historia de Catalunya*, de Mossen Font y Sagué.)

L'anniversaire du 7e centenaire de la naissance de Jacques Ier a motivé dans toute l'étendue de l'ancien royaume d'Aragon, des manifestations historiques et de fraternité littéraire ; de Valence à Mallorca, à Barcelone et à Montpellier, les cercles littéraires et artistiques font revivre la personnalité du grand roi. Ces fêtes

ont commencé à Montpellier, où se sont rendus de nombreux délégués des catalans d'Espagne.

La Société d'Etudes Catalanes représentée par MM. Vergès de Ricaudy, son président, Delpont, trésorier, et Payret, membre du Conseil d'Administration, alla à la gare de Perpignan pour saluer ces délégués à leur passage.

Notre ami Delpont leur souhaita la bienvenue en leur lisant le sonnet suivant composé à leur intention :

Germans !

Germans de llengua catalana,
De l'altre ban del Pirineu
Amb l'escalf, veniu, qu'engalana
L'amor-patria à tot arreu.

M'apar vós es una alegria
Veure 'ls fills d'En Jaume primer
Y n'escoltar la canturia
Del Canigó à Montpeller.

Seu l'aucellada que s'envola
Als nius payrals, hont se gronxola
La santa germanó

Deu vos guard! Vostra recordansa
La serven, en terra de Fransa,
Los fills del Rosselló.

M. Delpont a été vivement remercié par le chef de la délégation et ses amis.

Notre distingué confrère, M. Amade, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes, avait bien voulu nous représenter aux fêtes de Montpellier, dont nous donnons ci-après une intéressante relation.

La Société d'Etudes Catalanes aux fêtes de Jacques I d'Aragon.

A l'occasion du VIIe centenaire de Jacques Ier d'Aragon, des fêtes avaient été organisées à Montpellier pour le dimanche 2 février. Elles attirèrent beaucoup de monde, et furent aussi brillantes que pouvait le permettre la situation actuelle de nos régions méridionales, si rudement éprouvées par la crise viticole et les dernières inondations. Les délégués de Barcelone, Tarragone, Valence, Gérone, Saragosse, Majorque, etc., arrivèrent le samedi, et furent conduits aussitôt en voiture à l'Hôtel-de-Ville, où le maire, escorté de ses adjoints, leur souhaita la bienvenue et les invita à un vin d'honneur pour le lendemain.

Le dimanche matin, dès les 10 heures, tous les délégués, accompagnés du comité d'organisation et des félibres de Provence et du Languedoc, se rendirent à la Tour des Pins, où une guirlande fut déposée au-dessous de la plaque commémorative de Jacques Ier d'Aragon. Des discours prononcés en français, en catalan et en provençal, le concours de la musique du 81e de ligne, et la foule accourue pour assister à la manifestation, donnèrent à celle-ci un très vif éclat.

Puis les délégués se rendirent, à titre privé, à la cathédrale, où Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, en présence de Mgr de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan, qui avait tenu spécialement à prendre sa part à la fête, rappela au nombreux auditoire le grand fait historique que l'on célébrait en ce jour, donnant comme exemple à ses fidèles ces Catalans d'Espagne qui n'ont pas renoncé à perdre leur langue et gardent au fond de leur cœur le culte du passé et de la tradition.

A 11 heures, la Municipalité faisait au Grand Théâtre sa réception officielle. Des discours furent encore échangés, aux applaudissements de toute l'assistance. La cérémonie allait finir lorsque les délégués espagnols reçurent un télégramme de M. le Président de la République, leur faisant part de ses meilleurs sentiments et

les remerciant d'avoir bien voulu lui adresser leurs hommages au moment de passer la frontière.

Une séance artistique et littéraire eut lieu dans l'après-midi, à la Salle des Concerts. La musique du 2e Génie jouait des airs catalans et aragonais dans les intermèdes ; des artistes du Grand Théâtre interprétèrent avec beaucoup de succès divers morceaux de circonstance. L'un après l'autre, — et tous en catalan, sauf un Aragonais, — les délégués vinrent exprimer devant le public montpelliérain leur reconnaissance pour le charmant accueil qui leur avait été réservé, montrant la signification qu'il fallait donner à ces fêtes, expliquant enfin la leçon qui s'en dégageait pour les races méridionales. Pour terminer, l'*Ode aux Catalans* de Mistral et l'*Ode à Montpellier* de Verdaguer furent récitées au milieu de l'enthousiasme général.

Mais c'est peut-être le banquet, offert aux délégués par les félibres, qui constitua la partie la plus intéressante de ces fêtes. La présidence fut donnée de droit au Capoulié Devoluy. Selon la tradition félibréenne, la « Coupo santo », offerte jadis par les Catalans aux Provençaux, circula de main en main, après que l'on eût chanté en chœur les fameuses strophes de Mistral ; et ce fut le moment des toasts.

M. Jean Amade, qui représentait la Société d'Etudes catalanes, parla au nom de cette dernière. « Le Roussillon, dit-il, dont la langue est le catalan, sert d'intermédiaire naturel entre la race provençale et la Catalogne espagnole. C'est d'ailleurs en terre roussillonnaise que se dresse cet admirable Canigou chanté par Verdaguer et devenu aujourd'hui le symbole de la Renaissance catalane, le signe de ralliement des poètes de cette même Catalogne. Dans le Roussillon aussi, s'écrie-t-il, nous nous efforçons de retrouver le sens de la race, de faire aimer la langue du pays, de favoriser l'éclosion d'œuvres poétiques où se reconnaisse encore le génie catalan. » Puis, prenant en main la coupe sacrée, il termine par ces mots : « Je bois, Messieurs, — au nom de la Société d'Etudes catalanes de Perpignan, au nom du Roussillon tout entier, — à la Catalogne, à la Provence et au Languedoc a je bois à l'union des races latines et au réveil de l'esprit méridional. »

La Catalogne avait envoyé, entre autres délégués, MM. d'Aba-

dal, sénateur catalaniste et président de la Ligue régionaliste, — Puig y Cadafalch et Bertran y Musitu, tous deux députés catalanistes, — Francesch Matheu, le célèbre poète, — Massó y Torrents, le jeune savant, — des représentants de la Municipalité et de la Diputació Provincial de Barcelone, Gérone, etc., — un groupe d'étudiants, — des journalistes, parmi lesquels M. Pagès y Rueda, de la *Veu de Catalunya*, l'un des promoteurs de la fête.

Voilà des manifestations qui réchauffent le cœur et font naître dans l'âme l'enthousiasme fécond. Quel spectacle plus réconfortant!

C'est à Perpignan maintenant, après Toulouse et Montpellier, de célébrer la « germanor » des races française et espagnole, et mieux encore du Roussillon et de la Catalogne notre voisine. N'aurons-nous pas l'occasion de voir se renouveler chez nous la fête de Banyuls-sur-Mer, où, il y a déjà pas mal d'années, fraternisèrent les poètes catalans et les poètes roussillonnais ? Barcelone organise pour le mois de mai prochain les fêtes du cinquantenaire des Jeux Floraux, et, à son tour, celles de Jacques Ier d'Aragon. Le Roussillon, la Société d'Etudes catalanes, Perpignan, sont déjà invités. Ne répondrons-nous pas à l'honneur qu'on nous fait, et ne montrerons-nous pas, en recevant un jour comme ils le méritent nos amis de la Catalogne, que nous sommes dignes de figurer dans le merveilleux groupement des races de la langue d'Oc ? Il conviendrait d'y réfléchir dès maintenant.

Jacques Planas.

COMPARAISONS POPULAIRES
usitées en Roussillon

26 Ple com un óu.
27 Pobre com un rat d'iglesia.
28 Prim com un tel de ceba.
29 Trist com un mússol.
30 Viu com una pólvara.

Une société régionaliste :

« Lo Rat Penat » de Valencia

Lo Rat-Penat est parmi tous les groupements régionalistes un des plus actifs et des plus modérés. Est-ce à cette alliance de qualités rarement réunies qu'il doit le succès de son œuvre ? Le fait est que depuis le jour déjà lointain de sa fondation un foyer de pensée et de poésie a brillé sans cesse sur les rives du Turia, illuminant, comme un autre soleil, la *huerta* valencienne. Ils sont là un groupe de travailleurs fermement attachés à l'œuvre commune et s'efforçant de la parfaire avec autant de confiance dans son excellence que de souplesse dans les moyens de la réaliser. L'idée qui les anime, c'est de maintenir la vie dans ce grand corps que forme l'ancien royaume de Valencia ; non pas une vie languissante et purement matérielle, où l'effort d'aujourd'hui se borne à assurer la subsistance de demain, mais une vie agissante, vigoureuse, non plus réduite aux démarches indispensables d'un organisme défaillant, débordant, au contraire, de sève et d'originalité, vie de l'esprit encore plus que vie corporelle. Ainsi la chauve-souris, *lo rat-penat*, qui surmonte les armes de Valencia, n'aura rien à envier en dignité au lion de l'écusson national : le fauve de la monarchie vivra en paix avec la bestiole de la cité ; ils auront tous deux leur place sous le ciel d'Espagne ; unis contre l'étranger, égaux en face l'un de l'autre.

La pléiade d'ouvriers appliqués à cette tâche offre cette originalité que chacun y est rigoureusement spécialisé. Il n'y a point ici de ces mouches bourdonnantes, qui volent dans tous les coins de l'édifice, laissant partout des traces malpropres de leur passage et n'avançant point la besogne. Le domaine de chacun est petit : il y a donc chance qu'il le creuse profondément. S'agit-il de débrouiller le passé littéraire de Valencia C'est Don José-Enrique

Serrano y Morales qui mène le travail. Patient comme un moine, chercheur et perspicace, connaisseur très averti de la littérature espagnole et de la littérature indigène, il a constitué une riche bibliothèque, où de précieux manuscrits voisinent avec les livres les plus recherchés ; il en a tiré la matière d'études trop rares, mais également belles par leur probité et par leur nouveauté. Son *Dictionnaire des Imprimeries Valenciennes depuis les origines jusqu'en 1868* donne bien autre chose que ce que le titre promet : une bibliographie complète de la littérature valencienne, qui complète, rectifie et rajeunit les travaux des vieux bibliographes, Rodriguez, Ximeno, Pastor Fuster. Auprès de ce maître, Don Francisco Martí Grajales consacre aux écrivains de l'âge d'or, Guillén de Castro, Gaspar Aguilar, Bernardo Catalán de Valeriola, Juan Martí, des biographies solidement documentées et sévèrement rédigées. Entretemps il réimprime avec un soin pieux *Les Trobes en labors de la Verge Maria*, le plus vénérable de tous les livres espagnols, puisque pour l'imprimer en 1474 l'Allemand Lambert Palmart, établi à Valencia, y fit fonctionner pour la première fois en Espagne la presse typographique.

Est-ce l'archéologie valencienne qui vous intéresse ? Adressez-vous à Don Antonio Chabret, le savant historien de Sagunto, qui possède l'art de faire parler les ruines, ou à Don José Martinez Aloy, qui après avoir sacrifié parfois à la politique revient vite à ses études et éprouve les vertus lénificatives de l'épigraphie. Voulez-vous connaître la figure de ces médecins illustres, dont plusieurs prirent leurs grades à Montpellier et qui accrurent ensuite, au XVIe et au XVIIe siècle, le renom de leur petite patrie ? Voici Don José Rodrigo Pertegás, qui a fouillé toutes les archives en quête de détails sur eux, leur existence et leur méthode clinique. Si l'histoire du royaume de Valencia vous attire, deux maîtres vous initieront à son étude : l'un, Don Roque Chabás, chanoine et archiviste de l'Insigne Chapitre Métropolitain, a écrit l'histoire de l'antique Denia, il a fondé et rédigé seul ou à peu près, une revue dont le titre *les Archives* indique la solide érudition, enfin il a scruté à la suite de Jaume Roig, en éditant le *Libre de les Dones*, les mœurs valenciennes du XVIe siècle ; l'autre, Don Vicente Vives y Liern, non content de conserver avec un soin jaloux les archives de Valencia, en extrait la matière de mono-

graphies non moins remarquables par la sûreté de la méthode que par la nouveauté du récit ; quoi de plus *définitif*, pour employer un mot à la mode, que son histoire des « armes » de la cité ou celle de l'Université de Valencia ? Dans ce même domaine de l'histoire, qui comporte tant de provinces, Don Pascual Boronat y Barrachina a donné des travaux richement documentés, mais dont l'impartialité n'est pas toujours incontestable, et Don Francisco Almarche prépare une étude sur les Institutions Maritimes de Valencia. D'autre part, l'épanouissement des Beaux-Arts à Valencia a retenu l'attention de plusieurs travailleurs, au premier rang desquels se placent le baron de Alcahalí, auteur de répertoires bien informés et bien conçus sur les peintres et les musiciens indigènes, et Don Luis Tramoyeres Blasco, dont la féconde activité s'est étendue parfois ailleurs, mais dont on peut dire qu'il a trouvé là sa terre d'élection.

Voilà quelques-uns de ceux qui, par leur labeur quotidien, ont mis à nu le roc vif sur lequel *lo Rat-Penat* repose comme sur une assise indestructible. A mesure que ces érudits approfondissaient leurs études, une notion se dégageait plus clairement, celle des formes que le génie valencien a revêtues successivement tout en restant lui-même, un et multiple à la fois, identique et toujours changeant, vivace encore quand son éclat se ternit. Par là, l'œuvre obscure des *ratones de archivos*, les minutieuses investigations des *rats de bibliothèque* se reliaient à la renaissance poétique dont le rivage levantin a tressailli il y a trente années. La résurrection du passé a donné une tradition et une direction aux chantres nouveaux que cette terre sonore produisait. Ceux-ci, en même temps qu'ils connaissaient mieux leurs ancêtres, prenaient une conscience plus claire de leur propre talent. Il n'y a pas d'émulation plus féconde ou plus profitable que celle instituée entre jadis et aujourd'hui.

Ces réflexions viennent tout naturellement à l'esprit de quiconque feuillette l'élégante brochure (1) dans laquelle *lo Rat-Penat* a consigné la relation de ses plus récentes assises. A constater en lui une telle vitalité on se prend invinciblement à songer qu'elle

(1) *Jochs Florals de Lo Rat-Penat de 1907. Poesia de la Flor Natural. Missatje y Discursos* Valencia, Emprenta de Domenech.

n'aurait pas été possible malgré l'effort des générations actuelles, si elle n'était le produit d'un long et glorieux passé. Considérez ces Jeux Floraux de 1907. Non seulement ils ont été présidés par une Altesse Royale, mais encore ils ont offert le rare spectacle d'une entreprise dont les promoteurs peuvent déclarer sans forfanterie qu'ils ont atteint ou même dépassé leur but. Telle est bien la pensée du Président de la Société, le baron de Alcahalí : « Aujourd'hui, affirme-t-il dans son discours du 30 juillet 1907, nous avons de grands espoirs de succès. Que dis-je *espoirs* ? Nous avons la *certitude* d'obtenir... que la sève espagnole circule à travers toutes les provinces, décongestionnant le cœur de la nation de la centralisation qui l'asphyxie (1) ». Oui, *lo Rat-Penat* a bien travaillé : il a illuminé le passé de Valencia de toutes les lumières de l'érudition, et il a fait briller le présent d'un éclat que la vieille cité ne connaissait plus depuis longtemps.

Faut-il ajouter que ce double succès il le doit surtout à un homme dont le talent aussi souple que riche a donné à la Renaissance valencienne un élan irrésistible ? Don Teodoro Llorente est trop estimé en Espagne, en Catalogne et ailleurs pour qu'il soit permis d'accoler à son nom des louanges banales. Mais il faut dire ici qu'il incarne la double tendance d'où est né *lo Rat-Penat*. Erudit, il a écrit sur le royaume de Valencia deux gros volumes, où la solidité et l'étendue des connaissances se dissimulent sous une forme vive et gracieuse, un modèle de prose castillane. Poète, il n'a cessé, durant son existence déjà longue, de tirer de sa lyre des accents toujours nouveaux. Qui ne connaît, parmi les amants de la région valencienne, cette exquise poésie où la *barraca*, toute blanche sous son toit de chaume, nous est décrite avec tant d'émotion et de finesse comme le foyer où, sous la cendre toujours chaude, se conserve la tradition valencienne ?

Quatre pilars, més blanchs que la azucena,
Formen devant un pórtich de verdor ;
Corre sobre ells la parra.....

Naguère encore, non content de faire passer en vers castillans les poètes français du XIXe siècle, il nous donnait la surprise d'un

(1) « Huí esperém, ¿ qué dich esperém ?, estém segurs de conseguir... que la sava espanyola circule al per igual per totes les provincies, decongestionant el cor nacional del centralisme que'l asfixia. » (p. 10).

recueil de *Versos de la juventud*, par lequel il nous révélait que, après nous avoir tant livré de lui-même, il nous avait encore dérobé toute une partie — et une des meilleures — de sa poésie. Saluons en lui le maître et le patriarche du valencianisme, le guide et le protecteur de l'œuvre que *lo Rat-Penat* a assumée.

Ses compatriotes ne s'y sont pas trompés. Dans ces Jeux Floraux solennels de 1907 ils lui ont décerné pour la troisième fois la Rose symbolique, la plus haute des récompenses. Ils ont fait mieux : se souvenant que cette année 1907 était le cinquantième anniversaire de ses débuts poétiques, ils lui ont remis — honneur non encore décerné — une couronne de laurier. De fait, quelle admiration n'a-t-elle pas dû ressentir cette assemblée, qui a eu la primeur de cette touchante poésie *Visanteta*, dont il serait superflu de vanter ici les mérites puisqu'elle y a été publiée en entier (1) ! La verte vieillesse du poète connaît un renouveau d'inspiration. Sous son égide *lo Rat-Penat* n'a point à craindre la décadence qui est trop souvent le lendemain des grands triomphes. Il nous donnera au contraire de nouvelles occasions de l'admirer. Nous les attendons avec confiance et nous en profiterons avec joie.

H. Mérimée (2).

(1) *Revue Catalane* (15 août 1907).
(2) Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Montpellier.

Un drame catalan de Guimerà joué en italien à Paris

Une compagnie italienne est venue jouer à Paris (représentations du Théâtre-Libre, Théâtre Marigny) quelques-unes des meilleures œuvres du théâtre sicilien. Elle a interprété également la pièce la plus connue de l'auteur dramatique catalan Guimerá *Terra Baixa*, traduite sous le titre de *Feudalismo* avec des remaniements assez considérables. Cette belle œuvre, tant applaudie à Barcelone et si bien jouée jadis par Borràs, est passée maintenant un peu dans toutes les langues. Une brochure de M. Benet R. Barrios (*Tiefland* 1997) nous apprend qu'elle est jouée en catalan, espagnol, italien, français, portugais, sicilien, anglais, serbe, allemand et même tchèque.

J. A.

Un début

Heureux de faire dans la Revue une place aux jeunes, nous insérons ci-dessous une traduction très fidèle, en vers catalans, d'une fable en vers castillans de l'espagnol Samaniego.

Nous donnons avec plaisir ce petit travail qui montre chez son auteur des dispositions que nous nous faisons un devoir d'encourager.

Que M. Lamaysouette continue à travailler, qu'il fasse auprès de ses camarades, de ses condisciples, du prosélytisme. Quand nous serons assurés du concours des *Jeunes*, l'œuvre de conservation de la langue « dels nostres vells » à laquelle nous nous consacrons, sera assurée pour l'avenir.

Lo Pastre

En Salici era acostumat
Dins del seu flaviol de bufar ;
Y per l'ohir, el seu ramat
Descuydaba de s'afartar.
Ja valdria millor trencar
La flauta an aqueix Salici,
Perqué qui causa un perjudici
Tendria de ser castigat.
La mès granda habilitat
En lloch de ser virtut, es vici.

Fernand Lamaysouette,
élève au collège de Perpignan.

(Traduit de Samaniego, Livre 9, fable XIII).

Les "Contes Vallespirenchs"

Contes Vallespirenchs, replegats per en Mir y Nontoquis. Perpinya, imprenta d'en J. Payret.

Mir y Nontoquis — Mossen Caseponce, si vous préférez — révèle une âme pleine de fraîcheur et d'ingénuité, un esprit nuancé de scepticisme et de fine malice. Il est le plus aimable des conteurs.

Mais je voudrais vous dire d'abord son enthousiasme pour la cause catalane, et je rappellerai volontiers le discours qu'il prononça au Congrès de 1906. Majorquins, Valenciens et Barcelonais furent émerveillés par notre compatriote. Il ne s'était pas plus mis en frais que lorsqu'il doit s'adresser à ses paysans dans l'église abbatiale d'Arles. Il employait la langue du Vallespir, sans adopter l'accent de Barcelone.

Et il leur disait la majesté de nos montagnes, qui sont aussi les leurs, depuis que Verdaguer les a conquises ; il leur disait la douceur de cette vallée du Tech, d'où sont venus la plupart de nos poètes : Jofre et Boixéda, Talrich et Pépratx.

Là-bas aussi, dans les villages, autour de la table, « entre un tros de pa moreno y un xerrich de bon ví », — et ce n'est pas là une citation — là-bas aussi le catalan jaillit des lèvres catalanes.

De pareilles déclarations sonnaient agréablement aux oreilles des congressistes ; certains imaginaient peut-être que Mir y Nontoquis était un berger descendu des montagnes neigeuses, pour leur conter la plus belle des légendes.

Mon désir, disait-il, est d'aider les maçons qui déploient tant de zèle et d'habileté pour réédifier la maison de nos pères, de leur apporter du sable, du gravier, de la chaux, « una descada de reble. »

Or, Mir y Nontoquis nous offre aujourd'hui ses *Contes Vallespirenchs.*

Ils nous arrivent, précédés d'une causerie du Pastorellet de la Vall d'Arles. L'élégiaque poète évoque les soirées d'hiver, bourdonnantes de contes, dans les métairies de la montagne. De cette page merveilleuse de couleur locale, il aurait bien pu bannir une jeune fille de douze à treize ans, coiffée à la catalane, et qui chante à mi-voix une poésie de Mossen Cinto, *Lo barretinayre de Prats-de-Mollo.*

Mais Lo Pastorellet est un poète, et il nous transcrit sa vision des choses. Il faut croire les poètes et se laisser bercer par leur idéalisme. Ainsi, nous cueillerons avec Cervantes les raisins vermeils de Triana, et avec Musset la verveine de Saint Blaise, à la Zuecca ; nous admirerons avec Gautier les flots moirés du Guadalquivir, et les campanilles d'Alicante avec Hugo. Et nous aimerons surtout les fictions du peuple, et ce mirage où passent les ombres de Saint Pierre, de Saint Antoine, de Saint Roch et du Mâlin.

Ce n'est pas en vain que Mir y Nontoquis s'est promené dans le jardin roussillonnais où fleurissent les contes ; il en a fait son choix et il en a conservé le parfum. Aussi bien, ils méritent leur titre ; ils sont doublement *Vallespirenchs,* et par leur essence, et par leur style.

D'ailleurs, la plupart lui ont été racontés par « une bonne chrétienne d'Arles ». Je me représente, dans la vieille ville de Saint Abdon et de Saint Sennen, une terrasse au-dessus des prairies, des pommiers aux branches lasses, et du Tech venu des pics de Costabona. La vallée est étroite et la montagne entièrement couverte de châtaigneraies. Mir y Nontoquis admire tout cela et il écoute la « bonne chrétienne ». Une abeille rôde autour de la treille et des muscats, malgré les éclats de voix, les expressions pittoresques et les jurons, car il se trouve dans les contes des personnages qui jurent comme de vrais catalans. Mir y Nontoquis regarde l'abeille et les grappes, et il apprend comment Saint Roch, aidé de son chien, (saint Roch et saint roquet, disait Victor Hugo) délivre les âmes du purgatoire et se montre plus mâlin que le Mâlin, plus rusé que le nommé Banyeta. Il sait fort bien que tout cela est

peu conforme avec la Légende Dorée, mais qu'importe ! Si la « bonne chrétienne » perd le fil de ses histoires, si elle le laisse tomber au milieu des digressions, Mir y Nontoquis saura lui rappeler l'ordre des aventures.

Puis, il traversera les rues tortueuses de la ville rouge et brune ; les femmes qui tricotent sur le seuil des portes le salueront ; il passera dans le cloître blanc, pour entrer dans sa chambre où l'attendent les pages blanches.

Et comme Mir y Nontoquis n'oublie jamais sa mission, sa transcription ne sera pas toujours exacte ; il modifiera ces contes, ou mieux, il les parera de l'intention morale et religieuse qu'ils avaient certainement à l'origine.

Les contes populaires ne veulent pas seulement satisfaire le besoin du merveilleux ; ils s'adressent encore aux consciences qui s'éveillent. Ils sont le trésor que le peuple a composé de toutes ses pensées et de tous ses sentiments. Et le peuple rira aux dépens de « Banyeta », et il n'épargnera pas davantage avares, jaloux et ambitieux. Lisez, par exemple, *L'Home y 'l gra de mill*, *La Font de la Salimandra*, *L'Avare y 'l Gelós*. Le moindre recueil de contes susciterait de semblables considérations. Je ne m'y arrêterai pas. Je ne prétends pas, d'ailleurs, donner une analyse complète.

Il serait déjà long de signaler les multiples aventures de Saint Pierre, dans les cieux et sur la terre, car ils sont fort nombreux et ils sont de tous les pays, ces contes où il est question du portier céleste.

Mais je veux bien vous parler de *Cistell-Cistella*. Mir y Nontoquis a écrit là un conte adorable. Veut-il nous persuader que sa « bonne chrétienne » le lui a raconté, quasi textuellement ? Nous nous refusons à le croire. *Cistell-Cistella* est l'histoire d'une âme simple. Miseta — c'est le nom de la jeune fille, ou plutôt le diminutif de son véritable nom, Maria Rosa — Miseta a les cheveux noirs comme l'aile du corbeau, les yeux bleus, le visage hâlé par le soleil, tanné par l'air vif des montagnes. Miseta a été recueillie par des métayers, gens rudes et bons.

En conduisant ses brebis, elle a découvert une image de la Vierge. Elle a suspendu deux petits paniers d'osier aux mains de la divine Mère et du divin Fils. Et voici sa prière naïve :

Amb el cistell y la cistella,
Mare de Deu, que 'n seu de bella !

Mais le curé visite la métairie, le Samedi-Saint, pour la bénir avec l'eau lustrale et le sel (salpás ; il voit Miseta et lui demande de descendre au village et de suivre le catéchisme. Miseta apprend ainsi de nouvelles prières ; elle les dit à sa Vierge ; et cependant, voici qu'elle devient triste.

Une bienveillante voisine a beau dire un « conjurt », et les métayers ont beau proposer un « ennaygament », rien n'y fait ; Miseta est malade.

Vêtue d'une robe blanche et d'un tablier noir, un capuchon également noir posé sur sa coiffe catalane, elle va faire sa première communion.

Elle raconte à son confesseur qu'elle n'a plus de visions merveilleuses, au moment de l'élévation, depuis qu'elle n'ose plus adresser à la Vierge la naïve prière d'autrefois. Cette prière, lui répond le prêtre, tu pourras la répéter sans cesse, et ce sera ta pénitence d'aller la dire à l'image sacrée, ce soir. Et voici qu'au moment de l'élévation, Miseta revoit le divin Enfant qui sourit dans l'Hostie lumineuse.

Le soir, elle va par les chemins de montagne et les ronces, vers l'image. Pâle, étrangement pâle, les yeux brillants de fièvre, la poitrine haletante et débordante d'amour mystique, elle dit sa prière, une dernière fois :

Amb el cistell y la cistella,
Mare de Deu, que 'n seu de bella !

Et c'est, ajoute le conteur, c'est avec son tablier et son capuchon noirs, dans sa robe blanche, que son petit corps attend l'heure de la résurrection, là-bas, dans un pauvre cimetière de la montagne.

Il est, dans l'œuvre de cet écrivain puissamment réaliste qu'est Victor Catalá, un « drama rural » intitulé : *En Met de las Concas.*

Quelques pages pleines d'âpreté nous disent l'histoire de ce pauvre Met : fils d'une sorcière, phtisique et délaissé de tous, il trouve des consolations dans les images de la Semaine-Sainte, et meurt, la nuit, sur la montagne, avec l'enchantement des visions célestes. Je ne prétends pas établir ici une comparaison. Je note seulement la parenté qui peut exister entre un conte populaire et l'œuvre du plus moderne de nos romanciers. Mais on pourrait soutenir que *Cistell-Cistella* n'est déjà plus un conte, en ce sens que

les proverbes et les aventures merveilleuses n'y abondent pas ; c'est, en quelque sorte, une « scène roussillonnaise ». Et si l'origine en est populaire, on y trouvera de nombreux développements qui, sans contredit, appartiennent à Mir y Nontoquis. Son âme de poète et de prêtre y transparaît sans cesse, comme dans ces fleurs d'anthologie que sont les contes : *De Betlem al Calvari*, *Els reys d'Orient*.

Relisez, par exemple, les pages où il nous entretient des bénédictions du Samedi-Saint, du « salpás », et vous noterez que l'auteur nous donne ses impressions personnelles. Mir y Nontoquis ne néglige pas nos coutumes locales. Ainsi, vous retrouverez dans le conte *l'Oferta pels difunts*, cette touchante tradition de l'offrande funéraire : Avec leur capuchon noir, les femmes suivent le convoi ; elles portent dans la petite corbeille le pain et le vin mystérieux... Ajouterai-je enfin que les aventures de Saint Roch et de Saint Pierre se déroulent en Roussillon, des plaines de la Salanque aux cimes du Canigou ?

Mais quelle orthographe Mir y Nontoquis allait-il employer ? Résolu de faire ce qu'il appelle du « langage vivant », il a inauguré un système, basé sur l'étymologie et la prononciation roussillonnaise. Il ne faut pas le confondre avec l'orthographe phonétique, ou prétendue telle, préconisée par Un Tal. Les modifications apportées ne sont pas nombreuses, et c'est un bien grand mot que celui de système. Disons en passant que Mir y Nontoquis ne l'emploie pas. Il a placé aux premières pages de son livre quelques considérations à la fois érudites et amusantes pour expliquer ces particularités ; et qui ne les déclarerait excellentes, lorsqu'il s'agit de contes populaires ?

Les conteurs du terroir ont toujours eu la préoccupation de faire ainsi du « langage vivant ». Mais, que l'on ne s'y trompe pas, ni les proverbes, ni les comparaisons, ni la disposition différente des caractères dans le corps du mot, ne suffiront à nous donner l'impression du langage populaire. La vérité réside surtout dans le tour. Et, apparemment, Mir y Nontoquis n'ignore pas cela.

Le peuple est son collaborateur. Parfois, nous avons l'illusion d'entendre la « bonne chrétienne », couverte d'un châle noir, avec sa coiffe ronde et d'une extrême blancheur, d'où jaillissent deux grenats. Et puis, c'est Mir y Nontoquis lui-même qui mêle aux sentiments du peuple ses propres sentiments. Il nous conduit dans le jardin fleuri des légendes. Il nous entretient des rois mages, des rois vêtus d'or, et des âmes simples qui croient fermement toutes ces choses. Et dans notre songerie revivent les journées où nous remontions la vallée du Vallespir, avec ses prairies, ses pommiers et ses eaux murmurantes, et au-dessus de tout, mauves et aériennes au crépuscule, les montagnes de Batère et de Saint-Laurent-de-Cerdans.

D'autres idéalismes s'épanouissent encore à la lecture des *Contes Vallespirenchs.* Et il convient de dire ici leur importance dans notre littérature régionale. Ils enrichissent d'abord, et singulièrement, notre folk-lore. On les placera à côté des quelques *Légendes roussillonnaises* réunies par Horace Chauvet, et du *Cansoner catalá de Rosselló y Cerdanya* que nous devons à Pierre Vidal. Ils nous donnent encore un autre enseignement. Ils prouvent la force vive de notre renaissance. « Del grá de mill á la gallina, de la gallina al porch, del porch al bou... » est-il dit dans le conte *L'home y 'l grá de mill.*

Imaginons, à notre tour, une ritournelle : « Du livre de poésies au livre de contes, du livre de contes au livre de nouvelles, du livre de nouvelles au roman... »

Tel est, en effet, l'horizon qui se déploie, et telle est aussi la « descada de reble » que Mir y Nontoquis nous promettait. Nous pensons tous qu'il n'est pas l'obscur artisan qui porte sa pierre à l'édifice ; il est l'architecte glorieux, et suivant le mot du Pastorellet, le « majoral de la vall d'Arles ».

Joseph Pons.

Nous donnerons dans le prochain numéro de la *Revue Catalane*, comme *Pages choisies*, un des contes de Mir y Nontoquis, et la suite des études en cours qui n'ont pu entrer dans ce numéro à cause de l'abondance des matières.

La langue catalane populaire

en Roussillon

SUITE.

Cependant, certains curés de campagne continuèrent encore pendant quelque temps à employer la langue du pays dans la rédaction des actes de baptême, de mariage et de sépulture.

C'est ainsi, par exemple, que le dernier acte de l'état civil rédigé en catalan dans la commune de Saillagouse par le vicaire Montella porte la date du 15 décembre 1738. (1)

1772

Mais, avons-nous dit, la langue catalane, proscrite dans les actes de l'état civil, continue à être employée dans les écrits particuliers. Voici un reçu, daté de 1772, et délivré à Joseph Gensana, d'Ille, par Cugullera, hospitaler.

tinch rebut del senyor joseph gensana la somme de dos cens dos franchs tres sous y quatre dines compres dos gallines de la rende dels tercuns dels Sts felius per la primere terçe fet a jlle als 25 de xbre bènguda a terme lo 25 de xbre del ayn 1772.

Cugullera hospitaler

1773

L'année suivante, le même Cugullera délivre à Joseph Gensana un reçu semblable :

Tinch rebut de me joseph guinsane la somme de dos cens franchs tres sous y quatre dines de la terçe dels terçons des sants felius del hospital djlle ditte terce bènguda a terme las festes de nadals del 25 de xbre del ayn mil sept cens septante tres de demes tinch rebut buit franchs de buit gallines al preu de 1f quiscune per las disposicions fet a jlle als 27 de xbre 1773.

Cugullera hospitaler

(1) Renseignement donné par M. Badie, instituteur à Saillagouse.

1774

Un an plus tard, M. Trullès, receveur chargé du recouvrement des rentes et revenus de l'hôpital de Saint-Jacques de la ville d'Ille, délivre un reçu semblable, *mais rédigé en français*, à Marie Alart, veuve de Joseph Gensana, menuisier de la ville de Thuir, un des fermiers du « terçon des S^n^ felius » appartenant au dit hôpital (17 juillet 1774).

1775

Le même reçu est encore délivré par M. Trullès le 11 janvier 1775 (en français). Même recu, toujours rédigé en français, délivré le 23 juillet 1775, mais signé : D. Gely, resseueur.

1789

En 1789 nous trouvons un reçu délivré à Dominique Gensana, fils de Joseph Gensana, signé Maria et rédigé en catalan :

declaro aser (1) content i pagat de tot lo que josep jansana me debia compres quatra francs i mitx de trabaill que son fill dumingu jansana me abia fet per mi lin fas la prasen rabuda atui (2) als 7 juin 1789. Signé : Maria.

A remarquer :

1° Dans le document de 1704, le mot *mé* devant Jaume Duran. Ce mot *mé* que nous trouvons plus loin (1773) est probablement l'abréviation du mot catalan *micer* qui signifie maître.

2° Dans les documents de 1772 et de 1773, la lettre *j* employée pour *i* dans *jlle*.

3° Dans le document de 1789 le nom propre *Jansana* dont l'orthographe a été modifiée deux fois (*Gensana* en 1772 et *Guinsane* en 1773) ce qui n'est pas fait précisément pour éclairer le lecteur sur la prononciation de ce nom. On trouve actuellement des familles roussillonnaises portant le nom de *Guimezanes* : *Jansana*, *Gensana* et *Guinsane* seraient-ils devenus des *Guimezanes*

(1) Aser, pour esser, être. — (2) à Thuir.

à la suite de nouvelles modifications ? Peut-être. On pourrait aisément s'en rendre compte en consultant les registres de l'état civil.

1807

Il est difficile, nous pourrions même dire impossible, de trouver des manuscrits catalans, après la Révolution, soit dans les archives publiques, soit dans les archives privées.

Un moment nous avions cru, à défaut de manuscrits, pouvoir suivre la langue catalane populaire dans les catéchismes et les prières catalanes.

Aussi, est-ce avec un véritable plaisir que nous avions découvert un petit livre imprimé en 1807 à Perpignan chez Joan Alzine « impressor del Illustrissim Senyor Bisbe » et dont le titre est : « Compendi del Catecisme á l'us de totas las iglesias del imperi francès, traduit en catalá, en favor del poble per orde del Illustrissim Senyor Bisbe de Carcassona (1). »

Nous en détachons le passage suivant :

« Pare nostre qui estau en lo cel, sia santificat lo vostre sant nom ; vinga en nosaltres lo vostre sant regne ; fássase la vostra voluntat axi en la terra com se fa en lo cel ; lo nostre pa de cada die donaunos, senyor, en lo die de vuy, y perdonaunos las nostras culpas, axi com nosaltres perdonam à nostres deutors y no permetau que nosaltres caygam en la tentació ; ans deslliuraunos de qualsevol mal. Amen. »

On pourrait tout d'abord nous faire cette objection que le « Pare nostre » étant la traduction du « Pater noster » n'est pas du catalan populaire, que les termes en ont été pesés et que par conséquent ce texte appartient plutôt à la littérature.

A cela il serait facile de répondre que cette prière a été écrite *pour* le peuple, surtout pour le peuple illettré, et que par la simplicité de sa rédaction, elle mérite d'être classée parmi les textes catalans populaires.

(1) Instruits que la majorité de nos diocésains qui habitent le département des Pyrénées-Orientales ne sont pas assez familiers avec la langue française pour profiter des instructions qui sont faites en cette langue, nous avons ordonné une traduction en langue catalane d'un Abrégé du Catéchisme à l'usage de toutes les églises de France. (Donné à Carcassonne le 10 juillet 1807. A. F. de Laporte, évêque.)

Mais voici une objection plus sérieuse : une prière doit-elle être considérée comme un document ayant une certaine valeur au point de vue de l'évolution de la langue ?

Nous sommes obligés de répondre négativement. La prière, en effet, est une formule apprise par cœur et transmise de bouche en bouche, de génération en génération : la mère l'enseigne à son enfant comme on la lui a enseignée à elle-même. Cette formule a pu ainsi traverser des siècles sans subir la moindre altération.

Il n'est donc pas possible d'attacher de l'importance aux prières catalanes et aux catéchismes.

Notre distingué et éminent confrère, Mgr de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan, qui a bien voulu mettre sa bibliothèque catalane à notre disposition, nous a d'ailleurs fourni l'occasion de faire la preuve que le « Pare nostre » de 1907 n'a pas varié depuis 1685.

Nous trouvons, en effet, un « Pare nostre » absolument identique à celui que l'on récite en 1907 :

1° *en 1685* dans le « Manual de doctrina christiana contenint set diferens tractats especificat en la tercera pagina. Recopilat, y traduit per Lluis Guilla, Notari publich de la fidelissima Vila de Perpinyá, pera us y profit dels petits infants en entrant al us de rao. Dedicat à la Serenissima Reyna dels Angels, concebuda sens macula de pecat original. Ab llicencia. Estampat en Perpinyá, en casa de la viuda de J. Figuerola. Any 1685. »

2° *en 1770* dans l' « Abrégé de la doctrine chrétienne en Catalan et Français en faveur du peuple, composé et mis en ordre par M. l'Illustrissime et Révrendissime Jean Hervieu Basan de Flamenville, évêque d'Elne, pour être seul enseigné dans son diocèse, augmenté des actes pour la Communion ; édité à Perpignan par J. B. Reynier. »

3° *en 1791*, dans une nouvelle édition du même abrégé par le même Jean Hervieu Basan de Flamenville, évêque d'Elne, chez Joseph-François Reynier, imprimeur du Roi et de M. l'Evêque, rue St Jean.

4° *en 1807* dans le catéchisme de l'évêque de Carcassonne cité plus haut.

5° *en 1896* dans le « Catecisme impres per orde del il-lustrissim y reverendissim Monsenyor Nadal Gaussail, bisbe de Per-

pinyá, per ser sol ensenyat en sa diócessis ; Perpinyá, en casa de C. Latrobe, impressor del Senyor Bisbe, 1, carrer dels Tres Reys.

On voit donc, d'après cela, qu'il est impossible de suivre la langue dans les prières et les catéchismes catalans, comme nous l'avions cru tout d'abord.

1860

Mais si les catéchismes et les prières n'ont aucune valeur documentaire, voici un document de 1860 auquel il n'est pas permis de faire le même reproche et qui nous renseignera exactement sur le catalan parlé il y a cinquante ans.

C'est un mandement de Mgr Gerbet, évêque de Perpignan au clergé et aux fidèles de son diocèse, traduit en catalan par M. l'abbè Garretta, curé de Saint-Jacques, puis vicaire général.

Mgr Gerbet avait pris l'habitude de rédiger ses mandements en français et en catalan. Imprimés sur une grande feuille comme aujourd'hui l'Officiel des Communes, ils étaient ensuite placardés aux portes des églises (texte français et texte catalan en regard).

Nous allons donner ci-dessous un extrait du mandement de 1860 :

MANDEMENT
DE
Mgr L'ÉVÊQUE DE PERPIGNAN
pour l'Œuvre
du Denier de Saint-Pierre

Nous, Olympe-Philippe Gerbet, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège Apostolique, Évêque de Perpignan,
Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ

Nos Très-Chers Frères,

Nous nous sommes déjà occupé, à diverses reprises, de l'Œuvre si nécessaire et si excellente connue sous le nom de Denier de Saint-Pierre. Après avoir donné une première impulsion, nous avons fait,

MANAMENT (1)
DEL ILLUSTRISSIM
SENYOR BISBE DE PERPINYA
per la Obra
del Diner de Sant-Pere

Nos, Olympio Philip Gerbet, per la gracia de Deu y de la Santa-Sede Apostolica, Bisbe de Perpinya,
Al Clero y als Fidels de nostra Diocesis, salut y benedicció, en Jesucrist, Nostre-Senyor.

Carissims Germans,

Ja, en varias ocasions, habem tractat de la Obra tan necessaria y tan excellent coneguda bax lo nom de *Diner de Sant-Pere*. Desprès de haber donat un primer impuls, habem fet, en una congregació del

(1) Nous respectons l'orthographe du traducteur sauf pour la *ñ* castillane que nous remplaçons par la *ny* catalane.

dans une réunion du Clergé diocésain, une conférence spéciale où nous avons exposé, non pas seulement les raisons de premier ordre qui donnent à cette Œuvre le caractère d'un vrai devoir, mais aussi les moyens que chaque Curé peut employer pour l'établir et la propager parmi ses paroissiens. Nous en avons également signalé l'urgence dans une publication que nous avons adressée au Clergé et aux Fidèles de notre diocèse, en sollicitant, au sujet de la situation du Saint-Siège, le triple concours de leur indignation, de leurs prières et de leurs offrandes.

Vous avez compris comme nous, Nos très-chers Frères, nous n'en doutons pas, que la nécessité du Denier de Saint-Pierre, loin de diminuer, grandit avec les événements. Aussi les fruits que votre piété a déjà produits sont considérés par nous comme les prémices de résultats plus importants, plus durables, plus proportionnés au but.

Le moment est arrivé où cette Œuvre doit être établie sur des bases qui favoriseront à la fois sa consistance et son activité. C'est pour faciliter ce progrès que nous publions un Mandement rédigé de telle sorte qu'il pourra être, nous l'espérons, éminemment populaire. Nous en avons écarté plusieurs considérations qui ne seraient peut-être pas suffisamment à la portée d'une classe nombreuse de lecteurs. Il est imprimé en français et en catalan, pour être affiché, dans ces deux langues, aux portes de toutes les églises. Nous nous sommes abstenu de lui donner l'étendue que le sujet pourrait demander : nos ouvriers, nos laboureurs, nos vignerons, nos laborieuses mères de famille n'ont guère le temps de lire de longues pages, et les publications abrégées sont plus facilement commentées, dans les veillées du soir, sous le toit de chaque maison chrétienne.

Clero diocesá, una conferencia particular, en la qual exposárem, no solament las rahons de primera orde qui dónan á exa Obra lo carácter de una verdadera obligació, mes encara los medis que cadahu dels Párrocos pot emplear per establirla y propagarla entre sos parroquians. La urgencia de dita Obra habem també senyalada en un escrit public, dirigit al Clero y als Fidels de nostre Bisbat, y en lo qual, atésa la situació de la Santa Sede Apostólica, reclamabam lo triple concurs de sa indignació, de sas pregarias y de sas limosnas.

No y a dupte, Caríssims Germans, vosaltres habeu comprès axis com Nos, que la necessitat de la Obra del Diner de Sant-Pere, lluny de disminuir, aumenta ab tot lo que succeeix. També los fruyts que ha ja produit vostra pietat son considerats per Nos com las premissas de resultats mes importants, de major durada, y mes proporcionadas ab lo fi.

La hora es vinguda de establir dita Obra sobre las basas qui afavorirán á la una sa consistencia y sa activitat. Es per facilitar ex progrés que publicam un *Manament* redactat de tal modo que podrá ser, axis ho esperam, eminentment popular. Habem suprimit de dit escrit moltas consideracions, qui, tal vegada, no serían bastantment acomodadas á la capacitat de una classe numerosa de lectors. Es imprés en Francès y en Catalé, afi de poderlo afixar, en ditas dos llenguas, á las portas de totas las Iglesias. Nos habem abstingut de donarli tota la extensió que podría exigir semblant materia : la gent de ofici , los llauradors, los vinyaders, las mares de familia, tan laboriosas , no tenen gaire lo temps per llegir llargas paginas ; per altra part, los escrits breus son mes fácilment comentats, en las vetlladas, bax lo cubert de cada casa cristiana.

1907

Nous arrêtons là nos citations. Il nous reste maintenant à montrer à nos lecteurs quel est, en 1907, et dans les différentes régions du département, l'état de cette langue catalane populaire que nous venons de suivre depuis 1196 c'est-à-dire pendant plus de 700 ans. Tel est le but de la 2me partie. Cette seconde partie de notre travail, comme la première d'ailleurs, ne sera pas autre chose qu'un *recueil* de textes. Dans l'une comme dans l'autre, nous n'avons jamais eu la prétention de faire œuvre philologique. Nous avons voulu simplement réunir des *documents anciens* pouvant servir à étudier l'évolution de la langue catalane et, au moyen de *documents actuels*, consigner ce qui se dit en 1907 et en langue catalane, dans notre département.

D'autres, mieux qualifiés que nous, pourront, plus tard, tirer de ces documents des déductions utiles au point de vue philologique. Nous serons très heureux d'avoir contribué à faciliter leur tâche en publiant ce Recueil. C'est là toute notre ambition.

(A suivre) L. Pastre.

L'Arch y la Fletxa

FAULA

Adretament llançada,
— en un concurs de tir —
dins la rodella,
una fletxa s'era fixada ;
tothom va aplaudir.
— « Vos ho estimo à tots ! » va dir ella
— « l'espay era molt gran ;
« gués estat danyeros per un principiant ;
« més jo, eri segura de patagar al mitg !

« Are m'habeu prou aplaudit ;
« me feriu venir gloriosa
« si no tingué per lley de no ser vanitosa.
« Sensible som, per lo tant que se deu,
« a vos honrables alabansas,
« me doleixen tantas laudansas,
« per gracias m'els esparnyeu ! »
— « Ja ! que seu torta de cade ull ?
« Que creyeu qu'es à vos qu'eix picamans s'adresse ? »
diu l'arch que plé d'orgull,
à la seua vora se dresse.
— « A qui podria ser ? » — « més no pot ser qu'à jo,
« à jo que vos dongué favorable impulsio
« per arrivar fins al prestatge.
« Las albadas qu'ohiú son per mi, sens partatge ! »
Y per las gracias à tothom dar,
l'arch, al public tres cops va saludar.

A sostenir sos drets cad'hu era obstinat ;
La discussió entr'ells tot arreu s'embrinaba.
Lo plumall de la fletxe, de ira er'erissat ;
y lo bodell de l'arch, de rabia bronzinaba ;
quan, van veureà venir, portant una corona,
los jutges del concurs. — « Acabat de rahons!
« anem saber a qui d'abdos es qu'hom la dona ! »

S'apropaban tot dos en fent salutations,
quan lo preu fú donat al ballester adret
qu'habia dins la rodella tirat lo tret.....

D'eixas maquinas vanitosas
que del mérit d'altris, solen ser orgullosas,
n'hi ha encara avuy ; en tot temps s'en trobá.
Lo qu'al dia d'avuy m'afligeix y m'estona
es que soviny son ells que reben la corona !

E. V. DE R.

Decepcio

L'altre vespre, tot passejant,
Vaig anar sota ta finestra.
Esperava't veure un instant,
L'altre vespre, tot passejant.
Mes ay ! ningú á ta finestra !...

Vaig anar sota ta finestra
Y vaig cantar per t'avertir.
Mes tu no vas creure tal festa.
Era jo, sota ta finestra !
Y no me la vas pas obrir !...

Esperava't veure un instant
Per te dar una carta meua
Ahont te'n deya tant y tant !...
Esperavat veure un instant
Tot passant aprop casa teua.

Mes ay ! ningú á ta finestra !...
Y mé'n vaig anar tot plorant,
Jo qu'havia vingut en festa.
Ay ! que trista era ta finestra,
L'altre vespre, tot passejant !

ALGÚ.

Imitació d'una poesia francesa d'En Maurice Gaillard.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

La Dépêche de Toulouse.

Nous lisons avec plaisir dans ce journal, sous la rubrique de Prades, du 20 janvier, les lignes suivantes relatives aux fêtes des environs :

« Nous saisissons cette occasion pour exprimer un regret : c'est que les *coblas* catalanes ont une tendance à ne plus jouer du *flabiol* et du *tambourino* ; ces instruments donnaient à nos orchestres une originalité toute particulière que l'on goûtait fort. En même temps qu'ils démontraient une certaine habileté chez leurs exécutants, ils conservaient aux mœurs catalanes une valeur réellement artistique qu'il serait regrettable de voir disparaître.

« Le *flabiol* et le *tambourino* s'harmonisent gracieusement avec le *ténor* et la *prima*. Leur musique est très engageante et s'approprie bien aux *balls* et *contrepas*, que nous serions curieux de voir revivre entièrement.

« Il faut donc, si nos musiques veulent conserver le nom de *coblas*, qu'elles nous fournissent un orchestre composé de tous les instruments catalans qu'on y voyait figurer antan.

« Nos fêtes publiques et populaires n'en seront que plus belles et l'art catalan n'y perdra rien. Au contraire. »

Le correspondant pradéen de ce journal a fait des progrès. Il y a quelques années, en effet, il publiait un article furibond contre les goigs dels óus et aujourd'hui il reconnaît « la valeur réellement artistique des mœurs catalanes ». Voilà donc une conversion de plus.

Revista de l'Asociacion artistico-arqueologica Barcelonesa.

Cette revue publie dans son numéro de décembre des documents catalans très intéressants relatifs à l'antagonisme monétaire qui se produisit aux XVIe et XVIIe siècles entre les deux capitales des deux comtés voisins : Puigcerdá et Perpignan. Ces documents nous montrent Perpignan refusant à

plusieurs reprises la monnaie fabriquée à Puigcerdá, et Puigcerdá, à son tour, refusant le numéraire roussillonnais : « 10 Julii 1611. E mes los de Perpinyá han feta alguna moneda de billo y no han volguda de la nostra conforme se era conclos en la real audientia de hont pot resultar gran confusió á tota esta terra. Fonch determenat ques avisan los carnissers tavernes y altres pagesos y syndichs que no prengan la dita moneda pus no han volguda la nostra moneda ».

La Foire aux chimères.

Notre compatriote M. André Colomer, de Cerbère, collaborateur à la *Foire aux chimères* a bien voulu nous faire parvenir le premier numéro de cette Revue, organe du « Groupe d'Action d'Art ».

Sommaire de ce numéro : Interview-préface d'Anatole France ; appel à la jeunesse, par le Groupe ; un manifeste et deux poèmes, par André Colomer ; Autour de la Mort, par Bernard Marcott ; les Comédiens, par Gabriel-Tristan Franconi ; une Nuitée au supra-cénacle, par Cépharal ; l'Élu, par Banville d'Hostel ; le Frisson des campagnes, par Georges-Hector Mai ; Ballade aux vautours, par Fernand Locsen ; etc.

La Foire aux chimères renferme de très jolis dessins hors-texte.

Club Alpin.

Bulletin trimestriel de la Section du Canigou.

Voici le sommaire du numéro du 31 décembre, qui vient de paraître :

« Les Gorges de Sant-Aniol et la Mare de Deu del Mont (P. Auriol). — Aperçu sur la Tectonique de l'Alta Garrotxa (O. Mengel). — De la Tet au Tech par le Rougeat (A. Barenne). — Le Simplon (H. Cuënot). — Conférence de M. le capitaine Aymard (Dr Chiffre). — Courrier de Paris (C. Lefrançois). — Tour de Madaloch (P. Baudot). — Chronique de la section (L. Durand). — Bulletin météorologique (O. Mengel).

Vivo Prouvenço !

Tel est le nouveau titre du vaillant journal dirigé par l'infatigable Péire Devoluy, capoulié du Félibrige. Le numéro de janvier publie sous le titre « Dicho dou capoulié » une jolie riposte à nos frères les Parisiens « qu'an lou mounoupóli de l'esperit e dóu parla pounchu » et qui s'attribuent aussi

« la prouprieta esclusivo di vertu patrioutico ». Combien de fois, en effet, n'avons-nous pas vu dans les journaux ce cliché dont nous sommes saturés : « nos patriotiques populations de Paris et de l'Est » ? A nous, méridionaux, on nous accorde le soleil et la blague, mais rien de plus. Des hâbleurs et des Tartarins, voilà ce que nous sommes ; mais... patriotes ! allons donc ! Peut-on être patriote lorsqu'on n'est pas de Paris ou de l'Est ?...

Ressenya literaria.

Ressenya literaria est une nouvelle revue catalane paraissant deux fois par mois. Le numéro du 15 janvier contient des travaux remarquables parmi lesquels nous trouvons le petit poème « L'Herbolari », une des meilleures productions de la Muse Catalane, et la suite du poème « Amor y Ulls de Cel » de Mossen Antoni Taulet. Le numéro du 1er février publie une nouvelle du regretté Marian Vayreda, intitulée « El fadristern » accompagnée du portrait de l'auteur.

Empori.

Cette grande revue catalane « reprèn ab ardidesa la tasca interrompuda per un atzar malestruch, y la reprèn ab la confiança de que no li té de mancar, com no li ha mancat fins ara, l'esfors de tota la intel-lectualitat catalana.» Sumari : Poètica d'Aristótil, per Casanovas ; Impressions d'Orient, per Mossen Costa y Llobera ; Sonets, per Riera y Riquer ; En Torné Esquius, per F. Sijà y Pineda ; La simfonia après Beethoven, per Taltabull ; De l'amistat, per Lluis Nicolau y d'Olwer ; les Revistes ; Coses assenyalades.

Lou Felibrige.

Lou Felibrige reproduit dans son numéro de novembre une partie du discours de M. Tresserre, président de nos Jeux Floraux.

Trevall.

Trevall, revista mensual de literatura, art, ciencies, etc, Figueres, 10, carrer de Cervantès, nous a adressé son premier numéro où nous remarquons quelques « Faules d'en Lafontaine, traduides per Joan Murtra. » Nous souhaitons la bienvenue à cette nouvelle revue catalane.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 15 15 Mars 1908.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 9 mars 1908.

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

Le Président communique au Bureau une lettre de M. Casimir Soullier, président de la Section du Canigou du Club Alpin Français, demandant son concours à la Société d'Etudes Catalanes pour le Congrès de Toponymie qui doit avoir lieu à Perpignan le dimanche 15 courant, à l'occasion du Congrès des Sociétés Pyrénéistes.

Le Bureau accepte l'aimable invitation de M. Soullier et délègue, pour représenter la Société, son Président qui s'est déjà occupé de la question dans la *Revue* du 15 Février 1907, à propos de l'orthographe des noms de lieux.

La *Revue Catalane* d'avril prochain rendra compte des travaux de ce Congrès.

Il est décidé, en outre, en présence des résultats obtenus, de continuer le concours mensuel et permanent de langue catalane entrepris le mois dernier.

Des remerciements sont adressés aux journaux locaux pour la bienveillance avec laquelle ils ont accueilli nos communications relativement à ce concours.

M. l'Inspecteur d'Académie n'ayant pas répondu à la lettre de M. Vergès de Ricaudy du 10 décembre dernier, le Bureau décide que cette lettre sera publiée dans la *Revue* d'Avril. D'ici là, M. Vergès de Ricaudy écrira de nouveau à M. l'Inspecteur d'Académie pour lui demander les raisons pour lesquelles il n'a pas répondu.

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE [1]

Miniatura *(Extrait)*

La barca nostra anava lentament, molt lentament, demunt de l'aygua negra, sota'l cel sense lluna. Els pals dels bastiments amarrats, y que la mar bressolava, brandavan ab pauses ritmades, l'un prop de l'altre, sense tocarse may, com brassos d'enamorats que's dalissin pera abrassarse y no goséssin. Els llums de les embarcacions semblavan ulls de dimonis. La cantarella endormiscada d'invisible mariner feya pensar en el plany d'un presoner de les reynes d'aygua, d'un ofegat qu'al fons del mar patís vida d'amor en els llabis sempre humits d'una sirena assedegada de petons.

Enrich de Fuentes.

❖ ❖ ❖

NOMS OU PSEUDONYMES

des Candidats qui ont obtenu une note supérieure à la moyenne au concours de février

Fernand Lamaysouette (16 ans)	15 points 1/2
La Guideta (15 ans)	14 points
Ferdinand Coll (15 ans)	14 points
En Galdric (13 ans)	11 points

Tous les autres travaux ont été jugés insuffisants. Nous prions cependant leurs auteurs de ne pas se décourager et de continuer à nous envoyer chaque mois leurs devoirs.

(1) Adresser la traduction au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 1er avril 1908.

L'Avare y 'l Gelos [1]

Un die, un pobre pelegri, un bastonet a la ma y una meytat de capa sus de les espatlles, anava de cami. Ahont anava ? Era mult sensill : devia anar al monastir que acabaven de edificar al cim d'un cingle espantos, per aquells rostos del Canigu, puix venia de per la Fransa enllá y se dirigia cap al poble de Castell.

Sigui que se sentis una miqueta cansat, sigui tota altra cosa, arrivat a un embrancament de dos camins, se va aturar y se va assentar su 'l marge d'un camp de segle, fent cara al bosch que pujava de l'altra part de cami.

Aqui va passar un rato ; se va treure d'un plech de la capa retallada un tros de pa moreno qu'havia capdat en una masia per l'amor de Deu y se 'l va menjar.

Quan se 'l va haver menjat, se va abocar an un regaret d'aygua clara com un cristall que devallaba d'aquells cimboris de montanya, y que, passant sota del fullam caygut dels aybres, venia caure dins de la rasa del cami.

Se alsant després d'haver begut, el pobre pelegri se va trovar cara a cara ambe dos homens qui baixaven cap a Vilafranca.

Eran dos vehins d'un poblet perdut per aquelles boscuries que feyen y fan encara an al Canigu un rich mantell d'istiu que 'l gegant catalá descambia, a la tardor, pel blanch suari que l'embolica sis o sept mesos de l'any.

Dels dos homens, l'un se deya Pere y l'altre se deya Pau.

Cade un tenia un vici diferent. En Pere era avare y en Pau era gelos ; mes, avare y gelos, n'eran sense mida, o sigui, d'una manera sense igual.

En Pere feya com la mar que quan mes aygua té, mes brama ; y en Pau se corsecava res que de pensar qu'un altre tinguès lo que li faltava an ell.

Per qui coneix poch o mult lo qu'era, en aquells temps, un ver-

(1) Nous respectons l'orthographe de l'auteur. Mir y Nontoquis a en effet *son* système orthographique comme Oun Tal avait *le sien*, et tous les deux ont donné les raisons de leur réforme. Au lecteur de juger. N. D. L. R.

dader pelegri, ja se pot fer carrech de la gran diferencia qu'hi havia entre 'l pobret de la capa retallada y 'ls dos companys que la casualitat li va fer encontrar per aquelles costes del Conflent.

Passant devant del pelegri, tots dos el van saludar dihent-li :

— Deu vos guart, Senyor Pelegri, y la companya !

— Que Deu vos ampari, bona gent ! Vos volria demanar un servey.

— Demaneu, sant homme, y, si se pot, mireu ho com cosa feta.

— Ja veureu ! M'en vaig an un monastir que 'l comte Guifre ha fet construir per aqueixes altures en memoria de la mort de Gentil, fill del comte Tallaferro, el seu germá ; y cum aqui hi ha dos camins, que tots dos pujen montanya amunt, sé pas quin es el bo, y vos agrahiria mult me mostresseu lo que me té de portar al peu d'aquell enlayrat penyataguer.

Y 'l pobre pelegri alshi mostrava amb el bras estès una turre majestuosa que s'aixecava al bell mitj d'aquelles serres y d'aquells boscos, com un parallamps monstrú que gegants haguessen edificat per detenir o apartar de llurs testes culpaples els cops de la ira de Deu.

— Aixo si que será facil, va dir un dels homens ; el cami que segueix cap a l'esquerra vos portaria a Fillols y no 'l cal penre ; lo que segueix cap a la dreta es el cami mateix de Castell, y alli ja trovareu l'aspre pujada que vos durá an al monastir.

El pobre pelegri va remercia 'ls dos homens, y cum si coneixis el llur flach y que 'lse volguès corregir en aquesta vida del mal vici que tant dany alshi podia fer per l'altra, alshi va dir :

— Cum vaig pel mun, capdant el pa de cada dia, me carregui pas de diners, y Deu, qui dona a l'aucellet tot quan li cal per viure, també me fa trovar diariament tot quant me cal per anar passant cami. Aixo no vol dir que no pugui vos donar un recort de mi. Demaneumé lo que volgueu y vos ho donaré.

— Y qui seu, bon pelegri, per nos prometre lo que cap rey no nos poria donar ?

— Sum sant Marty.

— Tant ne direu ! ! van exclama 'ls dos companys.

— Mes qu'hi ha una condicio ; y es que un sol demanará per tots dos, y que lo qui demanará pas res tinrá 'l duble de lo qu'haurá demanat el seu company.

— Aixo fa, va dir en Pere, que si en Pau demana una masia, jo qu'hauré pas dit res ne tinré dues?

— Aixo mateix, va responre 'l Sant.

— Y si, va dir en Pau, es en Pere qui demana un colomina, jo qu'hauré pas dit res ne tinré dues?

— Ni mes, ni menus, va responre 'l bon pelegri.

Lo que va arrivar? ja vos ho podeu pensar, y es lo que 'l glorios Sant havia previst: es que cap dels dos companys volia parla 'l primer.

— Si es aixis, va dir l'Avare, demana tu, Pau!

— Ah! no, va dir el Gelos, demana tu, Pere!

Y tu l'haurás y jo l'hauré; parla tu qu'ets mes vell, parla tu qu'ets mes juve.

Pe 'lse posar d'accort, sant Marty alshi va dir:

— Y bé, qui sab si feyeu allo que'n diuhen:

Teste, bellesta.
El cor me diu de penre aquesta?

— M'hi agafará pas en Pere, va dir en Pau.

— Ni tampoch me fiaria de tu, va responre en Pere.

El Sant, plé de paciencia, va volgué fer una altra provatura, y alshi va dir:

— Quan eri maynatge, també feyen altra cosa per sapiguer qui tenia de comensar; deyen:

Pica murulla
de l'ou de la pulla,
quin peix qui naix,
a les portes de Fransa,
hi ha una llansa,
ves hi palla, ves hi tu,
qui fas pas res de bo.

— Aixo sun jochs de nines, va dir l'Avare.

— Que me dirien pas res de bo si un nin com tu se 'n volia servir per me fer veure un apurament, va dir el Gelos.

— Ja que tan recelosos seu, va dir sant Marty, jogueu vosho a sant Joan o barres!

— En Pau la sap massa llarga, y m'enganyaria!

— En Pere es massa traydor, y me ficaria al sach!

Es que de cap manera l'Avare se podia decidir a renunciar a la mes grossa part, y que, ni per tot l'or del mun, el Gelos hauria acceptat qu'un altre ne tinguès mes qu'ell.

Mentrestant, el temps passava, el sol ja se decantava cap a les montanyes de Sahorra, y 'l Sant frissava.

— Si vos voleu pas accordar, ho deixarem per un altre die.

— Espereu encara un poch, va dir el Gelos, en Pere parlará.

— May de la vida, responia l'Avare, mes aviat será en Pau.

— Que si!

— Que no!

— Ja porias!

— Treurias pas mal!

— Aixi menjesses, com jo comensaré!

— Que m'escanyi si jo parli 'l primer!

— Poca vergonya, qui tot ho vos per tu!

— Papenyany, qui tenes de morir bucabadat!

— May mes, quina avaricia?

— Qui hagues cregut tanta gelosia?

— Alu! el puny arrapat!

— Uix! l'invidios!

Sant Marty, vejent iria a males y que la renyina amenassava d'acabar ambe truchs, alshi va dir:

— A reveure! pobre gent, y quan vos haureu desfets del vici que vos ten endogalats m'ho sabereu a dir.

Y 'l Sant va penre 'l camí de Castell.

Foll de rabia, el Gelos va cridar an en Pere:

— Parlarás el primer, si o no? un!

— No! va responre l'Avare.

— Mira que t'en penedirás! Parlarás? dos!

— No y no!!

— Me farás fer una desgracia! Parlarás? tres!

— No, no y encara no!!! fes lo que volguis.

— Y bé, que se cumpleixi la teua mala sort y que se cumpleixi també la meua...

Y se girant cap a Sant Marty, qui ja era arrivat al cim de la collada y qu'anaven a perdre de vista, en Pau li va cridar:

— Feu, glorios Sant, que jo perdi un ull!

A l'instant mateix va ser borni y 'l seu company va ser ciego.

Aixis es que l'invidios se va treure un ull per ne fer perdre dos a l'avare y que aquest golos va poguer tocar amb els dits la veritat d'aquell reprohervi que diu : *Qui tot ho vol, tot ho pert.*

Sant Marty va recular y alshi va dir a tots dos :

— Desditjats de vosaltres ! ara veyeu ahont vos ha portats el vostre vici !

Tots dos varen caure de genulls als peus del Sant, pregantlo que tinguès pietat d'ells.

— Penediuvos, alshi va dir ell, y seguiu mé. Vos faré entrar com a frares llechs en el convent del comte Guifre ; y alli demanareu, cade die, perdo a Deu de la vostra duresa de cor. Pot esse que, a la fi dels vostres dies, alcanseu la misericordia del suberá Jutge.

Y sant Marty se 'lse va endur cap al monastir, ahont moriren contrits y penedits. Que Deu els hagi perdonats ! Y crich, crach, el conte es acabat, aqui dalt hi passa un rat.

(Extrait des *Contes Vallespirenchs*,
de Mir y Nontoquis).

Anyorament

Lluny del meu recó de poblet,
Lluny del rodal ahont, noyet,
Pel primer cop he vist lo dia,
No puc estarme mès d'un any
Sense patir d'un mal estrany
Qu'al meu païs may no tenia

Perqué no viure, aqui, felis
Sota'l cel blau del bon païs
Qu'es la contrada catalana ?

Perqué, sota 'l seu sol calent,
Sempre tenir l'anyorament
En aqueixa terra germana ?

Peró Canigó pot blanquir
Sa mès alta pica y omplir
Nostres rius de ses fresques aygues ;
Y la mar, ja pot manyagar
Nostra platja o bé rondinar,
Y sobre'ls rochs traginar algues ;

La nit, el cel pot s'estrellar,
L'estiu, la cigala cantar,
Tot reneixer à la primavera,
May no m'agradara cullir
Les flors que no puc escullir
En les garrigues de ma serra.

May la cigala ni l'estel
En la profonditat del cel
D'eixa comarca esplendida,
May sa mar, son sol, ni la neu
De son altissim Pirineu
No podran curar ma ferida.

Es per xó que vaig al poblet,
Al meu rodal ahont, noyet,
Pel primer cop he vist lo dia ;
Per xó que m'en hi vaig cada any
Probar de curar'l mal estrany
Qu'al meu païs may no tenia.

Algú.

" Cançoner "

DE LA SAINT-JEAN

La Saint-Jean d'été a souvent inspiré les poètes. La muse populaire, qui s'est toujours associée aux fêtes de la nature, n'a pu, cette fois encore, y demeurer insensible. Nous sommes au mois de juin, l'un des plus beaux de l'année : les jeunes et tendres feuilles sont venues réjouir le cœur, assoupi dans l'hiver morose. La terre s'épanouit tout entière aux vivifiants rayons du soleil, et les champs de blé jettent leurs teintes d'or sur la verdure nouvelle. C'est le mois du rossignol, qui veille en chantant sur la couvée, au cœur des touffes odorantes...

. Il est de tradition, dans tout le pays catalan, de célébrer cette fête du retour de l'été par des chants, des réjouissances, des promenades aux fontaines. La veille de la Saint-Jean, après les feux de joie, qui flambent pendant une grande partie de la nuit jusque sur les sommets des plus hautes montagnes, ce sont de longues sérénades au fond des vieilles rues, sous les fenêtres de quelque ami ou de quelque belle. Puis, au lever du jour, on va dans les bois par bandes joyeuses, cueillir ce qu'on appelle la *bona ventura*, bouquets de fleurs rustiques et de feuilles de châtaignier, qu'on fixe au retour sur une porte connue, ou qu'on emporte soigneusement chez soi pour éloigner les sortilèges. Dans les fermes, on cloue ces bouquets sur le seuil, en forme de croix, comme pour interdire aux esprits du mal de pénétrer dans la maison.

La poésie populaire a dit certainement toutes ces choses. Mais, sauf de rares exceptions, il reste à peine quelques fragments — généralement les premiers vers, — des nombreuses chansons que cette fête a inspirées. Nous avons recueilli avec soin deux d'entre elles, qui ont eu la chance d'arriver jusqu'à nous sans avoir trop souffert en chemin. Ces deux pièces nous ont été chantées et

dictées à Céret par un bûcheron du nom de Jacques Viu, l'un des vieux Catalans du Roussillon dont la mémoire est restée le mieux fidèle au passé.

Nous ne croyons pas qu'elles aient été publiées encore, du moins dans leur texte complet.

La première est très jolie : c'est un tout petit drame intime de l'amour, présenté sous la forme la plus délicate. La pureté des sentiments, leur expression sincère et poétique, en font le principal charme. Elle exhale encore comme un doux parfum, et garde en elle toute la fraîcheur des premiers matins de l'été. Est-elle complète, telle que nous la donnons ici ? nous ne saurions le dire : il est probable qu'elle devait être plus longue ; mais nous n'avons pu en connaître que ce morceau :

Y el mati de Sant Joan — sí, n'es festa senyalada ;
cercant la bona ventura, — no la som trovada encare.
M'en baixi per un riu abay, — floretes d'amor cassavi :
te veig venir una minyona, — la qu'el meu cor desitjava.
De tan lluny com jo la vey, — ja li faig la barretada ;
jo li'n dich : « Deu t' guart, amor, — rosa fresca y acolorada, »
y ella m'diu : « Deu t' guart, clavell, — cullit de la matinada. »
Tan un punt ha dit aixó, — á plorar s'hi es posada.
« De qué plorau vos, amor, — y de qué plorau vos, ara ? »
« Bé 'n tinch rahó de plorar, — si m'han dit que vos casavo ! »
« Y avans no vos quitaré, — la mar restará sens aygua... »

Certaines comparaisons, d'une poésie à la fois naïve et imagée, comme *rosa fresca y acolorada* ou *clavell cullit de la matinada*, certaines tournures comme au début « *Y* el matí de Sant Joan » et plus loin « jo *li'n* dich », ou encore « à plorar s'*hi* es posada », ainsi que deux ou trois autres, nous permettent de la considérer comme assez ancienne. C'est une des mieux conservées, et aussi des mieux réussies, parmi celles que nous a léguées en Roussillon la poésie populaire catalane.

La seconde, deux fois plus longue, et dont on possède plusieurs versions, ne présente pas la même unité. Elle ne doit pas nous être parvenue dans sa forme primitive. A partir de la seconde moitié, et surtout vers les derniers vers, il semble qu'on soit en présence

d'une autre composition ; du moins, l'idée principale est abandonnée, et l'on constate certaines incohérences. Peut-être y a-t-il eu confusion entre des pièces différentes ; peut-être, plus simplement, la première partie a-t-elle été reprise par d'autres compositeurs. Les incohérences peuvent provenir, d'ailleurs, du fait même de la transmission orale.

Elle est dans son ensemble quelque peu rude ; malgré la douleur qu'elle exprime, elle n'a pas la délicatesse de la précédente. Elle est cependant, croyons-nous, beaucoup plus connue. Les cinq ou six premiers vers, qui sont généralement les seuls que l'on chante, n'ont par eux-mêmes aucun sens bien précis ; c'est ce qui fait qu'on ait pu discuter sur eux et en donner plusieurs interprétations. Mais le reste du morceau semble bien indiquer qu'il s'agit du départ des conscrits. Artistiquement, — si pareille considération peut intervenir et si l'on peut employer pareil terme à propos de poésie populaire, — elle est inférieure à la précédente.

La voici, d'ailleurs, telle que nous l'avons entendue :

La nit de Sant Joan --- n'es festa senyalada :
tots los fadrins en massa — á la plassa s'en van,
y los que tiren negre — van á casa en plorant.
Jo renegui de tots, --- de mon pare y ma mare,
de mon pare y ma mare, --- que'n mon me van posar :
m'hi haguessen mort el día, --- vinguent de batejar !
Ay, pares, ja ho sabeu --- que jo som tirat negre ;
valga m'Deu, quina pena, — quin desconsol tan gran,
de tinguer d'anar á la guerra, — y servir al rey set anys !
Vinch á me despedir --- de mon pare y ma mare,
de mon pare y ma mare, — germanes y germans :
m'en tinch d'anar á la guerra, --- seré soldat de caball.
Partirem de Llançà, — per anar dret de Figueras,
seguirem les carreteres — tot dret de Mataró,
passarem per les Castilles, --- Saragossa, l'Aragó.
La vila de Madrid --- es una rica vista ;
no hi ha cosa mès trista --- qu'es la d'anar à Llançà ;
de ciutats com Barcelona --- en Espanya no n'hi ha.
Allí'l carrer vermell, --- n'hi ha moltes donzelles ;
al matí passen elles --- ab el jove al costat,
vos fan un torn de vila --- com si eran casats...

❖ ❖ ❖

Certains poètes catalans ont repris ce thème populaire, en particulier Verdaguer dans son chef-d'œuvre *Canigó* (1). Verdaguer est, en effet, l'un des poètes catalans qui se sont souvenus le plus souvent de la poésie populaire, qui ont su y adapter le mieux leur poésie et en ont rapproché leur inspiration avec le plus d'amour, comprenant sans doute quelles sources d'éternelle fraîcheur étaient en elle. Le passage dont il s'agit porte dans le poème de Verdaguer le titre de « Lo Ram santjoanench », et commence en ces termes :

Lo día de Sant Joan
n'es día de festa grossa ;
les nines del Pirineu
posan un ram á la porta,
d'ençà que una n'hi hagué
d'ulls blavenchs y cella rossa,
tenia una estrella al front
y á cada galta una rosa...
Un ramellet cull de flors,
millor ventura no troba,
floretes de Sant Joan
de romaní y farigola,
y ab elles fent una creu
del mas la llinda'n corona...

Dans le Roussillon M. Félix Peix a remanié complètement le vieux texte de la seconde pièce que nous avons citée, lui donnant un sens plus intelligible, et surtout plus conforme à l'ensemble des traditions catalanes de la Saint-Jean. L'auteur a également mis à profit la musique de ces couplets, pour arriver à un tout harmonieux ; mais il en a respecté scrupuleusement l'esprit, en bon fils du Roussillon et en artiste délicat qui sent et retrouve à travers les âges la primitive inspiration.

C'est cette *Nit de Sant Joan* de M. Félix Peix que les *Cantayres catalans* de Céret interprétèrent avec le succès que l'on sait à la salle Arago de Perpignan, au commencement du printemps dernier. Nous en donnons le texte en entier : car malgré la simplicité voulue de ses paroles, cette poésie, qui n'avait pas encore été publiée, mérite d'être connue. Jean Amade.

(1) *Canigó* (Cant I : l'aplech).

La nit de Sant Joan

La nit de Sant Joan
n'es festa senyalada.
Ja tothom va cantant,
jovent, vells y maynada.
Jovent, vells y maynada,
ja tothom va cantant...
N'es festa senyalada,
la nit de Sant Joan.

Tot son cants, tot son jochs,
tot son crits y rialles.
No s'veu que fochs y fochs
de la mar à Miralles (1).
De la mar à Miralles
no s'veu que fochs y fochs ;
tot son crits y rialles,
tot son cants, tot son jochs.

La nit de Sant Joan
n'es festa senyalada... etc.

Lleugera com l'aucell,
hermosa com l'estrella,
parpellant lo donzell,
trasteja la donzella.
Hermosa com l'estrella,
lleugera com l'aucell,
trasteja la donzella,
parpellant lo donzell...

La nit de Sant Joan
n'es festa senyalada... etc.

Quants y quants l'hem cantat,
eix cant, plens d'alegría !
Mes, ay ! del goig passat
qué'n sort, Verge María ?
Eix cant, plens d'alegría,
quants y quants l'hem cantat !
Mes, ay ! Verge María,
qué'n sort del goig passat ?

La nit de Sant Joan
n'es festa senyalada.., etc.

Félix Peix.

ATHALIE

Traduction catalane

Nous avons le plaisir d'annoncer que la Société d'Etudes Catalanes se propose d'éditer ATHALIA, *tragedia de J. Racine treta de la escriptura sagrada, y traduida en versos catalans, per dom Miquel Ribes prebere, religios, Prior de Riquer, Prior claustral, y vicari général del Convent y Abadia, de Sant-Miquel de Cuxá. 1774.*

Les personnes qui désireraient s'assurer un exemplaire de ce tirage, qui sera forcément restreint, peuvent souscrire au secrétariat de la Société, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

(1) Un des sommets de la montagne de Céret.

La langue catalane populaire

en Roussillon

SUITE

II. — Etat de la langue catalane populaire en 1907

1° En Roussillon proprement dit

a) Criées publiques

PERPIGNAN. — Perpignan est certainement la localité la moins catalane du Roussillon au point de vue de la langue. Cela tient surtout au grand nombre de fonctionnaires civils et militaires qui y résident et qui, étrangers au pays, ignorent le catalan.

Les criées publiques se font en français, sauf cependant dans certains quartiers pauvres habités par des ouvriers, comme par exemple, ceux de Saint-Jacques, de Saint-Mathieu et de la Réal. Chacun de ces quartiers forme une paroisse et possède une église où le curé fait encore certaines prières en catalan et où l'on chante des goigs catalans à certaines époques de l'année (1).

Les criées publiques se font aussi en français dans certains faubourg habités par des commerçants (faubourg Notre-Dame, faubourg de la Gare, faubourg du Vernet), mais elles se font en catalan dans certains autres plus pauvres. D'ailleurs, les faubourgs où les criées se font en catalan portent tous une dénomination catalane particulière, la dénomination officielle ne suffisant pas au peuple. C'est ainsi que l'on se plait à désigner : le faubourg

(1) Nous avons eu le plaisir d'entendre l'un de ces goigs dit « de la Sanch » à l'Eglise St-Jacques. Ce chant religieux, très original, se chante depuis des siècles dans cette église le Vendredi-Saint. C'est un spécimen remarquable de musique religieuse catalane qui nous a été transmis de génération en génération et qui procure au musicien amateur d'œuvres anciennes, une impression d'infinie douceur et de profonde tristesse. Les voix fraiches et bien timbrées des jeunes « Jaumettes » qui chantent les Goigs de la Sanch à St-Jacques ajoutent encore à la sensation qu'éprouve, je ne dirai pas le croyant, blasé par la fréquence des cérémonies religieuses auxquelles il prend part, mais l'amateur libre-penseur qui entre dans l'église simplement pour voir et pour entendre, c'est-à-dire en curieux.

Quelques auteurs roussillonnais ont cru bien faire en arrangeant à la moderne certains goigs anciens. Mais les Goigs de la Sanch ont toujours été respectés parce qu'ils sont de ceux « dont il faut vénérer jusqu'aux rides » selon l'expression bien juste de M. Bonafont.

Saint-Martin, *Poble dels Morts* ; le faubourg Saint-Gaudérique, *Poble d'En Rapinya* ; le faubourg Saint-Assiscle, *Poble dels Krumirs* ; le faubourg de l'ancien Champ de Mars, *Poble de les Cornes*.

Nous devons cependant constater que si les crieurs publics ne parlent pas catalan dans tous les quartiers de la ville, d'autres crieurs (marchands ambulants ou petits industriels de la rue) ne font pas de distinction entre les divers quartiers et crient *partout* en catalan : *Adobar cadires, dones !* clame le chaisier trop pauvre pour posséder une boutique convenable où les clients viendraient eux-mêmes lui offrir du travail et par conséquent du pain. *Adobar sabates ! Pellarots ! Estamar casseroles !* crient successivement le savetier, le chiffonnier et l'étameur.

A ces cris bien connus, des petits industriels de la rue, viennent se joindre ceux des marchands ambulants.

Voici d'abord le brave paysan roussillonnais qui parcourt lentement les rues de la ville sur sa charrette chargée de sarments, répétant mille et une fois son appel aux ménagères :

Als exirmens, dones !... qui ne vol ?

Voici maintenant le jardinier, l' « hortolá » tirant avec son âne un chariot chargé d' « hortaliça » :

A les cebes, dones !... tres paquets per dos sóus !

Puis l' « hortolana » promenant sa carriole où, parmi les corbeilles de primeurs, s'agite lamentablement une vieille balance rouillée, à l'exactitude problématique :

Dones ! á les monjetes fresques !...

Voici enfin d'autres revendeuses-crieuses capables de faire entendre des *ut* de poitrine pendant toute une journée :

Dones ! á la bona Valencia !... (oranges de Valencia).
Dones ! á les calentes !... (châtaignes).
Dones ! al formatge !... (fromage frais).
Dones ! á la sarda fresca !...
A la roca pels ausseils, donas !

Nous pourrions citer encore certains autres marchands, comme par exemple, le marchand de sciure de bois qui, par les jours de pluie, crie à tue-tête :

Serill ! Serill ! Serill !...

et le marchand de plantes médicinales ou aromatiques qui, après avoir fait des kilomètres à travers nos montagnes roussillonnaises, vient encore parcourir les rues de la ville en jetant dans l'air d'une voix de Stentor son :

Dones ! á la frigolela !... Romani ! Salsapareeeeella !...

Combien de temps encore entendra-t-on retentir ces cris dans nos rues ? Nul ne saurait le dire. Contentons-nous de constater que, malgré l'école où le catalan est traité en ennemi ; malgré les journaux répandus à profusion et propageant la langue officielle ; malgré les fonctionnaires étrangers au pays qui ne cachent pas l'étonnement qu'ils éprouvent à entendre parler catalan dans une province française ; malgré les facilités de communication avec le reste de la France ; malgré le snobisme des classes aisées qui se croiraient diminuées en ne parlant pas la langue officielle, celle qui est, pour ainsi dire, la pierre de touche des gens bien élevés ; contentons-nous de constater que, malgré tout cela, le peuple reste encore fidèle à sa langue en l'an de grâce 1907.

Mais écoutons le brave Michel Magne, l'un des crieurs publics de Perpignan :

15 janvier 1907. — M'han dit de vos fer una crida de vi : la voleu en francès ó en catalá ?

Le public rassemblé autour du crieur répond :

« Que dius ? Que sem gavatxos ? Fes le en catalá, home !... »

Et Magne de répondre : « Y be, mireu aqui lo qu'es :

Bon vi de primera qualitat, que pesa dotze degrès !
Pareix (1) cosa extraordinaria, mes portant ho es.
De rams, à Perpinyá, n'hi ha á carretades
Y de vi n'han portat á semalades.

(N'han portat de Vingrau, d'Estagell, de Rivesaltes, de la cava d'en Manyes de les Esplanades de la Real, de Cabestany, memes de Llauró).

Mes creyeu que'l vi lo millor
Es lo que se ven al baix (2) de la Costa de Sant Salvador !
Ho seu ohit ?
Al baix de la Costa de Sant Salvador !

(1) pr. parey. — (2) pr. bay.

Es pas car (1) : tres y quatre sóus la meytat !
Y com me se fa tart
Y que vo'n som dit un món
Vos deixi y vos dich : Bonsoir (2),
Y me'n vaig (3) à trompetejar mès lluny.

13 Avril 1907. — Ven d'arribar á la peixoneria força peix (4) á barato, y principalament ne trapareu per la buïllinada.

13 Avril 1907. — Demá mati, á nou hores, al carrer impassa dels Ametllers, á tocar dels Banys de Sant Salvador, se fara una venda á les enchères publiques d'una granda quantitat de mobles. Qui vulgui fer bones aferes ten que d'hi venir demá matí. Hi ha llits complets (n'hi ha al menos desavuyt ó desanou). D'armaris á glaça, n'hi ha vuyt. Hi ha bufets, glaces, taules, cadires, comodes, casseroles, culleres, forchetes, etc. Avis á les dones que volen fer bones afères : hi ha una granda quantitat de llinge, de llensols, covertes, edredons, etc., etc. Per consequent. á demá matí !...

15 Mai 1907. — A nit, á vuyt hores, al café d'en Mary, á les Esplanades de la Real, tendreu Guinyol. Vos donaran una representació que vos fumareu una fart de riure. Jogaran : *Nyafron ó el Pegot* (5).

LE SOLER (crieur public : M. Prosper Carrère).

28 Février 1907. — Qui vulgui crompar (6) una casa, al carrer d'En Pere Sastre, veniu me trobar an á jo.

2 Mars 1907. — Que ningú s'atrevigui pas á deixar entrar cap ramat (7) al bosc de Mossiu D., falta de que qui hi sera atrapat els hi faran dar (8) la pena.

3 Mars 1907. — Qui hagi trobat una gallina, doneumene noves que fareu pler als ámos.

(1) pr. cart. — (2) pr. Bonsoirt. — (3) pr. bay. — (4) pr. pey.

(5) Lorsqu'on compare ce texte à ceux que nous avons cités plus haut, on est étonné de la quantité de mots français et languedociens qui se sont introduits dans la langue. C'est cependant là le catalan actuel de Perpignan, celui que comprennent et que parlent 30.000 personnes environ, défalcation faite des fonctionnaires, des militaires de la garnison et des personnes étrangères au pays, qui sont venues s'y fixer pour faire du commerce.

(6) Le vrai mot catalan est *compar* et non *cromprar* qui est languedocien. On verra plus loin que cette métathèse n'existe pas dans quelques localités de Vallespir et de Cerdagne.

(7) *Ramat* est le vrai mot catalan. A Perpignan on dit plutôt *tropell*, qui est languedocien.

(8) *dar* est plus catalan que son synonyme *donar*.

18 Février 1907. — Qui tingui de pagar les contribucions, aneu á pagar demá que'l cobrador vendra. (Communiqué par M. Vidal, instituteur au Soler).

RIVESALTES (crieur public : M. Portes).

1er Avril 1906. — Qui vulgui crompar peix (1) d'estany, peix de mar (2), peix de ribera, peix de Mars y peix d'Abril... A la peixonería !

18 Avril 1906. — Anguiles, arsèlis, muscles, rojets, franquets, pufres, clabellada, sipies, llus, botarells, cabotilles, sarda fresca, verats, buldroys, bitxos, ermites, cabres, huîtres (3), joells, pajells, gambarotes y agullats, gats, rats, aranyes, congres, llagostes, metges... A la peixonería !

24 Avril 1906. — Avis als amateurs (4) de la cargolada. En Charles Comalls els hi fa sapiguer que ven de rebre un gros envoi (5) de cargols de crest de primera qualitat á vuyt, dotze y catorze sous el cent, al carrer de l'Hôtel (6) de vila, numéro 17. (Communiqué par M. Maillol, instituteur à Rivesaltes).

SALSES (crieur public : M. Gazagnoles Antonin).

26 Février 1907. — Vos fan á sapiguer que'l cobrador arribará demá pel trinc de dugues hores.

26 Février 1907. — Qui vulgui crompar carxofes, sebes tendres, coliflors, y tota manera d'hortaliça que vagi á la casa d'en Bacó.

28 Février 1907. — Madama de Battisti avisa an tots los pastres que li entrin pas al prat del volcan. Lo primer que sera pres se 'n fara cinquanta francs.

28 Février 1907. — Qualsevol que hagi perdut una cláu, veniu me trobar an á jo que vos diré qui la ten, moyenant (7) pagant la crida.

— Parazols, dentista, fa sapiguer an tots los que teniu menester de sóus, qu'aneu al trobar que n'ha arribat dugues semalades. (Communiqué par M. Rouzaud, instituteur à Salses).

(1) pr. pey. — (2) pr. mart. — (3) mot franç. — (4) mot fr. — (5) mot fr. — (6) mot fr. (7) mot français.

SAINT-LAURENT-DE-LA-SALANQUE (crieur public : M. Roses Paul).

12 Novembre 1906. — *Par ordre de Monsieur le Maire* faig (1) sapiguer an tothom que demá matí á nóu hores, á la sala de la *Mairie* (2) se donará en adjudicació lo dret d'*octroi* (3), lo dret d'abatatge, de pesatge, mesuratge y jauzatge yl fems dels carrers.

Tous les samedis. — Qui voldrá crompar bóu mascle (4) de la primera calitat, vedell de llet, anyell del fí y quarters de cabrit á barato, anéu vo'n á la casa del Nagus.

En juin, juillet et août, annuellement. — Qui voldrá crompar peix (5) de tira, graneus, buldroys, llus, rojets, peix de l'art, verats, peix d'estany y anguiles, anèu vo'n á la plassa.

17 Février 1907. — Qualsevol persona que hagi trobat un *porte-monnaie* (6) ambe sóus dedins, que se va perdre ahir á Sant Llaurens, de darrer la creu fins al pont Babart, tornéu-lo, tendréu cinc francs de trobes.

24 Février 1907. — Faig sapiguer an tothom que ven d'arribar un gran bazar parisien que fa la liquidació de cent mils articles y te dentelles, corsets, cotillons, flanelles, camises y calses de dones, cravates, guants, vestits boy (7) fets per homes y d'altres articles. Ven tota aqueixa marxandisa á 50 per cent de rabaix (8). (Communiqué par M. Roses, crieur public).

MILLAS (crieur public : M. Adroguer dit Payrot).

Août 1907. — Averteixi la populació que ven d'arrivar una Societat de cantayres catalans que donaran una granda suarada (9) de cant seguida d'un tombola. Preu de places : deu sous les primeres, cinc sous les segones y los maynatges pagaran dos sous. A vuyt hores, á la sala del Tivoli.

(1) pr. fay. — (2 et 3) mot fr. — (4) Ce mot *mascle*, venant après *bóu*, semble être une superfétation. Mais si le crieur insiste ainsi, c'est que probablement en disant *bóu* le public comprendrait *vaca*, habitué qu'il est à manger de la vache pour du bœuf. Ces deux mots *bóu* et *vaca* ayant donc, en boucherie, la même signification ou à peu près, le crieur ne manque pas de préciser et de dire que, cette fois, c'est bien du *bóu*, du *bóu mascle* et non de la vache comme d'habitude.

(5) pr. pey, mais écrire *peix* qui fait *peixoneria*.

(6) mot fr. — (7) mot bien catalan. — (8) pr. rabay. — (9) mot fr.

Septembre 1907. — Averteixi que ven d'arrivar un gran assortiment de sabates per homes y maynatges, espardenyes, cotons mitges, pials y articles de casa, dos cinc sóus. Aneu á la plaça La Fayette ; aneuhi aviat que lo marxant se'n vol anar.

Septembre 1907. — Averteixi als habitants de la Vila que á nit, á la Sala de l'Agusta Cot se donara una granda suarada (1) d'escrima, de chausson (2) y de boxa (3) donada pels mestres convidats del cantó y tots los prevots. Preu de places : primeres, quatre sous ; segones, dos sous. Començaran à vuyt hores. (Communiqué par M. Lamaysouette, instituteur à Perpignan).

THUIR crieur public : M. Joseph Pontramon.

16 Septembre 1907. — Fan avertir de la part de M. le Maire qu'una reunió publica téndra lloch à dues hores de tarda à la Sala de la Minyona per organisar el syndicat dels vinyarons.

Septembre 1907. — Fan avertir que ven d'arrivar un gran debalatge, gran assortiment de casquettes y barets, sabates per homes, per dones y maynatges à partir de vint y nou sous lo parell ; camises à vint sous, estofes à dos sous lo pam, llanes y cotó, dentelles y ribans, tot venut à un gros rabaix (4). Que vagin à la porta de Perpinyá que hi traparan al marxant.

Septembre 1907. — Qui vulgui crompar llus y rojet à 40 sous el kilo, pagell à 36, buldroy y cabotilla à 28, gascons à 20 y raballa à 12 sous que vagin à la peixonería que'n hi traparan. (Communiqué par M. Debat, instituteur à Thuir).

BAIXAS (crieur public : M. X.)

11 Juin 1907. — Lo Comitat averteix an tothom d'assistir à la granda manifestació sus la crisa viticola, demá à la nit, à 7 hores y mitja, à la plaça de la Mairie.

20 Juin 1907. — Qui vulgui crompar una bota de 20 cargues y una de 30 que vinguin à me trapar.

Juillet 1907. — Seu avertits tots los proprietaris de Baixas de se réunir à nit, à sept hores, à la Mairie, per fer adobar lo cami de la Terma.

(1) mot fr. — (2) mot fr. — (3) mot fr. — (4) pr. rabay.

Juillet 1907. — Qui vulgui clavellada, gats y gascons, aneu à la plaça.

Juillet 1907. — Seu avertits qu'à nit, à 7 hores y un quart hi ha réunió à la Sala de fer (1) conferencia per l'organisació de la Confederació dels vinyarons. (Communiqué par M. Thomas, instituteur à Baixas).

ILLE-SUR-TET (crieur public : M. X.)

Octobre 1907. — Averteixi de la part de Mossiu lo Maire, an tots los habitants, que demá, a vuyt hores de nit, hi haura réunió á la Sala de la Rodona per formar un Comitat de Defensa viticola.

Octobre 1907. — Averteixi de la part del sindicat del rech d'Illa, an tots los proprietaris arragants : l'aygua se treura del rech pendent tres dies per posar les preses d'aygua en ordre y escurar les agulles. La visita sera feta. Tots los que seran trobats en contravenció seran perseguits conformament al Reglament.

Octobre 1907. — Qui vulgui crompar vi a tres sous el llitre que vagin á can Lluis de l'Escabellat, al carrer de la Barrera, que 'n te de ben bó. (Communiqué par M. Trouquet, instituteur à Ille-sur-Tet).

b) Conversations d'enfants

PERPIGNAN, 29 août 1907. — A la Promenade des Platanes. Trois enfants : le plus grand (6 ans) assis sur un banc garde son petit frère (3 ans) pendant que l'autre (5 ans) est allé puiser de l'eau à la fontaine du Café champètre. Celui-ci arrive enfin avec la cruche remplie.

— Le premier au petit frère, après s'être emparé de la cruche : *Vols* (2) *fer mám ?*
— Le second, pleurnichant : *Jo tabé vull beure ! Som jo que som anat à la cercar, l'aygua.*
— Le premier, buvant : *An àjo, primer.*
— Le second, pleurnichant : *Vull beure, jooo !*

(1) expression bien catalane.
(2) prononcez : bòs

— Le premier, après avoir bu, s'adressant au second : *Ara, an en Pierre.*

— Le second, pleurnichant toujours : *Vull beure, jooo !*

— Le premier : *Ara, an à tu. Y perqué bebies pas a la font ? pioc !*

— Le plus jeune, apercevant un cheval sur la route : *Mira, mira, aquell cavall que ven ! Xaaa ! hip ! hip ! cavall !*

— Le premier au second : *Jepe, un muxall !*

— Le second : *Abont ?*

— Le premier : *Aqui, aqui, fuig.* (1) Au plus jeune : *Vina, Pierre, que te picaria.*

— Le plus jeune, naïvement : *Es víu ?*

— Le second, la casquette à la main : *Calla, que'l mataré. Deixa lo posar.*

— Le plus jeune, en se levant, casse la cruche : *Ay !*

— Le premier : *Ay ! que te trucará la mare....* Silence profond.

Une automobile passe sur la route. Le plus jeune, oubliant la cruche cassée et les *trucs* probables de la mère, s'écrie : *Faaa ! que pols !...* Puis il veut courir derrière la voiture avec ses frères, mais il perd une de ses espadrilles. L'aîné le fait asseoir par terre pour le chausser mais n'y réussit pas très bien : alors pour consoler le bambin qui veut courir, il lui dit : *Ets de mal calsar, pobret ! Espera, manyach, deixa te calsar y amprès fugirem.* Puis il menace Jepe qui est déjà loin : *Te li vull fumar un muscat, an aquell ! Ja ho veuras, quan arribarem à casa !*

Les trois enfants se dirigent vers la ville et disparaissent bientôt derrière le Castillet, Jepe toujours devant.

A la porte de Canet (15 octobre 1907). — Deux enfants, à la sortie de l'école, se sont arrêtés pour regarder la grande muraille restée debout qui aboutissait à la porte fortifiée disparue depuis peu :

« — Fa ! Quines muralles tan altes !...

— Es En Vauban que les va fer.

(1) prononcez : fuy

— Ja ho sé, vès !... Y ara En Bartissols les fa caure.
— Caldria que En Vauban vinguès !
— Ay ! pobret ! Ja veuries En Bartissols com se'n fugiria !... »

Les deux enfants continuent à causer en se dirigeant du côté du Champ-de-Mars.

(A suivre) L. Pastre.

La Mort y'l Treballador.

Un vell treballador carregat d'un fagot
Y mes carregat d'anys, á poc á poc guanyava
Lo seu fumat casot ;
Y tot s'encaminant, sufocat, gemegava.
Enfi, massa cansat, per lo dolor pressat,
Deixa caurer la llenya y rumia el passat :
Quin pler a tingut ell d'ensà qu'es sus la terra ?
Qui may ha vist mes pobre qu'ell ?
O jove o vell
Sempre'l sort li ha fet la guerra !
Molt sovint sense pa ! Cap dia de repos !
La dona, los infants, los fóros ; al seu cos
Han fet suar sanch la mes pura !
Y demana la Mort, tant la vida li dura.
La Mort ve y li diu : « Que cal pel teu servey ?
— « Res, sino m'ajudar à carregar lo fey. »

La mort ve sola quan es l'hora.
Guardemnos de la fer venir !
Val millor sufrir que morir,
Es l'adagi etern, y ningu no l'ignora !

Joseph Sanyas.

Botanique catalane

Noms catalans de plantes usités dans la région

(Suite)

BÉS. — *Betula alba.* L. Bouleau blanc.

Bois et écorce très employés. Les feuilles sont sudorifiques.

BLAT. — *Triticum vulgare Vill.* L. Blé ou froment commun.

Céréale très connue donnant la farine, l'amidon, le son, la paille.

BLAT BORT. — *Ægylops orata.* L. Egilope ou faux blé ovale.

BLAT D'INDIA OU DE MORO. — *Zea Mays.* L. Zéa Maïs.

Originaire de l'Inde et importé d'Afrique. Grains très nourrissants pour la volaille.

BLAT NEGRE. — *Polygonum fagopyrum.* L. Renouée sarrasin.

Donne pour les bestiaux, des grains noirs, remplaçant quelquefois le blé et le seigle.

BLEDA RAVE. — *Beta vulgaris.* L. Betterave commune.

Racine alimentaire pour les bêtes à corne et servant à faire du sucre et de l'alcool.

BOIX. — *Buxus sempervirens.* L. Buis vert.

Bois et racine durs, se polissant bien ; très employés à Saint-Paul pour la fabrication des pipes.

BOGA. — *Ranunculus fluitans.* L. Renoncule flottante.

Nom donné aussi à toutes les herbes aquatiques des fossés, rivières, etc.

BOLET. — Champignon.

Nom général donné à tout champignon comestible ou vénéneux.

BOLET AGRE. — *Agaricus stypticus Bull.* Agaric styptique.

Champignon vénéneux des forêts.

BOLET FOLL. — *Agaricus acris Bull.* Agaric âcre.

Nom général des champignons vénéneux. Celui-ci serait comestible.

BOLET D'ALZINA. — *Agaricus ilicinus.* D. C. Agaric du chêne-vert.

Comestible ; se trouve en groupe au pied des troncs des chênes-verts.

B. DE NOGUER. — *Polyporus squamosus.* Fr. Polypore écailleux.

Comestible mais peu savoureux. Vit sur les troncs de noyers.

B. D'OLIVER. — *Agaricus olearius.* D. C. Agaric de l'olivier.

Comme le précédent. Se trouve à la base des troncs d'oliviers.

B. DE SALZE. — *Agaricus albo-rufus.* Pers. Agaric blanchâtre.

Comme le précédent. Vit à la base et sur les troncs étêtés des saules.

BORRATXA. — *Borrago officinalis.* L. Bourrache officinale.

Feuilles et fleurs très adoucissantes dans les inflammations de poitrine, les fièvres, etc.

BRUCH. — *Erica scoparia.* L. Bruyère à balai.

Employée, comme le buis, pour remplacer le houblon. On en fait des balais.

BULLON BLANCH. — *Verbascum Thapsus.* L. Molène. Bouillon-blanc.

Fleurs adoucissantes ; feuilles contre les brûlures, les panaris ; graines enivrant les poissons.

CAGA-MOXA. — *Euphorbia Lathyris.* L. Euphorbe Epurge.

Le suc de la plante est vénéneux. Les feuilles et les fruits sont un purgatif peu usité.

CAGA-TRIPA. — *Centaurea Calcitrapa.* L. Centaurée Chausse-trappe.

Bonne contre les fièvres persistantes, mais irritant, à la longue, le système digestif.

CALSIDA. — *Cirsium eriophorum.* Scop. Cirse laineuse.

Nuisible. Cependant les tiges jeunes et un peu sèches sont mangées par le bétail.

(A suivre.) L. Conill.

HISTOIRE LOCALE

Deux familles catalanes au XVIIe siècle

(Suite et fin)

Au commencement du mois de septembre 1665, Etienne Saboll, muletier de Perpignan, reçoit 12 l. 1 s. 8 d. « per haver traginat, ell y sos companys, ab bestiar, trenta carregas de cibada y dotze carregas de ordi del lloc de Nyls à la vila de Perpinya, y deu carregas de blat del mas y hera del senyor Reart à la vila de Perpinya en casa de hont esta dita Maria de Aux, que era propria de don Emanuel de Aux ».

Peu de temps après, Antoine Got, orfèvre de Perpignan, donne un reçu de 6 l. 13 s. 4 d. à dona Maria de Aux « per sis joyas xichas de Sant Joan de or y algunas pedras mocadas presas de sa botiga per dita dona Maria de Aux per enviar à don Emanuel de Aux, son marit, en la occasio qu'ès trobabe à Paris, de laqual quantitat dita dona Maria de Aux lin feu una polissa de sa ma propria firmada de data de 26 de abril 1663 ».

Il y avait à payer aussi des censaux en retard. Dona Maria de Aux s'empresse d'acquitter ces dettes. Elle remet : a) 41 l. 2 s. 6 d. à Antoine Rimbau, chanoine de Notre-Dame de la Réal et titulaire du bénéfice fondé à l'église de Notre-Dame du Pont par Jean Amalrich, bourgeois de la ville de Perpignan. Ce bénéfice avait un droit annuel de 5 l. 17 s. 6 d. sur la maison que la famille de Aux possédait à la rue *dels Peixoners*, (1) — b) 55 l. 4 s.

(1) Reverendus Antonius Rimbau, presbiter et canonicus ecclesiæ insignis et collegiatæ Beatæ Mariæ de Regali villæ Perpiniani, obtinens beneficum ecclesiasticum fundatum in ecclesia Beatæ Mariæ de Ponto extra muros per Joannem Amalrich, burgensem villæ Perpiniani, firmavit apocham nobili Mariæ de Aux viduæ de quadraginta una libris duobus solidis et finitis die seu festo Nativitatis Domini proxime venturo ratione illius annui census pentionis annuæ quinque librarum decem et septem solidorum et sex denariorum quod anno quolibet recipit super quadam domo scitt. in vico vocato *dels Peixoners*, quæ fuit nobilis Emanuel de Aux. (A. Debadia, not.).

à Didace Barrera, prêtre-bénéficier de l'église Saint-Jacques de Perpignan et procureur de don Antoine Réart, domicilié à Barcelone (2), — c) 5 l. 5 s. et 6 mesures de froment à François Laborda, en ce moment prêtre-bénéficier de l'église de Thuir, naguère prêtre-économe de l'église paroissiale de Nyls « per dos officis celebrats lo dia de la novena y cap de any en la dita iglesia de Nyls per la anima de don Emanuel de Aux, vulgarement dit las honras, y per la offerta de pa y bi que se acostuma donar y aportar en dits officis » (3), — d) 25 livres à Louis Guilla, notaire public de Perpignan et procureur-économe du couvent de Sainte-Claire (4), — e) 71 l. 10 s. à don François Ros, consul premier de la ville de Perpignan (5). Le domaine de Nyls était grevé, en faveur de don François Ros, d'une pension annuelle de 60 l., — f) 84 livres au R. P. Nicolas Arnau, prieur du couvent de Saint-Dominique de la ville de Perpignan (6), — g) 7 l. 16 s. à Joseph

(2) Reverendus Didacus Barrera, presbiter et beneficiatus ecclesiæ parrochialis Sancti Jacobi villæ Perpiniani, procurator legitime constitutus ad omnia ab ill° Antonio Reart, domicello in civitate Bar^na domiciliato, firmavit apocham nobili Mariæ de Aux de quinquaginta quinque libris et quatuor solidis dicto domino principali suo debitis, videlicet triginta sex libris sexdecim solidos pro duabus pentionibus debitis et finitis die prima mensis julii proxime dimissi illorum duorum censualium pentionis annuæ, unius videlicet quatuordecim librarum et octo solidorum, alterius vero quatuor librarum quod anno quolibet dictus dominus principalis suus recepit super bonis Emanuelis de Aux, et residuis decem et octo libris et octo solidis in bonum computum illarum septuaginta quinque librarum per Emanuelem de Aux dicto domino suo principali suo debere constat cum instrumento recepto pene Josephum Costa, not. publicum villæ Perpinian 1 sept. 1663. — A. Debadia, not.).

(3) Amb. Debadia. not.

(4) Ludovicus Guilla, not. publicus villæ Perpiniani, economus et procurator monasterii et conventus monialium divæ Claræ ejusdem villæ Perpiniani, dicto nomine firmavit apocham nobilis Mariæ de Aux de viginti quinque libris dicto conventui debitis pro una solutione finita per totum mensem septembris proxime elapsi ratione illius debiti facti et firmati per nobilem Mariam de Aux dicto conventui vel ejus economo — A. Debadia, not.).

(5) Nobilis dominus Franciscus Ros, in primo gradu consul universitatis villæ Perp^ni, firmavit apocham nobili Mariæ de Aux viduæ de septuaginta una libris et decem solidis, et sunt in bonum computum ominum pentionum solvi cessatarum illius censualis pentionis annuæ sexaginta librarum quod anno quolibet dictus nobilis Franciscus Ros recipit super bonis don Emanuel de Aux et siguanter super quadam hereditate in termino loci de Nyls. — A. Debadia, not.).

(6) Reverendus Pater frater Nicolaus Arnau, religionis conventualis ac prior conventus Sancti Dominici villæ Perp^ni, procurator legitime constitutus a dicto conventu, firmavit apocham nobili Mariæ de Aux de octuaginta quatuor libris dicto conventui debitis, scilicet quinquaginta quatuor libras ad complamentum omnium pentionum usque in diem solvi cessatarum illius censualis pentionis annuæ sex librar. quod anno quolibet dictus conventus recipit super bonis don Emanuelis de Aux et siguanter super quædam vinea in termino de Sant Genis, sexdecim libras, terdecim solidos et quatuor denarios pro caritate et celebratione quinquaginta missarum per dictos fratres et religiosos dicti conventus celebratarum in salutem animæ dominæ Antoniæ de Aux, et residuas quatuordecim libras ad complamentum dictarum octuaginta quatuor librarum. — (A. Debadia, not.).

Altisen (1), prêtre-hebdomadier de l'église paroissiale de Saint-Féliu-d'Avail (2).

Le domaine de don Emmanuel de Aux ne produisait pas seulement du froment et de l'avoine. On y récoltait aussi des raisins et des olives.

En 1665, la propriété de Nyls fournit deux charges de *raisins*, — la propriété de Saint-Féliu-d'Avail, seize charges, — la proprieté de Saint-Génis, dix-huit charges, et la propriété du Vernet, douze charges (3).

Pour cueillir les *olives* et pour les faire moudre, dona Maria de Aux remit à Henri Barta 60 l. 9 s. 8 d. Ces olives donnèrent « vuit pressas ». L'huile qu'elles fournirent remplit « vuit grossos barrals ».

Il est aisé de constater que dona Maria de Aux administra sagement les biens dont elle disposait.

Aussi, quand le moment lui parut favorable, elle se mit en mesure d'acquitter les censaux importants qui grevaient lourdement son budget. Elle commença par acquitter le censal de don François Reart en payant la somme de 397 livres (4). Le lendemain, 17 décembre 1675, elle se libère totalement de la dette qui avait été contractée à l'égard du couvent de Sainte-Claire. Cette dette concernait le domaine de Nyls qui avait appartenu à la famille de

(1) Joseph Altisen était un prêtre savant et distingué. Il avait rempli les fonctions de visiteur apostolique dans le diocèse d'Elne.

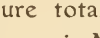
(2) Reverendus Josephus Altisen, utriusque juris doctor, abdomodarius ecclesiæ parrochialis Sancti Andreæ apostoli loci sancti Phelicis inferioris, firmavit apocham nobili Mariæ de Aux de septem libris et sexdecim solidos, et sunt pro tribus pentionibus finitis die decima octob. 1662 usque in diem decimam octob. 1665 illius censualis pentionis annuæ duarum librarum et duodecim solidorum quod quolibet anno dictus abdomodarius recipit super bonis nobilis Emanuelis de Aux et specialiter super hereditate scitt. in terminis dicti loci sancti Phelicis. — (A. Debadia, not.).

(3) Memorial dels jornals ha vaccat Joan Brau ab cabalcadoras en traginar los rehims de las vinyas de la heretat de dom Emanuel de Aux : Per lo port de dos carregas de vrema del terma de Nyls vuit reals plata, y dos reals per *la entrada* de aquells ; 2° per lo port de setze carregas de vrema del terme de Sant-Feliu-d'Avall seixanta quatra reals plata y setze reals de entrada ; 3° per lo port de desavuit carregas de vrema del terme de Sant-Genis vint y quatra reals plata y desavuit reals de entrada ; 4° per lo port de dotza carregas de vrema del terme del Vernet vint y quatre reals plata y dotza reals de entrada.

(4) Ego dominus Franciscus Reart, Perpiniani populatus, donatarius bonorum omnium domini Antonii Reart, patris mei, confiteor dominæ Mariæ de Aux quod dedit et solvit mihi tercentum et nonaginta septem libras pro massa, luitione et quitatione duorum censualium impositorum per Franciscum Momir. — Testes : Reverendus Didacus Barrera, presbiter et beneficiatus ecclesiæ parrochialis Sancti Jacobi et Bartholomeus Coll not.

Senesterra et qui avait été acheté par Emmanuel de Aux (1). Le 20 juin 1678, dona Maria de Aux acquitte le censal qui était dû au couvent de Saint-Dominique (2).

Le dernier document que je possède sur le compte de dona Maria de Aux est un acte d'entente passé, le 29 avril 1682, entre les marguilliers de l'église de Saint-Féliu-d'Avall, entre le comte François de Ros, seigneur du lieu, et dona Maria de Aux (3). Celle-ci, en vertu de cet acte, demeure totalement maîtresse d'un patus limité par la maison de feu François Momir, par les biens du comte de Ros et par la muraille de la localité.



Au cours de la publication de cette note sur la famille de Aux, M. E. Vergès de Ricaudy, le distingué Président de la Société d'Etudes Catalanes, nous a communiqué, et nous l'en remercions

(1) Nos Sor Hyeronima Antigo, abbatissa, Sor Raymunda de Guara, viccaria, Sor Antonia Regnas, Sor Anna Maria Antigo, Sor Ursula Salells, Sor Susanna Blanch, Sor Madrona Carol, Sor Catharina Punyet, Sor Theresia Puigsech, Sor Angela Reart, Sor Maria Laguardia, Sor Maria Magdalena Segnaleras, Sor Maria Theresia de Arcos, Sor Basilicia Bianya, Sor Maria Gratia Salells, Sor Ignatia Mantes, Sor Joanna Feliu, Sor Maria Clara Aymerich, Sor Veronica Trillas, Sor Thomasia Garrius, Sor Josepha Trillas et Sor Maria Rosa Ferriol, omnes moniales professœ monasterii et conventus Sanctæ Claræ Passionis Perpiniani ordinis Sancti Francisci de Observantia, convocatœ et congregatœ ad sonum simbali, ut mos est, intus loqueorium majus dicti conventus, dictum conventum seu majorem et saniorem partem illius facientes, unanimes et concordes confitemur dominæ Mariæ de Aux quod solvit dicto conventui quingentum quindecim libras tres solidos et quatuor denarios (505^l^ 3^s^ 4^d^) pro quitationæ illius censualis impositi super quadam hereditate in terminis de Anyls quæ fuit domini Alexii et dnæ Isabelis de Senesterra conjugum et dicto Emmanueli de Aux vendita cum onere solvendi dictum censuale. — Testes : Isidorus Vilanova, grammaticæ studens, loci de Llado, et ego B. Cell not.

(2) Nos Patres fr. Raymundus Parent, vicarius in capite, fr. Thomas Cotxes, sacræ Theologiæ magister, fr. Philippus Conatger lector, fr. Angelus Viger, fr. Henricus Guardia, fr. Jacobus Busquet, fr. Dominicus Gazanyola, fr. Ludovicus Planisson sacerdotes, fr. Dominicus Bordas, fr. Franciscus Girbau, fr. Raphaël Balderau, fr. Thomas du Gendre, fr. Hyacinthus Bessanyet, fr. Joannes Philippus Barou, fr. Hyacinthus Meyrat et fr. Hyacinthus Cesjuniès choristæ, omnes religiosi professi et conventuales monasterii Sancti Dominici ordinis Patrum Prœdicatorum conventus Perpiniani, convocati et congregati ad sonum campanæ de mandato dicti admodum reverendi patris vicarii intus aulam capitularem dicti monasteri, omnes unanimes confitemur dominæ Mariæ de Aux quod solvit dicto monasterio centum viginti libras (120^l^) in quitatione illius censualis impositi super quadam petia terræ de vinea plantata in terminis sancti Genesy de continentia duarum ayminatarum terræ, confrontata cum tenentia Antonii Mifre, cum tenentia hœredum nobilis don Alexii de Semmanat et de Requesens. — Testes : Nobilis don Joseph de Cagarriga, Perpiniani populatus, reverendus A. Albafulla not. — (Joseph Ferriol not.).

(3) Als 29 de abril 1682, dona Maria de Aux y Momir, com filla y heretera de Francisco Momir, los obrers de la iglesia de St-Feliu d'avall, y lo egregi S^or^ don Francisco Ros, comte del dit lloc de St-Feliu, an jurada una concordia en poder de Bartomeu Coll not. de Perpinia, ab laqual la dita senyora resta totalment senyora y possessora de un pati que confronta ab la casa que fou del dit Momir, ab la muralla y ab dit Ros.

sincèrement, l'acte de naissance de l'un de ses ascendants. Nous sommes heureux de reproduire cet acte à la suite de notre travail, car tous les personnages dont nous venons de parler y sont énumérés :

« Vuy, als sis del mès de juliol mil sis cents sinquante y quatre, jo Thomas Cavaller, preb. rector del Soler, hé batejat, juxta ritum sanct. matr. Ecclesiæ, a Joseph, Rafel, Manuel, fill legitim et natural de Joseph de Vergès, tinent de cavaills del Régiment de don Emanuel de Aux, habitant en dit lloc del Soler, et Maria, muller sua : foren padrins Rafel de Aux, (1) capita de cavalls del Régiment del marquis de Aguilar y la dona Rosa Maria de Aux, muller del noble Emanuel de Aux, de la vila de Perpinya ».

Par conséquent, l'ascendant de M. Vergès de Ricaudy reçoit, au baptême, les prénoms de son père, de son parrain et du mari de la marraine.

En 1656, Joseph Vergès est capitaine dans le même régiment de don Emmanuel de Aux ainsi qu'il est dit dans l'acte de naissance de son second fils, qui est encore, baptisé au Soler par Thomas Cavailler.

Il est curieux de constater dans la généalogie de la famille de M. Vergès avec quelle fidélité les prénoms donnés à l'enfant baptisé en 1654 se sont conservés de générations en générations.

Un arrière-grand-oncle du Président de la Société d'Etudes Catalanes, décédé en 1836, était conseiller à la cour de Cassation. Il portait le prénom : Emmanuel.

Compatriote du savant François Arago, il était aussi son ami.

Un fils vient de naître au célèbre astronome. M. Emmanuel Vergès fut son parrain.

C'est pourquoi l'ancien député et sénateur des Pyrénées-Orientales s'appelait aussi Emmanuel.

C'est une parenté spirituelle bien inattendue avec la famille de don Emmanuel de Aux !

Joseph Gibrat.

(1) Raphaël de Aux, capitaine de cavalerie, mourut à Lisbonne.

Tres reys d'Orient

(rondalla)

Tres reys d'Orient,
tres reys caminavan,
la corona d'or,
de lliri la barba,
lo manto brodat
d'aucells y de branques...
Diuhen qu'han vingut
de la sarralada,
y jo no ho crech,
que la gent s'enganya...

Ben embolicats
dins una nevada,
del cimall del cel
han fet la baixada,
ab un sarronet
d'esteles de plata...
Tres reys d'Orient,
tres reys caminavan,
la corona d'or,
de lliri la barba...

Passen bandolers,
bandolers d'Espanya,
portant ganivets
d'un pam à la faxa.
Matan los tres reys,
ab una rialla...
Voreta'l camí,
los tres reys finavan,
la corona d'or,
de lliri la barba...

Y los bandolers
allavors s'esglayan,
que del sarronet
esteles de plata
fent molta claror,
cap al cel pujavan,
y qu'allá d'allá,
dins la volta blava,
tres reys d'Orient,
tres reys caminavan !

Joseph Pons.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Vivo Prouvènço!

Le numéro de février de *Vivo Prouvènço* publie le discours du capoulié Devoluy aux fêtes montpelliéraines du VIIe centenaire de Jaume lo Conqueridor.

Bolleti del Diccionari de la llengua catalana.

Sommaire : El centenari del rey En Jaume 1er — Estada dels cèltes à Catalunya — et diverses notes à l'usage dels « collaboradors qui tenen poca son ».

Lletres.

Dans le n° 9 de *Lletres*, suite du voyage de Georges Sand à Mallorca, de Gabriel Alomar et traductions d'Anatole France, Paul Verlaine, et Ibsen. Nous ne saurions trop recommander cette Revue à nos lecteurs à cause précisément des excellentes traductions catalanes qu'elle contient. Paraît chaque mois. Abonnement : « 5 pesetas à l'any » pour l'étranger. Girona, carrer del Nort, 10.

Era bouts dera mountanho.

Nous lisons dans le dernier numéro de cette Revue, le compte-rendu de la fête des Jeux floraux organisée à Saint-Gaudens par l'Escolo deras Pirenéos, les 15 et 16 septembre 1907, accompagné de photogravures représentant la Reine et sa cour de jeunes filles en costume gascon, l'arrivée du cortège, l'Assemblée au Champ de Mars, etc.

Ce qui nous intéresse surtout dans ce compte-rendu et ce qui nous comble de joie, c'est que les enfants des écoles ont pu prendre part à un concours de langue gasconne, que vingt-cinq d'entre eux ont pu obtenir des prix et que quatre instituteurs gascons ont pu être félicités pour le succès de leurs élèves sans que la moindre *dépêche ministérielle* soit venue troubler la quiétude des uns et des autres. Heureux pays de Gascogne ! Heureux Gascons qui ne connaissez pas les rigueurs de l'article 16 de l'arrêté du 18 janvier 1887 et de l'article 13 du règlement scolaire !...

La cascabellada.

La « cascabellada » est une danse catalane qui, disent les journaux, a obtenu un grand succès pendant ce carnaval à Amélie-les-Bains. Les danseurs et les danseuses en très beaux costumes catalans ont, paraît-il, fait preuve d'un vrai talent chorégraphique et se sont montrés infatigables. Bravo pour les danseurs et les danseuses d'Amélie-les-Bains. Bravo pour la cascabellada ! Il nous plait de constater que le Roussillon n'est pas prêt à abandonner les vieilles coutumes du pays.

Empori.

La revue catalane *Empori*, publie dans son numéro VII, des travaux remarquables. Nous en conseillons la lecture à nos confrères de la Société d'Études catalanes. Empori est peut-être la plus importante des publications barcelonaises. Un coup d'œil jeté sur la liste des collaborateurs suffit pour se rendre compte de sa valeur littéraire et artistique.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 16 15 Avril 1908.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 23 mars 1908

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président

M. Vergès de Ricaudy rend compte de sa mission auprès du Congrès de toponymie de la Fédération des Sociétés pyrénéistes.

Le Bureau décide que ce compte rendu sera inséré dans le prochain numéro de la Revue avec les mémoires présentés par nos confrères, MM. de Lacvivier et Pastre.

Si notre confrère, M. Ch. Guiu, veut bien nous donner le manuscrit de sa conférence du 16 mars à Prats-de-Mollo, elle sera publiée aussi.

Le numéro d'avril sera, dans ce cas, presque entièrement consacré au Congrès de toponymie, qui est tout d'actualité.

On s'occupe ensuite de l'impression de la traduction catalane d'Athalie, de dom Ribes.

M. l'abbé Bonafont, qui a des documents sur la genèse de cette traduction et sur la représentation d'Athalie, en catalan, à Thuir, en 1788, veut bien se charger de faire une préface. Cette préface sera en français,

Un prospectus donnant le titre de l'ouvrage, deux pages de texte et un bulletin de souscription, sera encarté en supplément, dans la Revue d'avril.

Le prix de l'exemplaire sera fixé quand le nombre des souscripteurs sera connu.

Nouveaux Membres

Admis du 15 Mars au 15 Avril 1908

M. Nougaret Fernand, professeur au Collège, allée Fontaine-d'Amour, Perpignan.

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

COMPOSITION CATALANE [1]

Le petit poisson et le pêcheur

Imiter en prose catalane cette fable de La Fontaine.

N. B. — Nous ferons remarquer aux jeunes gens qui prennent part à nos concours mensuels qu'il ne s'agit pas ici de *traduire* au sens exact du mot. Ils devront simplement *raconter* cette fable en catalan et introduire même dans leur devoir, toutes les fois que cela sera possible, certaines expressions catalanes pittoresques usitées en Roussillon.

Voici la marche à suivre pour bien faire ce devoir :

1° Lire attentivement la fable ;

2° Noter les idées principales ;

3° Fermer le livre et raconter de mémoire en suivant le plan et *en prenant bien soin de ne pas penser en français.*

Le meilleur devoir sera inséré dans la *Revue catalane* du 15 mai.

Il ne sera pas tenu compte, dans l'appréciation, des fautes d'orthographe.

NOMS OU PSEUDONYMES

des Candidats qui ont obtenu une note supérieure à la moyenne au concours de Mars

GAT Y RAT (en collaboration), élèves au Collège..	13 sur 20
Fernand LAMAYSOUETTE, élève au Collège....	12 1/2 sur 20
Marcel GUISSET, élève à l'Ecole supérieure.....	12 sur 20
Ambroise MALAPLATE, élève au Collège.....	10 sur 20
Ferdinand COLL, apprenti typographe.....	10 sur 20
LA GUIDETA, modiste.....	10 sur 20

Parmi les concurrents qui n'ont pas obtenu la moyenne mais dont le travail a cependant une certaine valeur, nous devons signaler :

Pierre POUDADE, petit facteur télégraphiste.....	8 sur 20
MIMI, élève aux Cours secondaires.....	8 sur 20

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 1er mai 1908.

COMPTE RENDU

DES TRAVAUX

du Congrès de Toponymie

tenu à Perpignan, le 15 mars 1908.

L'Assemblée générale des sociétés pyrénéistes réunie le dimanche 15 mars, à 9 h. 1/2, dans la salle des délibérations de la section du Club Alpin Français, section du Canigou, s'occupe d'abord avec beaucoup de soin de questions intéressantes, mais qui ne sont pas du ressort de la Société d'Etudes Catalanes.

A 10 h. 1/2, la parole est donnée à M. Vergès de Ricaudy, rapporteur des mémoires présentés au Congrès de toponymie par des auteurs roussillonnais.

Deux mémoires avaient été présentés par MM. R. de Lacvivier et L. Pastre, nos confrères.

Voici le rapport de M. Vergès de Ricaudy :

Messieurs,

Dès la fondation de la Société d'Etudes Catalanes, au nom de laquelle je suis ici, cette Société s'est occupée de la dénaturation des noms de lieux par les géographes français qui ont dressé les cartes en général et en particulier celles du Roussillon.

Personnellement, ayant constaté, en voyage, les inconvénients de ces dénaturations j'avais fait, dans la *Revue Catalane*, un article suivi d'un vœu.

Aussi est-ce avec plaisir que j'ai vu qu'à propos du Congrès Pyrénéiste, un congrès spécial de toponymie devait avoir lieu ; et est-ce avec empressement que j'ai accepté la fonction de rapporteur

que mon sympathique collègue, le Président de la section du Canigou du Club Alpin de Perpignan, M. Soullier, m'a invité à y remplir.

Je suis donc heureux d'ouvrir la série de vos travaux, Messieurs, sur une question si intéressante.

Je vous demande tout d'abord la permission de vous donner lecture de ma note parue dans la *Revue Catalane* du 15 février 1907 et de renouveler le vœu que j'y exprimais. Espérons que, grâce à vous, grâce aux concours que chacun de vous peut, par son influence, mettre en jeu, nous arriverons à un résultat satisfaisant.

(Ici, M. Vergès de Ricaudy lit l'article sur les noms de lieux publié dans le numéro de la *Revue Catalane* du 15 février 1907, que nous nous dispensons de reproduire).

Nous avons reçu, dès l'annonce de ce Congrès, le savant rapport que voici, relativement au nom d'une localité très rapprochée d'ici et à côté de laquelle vous passerez en allant visiter le joyau qu'est le cloître d'Elne : la commune de Villeneuve-de-la-Raho.

RAPPORT DE M. DE LACVIVIER

Villeneuve-de-la-Raho

Le Cartulaire de l'Eglise d'Elne contient la copie d'un acte de donation faite en 932 par Simualdus à ladite Eglise d'une terre située : *In villa nova quem vocant Radoni quondam : affrontat in via quæ pergit de Narbona ad ipsa Clusa.* (Cart. f° 48 : Fossa, n° 39).

C'est ce même texte dont s'est très heureusement servi notre ami, M. J. Freixe, pour achever et rendre définitive, de manière à emporter la conviction des plus hésitants, sa savante démonstration du passage de la *Voie romaine* par l'Ecluse et le col du Perthus.

En 1001, l'évêque d'Elne reçoit de l'abbaye d'Arles un alleu situé : *Intra fines de villa nova vel Radoni.* (Cart. f° 196 : Fossa, n° 97).

En 1015, Miro et Sunifred donnent à l'évêque un autre alleu : *In villa nova Radoni.* (Cart. f° 111 : Fossa, n° 104).

Pendant tout le moyen-âge cette *villa* est signalée, dans les textes latins, sous le nom de : *Villa nova de Ratione.* (1276, 1285, 1396, 1410, 1420, etc.)

C'est aujourd'hui le village de Villeneuve-de-la-Raho entre Elne et Perpignan.

D'où vient ce nom de *la Raho ?* Vient-il de la traduction en catalan du *de ratione* latin ?

On pourrait le croire à l'apparence, ces deux mots ayant le même sens. Mais il est aisé de démontrer qu'il n'en est rien.

Nous savons, en effet, par les textes cités, que le nom primitif de la *villa* était : *Villa Radoni.*

Nous savons, d'autre part, que le mot *Rado* est devenu rapidement d'abord : *Razo*, par une loi bien connue d'adoucissement, puis : *Raho*, par la chute du *z* remplacé par une simple aspiration, comme dans *Raoul* (de Radulphus), *Rahim* (de Racemus), et, encore : *Veure* (de Videre), *Ahines* (pour Azines), *Baho* (pour Bazo), etc.

Raho n'est donc autre chose que *Rado.*

Et, pour expliquer la provenance du : *de Ratione* latin, il suffit de rappeler que les clercs et les scribes du XIIIe siècle, chaque fois qu'ils ont eu à citer, dans leur latin, les noms propres de la langue vulgaire, ont constamment cherché à les traduire en les interprétant, en leur adaptant, avec plus ou moins de sens et d'ingéniosité, une étymologie latine, souvent à l'aide d'à-peu-près et de jeux de mots ridicules : C'est ce qu'on a appelé la loi du calembour. De même qu'ils cherchaient un sens latin aux noms du Canigou, des Albères, etc., de même qu'ils écrivaient *Insulæ* pour *Ille*, de *tribus malis* pour de *Tresmals*, de même le mot *Rado*, prononcé *Raho*, devint sous leur plume : *Ratione.*

Plus tard, lorsqu'on n'employa plus le latin, au lieu d'écrire *de Raho*, on écrivit : *de la Raho*, par une malencontreuse mais instinctive adjonction de l'article.

C'est aujourd'hui le nom officiel et administratif, et aussi le nom courant du village. Il devrait être : Villeneuve de Raho.

D'où venait, maintenant, le nom originaire de *Rado ?* C'est Alart qui va nous répondre :

Il a cité, en effet, un diplôme de 834, de Lothaire, confirmant en alleu aux deux frères Wimar et *Rado*, ses vassaux, toutes les tenures que leur père avait reçues de Charlemagne, par apprision, qu'il avait *tirées du désert*, et où il avait construit la *villa* dite *Villa nova.*

Rado n'était donc autre chose qu'un nom d'homme comme beaucoup d'autres noms de localités en Roussillon.

Telle est l'origine de ce nom de Villeneuve-de-la-Raho que l'on est évidemment tenté soi-même de traduire pompeusement par Villeneuve *de la Raison*, quoique, on le voit, la raison n'ait rien à voir en cette affaire.

Ajoutons que le nom latin de *ratione* a donné lieu à une hypothèse assez curieuse : Comme *ratio* signifie aussi *compte* (d'où : *Livre de raison*), on a voulu voir à Villeneuve, sur la voie Domitia, un poste ou plutôt un bureau

central de comptabilité des douanes romaines. Mais les textes cités font suffisante justice de cette supposition hasardée : *Rado* n'a rien de commun avec la comptabilité.

Au risque d'allonger encore cette note, nous ne pouvons la terminer sans parler du Cartulaire de l'Eglise d'Elne, pour insister sur les regrets que doit nous donner sa disparition, restée mystérieuse. Il était signalé encore en 1836 à la Mairie d'Elne, où il était déposé; on en a perdu la trace depuis cette époque.

C'était un gros volume en parchemin, contenant 781 chartes que l'Evêque Udalgar y avait fait transcrire en 1140.

Il existe une copie de 212 de ces chartes, au fond Moreau, à la Bibliothèque nationale : ce sont les copies prises par Fossa comme correspondant de Moreau, érudit du XVIIIe siècle, qui fit copier des documents dans toute la France pour le cabinet des manuscrits du Roi. Il existe aussi un double de ces copies gardé par Fossa pour son propre compte.

A voir la richesse des renseignements de toute nature offerts par ces textes, on déplore plus vivement encore la perte de ce précieux Cartulaire : On se prend à espérer qu'il n'est peut-être pas détruit, qu'il est seulement égaré dans quelque collection privée, d'où il pourra reparaître quelque jour.

Ces quelques lignes ont surtout pour but d'attirer sur ce point l'attention des érudits et des amis du Roussillon.

R. DE LACVIVIER, *Elne*.

Je vous demande, Messieurs, après avoir apprécié comme il convient ce mémoire si documenté de notre distingué confrère de la Société d'Etudes Catalanes, M. R. de Lacvivier, d'appuyer le vœu qu'il exprime *in fine*, au sujet de ce trésor archéologique qu'est le Cartulaire d'Elne.

Mais nous n'avons examiné jusqu'à présent que les noms de localités; passons maintenant aux lieux géographiques.

Là, nos cartes fourmillent encore de plus d'erreurs, j'en ai déjà signalées quelques-unes, en passant, dans ma note que je vous ai lue ; en voici d'autres non moins graves.

Prenez la carte de l'Etat-Major, au hasard, et vous constaterez les erreurs suivantes :

Au sud-est de Prats-de-Mollo se trouve un chaînon de montagnes qui porte sur la carte le nom de *la Bague de Bordeillat ;* le géographe a traduit le mot catalan *Ubaga* par *la Bague* ce qui ne veut rien dire, tandis que *Ubaga* veut dire : *exposé au nord, que*

le soleil ne touche pas, par opposition au *sola* qui veut dire : exposé au soleil.

Sur la route d'Elne, à côté du champ de tir, se trouve un coteau que la route gravit, et que l'on appelle maintenant la *Côte du Sergent*. Ce coteau portait autrefois, en catalan, le nom de *Serre Joan* qui veut dire *coteau de Jean*, (sur la route d'Espagne, il y a encore le *puig Joan*, qui se traduit par *sommet de Jean*.) Les deux mots Serre et Joan sont devenus *sergent*, et comme sergent ne voulait rien dire, on a ajouté le mot côte, de sorte que la traduction actuelle de ce mot serait *la côte du coteau de Jean*.

Dans les Albères, nous trouvons le Pic des sept hommes.

Dans le massif du Cambre d'Aze, un Pic de l'homme mort ;

Au nord du village de Ballestavi, nous trouvons aussi un champ de l'homme mort.

Cela fait beaucoup de cadavres, mais, rassurez-vous, il n'y en a jamais eu aucun ; le géographe a pris le Pirée pour un homme, il a traduit *olm* qui veut dire ormeau par homme. Ce n'est pas plus difficile que cela !

Un autre ayant demandé, à un indigène, le nom d'un des pics du massif du Canigou et ayant sans doute reçu comme réponse *tres vents*, a sérieusement écrit *Treize-vents* sur la carte. Trois vents se comprenait, puisque cette montagne en forme de pyramide triangulaire reçoit le vent sur chacune de ses faces, alors que treize vent est ridicule.

Cela me remet en mémoire une histoire que me racontait, dans le même ordre d'idées, notre distingué confrère M. Mengel, au sujet de la carte de l'Algérie. Lorsque, à propos d'un sommet, d'une rivière ou d'un autre accident de terrain, le géographe en demandait le nom à son guide, celui-ci lui répondait en arabe « je ne sais pas », et gravement le géographe recueillait cette réponse, en sorte qu'il y a en Algérie des tas d' « Oued je ne sais pas » des « Chott je ne sais pas » des « Djebel je ne sais pas ». N'est-ce pas drôle ?

Mais je reviens à mon sujet.

Vous n'êtes pas sans avoir tous lu sur nos cartes françaises, à l'extrémité de la chaîne des Pyrénées, le nom de Cap *Creux* avec un x. Cela a dû vous faire sourire, car un cap est un avancement de terre sur la mer, le contraire d'un creux. Un creux s'appelle-

rait, géographiquement parlant, une crique, un hàvre, un golfe.

C'est encore l'ignorance de la langue du pays qui est cause de cette anomalie. Le nom de ce cap lui vient de sa configuration qui représente plusieurs *croix*. En catalan, croix se dit creu, dont le pluriel est creus ; c'est pour cela que ce cap s'appelle le Cap Creus avec une s. Avec un x c'est un barbarisme.

Et voyez jusqu'où va l'absurdité de la chose, c'est que, au beau milieu du cap, sur l'isthme qui le rattache à la terre, vous pouvez lire l'indication : *Torre de creus*, « Tour des croix ». Ce cap n'est pas en Roussillon, mais j'ai cru bien faire de le signaler tout de même, parce qu'il fait partie de la chaîne des Pyrénées qui est cause de nos réunions de ces jours-ci.

Mais passons : La carte de l'Etat-Major nous indique encore les lieux suivants : remarquez-en bien l'orthographe :

Saint-Féliu-d'Availl, avec *aill*, c'est une commune sur la route de Prades.

Mas Lazerme d'Avail, avec *ail*, c'est une métairie aux environs d'Elne.

Taxo d'Aval avec *al*, c'est un domaine dans le territoire d'Argelès-sur-mer.

Et Forge d'Abail avec *bail*, sur la route de Saint-Laurent-de-Cerdans.

Voilà pour le même mot, qui veut dire en *aval, en dessous*, quatre orthographes différentes; nous pouvons même dire cinq ; car il y a quelques années, un décret a été rendu par le ministre de l'Intérieur, décret dont il n'a pas été tenu compte du reste, pour que Saint-Féliu-d'Availl s'écrive à l'avenir d'Avall avec *all*.

N'y aurait-il pas lieu de faire uniformiser ces cinq orthographes différentes?

Nous voyons encore, dans la montagne de Nyer, un pla de *Llozès*, et dans le massif du Cambre d'Aze un pic de *Llouzes*, deux mots écrits différemment pour exprimer la même chose qui n'est ni Llozés, ni Llouzes, mais bien *Lloses* qui veut dire : Pierres plates.

Auprès de Banyuls-sur-mer se trouve un hameau que la carte appelle : la Rhétorie avec *Rhé* comme dans le mot Rhétorique ; mais la Rhétorique n'a rien à faire dans cette affaire, c'est *Rectorie* que se dénomme ce hameau, Rectorie qui veut dire : habitation du recteur, demeure du curé, presbytère.

Nous pourrions ainsi continuer longtemps sans épuiser le sujet, Puigsec pour Pi sec, Trépassés pour tres passos, mais il faut s'arrêter pour ne pas allonger indéfiniment cette séance.

Et je conclus, Messieurs, ne conviendrait-il pas de réagir contre cette déformation des noms de lieux? Il faut, à mon avis, revenir aux noms que nos ancêtres ont donné aux lieux qu'ils ont habités, surtout quand ces noms ont une signification propre, signification que l'orthographe fantaisiste des géographes ignorants de notre langue a défiguré à plaisir.

Comment faire pour cela?

Notre distingué confrère M. Louis Pastre, instituteur à Perpignan, va nous en indiquer les moyens. Je vais vous donner lecture, en le résumant un peu, d'un mémoire qu'il a bien voulu nous envoyer à ce sujet:

RAPPORT DE M. LOUIS PASTRE

Des moyens à employer pour obtenir le rétablissement de l'orthographe des noms de lieux.

Cette question des noms de lieux, qui préoccupe les félibres et les régionalistes, a une importance capitale pour les amateurs d'excursions et pour les alpinistes dont le plus grand souci est de posséder une carte bien faite et un guide sûr. Elle intéresse même les profanes.

On ne peut voir en effet que des choses intéressantes dans cette série de noms géographiques dont chacun rappelle un souvenir, un détail particulier, une situation pittoresque, etc. Fontrabiosa, Fontpédrosa, Ayguatébia, Puigvalador, Puigcerda, Cornella, Valmanya, Cabestany, Rivesaltes, Banyuls-dels-Aspres, Palau-del-Vidre, etc., n'est-ce pas là toute une théorie de jolis noms défilant sous les yeux de l'excursionniste qui interroge sa carte et lui disant tour à tour: « C'est ici que tu verras la fontaine furieuse, rapide, abondante, ou bien la fontaine pierreuse, ou bien encore la fontaine aux eaux tièdes, etc.?... »

Aussi est-il profondément regrettable qu'un grand nombre de noms de localités, de montagnes, de rivières, etc. aient été complètement défigurés. Dans notre Midi, notamment, ces noms ont été estropiés comme à plaisir par les géographes « francimands. »

Mais c'est surtout en Roussillon que le mal s'est plus particulièrement fait sentir. Cela tient évidemment à ce que, parmi toutes les langues d'oc,

la langue catalane est celle qui diffère le plus de la langue officielle par la prononciation et par l'orthographe.

Alart et Pierre Vidal ont signalé dans leurs publications un grand nombre de noms de lieux dont l'orthographe avait été modifiée et tout le monde est d'accord avec eux pour reconnaître la stupidité de ces modifications. Mais cela ne suffit pas.

Ceux qui ont fait et qui font encore des recherches pour découvrir l'étymologie, l'origine vraie des noms géographiques ont droit à notre reconnaissance ; et pour nous acquitter envers eux nous avons autre chose à faire qu'à nous lamenter en protestations platoniques et stériles. Nous devons agir énergiquement : ils nous ont signalé le mal ; notre devoir est d'appliquer le remède.

❖

Examinons les moyens dont nous pouvons disposer. Ils sont au nombre de trois :

1° *Le pétitionnement*

Nous avons d'abord le moyen du pétitionnement qui a fait ses preuves en d'autres circonstances.

. . . . . .

Quant à la difficulté du pétitionnement, il ne faut pas y songer. Il suffit de vouloir pour réussir : le public ne demanderait pas mieux que de donner des signatures aux organisateurs. Certains, indifférents pour tout ce qui ne rapporte pas un bénéfice personnel quelconque, signeraient sans grande conviction, mais signeraient tout de même du moment qu'ils n'y auraient rien à perdre. Certains autres verraient là une occasion de manifester leur amour pour la petite patrie et signeraient, au contraire, avec enthousiasme. De sorte qu'avec un peu d'activité de la part du Comité organisateur on pourrait arriver à obtenir les signatures de presque tous les habitants de la région.

. . . . . .

2° *L'intervention des députés régionalistes.*

Il existe à la Chambre un certain nombre de députés *de toutes les opinions, de l'extrême gauche à l'extrême droite*, qui se déclarent franchement régionalistes et décentralisateurs.

. . . . . .

Nous pensons que si ces députés étaient saisis d'une protestation énergique venant de tous les points de la France, ils s'empresseraient de faire une démarche auprès des pouvoirs publics et que leur action suffirait pour nous faire obtenir ce que nous demandons : une décision ministérielle rétablissant

officiellement l'orthographe des noms de lieux dans les cartes d'état-major, almanachs des postes, indicateurs des chemins de fer, etc. Il n'est pas nécessaire pour obtenir cela de mettre en mouvement la machine législative : Une simple circulaire peut réparer le mal pour les noms de lieux de montagnes, de rivières, etc., mal orthographiés sur les cartes officielles et sur celles en usage dans les écoles publiques.

3° *L'entente dans les sociétés.*

L'entente dans les sociétés félibréennes, régionalistes, alpinistes, etc., que nous avons gardée pour la fin, est le principal moyen ou plutôt le premier des moyens à employer. C'est, en effet, dans les milieux le plus directement intéressés qu'il faut d'abord commencer à s'entendre pour la campagne à organiser. La chose est très facile. Mais une fois l'entente faite, il faut en arriver à l'organisation du pétitionnement et à l'intervention des députés régionalistes ; de sorte que les trois moyens se combinent et n'en forment qu'un seul.

Il n'est probablement pas de département en France qui ne possède soit une école félibréenne, soit un groupe d'études locales, soit un groupe d'excursionnistes. Le Club Alpin, par ses sections, rayonne partout. Serait-il impossible de s'entendre ?

La difficulté semblerait plutôt résider dans cette question embarrassante : quel est le groupement qui prendra l'initiative du mouvement ? Sera-ce le Club Alpin ? sera-ce telle ou telle autre Association ?

A notre humble avis, c'est au Congrès de Toponymie lui-même qu'il appartiendrait de prendre cette initiative. Un comité de cinq membres, par exemple, serait chargé de se mettre en relation avec les groupements cités plus haut et de recueillir les listes de noms de lieux rectifiés que chacun de ces groupements proposerait.

Ces listes seraient ensuite publiées afin que chacun puisse en prendre connaissance et que les personnes compétentes puissent les contrôler.

Enfin la liste générale serait arrêtée définitivement, après discussion, et adressée aux députés régionalistes avec la signature de milliers de personnes.

La Société d'Études catalanes prépare déjà une liste pour le Roussillon. Si dans chaque groupe on en fait autant et si surtout le Congrès de Toponymie décide de prendre l'initiative du mouvement, nous aurons la joie de voir disparaître à jamais de nos cartes, guides, almanachs, etc., les dénominations absurdes qui y fourmillent et qui constituent, dans certains cas, la plus grossière insulte au bon sens.

Le Congrès ferait certainement œuvre utile en prenant une telle initiative, et tous ceux qui, en France, s'intéressent au régionalisme et au félibrige y applaudiraient des deux mains.

Louis Pastre.

Je soumets les propositions de M. Pastre à l'assemblée.

Il y a quelque chose à faire si nous voulons aboutir; et ne ferions-nous qu'arrêter cette dénaturation, il faudrait encore le faire.

C'est une œuvre morale de régionalisme à laquelle nous devons nous attacher.

Le rapporteur,
E. Vergès de Ricaudy.

Cette lecture terminée à 11 h., le Congrès attendu à la Mairie où la Municipalité offrait à ses membres un apéritif d'honneur, leva la séance. Elle fut reprise, l'après-midi à 5 h. 1/2, sous la présidence de M. Alphonse Meillon, président de la section de toponymie de la Fédération des sociétés pyrénéistes.

M. Meillon communique au Congrès les décisions prises à l'effet d'organiser et de faire, au point de vue toponymique, un travail d'ensemble pour toute la région pyrénéenne.

Cette région serait divisée en quatre parties: 1° les Provinces basques; 2° le Béarn et le Bigourdan; 3° le Languedoc; 4° le Roussillon. Dans chacune de ces régions, il y aurait une commission ayant à sa tête un délégué; cette commission nommerait à son tour dans sa région des correspondants auxquels seraient remises des fiches uniformes à remplir. Ces fiches seraient soumises à l'approbation de la commission régionale qui les transmettrait à la section centrale.

Cette organisation très pratique est acceptée.

Après quoi l'assemblée approuve les conclusions du mémoire de M. Pastre pour obtenir des pouvoirs publics la rectification de l'orthographe des noms de lieu: pétitionnement, intervention des députés et sénateurs régionalistes, entente avec toutes les sociétés et fédérations régionalistes et félibréennes, pyrénéistes, club alpin français, etc.

M. Vidal, bibliothécaire de la ville, et M. Vergès de Ricaudy sont officiellement désignés pour l'organisation du relèvement toponymique en Roussillon. Le comité de cette

région sera formé par la Société d'Etudes catalanes qui a des adhérents dans toutes les parties du département.

Le Congrès s'associe également au vœu présenté par M. de Lacvivier, sur le très grand intérêt qu'il y aurait à retrouver le célèbre Cartulaire d'Elne *égaré* sans doute dans la bibliothèque d'un archéologue collectionneur trop exclusif.

❖ ❖ ❖

Le Congrès des sociétés pyrénéistes s'est ensuite transporté à Prats-de-Mollo, où il a été reçu avec enthousiasme par la société des Touristes du Haut-Vallespir, la municipalité et la population Pratéenne.

Au cours d'une séance tenue le 16 au soir, notre confrère M. Ch. Guiu, receveur de l'enregistrement, en souhaitant la bienvenue aux congressistes, a donné une conférence que nous sommes heureux de reproduire ici :

PRATS-DE-MOLLO

LES FASTES DE SON HISTOIRE. SON AVENIR

Mesdames,
Mesdemoiselles,
Messieurs,

Les montagnards, quand ils sont assez fous pour nourrir des ambitions, ne peuvent nourrir que des ambitions élevées : ils dominent de si haut le reste des humains, ils respirent un air si pur ; n'est-ce pas pour eux que sont les premiers rayons de l'aurore ? pour eux aussi, les premiers grondements des orages ?

Ce soleil qu'ils regardent en face comme les aigles, ce tonnerre dont les formidables échos se répercutent de vallée en vallée pour leur prouver le vide des bruits de ce monde ; cet air des hautes cimes, dont la fraîcheur matutinale vivifie leurs poumons et rend leur organisme plus léger ; cette sobriété, que leur imposent pour leur plus grand bien, les conditions même de leur vie laborieuse; tout cela exalte leurs facultés, et se sentant capables de faire

beaucoup et de faire bien, ils ne connaissent plus de bornes à leurs désirs.

C'est ainsi qu'ils avaient espéré qu'un des éminents pyrénéistes, que je suis heureux de saluer ici, voudrait bien prendre la parole, et que nous aurions cette joie, d'entendre sortir d'une bouche autorisée, l'éloge de nos vallées.

Ils avaient compté que, soit M. le comte de Saint-Saud, le cartographe et le conférencier à la compétence si unanimement reconnue, soit M. Le Bondidier, mon cher collègue, qui partage une admirable activité entre l'administration qui le compte parmi ses agents les plus distingués et le culte de la montagne, voudraient bien nous dire l'impression faite sur leur esprit et peut-être sur leur cœur, par leur traversée du haut Vallespir.

Mais Perpignan et Amélie-les-Bains nous ont ravi ce plaisir, et l'on m'a demandé, à moi très indigne, non point de remplacer l'un de ces Messieurs, mais de venir vous dire ce que j'ai trouvé dans de vieux documents que, beaucoup par goût et un peu par profession, en suivant la voie largement ouverte par mon prédécesseur, l'érudit M. Albert Salsas, j'ai eu l'occasion de compulser.

Ma seule ambition, à moi, qui ne suis montagnard qu'à demi, sera d'essayer de dérouler devant vos yeux les titres d'honneur de nos vallées, en particulier de ce Prats-de-Mollo, leur capitale, qui s'enorgueillit de vous posséder aujourd'hui dans ses murs.

Je ne risque à cela que deux choses : la première, de retenir trop longtemps votre attention et d'abuser de votre indulgence ; la seconde, de tromper le désir de mes compatriotes et de ne donner à leur piété filiale qu'une partie de ce qu'elle attend.

Puisque le vin est tiré, nous allons, si vous le voulez bien, le boire et le boire gaiement. — Nous ne ferons que deux libations : l'une aux mânes des ancêtres, ainsi qu'il convient ; l'autre à l'avenir qui s'ouvre devant les hommes de nos vallées.

Tout d'abord où sommes-nous ? En quels lieux, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, vous a entraînés votre soif de ne rien ignorer de ce qui fait la grandeur et la beauté des Pyrénées ? Où est donc situé ce Prats-de-Mollo auquel vous faites le grand honneur de demander aujourd'hui l'hospitalité ?

Voici :

Nous sommes les plus méridionaux des catalans français; nous

sommes le canton le plus méridional de France ; notre Tech est la plus méridionale des rivières, je devrais dire des fleuves, qui arrosent la grande patrie.

Pour nous, Perpignan, Narbonne, Montpellier, Marseille, Nice sont au Nord. Plus au nord encore : Toulouse, Bayonne, Bordeaux.

Enfin à l'extrême horizon, la grande capitale, dans une région si embrumée, *spectat ad arctos,* que pour vivre elle a besoin de sucer le plus chaud et le meilleur du sang de France.

Revenons vite au pays du soleil :

Pampelune, Bilbao, Oviedo, la Corogne, San-Iago de Compostelle, Parme, Modane, Pise, Florence elle-même, sont moins bien placées que nous, sur l'échelle idéale à laquelle l'Equateur sert de base.

Passez sur nous le niveau égalitaire de la latitude géographique et vous nous trouverez plus bas que le cap Corse ; à la hauteur de Burgos, de Léon et de Lagroño, les Castillanes ; de Rosas, la Catalane ; de Sienne et de Pérouse, les Italiennes.

Nous n'avons qu'à mettre les pieds sur la frontière, pour voisiner avec les perles de la Catalogne transpyrénéenne, Vich, Olot, Gérone et Ripoll. Quelques pas de plus, que vous franchirez demain, nous sommes à Barcelone, la grande capitale ; Barcelone si accueillante aux français ; Barcelone la reine de la Méditerranée occidentale.

Défendu au nord par le Canigou, le grand ancêtre blanc, à la rude et puissante sollicitude ; à l'ouest, par les Esquerdes de Roja et le Costabonne pyramidal ; au sud, par la ligne de faîte sur la frontière de Coll Pragon à Coll de Malrems, par 1500^{m} d'altitude ; à l'est, par Puig Colom et les Baus de l'Ase, si voisins l'un de l'autre que le Tech gronde et se fatigue à franchir ces défilés qu'il s'est laborieusement creusés, Prats-de-Mollo défie le temps, les vents, les hivers et les hommes. Il a résolu ce problème de vivre entre le Canigou et la frontière d'Espagne ! et — plutôt que de se laisser écraser par l'un ou par l'autre — d'ouvrir ces formidables mâchoires, de faire reculer la montagne en lui arrachant, lambeau par lambeau, ses prés, ses champs et ses bois.

Mais aussi quel soleil et quelle lumière ! quelle fraîcheur et quelle verdure ! quelles eaux limpides et bondissantes ! quelle

atmosphère de cristal ! quelle exubérance de vie sous le climat le plus tempéré de France !

.....

Rassurez-vous, pour arriver au berceau de Prats-de-Mollo, ce ne sera pas à l'époque de la Pierre Polie qu'il nous faudra remonter, quoiqu'on ait récemment trouvé aux flancs du Mont Falgas quelques outils de cet âge reculé.

Le Vallespir ne doit rien aux Romains, si ce n'est son nom de *Vallis Aspera*, l'âpre et rude vallée. Rien non plus aux Carthaginois, ni aux Arabes, ni aux Phocéens ni aux Génois, sauf quelques mots encore en usage dans le catalan moderne.

Depuis les temps reculés où les Pyrénées cessèrent d'être les primitives montagnes du feu pour se couvrir d'épaisses forêts, jusqu'au huitième siècle de notre ère, l'histoire et la légende sont muettes sur Prats-de-Mollo.

Son origine historique, nous la trouvons dans la fondation, par les bénédictins de la grande abbaye d'Arles, d'une manse, et d'une chapelle dédiée aux saintes Juste et Rufine, les martyres andalouses. Là, comme partout à cette époque, les moines mettaient dans les mains des paysans, les cognées qui devaient faire les premières brèches dans la sylve originelle.

La ferme primitive s'agrandit, un hameau se forma, la vie agricole envahit toutes les bonnes terres de la vallée. Le seigle, le froment et la vigne couvrirent le pied des côteaux. Et jusqu'à l'époque où *une peste*, un *phylloxera* d'avant la lettre, vint détruire tous les vignobles du pays, ces trois cultures suffirent à la vie de nos ancêtres.

Un seul nom est parvenu jusqu'à nous, celui de l'évêque Hildesinde qui consacra la première des trois églises qui se sont succédées, sur la colline qui domine la ville basse actuelle.

Mais cette paix, — *fortunatos nimium agricolas !* — était trop profonde, la période militaire allait commencer. Nos vallées échurent tour à tour à ces princes carolingiens qui laissèrent tomber en quenouille le sceptre de Charlemagne ; puis à leurs vassaux, devenus suzerains à leur tour, qui se taillèrent chacun une principauté à sa taille.

Toutes les querelles de l'Aragon avec la Castille et avec la France, la conquête de Louis XI, la reprise du Roussillon par

ATHALIA

TRADUHIDA EN VERSOS CATALANS

Per Dom Miquel RIBES

Prior de l'Abadía de Sant-Miquel-de-Cuxá

seguns lo manuscrit original de 1774

Publicat per la primera vegada per la Societat d'Estudis Catalans

Athalía

Era durant l'horror d'una profunda nit;
Ma mare Jezabel à mos ulls s'es mostrada,
Així com quan morí pomposament parada;
La mort no llevá res de sa ferocitat;
Ella portaba encara eix llustre manllevat
Ab que no descuydá de adornar sa cara,
Per reparar dels anys lo dany qui no 's repara:
« Tremola, ella m'ha dit, filla digna de mi;
L'injust Deu dels Juheus, qui sempre 'm perseguí,
Te persegueix... ay! tem sos brassos rigorosos,
O ma filla! Acabant eixos mots espantosos,
L'ombra sobre mon llit apareix s'acatar,

Y jo vull allargar las mans per l'abrassar,
Pero no trobo mes, sino una massa horrible
D'ossos, de carn, de sanch, espectacle terrible!
De pedassos sangrents, de membres afeats,
Que 's disputan entre ells molts gossos afamats.

ABNER

Gran Deu!

ATHALÍA

Dins eix desordre à mos ulls se presenta
Un jove infant cubert d'una roba lluenta,
Tals que son dels Hebreus los sacerdots vestits.
Sa vista ha ranimat mos abatuts sentits:
Pero quan revingut de ma por tant funesta,
Admiro sa dolsura y sa cara modesta,
He sentit al instant un matador acer
Que 'l traydor en mos pits enfonsá tot enter.
D'un somit tant estrany las imatges pintadas
Per casualitat pensau foren formadas,
Jo mateixa algun temps, confusa de ma por,
Penso qu'es lo produit d'algun negre vapor.
Pero d'aquell recort l'anima previnguda,
He dos voltas dormint eixa idea tinguda;
Y dos voltas mos ulls se veren retratar
Aquell mateix infant à punt per me matar.
Cansada dels horrors dels quals so perseguida,
Vull suplicar Baal de vetllar à ma vida,
Y cercar lo repós prop de sos altars sants.
Que no pot lo terror sobre 'l cor dels humans!

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné .....

demeurant à .....

déclare souscrire ..... exemplaires d'ATHALIA, traduction catalane de Dom Ribes (1774), publiée par la Société d'Etudes Catalanes de Perpignan, avec préface de M. l'abbé Bonafont.

....., le 190

Signature :

Retourner le présent bulletin au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

Le tirage sera fixé sur le nombre des souscripteurs et le prix établi sur ce même nombre (environ de 3 à 5 francs l'exemplaire).

l'Aragon, les guerres qui ensanglantèrent la moitié orientale des Pyrénées, englobèrent nos vallées dans leur flux et reflux perpétuel. Qu'il me soit maintenant permis de feuilleter à votre intention l'histoire catalane, à chaque page de laquelle — partout où du sang fut largement versé pour de nobles causes, — nous sommes fiers de lire le nom de Prats-de-Mollo.

Au fond de leurs vallées, insoucieux et libres, nos ancêtres eussent entassé, dans la paix de leurs travaux agricoles, printemps sur printemps plutôt qu'hivers sur hivers, s'ils n'avaient pas eu deux ennemis : le premier, dans leur tempérament belliqueux, si unanimement réputé que, dans les armées catalanes, des sept contingents fournis par les villes royales, c'était le leur qui marchait en tête, à la suite des enseignes de Perpignan.

Le second de ces ennemis était la situation de leur pays, au carrefour de plusieurs chemins d'invasion. Combien de fois le col d'Ares et le col Pragon, les montagnes de Roja et le Pla Guilhem ont-ils permis tour à tour aux Français et aux Espagnols, de passer de la vallée de la Tet dans celle du Ter, avec équipages et canons ?

Combien de fois ces mêmes cols, et leurs voisins de Bernadell et de Malrems, ont-ils livré passage à des armées qui, après avoir tourné Prats-de-Mollo, descendaient le long du Tech, jusqu'à la plaine ?

Une période, sur laquelle vous me permettrez de m'arrêter davantage, présente une physionomie particulière. Je veux dire la résistance de nos ancêtres à la seconde et définitive conquête, celle de Louis XIV, résistance acharnée s'il en fut, opposée aux vieilles troupes françaises par les *miquelets* soulevés au cri de « vive le roy et meure le mauvais gouvernement. »

C'est une curieuse histoire que celle des Miquelets catalans. La première mention en est faite au XVIe siècle, et ils paraissent tirer leur nom d'un de leurs chefs, Miquel Miquelot, de Prats (Prats-de-Mollo?) à la solde de César Borgia, et dont les exploits eurent pour théâtre les terres napolitaines.

Aventureux, indisciplinés, mais très braves et très gais, les Miquelets étaient bien les petits-fils de ces Catalans établis en Sicile qui volèrent au secours d'Andronic quand les Turcs parurent aux portes de Constantinople. Le vieil empire d'Orient, que ces ancêtres

sillonnèrent dans tous les sens, avait retenti de leur nom. Athènes elle-même, alors en la possession du français Gauthier de Brienne, les avait vus dans ses murs. Et cette poignée d'hommes eût été maîtresse des destinées des peuples qui allaient tomber sous le joug musulman si, unie et disciplinée, elle avait su obéir à un chef. Des rivalités intestines, qui se vidèrent toujours dans le sang, bornèrent son rôle à la garde du duché d'Athènes, sous la bannière d'Aragon.

Que devaient être de tels hommes, sur leur terre natale, attachés au flanc des troupes d'invasion et inaugurant cette lutte de guérillas qui usa en des temps plus modernes, jusqu'au dernier homme des armées de Napoléon en Espagne?

En 1655, quelques centaines de montagnards, sous la conduite de Thomas de Banyuls, se joignent à la garnison de Puycerda et s'opposent, dans les défilés de l'Ariège, à l'entrée du Régiment de la Reine dans le Capcir ; six cents soldats et tous les bagages restent entre leurs mains.

A quelques temps de là (1667 et 1668), les populations du Vallespir, invoquant les constitutions de Pèdre II et Jayme II — qui exemptaient formellement de l'impôt sur le sel la Catalogne, le Roussillon et la Cerdagne — se soulèvent avec un tel ensemble que le Gouverneur de la province, le catalan François de Sagarra, acquis à la domination française, doit marcher contre elles en personne. Massés dans le haut Vallespir, à quatre lieues de Prats-de-Mollo, les Miquelets se jettent sur la colonne française, au moment où elle franchit les défilés du Pas-du-Loup, et la rejettent sur Corsavy et Arles. Après un siège de neuf jours dans cette dernière place, Sagarra, l'énergique Sagarra lui-même, obligé de capituler, s'engage à supprimer les gabelles pour tout le Vallespir, jusqu'au pont de Céret.

Ce traité dut être bientôt dénoncé, car deux ans après, les gabelous arrêtent un homme de Prats-de-Mollo, nommé Just. A la tête de cinq cents paysans, Josep Trinxeria, dont cette affaire fonda la réputation, se jette dans la place, réduit le Gouverneur français à se réfugier dans l'église et ne se retire qu'après avoir délivré Just.

Cet exploit accompli, les Miquelets de Trinxeria, au nombre de quinze cents, descendent la vallée jusqu'à Céret, y font prison-

nière une compagnie de cavalerie et résistent aux colonnes envoyées contre eux jusqu'à ce qu'on leur oppose une armée de quatre mille hommes, sous les ordres du marquis de Chamilly.

Ce fut la fameuse révolte des *Angelets*, au cours de laquelle les habitants de Prats-de-Mollo, de concert avec les montagnards, jetèrent bas leurs murailles et les tours qui les flanquaient. Ces fortifications ne devaient être rétablies — par les soins des officiers de Louis XIV mais aux frais de la ville — qu'en 1683. A quelques modifications près, cette reconstruction est l'origine de l'enceinte actuelle.

A peine rejetés en Catalogne, les Miquelets en sortent dès que la guerre reprend entre la France et l'Espagne. Ils marchent de pair avec les troupes de San Germa. Ce vice-roi leur doit la plupart des succès qui marquent la campagne de 1674. Ils échouent néanmoins à l'attaque de Prats-de-Mollo, en dépit des quatre canons dont ils disposent et du secours du Gouverneur de Camprodon. Mais ils rachètent cet insuccès en coopérant au siège de Céret, à l'occupation d'Arles et aux nombreuses affaires auxquelles donna lieu l'investissement de Fort-les-Bains. Josep Trinxeria se signale comme toujours, en livrant un combat heureux à cinq cents hommes qui cherchaient à se jeter dans cette dernière place. A quelques jours de là, il fait main basse sur un convoi de cent quarante mulets destinés à les ravitailler.

Cependant, Fort-les-Bains bien défendu ne devait pas succomber, et le troisième maréchal de Schomberg le délivra. Pendant tout le reste de la campagne, les Miquelets parcoururent la Cerdagne et incommodèrent à tel point les Français que Schomberg envoya contre eux le général de sa cavalerie, Juan de Ardena. Mais ce malheureux officier périt dans une embuscade, de la main même d'un émule de Trinxeria, le bailli de Bassagoda, Lambert Manère.

Cet insuccès prouva à Schomberg la nécessité d'opposer miquelets à miquelets. Mais les compagnies qu'il organisa ne semblent pas avoir gêné les triomphantes expéditions de Trinxeria à travers tout le Roussillon « jusqu'aux portes de Perpignan », dit un auteur catalan contemporain de ces événements, Feliu de la Peña.

Pour rendre quelque sécurité à la conquête française, il fallut que le maréchal de Navailles fît campagne contre les miquelets. Six

semaines durant, il les poursuivit et les rejeta de Cerdagne. Mais Trinxeria ne tarda pas à les rallier et Navailles organisa à son tour des compagnies de miquelets roussillonnais. Il n'en retrouva pas moins les montagnards au siège de Puycerda, et peu s'en fallut que leur bravoure n'empêchât cette place de succomber en mai 1678.

Le vieux chef catalan, auquel la paix de Nimègue créa des loisirs forcés, sortit de l'inaction par un coup d'éclat, au printemps de 1684, en faisant prisonnière, de concert avec le marquis de Leganès, général de la cavalerie espagnole, la garnison que le maréchal de Bellefonds avait laissée dans la place de Bascara.

La longue et belle carrière de Josep Trinxeria devait se terminer, pour le punir sans doute d'avoir trop vécu, de la manière qui pouvait lui être la plus amère : la défection de ses miquelets. La prise de Camprodon par le maréchal de Noailles, successeur de Navailles — dont l'armée, partie de Prats-de-Mollo, avait transporté par le col d'Ares, au prix de fatigues inouïes, douze canons, dont six de gros calibre, et deux mortiers — fut attribuée à une prétendue trahison du vieux chef. La vérité fut, qu'abandonné sous un prétexte futile par ses hommes, qui entraînèrent dans leur défection les recrues du *somaten*, il fut mis hors d'état de secourir la ville.

L'histoire est désormais muette sur Josep Trinxeria, et aussi bien que sa naissance, nous ignorons quelle fut la fin de ce vaillant. On ne sait même pas si le *Blas Trinxeria*, que les miquelets prirent pour chef quelques années plus tard et qui commanda ensuite les troupes espagnoles de Naples, avec le grade de Mestre de Camp, était ou non le fils de Josep.

Me pardonnera-t-on d'avoir rappelé — avec trop d'orgueil peut-être — cette gerbe de souvenirs ?

Nous comprendrons mieux cette résistance si nous mettons en parallèle les franchises de cette république autonome que constituaient la ville et le territoire de Prats-de-Mollo sous la domination à peu près nominale de l'Aragon, et le régime qui l'attendait sous le gouvernement de Louis XIV, centralisateur à outrance, et qui refondait alors la France dans un moule qui ne devait pas être brisé de si tôt.

Prats-de-Mollo fut, depuis 1321 et quatre siècles durant, avec Perpignan et Thuir, l'une des trois villes royales, qui possédaient quatre consuls.

Ces magistrats, élus pour un an par l'assemblée générale de leurs concitoyens, régissaient la cité dans des conditions d'autonomie civile, financière et politique que ne connaissent plus les communnes modernes.

Le roi n'avait d'autre représentant dans la région que le *baille* de Prats-de-Mollo; lequel, toujours choisi parmi les notables de la ville, jouissait des droits les plus étendus, y compris celui de prononcer une sentence de mort. Les archives de la Commune conservent la teneur d'un jugement rendu en 1624 par le baille et condamnant deux voleurs à la peine capitale; la sentence fut exécutée le 22 décembre de la même année.

Ce privilège exorbitant qui donnait pleine et entière juridiction à nos *bailles* leur fut accordé par le roi don Pèdre le 14 décembre 1361, et confirmé par l'infant don Juan le 28 juillet 1385 — Ce fut en vain que les gouverneurs et viguiers du Roussillon essayèrent de le leur retirer; nous le possédions encore dans le courant du XVIIe siècle.

Les vieilles franchises, soigneusement codifiées, étaient observées avec un soin jaloux. Une quarantaine de citoyens, chacun avec des attributions spéciales et bien définies veillaient à tous les détails d'une administration à laquelle l'Aragon restait étranger.

On n'a d'autres exemples de l'intervention du pouvoir central dans les affaires locales que pour étendre les prérogatives des consuls et pour modifier leur mode d'élection.

La domination française sapa lentement toute cette constitution, et tandis que d'autres régions lui étaient redevables de progrès sensibles dans la voie des franchises municipales, Prats-de-Mollo descendit d'une quasi indépendance à un régime qu'il taxait de tyrannie. De là ses résistances et ses révoltes.

Nos ancêtres étaient devenus Français de cœur quand la période révolutionnaire, en rouvrant le grand livre des guerres qui ont eu les Pyrénées pour théâtre, vint les rejeter en pleine fournaise.

Si le temps me le permettait, je dirais encore un mot de ces luttes épiques. Il faut me borner à rappeler pour mémoire les deux ou trois nouveaux sièges que soutint encore Prats-de-Mollo, les diverses tentatives infructueuses de ravitaillement par le pla Guilhem; et les trahisons qui, par deux fois, firent tomber les armes des mains de ses défenseurs.

Les deux dernières invasions, celles de 1793 et 1815, furent fatales à l'industrie de la laine. C'était l'une des deux grandes branches d'activité des habitants de Prats-de-Mollo, tous agriculteurs ou drapiers, sauf l'élite, qui, sous la robe du prêtre ou l'uniforme du soldat, allait porter au loin le bon renom de nos montagnes. Les *parayres* ou fabricants, qui constituaient une corporation florissante, furent amenés en captivité chargés, maîtres et ouvriers, de leurs propres pièces de drap. Beaucoup ne revinrent jamais. Les rançons que l'on dut verser pour racheter les plus heureux, les ruinèrent.

La seconde invasion détruisit le peu que la première avait laissé subsister et ce fut une longue suite d'années misérables durant lesquelles les habitants de Prats-de-Mollo n'eurent pas tous les jours assez de pain de seigle et de blé noir pour apaiser leur faim.

Vers 1850, la maladie de la pomme de terre vint aggraver encore cette situation. Nous sommes loin, grâce à Dieu, du temps où nos agriculteurs étaient réduits à utiliser pour semences les pelures des tubercules qui avaient servi à leur nourriture !

La conséquence heureuse de ces disettes fut une extension considérable du périmètre cultivé, périmètre qui atteignit sa plus grande dimension il y a une vingtaine d'années, époque à laquelle le développement de l'industrie de l'espadrille vint apporter un aliment indéfini à l'activité de nos laborieuses populations, en pleine prospérité aujourd'hui.

Je m'interromprai, un instant si vous le permettez.

De précieuses bonnes volontés se sont chargées d'illustrer mon texte.

Vous allez entendre dans leur naïve et majestueuse simplicité quelques vieux airs catalans *El Tres d'Avril* et *Lo Pardal,* qui vous donneront une idée de la langue que nous parlons encore.

D'autre part, grâce à l'un de nos vices-présidents aux T. H. V., artiste et photographe, Monsieur Berny, un certain nombre de ces paysages que des heures trop brèves ne nous ont pas laissé le plaisir de vous faire visiter, défileront devant vos yeux.

II

Votre rapide promenade dans nos environs, la traversée de la pittoresque *Ville d'Amont,* votre visite de la vieille église encerclée dans une ceinture de remparts comme une cathédrale fortifiée de ville russe, votre ascension du Fort Lagarde vous ont donné une idée du Prats-de-Mollo actuel.

Il ne nous reste qu'à nous tourner vers l'avenir.

Cet avenir, je le vois dans la mise en œuvre de trois éléments :

La salubrité exceptionnelle de notre climat merveilleux ;

Les richesses naturelles de notre sol ;

La situation de nos vallées comme centre de tourisme.

Cet avenir, je voudrais que vous me permettiez de le mettre sous votre protection : un phénomène auquel je ne connais encore aucune exception est celui-ci : Personne n'a vécu quelques heures dans nos vallées sans être pris, je ne dis pas de la velléité, mais du besoin d'y revenir. Nos montagnes s'imposent à la mémoire de ceux qui les ont vues une fois, comme celles où il est le plus agréable de vivre, loin du tumulte de la ville, des jours lumineux, dans la paix profonde des vallons recueillis et ombragés.

Vous n'êtes point pour nous, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, des passants que le caprice d'un jour égara dans nos régions. A l'heure où vos bons génies et les nôtres se concertèrent pour diriger vos pas vers le haut Vallespir, vous avez été marqués pour y revenir, et pour y revenir bientôt.

Que ce soit pour des villégiatures, que ce soit au contraire pour y passer les mois de l'hiver, touristes, valétudinaires ou artistes, un jour sera où vous nous ferez l'honneur de nous redemander l'hospitalité.

En vous intéressant dès aujourd'hui aux problèmes qui se posent dans nos vallées, vous ne ferez pas seulement œuvre de solidarité pyrénéiste, vous multiplierez, s'il est possible, les agréments que vous goûterez vous-mêmes dans le haut Vallespir.

Le premier de ces problèmes est déjà à moitié résolu : celui des voies de communication. Sans doute, l'achèvement du chemin de fer électrique, en faveur duquel vous venez d'élever énergiquement la voix dans la réunion générale de Perpignan, ne se pour-

suit qu'avec une désespérante lenteur. Sans doute, on fait encore cette erreur de le considérer comme une ligne de fantaisie qui ne couvrira pas ses frais d'exploitation. Ai-je besoin de dire, à vous touristes, à vous savants, à vous ingénieurs, que c'est là une vue absolument erronée ?

Que cette crainte se fût élevée au sujet de la ligne des Tramways du Roussillon, déjà sillonné par trois voies ferrées, nous le comprendrions. Mais pour nos montagnes qui attirent de jour en jour un nombre de touristes plus considérable ; pour nos montagnes qui regorgent de fer, de cuivre et de marbre ; pour nos montagnes qui exportent un tonnage considérable de bois et de produits agricoles, c'est la plus criante des injustices.

Bien au contraire, des hommes particulièrement compétents ont regretté que la ligne du Haut-Vallespir ne soit pas construite à voie normale. Ils voient là une faute lourde qui retardera de plusieurs années la jonction par voie ferrée de Prats-de-Mollo à Camprodon et Ripoll.

On criera peut-être à l'utopie. Mais qui avait donc raison, lors de la construction de la ligne de Céret, de ceux qui voulaient l'arrêter au chef-lieu de l'arrondissement, estimant qu'il suffisait de desservir le tribunal, ou de ceux qui avaient pressenti le merveilleux épanouissement minier et industriel d'une vallée encore inexplorée ? A quoi doivent leur ouverture les mines de Batère et de La Pinouse, cependant connues depuis des siècles, et encore celle de Palalda, si ce n'est précisément à cette voie ferrée qu'elles chargent tous les jours d'un merveilleux tonnage ?

Ce qui est l'histoire d'hier pour la vallée inférieure sera l'histoire de demain pour les gisements de fer du Coral et du Thubert, pour les gisements de pyrites de la Preste. De même les beaux granits de la haute vallée ne seront utilement exploitables que lorsque la voie ferrée dépassera Prats-de-Mollo d'une dizaine de kilomètres.

Evidemment, nos montagnes recèlent des éléments d'une assez grande valeur pour qu'on puisse charger leur exploitation des frais de transport en charrette jusqu'à Arles-sur-Tech, la gare-terminus actuelle.

Telles sont les carrières de marbre blanc de la Preste, telles encore les diverses mines de cuivre et de zinc de la région, : celles

du Coral-Cal-Pubill, étudiées depuis 1899 par MM. Guiu et Pujol ; celles de la Preste, depuis 1903, par M. Ernest Guiu, celles du Thubert auxquelles s'intéresse depuis 1904 M. Berny, jusqu'aux filons du Costabonne que M. Carbonneil a commencé à faire sonder en 1905.

J'ai donné tout-à-l'heure comme probable le raccordement par voie ferrée, dans un avenir plus ou moins lointain, de la vallée supérieure du Tech à la vallée du Ter, par la construction du tronçon Prats-de-Mollo-Camprodon-Ripoll.

A beaucoup d'esprits pondérés, ce seul énoncé paraîtra fou.

Et cependant ! le jour fatalement prochain où Camprodon, la florissante cité industrielle que nous sommes heureux d'avoir pour voisine, sera reliée par voie ferrée à San-Juan de las Abadesses et à Ripoll, il suffira d'établir le tronçon insignifiant Prats-de-Mollo-Camprodon, pour greffer sur le transpyrénéen oriental une ligne perpendiculaire Ripoll-Port-Vendres, qui déviera sur ce port la plus grande partie de l'exportation d'une région industrielle très étendue.

A ceux qui ne verraient pas l'immense intérêt que présente pour nos voisins d'Espagne cette voie directe sur la mer, je rappellerai la lutte formidable qui se poursuit dans l'Europe centrale entre les diverses voies de transit international.

Ceci est le côté industriel. Le point de vue voyageurs et touristes est au moins aussi intéressant. N'était-ce pas hier encore que le regretté ancien alcade de Camprodon, don Manuel Barnades, à chacun de ses fréquents voyages vers Figueras et Gerone, empruntait l'itinéraire Camprodon-Prats-de-Mollo-Arles-sur-Tech-le Perthus, tant il appréciait les moyens de communication du territoire français et l'économie du temps qu'ils lui valaient.

Quand luira enfin le jour où la gare de Prats-de-Mollo délivrera des billets circulaires dans ce style : Prats-de-Mollo, Camprodon, San Juan de las Abadessas, Barcelona, Elne, Prats-de-Mollo ? ou encore : Prats-de-Mollo, Camprodon, Ripoll, Prades, Perpignan, Prats-de-Mollo ?

Le premier constituant le périple de la patrie catalane presque tout entière ; l'autre, un pèlerinage autour de la montagne sainte des catalans, dont la couronne porte de nos jours, un fleuron de plus, la gloire de son chantre, l'immortel Verdaguer.

A quand l'ascension, par une voie ferrée, de ce majestueux Canigou par Prades et le Vernet et la redescente par le pla Guilhem, la vallée de la Percigole et Prats-de-Mollo? Ceci est le secret de ces Messieurs de la société créée par l'énergique Président Soullier pour l'étude de ce projet grandiose.

Mais, surtout, à quand la réalisation de l'un des deux projets de prolongement jusqu'à la frontière de la route nationale n° 115?

Deux itinéraires sont en présence : le grand et le cher, celui qui adopte ce col de Barnadeille qui ouvre par 1300 mètres d'altitude une voie plus facile que son voisin, le classique *Coll d'Ares;* et le petit, modeste dans sa dépense comme dans ses dimensions, qui utilise la route de la Preste et ne demande plus que sept kilomètres à flanc de montagne pour atteindre la frontière et le réseau des *carreteras* espagnoles.

Le tracé Prats-de-Mollo, la Preste, Col Pragon, ne vaut évidemment pas le tracé Prats-de-Mollo, Col de Bernadeille. Son défaut capital est de passer la frontière à l'exposition nord, par 1600 mètres environ d'altitude. Son adoption, en attendant mieux, n'en serait pas moins très intéressante et vous joindrez certainement votre voix aux vœux que nous faisons pour sa réalisation.

A cette heure, où le Génie ne s'oppose plus à ce que des voies de communication percent la frontière, il est temps que, pour nous surtout qui en souffrons, il n'y ait plus de Pyrénées infranchissables.

Après le développement nécessaire de nos voies de communication, le problème qui intéresse le plus nos vallées est celui de la construction de maisons de campagne dignes des personnes qui leur demandent soit un séjour pendant les mois d'hiver, soit une villégiature printanière ou estivale. En été, surtout Prats-de-Mollo et ses faubourgs s'emplissent à craquer, mais sont loin de suffire au flot toujours montant.

Ici encore, d'heureuses initiatives se sont produites : la société Bordelaise des sanatoria et hôtelleries de montagne décidait récemment la construction, sur sa ravissante propriété de Pareille, de deux ou trois premiers châlets.

C'est là un premier résultat intéressant. Il sera suivi de bien d'autres, dans un pays encore neuf, où des matériaux de premier choix et d'excellents ouvriers permettent de bâtir vite, de bâtir

bien et même — ce qui est le comble — de bâtir à bon marché.

La vallée de Prats est grande, le terrain pas cher. Chacun peut se choisir un site, une exposition, une fontaine et un bosquet. Chacun peut bâtir son nid à la mesure de sa famille, le mettre aux portes de Prats ou le percher au flanc d'un côteau.

Il faut, — ceci est également un décret contre lequel il serait inutile de s'insurger — il faut que dans les dix années qui vont suivre, vingt de nos visiteurs de ce jour que nous marquons d'un caillou blanc aient bâti, aux quatre coins de la vallée, des châlets dont le bon goût, la claire et saine disposition, l'élégante simplicité servent désormais de modèle aux montagnards que nous sommes.

La lice est ouverte entre vous, catalans d'Espagne, nos frères au cœur chaud et à l'âme élevée, et vous Français des vallées Pyrénéennes, Français des plaines gascones, girondines et landaises. Venez lutter à qui construira au pied méridional du Canigou la demeure la plus artistique, la demeure la plus ensoleillée en hiver et la plus fraîche en été, la demeure où l'on se recueille, la demeure où il est le moins dur d'être malade, la demeure qui console et qui guérit.

Ce mot, « la demeure qui guérit », nous avons le droit de le prononcer.

Si je ne puis, en effet, citer qu'en passant le remarquable travail que publia naguère sur la climatologie de Prats-de-Mollo, notre savant collègue, Monsieur de Careffe, un Bordelais que Prats-de-Mollo a adopté après l'avoir guéri. Si je ne puis donner que le titre de l'étude approfondie à laquelle s'est livré M. le docteur Lamarque, de la Gironde, sur le climat de Prats-de-Mollo et du Haut-Vallespir, je dirai au moins ceci :

Nous recevons ce soir une gracieuse hospitalité dans les bâtiments que la municipalité de Prats-de-Mollo, réalisant le programme tracé en 1901 déjà, par le regretté docteur Carrère, programme patiemment mené à bien par notre distingué président, M. le docteur Guisset, a fait aménager en dépôt de convalescents de l'armée coloniale.

Prats-de-Mollo est fier d'avoir été choisi parmi tant d'autres localités qui se croyaient des titres supérieurs. Il est heureux que son air si pur et si calme, que son ciel si lumineux rendent des forces à ces fils de France qui sont allés porter le drapeau sur les

plages lointaines ; une bravoure qui se dépense sans compter sous des climats meurtriers les a jetés en pâture à l'anémie et à la fièvre. Un séjour parmi nous de quelque durée revivifie leur sang appauvri et Prats-de-Mollo leur est reconnaissant de lui permettre de faire quelque chose pour eux.

Il est grand temps, je crois, que je cède ma place, précisément à ces Messieurs de l'Infanterie Coloniale. Vous allez constater qu'ils ont plus d'une corde à leur arc et qu'une des formes les plus agréables de l'art ne leur est pas étrangère.

Vous m'accorderez cependant encore quelques minutes : le temps d'écouter le plus beau des vieux chants qui célèbrent le Canigou, *Montanyas regaladas*, le temps de vous retremper une fois de plus aux sources mêmes de la patrie catalane qui, de part et d'autre des Pyrénées maternelles, tient si dignement sa place entre la grande patrie espagnole et la grande patrie française.

Charles Guiu.

Divers vœux furent adoptés à la fin de cette réunion, puis la représentation donnée aux congressistes, par les soldats de l'infanterie coloniale, en garnison à Prats-de-Mollo, obtint le plus vif succès.

De retour à Perpignan le mardi 17, après une rapide visite de l'agréable petite ville de Saint-Laurent-de-Cerdans, une séance eut encore lieu à 8 h. 1/2 du soir pour le congrès de topographie, auquel prit part également M. Vergès de Ricaudy, comme représentant de la Société d'Etudes Catalanes.

Puis les membres des diverses sociétés pyrénéistes se donnèrent rendez-vous à Barcelone, où les attendait une réception fastueuse de la part de l'Ayuntamiento et du Centre Excursioniste Catalá.

Là aussi eurent lieu de nouvelles réunions. Au cours de l'une d'entre elles, notre confrère M. Pierre Vidal fit, avec projections photographiques, une conférence que la longueur du présent compte-rendu nous oblige à renvoyer au prochain numéro.

Deux amis des Lettres catalanes

Nécrologie. — Le 17 mars dernier sont morts : à Cologne, M. Joan Fastenrath, le promoteur des Jeux floraux de cette ville, et à Perpignan, M. le chanoine Boher, l'un de nos catalanisants les plus éminents.

Dans le prochain numéro nous donnerons une courte note biographique sur chacun de ces deux amis des lettres catalanes.

Mais, dès maintenant, nous adressons à leur mémoire un souvenir ému.

La langue catalane populaire

en Roussillon

SUITE

c) Sermons

SALSES. — Fragment de sermon, par M. l'abbé Castany.

Hœc est virgo sapiens et una de numero prudentum.

Carissims germans,

Santa Barba de laqual me proposi de vos parlar avuy era filla de Dioscore, home noble de la vila de Nicomédie. Son pare era tot á fet (1) supersticiós, mes ella, ajudada de la gracia de Deu, va pervenir per l'aspect de les coses visibles á compendre les coses invisibles, y se va llibrar (2) tota entira al servey de Deu. Son pare veyent qu'era d'una beutat (3) remarcabla va volguer la preservar dels dangers (4) que podia corre dins lo mon, y per aixó la va tenir enfermada. Barba en va profitar per se llibrar á la meditació y à les pregaries afi de se rendre (5) agréabla a Deu que

(1) Mot fr. — (2) mot fr. — (3) mot languedocien. En catalan on dit *bellesa*. — (4) mot fr. — (5) mot fr.

ella havia llestat per lo seu unic espós. El seu pare li va oferir (1) plusieurs (2) vegades bons partits per se casar, mes ella no trobant cap partit tant gran que lo del seu Deu, els-e va mespresar tots... (3). (Communiqué par M. l'abbé Castany, curé de Salses).

2° En Conflent

a) Criées publiques

PRADES (crieur public : M. Joseph Monné.)

Octobre 1907. — Avisi á la gent de Prades que lo nomat Escanda de Castres, viatjur (4) de commerce pel drap, la seda y les estofes, passara avuy á las cases de Prades per pendre totes les comandes de la seua clientèla y que 'ls-e servira com les altres vegades ambe tota confiança. Que s'ho diguin si's plau.

Octobre 1907. — Avuy si, dones, que ven d'arribar un gran desballatge de faïança y porcelena, (5) serveys per sala á menjar y cambra á cotxar, tals que plats, soupières, vases de flors y vases de dessota 'l llit (altrament dit : pots de cambra).

Octobre 1907. — A baráto y grossos ! Qui vulgui crompar peix gros y peix petit per fer fregir, rostir y posar en salsa ; si vos agrada fresc y a baráto, aneu á la peixoneria.

Octobre 1907. — Bon vi de proprietari á tres sous la meytat, á la remisa d'en Balen, peixoner á la rota nacionala. (Communiqué par M. Jean Calvet, vérificateur des poids et mesures à Prades.)

VINÇA (crieur public : M. Cazes Jacques.)

Novembre 1907. — Qui vulgui crompar carn de porc fresc, botifara, socissa (6) y greix (7) dolç que s'en vagin á ço d'en Jan del Broc que 'l Marra els hi 'n vendra.

(1) Pr. *ofri.* — (2) mot fr.

(3) Le langage de Salses se ressent beaucoup du voisinage de l'Aude. Les facilités de communication avec ce département ont largement contribué à la corruption du catalan dans cette partie du Roussillon. Le sermon de M. l'abbé Castany nous en donne la preuve.

(4) Mot languedocien. (5) On dit *porcellana* en catalan.

(6) On dit *salsilja* ou *llonganiça* en catalan ; socissa est une corruption. — (7) pr. grey.

Novembre 1907. — Assi son avertits de la part del senyor Maire que los que se voldran guanyar les corvades (1) dels (2) camins (3) que se trobin demá al matí á la plassa nova que 'l cantonié hi sera.

Novembre 1907. — De la part del cobrador de les talles, que demá sera á la comuna per cobrar los endarrerits. (Communiqué par M. Barande, instituteur à Joch.)

OLETTE (crieur public : M.)

4 Mars 1907. — Qui vulguin crompar peix (4) de tota manera que se 'n vagin á la plassa, que 'ls hi 'n vendran. (5)

— Séu avertits de la part de Mossiu (6) lo *Maire* que demá la gendarmaria tira á la cibla al rodal acostumat.

— Lo qui haura trapat una cláu perduda d'ahir á onse hores del matí, perduda del cim de Oleta á la plassa, lo qui l'haura trapada que me la donguin an á jo, que 'ls hi donaran calcom de trobes.

— Lo public es pervingut (7) que á nit, á vuyt hores, al café de Fransa, tingut per en Rossinès, hi ha dos cantayres que donen una suarada. (8) L'entrada es franca pels consumators. (Communiqué par M. Subercaze, instituteur à Olette.)

b) Conversations d'enfants

JOCH, *novembre 1907.* — Dans la cour de l'école (mixte). — Des fillettes sont en train de s'amuser. Arrive une bande de garçons bruyants :

— A bola ! á bola ! els pellágos ! les nines, fugiu d'aqui ! néu (9) vo'n á la vostra cort (10). Nosaltros, femnos á boles de clotet.

(1) Mot français. — (2) Pr. das. — (3) Pr. camis. — (4) Prononcez pey.

(5) Que 'ls hi 'n vendran, mot à mot : qu'on leur y en vendra ; 'ls (à eux), hi (là), 'n (de cela).

(6) *Mossiu*, employé dans beaucoup de localités, est un mot catalanisé. Dans certaines communes de Cerdagne et du Vallespir on emploie le vrai mot catalan : *senyor*.

(7) Ce mot est employé pour *previngut* (verbe prévenir). Ces sortes de métathèses ne sont pas rares en catalan.

(8) *Suarada* n'est pas catalan. C'est *vetllada* qu'il faudrait dire.

(9) Pour : Anéu. — (2) Cour.

— *L'un des enfants :* Me'n vaig (1) á fer la rega ; espereume.

Un autre : Es torta ! espieu que sap pas fer la rega ; es torta ! En Vigó la fará, que la sap míllor fer que tu !

— Miseu tots.

— Ara cal tirar.

— Aquell es al mitg de la rega ; l'en cal treure amb un gascó. Qui trenca'l paga pas!

— Espieu quin gascó !

— Un castanyó ! m'en vaig l'esquerdar !

— Som jo el primer.

— Ho es pas !

— Si.

— No.

— Canem !

— Nos fassis pas enganys ; eres pas aqui, eres an aquelles fardes.

— Mentider ! eri tocant d'aqui.

— Ho es pas ! T'hi faras pas !

— M'hi faig ó destorbi tot, ó m'estic al clot.

— Ho diré al mestre. Anem-hi tots.

— Li podeu anar dire... (après un moment de réflexion). Y bé donchs seré darrer.

Et le jeu continue. (Communiqué par M. Barande, instituteur à Joch).

(1) Pr. bay.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaitre à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Le Mercure de France.

Dans le Mercure de France : une excellente étude de M. Marcel Robin, archiviste des Pyrénées-Orientales, sur le mouvement littéraire en Catalogne.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 17 15 Mai 1908.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

La verdadera poesia.

...Sí, la poesía campeja ab tota sa primerenca verdor al mitx (2) del poble. Es ell que recapta ab cuydado las paraulas (3) que tant soviny nos faltan ; es lo poble qu'es lo gran poeta, y jo'l saludo (4) assí com lo meu millor mestre.

Lector amabilíssim, vetaquí lo Segre, la Tet, lo Tech y los rius que se desayguan (5) de las verdas Albèras, del rónech (6) pich de Costabona y del abundadós Canigó : ja pots pohar y beurer à glopadas.

Diuhen que, al dematinet, quan lo sol s'aixeca. una vapor prima (7) y sedosament envellutada, puja del mar blau : es la flor de l'aygua. De l'ánima del poble ix (8) també un sentiment suau

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 1er juin 1908.

(2) Signifie *milieu* et *demi*. Ce mot s'écrit aussi *mitg*, *mig* ; au féminin le *g* se change en *j* (*mitja*, *mija*).

(3) Certains auteurs écrivent encore les pluriels en *as*. Mais l'usage des pluriels en *es* se généralise de plus en plus. Les grands quotidiens catalans *La Veu de Catalunya*, *El poble català* ont adopté les pluriels en *es* depuis quelques années et presque tous les écrivains modernes suivent leur exemple.

(4) *saludi*, en catalan roussillonnais.

(5) *desayguar*, vider, épuiser, dégoutter, dégorger, déverser, s'échapper, se glisser.

(6) *rónech*, âpre, aride.

(7) *prima*, mince, subtile.

(8) *ix*, du verbe *eixir* qui signifie sortir, au sens propre ; et au sens figuré, réussir, revenir, paraître, naître, pousser, élire, en finir, se dégager.

y perfumat com una viola boscatana : eix sentiment es la verdadera poesía...

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.
Ays, prólech, p. xii.

NOMS OU PSEUDONYMES

des Candidats qui ont obtenu une note supérieure à la moyenne au concours d'avril

Jean JOFFRES, d'Estagel	14 sur 20
Marcel GUISSET, élève à l'Ecole supérieure	14 sur 20
Ambroise MALAPLATE, élève au Collège	12 sur 20
MIMI, élève aux Cours secondaires	11 sur 20
LA GUIDETA, modiste	11 sur 20

Les compositions de MM. Joffres et Guisset ont été notées 14 sans tenir compte de l'orthographe. Mais pour la reproduction dans la *Revue Catalane* le jury donne la préférence à la première dont l'orthographe est moins mauvaise.

Nous la publions ci-dessous sans y rien changer :

Lu peix menut y lo pescayre

Un cop hi havia un vell pescayre que parant la linya á l'axau d'un gurg, va agafa una carpe, laqual hagès tingut dins dal clot de la ma : (axo per dira que havia pas solamen : los caxals de llet y qu'el cuc que sa bolia enpassá era casi tan gros qu'ella).

Bé debia purtan parlá, quan lu va escumetra en l'hi dihen : « Escoteu, si vos plau, l'amo ; fá que son ben menudetta y que ne tendreu pas per la fart ? La vritad ! valdria pas milló que me jitessú dins l'aygua y que me tornessú pescá una vegada pesés algunas lliuras ? quin platás de bullinade hauriú allavores, y com vos regalariú de las meuas mullas.

— Aquexa ruaria sall pas dal teu tupi, fillet, ets encare masse peix de primera escate ; deu ser ta mare que t'ha fet aquesta llissó, al cas que te trobesses ennyurpida, d'avuy á l'endemá... Si, ja ting ganas de te llansa, nó dins l'aygua, mé dins l'oli de la panna. »

Val mes un perdigall en ma,
Que duas perdius en l'ayre.

Joan Joffres
Estagel, carré de Maury.

Les

Jeux floraux de Barcelone

Les fêtes du cinquantenaire de la restauration des Jeux floraux de Barcelone auxquelles la Société d'Etudes Catalanes avait été spécialement invitée ont débuté, le samedi 2 mai, à 9 heures du soir, par une réception intime à la « Casa de Ciutat », des délégués des pays catalans, des pays romans et des sociétés romanisantes d'Allemagne, de Belgique, etc.

Ces délégués furent reçus avec l'affabilité la plus grande par le senyor don Sanllehy, alcalde de Barcelone et quelques membres de l'Ajuntament.

Le lendemain, dimanche, eut lieu, l'après-midi, dans l'admirable salle du Palais des « Belles Artes », la distribution des prix des Jeux floraux sous la présidence de Mossen Collell, chanoine de Vich, assisté de l'alcalde de Barcelone, du président de la diputacio provincial : don Prat de la Riba, du consistoire des Jeux floraux et de diverses personnalités catalanes, politiques et littéraires.

La reine de la fête fut une ravissante jeune fille « damisela Maria Ricart » dont la proclamation fut accueillie par les applaudissements et les acclamations des trois mille personnes qui composaient l'assemblée. Et ces acclamations, continuées au dehors, ne cessèrent qu'après que la reine eut été conduite à son domicile par le senyor alcalde escorté de toutes les personnes qui avaient assisté, á titre officiel, à la distribution des prix.

Ce fut une fête admirable, grandiose, éblouissante, dont on ne peut se faire une idée.

L'enthousiasme d'un peuple énergique, laborieux, qui

vit de souvenirs et...d'espérances, comme ce noble peuple catalan, est véritablement émouvant !

Un banquet de cent couverts offert aux représentants étrangers, servi à 9 heures du soir à la « Maison Dorée », suivit cette cérémonie.

De nombreux toasts y furent prononcés, dont deux spécialement intéressent la Société d'Etudes Catalanes : celui, en catalan, de notre distingué confrère François Tresserre, mainteneur de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, au nom de cette Académie ; et celui de notre président qui avait bien voulu nous représenter à ces fêtes littéraires.

Nous sommes heureux de reproduire ici ce dernier toast qui fut chaleureusement applaudi :

Honradissims Senyors,

Lo senyor bisbe de Perpinya, l'ilustrissim Monsenyor de Carsalade, tant estimat y apreciat de la nostra banda del Pirineu com d'aquesta, me ha encarregat de dir a vostés com li es llástima no poguer ser, un tal dia, en mitg de nosaltres.

Li hagués fet tan gran plaher d'assistir a las festas memorabilissims de la familia catalana que se celebran avuy pel cinquantenari de la restauracio dels Jochs florals ! Peró, cansat per lo llarch viatge de Roma qu'acaba de fer, y carregat de l'inmens llevor de la seua diocésis, me ha pregat de dar á vostés l'enhorabona amb sos molts simpátichs recorts.

Deixin, ara, que un fill del Rosselló vos dongui las gracias per l'acullida que li feu.

La *Société d'Etudes Catalanes* de Perpinya me ten aqui com al seu president ; y no puch fer menos que recordar que l'any passat la nostra representació la dugué l'entusiasta y venerable senyora Moncerdá de Maciá, que ha estada premiada, una vegada més, avuy. No podré, com ella ho feu, vos oferir un flayrós ramell cullit á l'aybre sagrat de la Poésia, y m'ho escusaran.

Més lo que los hi diré, es qu'á Rossello hi arriba la remor de vostres cants, y qu'aqueixa veu misteriosa desperta entre mitg de nosaltres l'amor á la llengua catalana, aixis com á punta d'alba lo sol fa birbillejar la corona nevada del nostre Canigó.

Per molts anys ! donchs, brindo á la santa germanor de Catalunya y Rossello.

Congrès de la Fédération des Sociétés Pyrénéistes

Conférence de M. Pierre Vidal, à Barcelone

Nous avions annoncé pour ce numéro la publication de la conférence faite par M. Pierre Vidal, le 19 mars, à Barcelone ; mais nous n'avons pu nous en procurer le texte.

Ce ne fut pas, en effet, une conférence que fit M. Vidal; il fut plutôt, suivant son expression pittoresque : « montreur de lanterne magique », c'est-à-dire que, à mesure que passaient sur l'écran, les projections photographiques des vues du Roussillon, il les expliquait avec sa science et son humour habituels.

Explications et projections — celles-ci faites par la section de photographie du Club Alpin de Perpignan — eurent le plus légitime succès ainsi qu'en témoigne le compte rendu suivant du journal « la Veu Catalunya » du 21 mars, que nous nous faisons un plaisir d'insérer à défaut de la conférence elle-même, de M. Vidal.

M. Pierre Vidal, l'ilustre historiaire del Rosselló, l'erudit arxiver y bibliotecari de la ciutat de Perpinyà, començà la seva conferencia dirigint una germanívola salutació a la ciutat de Barcelona, que tan generosa y afectuosa hospitalitat els hi donava ; explicà l'intens amor que sent per la terra catalana de Catalunya y d'una manera entranyable per la de la vessant dels Pirineus, ahont ha vist la primera llum. Aquest amor el portà a excursionejar per aquells pobles y montanyes, y de son coneixement ne sortí la Guía que publicà anys enrera, que és un resum de tot lo que s'hi veu en aquelles comarques. Va fer un elogi del *Butlletí del Centre*

Excursionista de Catalunya, arxiu ahont hi dipositen totes llurs observacions y estudis catalans.

M. Vidal va creure que res millor podría fer devant dels catalans d'Espanya que ferlos resseguir a grans gambades tota la terra rossellonesa. Aquet sería l'objecte de la conferencia.

Ab la gran erudició, ab ses curioses observacions, ab son humorisme y ab el pintoresch llenguatge català que parlen els nostres germans del Rosselló, M. Vidal comensà l'excursió parlant de Perpinyà, passà pel Conflent, entrà a la Cerdanya, reculà cap al Canigó, baixà al Vallespir y arribà a la maresma presentant, a mida que parlava, més de cent clixés fotogràfichs, que exibía a la concorrencia per medi de projeccions lluminoses, tots ells sumament pintoreschs y molt notables.

Ben bé poden dir els que assistiren a la conferencia, que gaudiren d'una triada excursió per totes les comarques rosselloneses, veyent tot lo més interessant que en elles hi hà, triat per la gran experiencia y la fonda erudició del conferenciant, que a cada visió fotogràfica hi acompanyava una molt interessant disertació.

Prop de dues hores durà la conferencia y a tothom recà el que arribés el final, esclatant ab un grandiós aplaudiment, quan M. Pierre Vidal digué que havía acabat.

El conferenciant rebé afectuoses enhorabones de totes les distingides personalitats barcelonines que havíen acudit a escoltarlo.

Une bonne nouvelle

La Faculté des lettres de Montpellier vient d'organiser pour les étudiants étrangers, un ensemble de cours qui commenceront au mois de novembre prochain. C'est notre compatriote, M. Jean Amade, agrégé de l'Université, professeur au lycée de Montpellier, qui a été désigné pour le cours de littérature méridionale (Espagne, Provence, Catalogne). Nos félicitations.

Le
Catalan à l'École

Le Conseil d'administration de la Société d'Etudes Catalanes avait chargé son président de demander à M. l'Inspecteur d'Académie des Pyrénées-Orientales l'autorisation, pour les instituteurs qui le désireraient, de faire dans leurs classes, des exercices de traductions de textes catalans.

Voici la lettre qui fut adressée, le 10 décembre 1907, à M. l'Inspecteur d'Académie :

Perpignan, le 10 décembre 1907.

Monsieur l'Inspecteur d'Académie,

Dans la note ministérielle envoyée au mois d'avril dernier par Monsieur le Ministre de l'Instruction publique, pour interdire le concours de langue catalane, institué par la Société d'Etudes catalanes, cette interdiction était basée sur :

1° un arrêté ministériel du 18 janvier 1887 ;
et 2° l'article 13 du Règlement scolaire.

De l'arrêté du 18 janvier 1887, je n'en parlerai pas, bien qu'on l'ait enfreint au moins une fois, dans les Landes, comme nous le verrons plus loin.

Mais maintenant que tout le bruit fait autour de cette interdiction a cessé ; que l'agitation méridionale de ce printemps dernier s'est calmée ; que plus personne enfin ne soupçonne les catalanistes roussillonnais d'être des.... séparatistes, je me permets, Monsieur l'Inspecteur, de venir vous demander, au nom de la Société d'Etudes catalanes, de vouloir bien assouplir la rigidité et atténuer le rigoureux exclusivisme de l'article 13 du Règlement scolaire.

Je viens vous demander — et je suis certain en cela de faire œuvre utile pour mes concitoyens — d'autoriser les instituteurs à faire, dans leurs classes, des exercices de traduction de textes catalans.

Dans son remarquable article « Le Catalan à l'École », paru dans la *Revue Catalane*, un de vos administrés, M. Louis Pastre, a magistralement établi l'utilité de ces exercices. Je suis persuadé que, dans votre for intérieur, vous avez dû reconnaître la justesse de sa thèse ; thèse qui, admise par bien d'autres instituteurs publics ou privés de toutes les régions, a été acceptée par plusieurs inspecteurs d'académie ou inspecteurs primaires qui en ont autorisé l'expérience pour les dialectes, ou patois, de diverses provinces.

Permettez-moi de vous énumérer quelques cas à l'appui de ce que j'avance.

En 1886, M. Ricard, instituteur aux Milles, près d'Aix, présentait à l'approbation de M. Cochery un cours de thèmes provençaux. — L'Inspecteur d'académie l'autorisa à introduire cette méthode de traduction dans sa classe.

En 1896, M. Cornud, directeur de l'école publique d'Orange, écrivait à M. Boyer, inspecteur primaire :

Les élèves de l'enseignement secondaire classique doivent une grande partie de leurs progrès en composition française aux nombreuses versions qui leur sont données. — Pourquoi ceux de l'enseignement primaire ne feraient-ils pas, eux aussi, des versions ?

Ils parlent généralement deux langues : le français et le patois local. Ceux de la région du Sud-Est connaissent plus ou moins le provençal ; ils pourraient donc faire des versions provençales.

Ayant remplacé une dictée par la traduction d'un morceau d'un de nos félibres, que j'ai écrit au tableau noir, j'ai obtenu aussitôt un résultat qui a bien son prix, surtout pendant la canicule que nous traversons : La version a fait plus de plaisir aux élèves que l'exercice ordinaire d'orthographe.

Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Monsieur l'Inspecteur, nous continuerons de même, une fois par semaine, dans le cours supérieur.

L'Inspecteur autorisa.

D'autres instituteurs, MM. Boudon, instituteur à Agen ; Perbosc, instituteur à Comberougère (Tarn-et-Garonne) ; Funel, instituteur à Vence (Alpes-Maritimes) ont obtenu, non seulement des éloges, mais des encouragements pour avoir introduit dans leurs classes cette méthode de traduction.

Les élèves instruits d'après ces principes fournissent des compositions, où l'on trouve des qualités de forme et une richesse de fonds, qui indiquent un travail de réflexion personnelle et originale qu'on ne rencontre pas au même degré chez les autres élèves.

Ainsi s'exprime M. Aurouze (1) dans son remarquable ouvrage : « Pédagogie régionaliste ».

En 1896, le ministre, M. Combes, annonça qu'une circulaire était à l'étude pour recommander à tous les maîtres de France de rechercher tout ce qui touche à leur pays, à son histoire, *à ses dialectes.*

En 1904, le Conseil général des Côtes-du-Nord réclamait que le français soit enseigné par la méthode bilingue.

L'Inspecteur d'académie des Basses-Pyrénées, M. Fauré, autorisa un de ses inspecteurs primaires, M. Bancal, à poser aux conférences pédagogiques de sa circonscription la question « de l'opportunité et de la possibilité de faire au béarnais une place dans l'enseignement primaire ».

Le rapporteur général, M. Lhept, rédigea une réponse magistrale qui fut soumise au Conseil départemental qui émit le vœu « que l'article 15 du règlement scolaire des Basses-Pyrénées soit ainsi modifié : Le français sera seul en usage dans les écoles ; toutefois, il pourra être fait des exercices de traduction du béarnais et du basque en français, dans les limites du nécessaire, et uniquement en vue de faciliter aux enfants l'étude de la langue nationale ».

Le 10 juillet 1902, sur la proposition de M. Mondiet, inspecteur d'académie, le Conseil départemental des Landes modifiait aussi l'article 17 de son règlement en permettant l'usage du parler local « comme moyen de mieux apprendre le français ».

La même année, l'Escolo Gaston-Phébus était autorisée à exciter l'émulation des instituteurs et des élèves par des concours, non *hors de l'école* comme celui que la Société d'Études Catalanes avait organisé cette année à Perpignan, mais *dans l'école*, avec récompenses en matériel scolaire, en livres de lecture, en livrets de caisse d'épargne, etc...

La voilà l'infraction à l'arrêté du 18 janvier 1887 ; elle est flagrante ! Après cela on ne peut plus s'expliquer l'interdiction de notre concours ! Espérons qu'une autre fois M. le Ministre sera moins sévère pour nous !

(1) Cet ouvrage de pédagogie a valu à son auteur la distinction d'officier d'Académie dans le courant du mois de mars dernier.

Mais je continue mon énumération :

M. Gazin, successeur de M. Fauré à l'inspection académique de Pau, reprit la question avec la même sympathie et les mêmes intentions favorables ; le 1er novembre 1903, M. Paul Passy, directeur de l'École des Hautes-Études, pouvait écrire au Secrétaire de l'Escolo Gaston-Phébus :

Mon cher confrère, c'est avec une vive satisfaction que j'ai lu votre bonne lettre m'annonçant que M. l'Inspecteur d'Académie Gazin était décidé à autoriser l'emploi rationnel du béarnais (et je pense aussi du basque) dans les écoles primaires.

Je suis arrivé à me former là-dessus, une opinion catégorique. Je suis convaincu, et j'ai déjà eu l'occasion de le dire bien haut, qu'on fait absolument fausse route en poursuivant, au nom du progrès, la destruction des patois ; je regarde cette œuvre comme si funeste, qu'elle contrebalance presque, à mes yeux, les immenses avantages qui découlent de la diffusion de l'instruction primaire. Je ne me place pas, en ce moment, au point de vue artistique ou poétique (qui, pourtant, ne doit pas être négligé). C'est pour des raisons d'ordre intellectuel, moral et social, que je tiens à la conservation et au développement littéraire des patois, qui sont l'une des forces les plus puissantes pour donner aux peuples des campagnes un point d'attache au foyer natal... »

A l'Exposition de 1900, le jury de l'enseignement reconnaissait la supériorité de cette méthode de traduction au point de vue pédagogique.

En 1902, la question était portée à la tribune de la Chambre des Députés. J'extrais du *Journal Officiel*, séance du 10 février 1902, le passage suivant qui vaut la peine d'être reproduit :

M. Lemire. — Je sais qu'en m'adressant à M. le rapporteur je parle à un ami des félibres. Ce qu'il demande pour sa province, pour toutes ses chères provinces du Midi, je le demanderai pour les autres et au même titre. Je demanderai que l'instituteur venant en Bretagne ou en Flandre ne se présente pas comme un adversaire de l'idiome local, mais comme un homme de tact et de sagesse qui sait le respecter et l'utiliser...

M. le Ministre. — (M. Leygues)..... M. Lemire me demande en second lieu d'encourager les idiomes locaux.

M. Lemire. — J'ai parlé de leur utilisation.

M. le Ministre. — Je suis de ceux qui pensent qu'il faut respecter les idiomes locaux. Il vit en eux quelque chose de nos vieilles provinces qu'il faut conserver. J'aime beaucoup l'idiome de ma région, je le parle et je lui trouve un charme et une saveur particulière. On peut parler le français sans cesser de parler le flamand, le provençal, le gascon. (Très bien ! très bien !)

M. le rapporteur. — (M. Maurice Faure). Il n'y a qu'une langue nationale, c'est la langue française ; mais plusieurs de nos vieux dialectes peuvent utilement en éclairer les origines. (Très bien ! très bien !)

Je suis absolument d'accord avec M. Maurice Faure ; Il n'y a qu'une langue nationale, la langue française ; mais ce que M. le rapporteur admet timidement : « Plusieurs de nos vieux dialectes peuvent utilement en éclairer les origines », moi je l'affirme hautement avec les membres de la Chambre des Députés qui ont souligné de leurs : « Très bien ! » les paroles du ministre et celles du rapporteur.

Nous possédons des œuvres de toute nature : romantiques, philosophiques, poétiques, pédagogiques même, très remarquables; notre histoire locale, pendant des siècles, est écrite en catalan. Or, le jour où personne ne parlant plus cette langue, cette langue étant devenue une langue morte, pour lire les chefs-d'œuvres de notre littérature « qui peuvent utilement éclairer les origines » de la langue française, il deviendrait nécessaire d'étudier le catalan, comme l'on a dû, dans le même but, étudier les langues mortes anciennes.

Il vaut mieux « conserver », « respecter les idiomes » existants — c'est le ministre qui le dit — que d'en arriver à cette extrémité.

C'est en conformité avec tous ces précédents et en vertu des raisons exposées ci-dessus que je me permets de vous demander, Monsieur l'Inspecteur, d'autoriser ce qui a été autorisé par certains de vos collègues dans plusieurs départements : l'usage du catalan dans les classes supérieures des écoles primaires pour perfectionner l'étude du français.

Mais pourriez-vous dire : « En acquiesçant à cette requête, je rends service en même temps, qu'au français, au catalan » ; sans doute, mais à mon tour, je n'hésite pas à vous répondre que vous rendrez service, plus à la langue française qu'à la langue catalane.

En effet, le seul résultat auquel on soit parvenu après 250 ans de pratique du sytème actuel — depuis l'annexion du Roussillon à la France, — c'est que : les gens sortis des écoles primaires ne parlent plus bien le catalan, et que malgré tous les louables efforts de nos instituteurs, ils ne parlent pas encore bien le français.

Cela tient à ce que dès le début comme de nos jours, pour

hâter la francisation des Catalans, on leur défendit l'usage de leur langue maternelle ; ce qui, comme le dit M. Paul Passy fut et est encore, à divers points de vue, une grande faute.

Le jour où par la comparaison, par le rapprochement des deux langues : nationale et provinciale, on aura montré, par exemple, que l'expression : « *Som jo que* » doit se traduire par : *c'est moi qui,* on évitera le catalanisme si fréquent : *c'est moi que je ;*

Le jour où on aura fait voir aux écoliers que la conjonction catalane : « *perqué* » se traduit parfois, en français par : *parce que,* et d'autre fois par : *pourquoi ;* et qu'on leur aura enseigné les cas où il faut dire l'un ou l'autre, ils ne se serviront plus indifféremment ou uniformément, de l'un ou de l'autre, etc...

Ce jour-là, et ce sera demain si vous le voulez, Monsieur l'Inspecteur, les Catalans commenceront à parler correctement le français ; et ils ne le parleront tout à fait bien que lorsque, avec votre autorisation, ils auront traduit beaucoup de catalan en français ; lorsque, en un mot, ils auront fait avec le catalan, qu'ils savent déjà à peu près, la plupart, les études que les élèves de l'enseignement secondaire font avec le latin.

C'est avec infiniment de raison, en effet, et personne ne saurait le contester que M. Cornud, directeur de l'école publique d'Orange a pu dire que si les élèves des écoles secondaires sont, en général, pour le français, supérieur à ceux des écoles primaires, c'est à l'étude du latin qu'ils le doivent.

Or, Monsieur Pastre l'a fort bien dit : Le catalan c'est le latin du pauvre.

Pardonnez-moi cette trop longue lettre, Monsieur l'Inspecteur, mais elle était nécessaire pour bien étayer ma démonstration. Je voudrais tant vous avoir convaincu !

Je la termine en vous disant ce que M. Bayet, directeur de l'enseignement primaire, répondait à une délégation venue pour lui exposer le procédé pédagogique que je préconise :

« Je ne vois pas pourquoi un inspecteur ne ferait pas essayer ce système, au moins dans le ressort d'une Académie du Midi. »

Vous êtes l'Inspecteur du département le plus méridional de la plus méridionale des Académies, nous vous en prions permettez à vos instituteurs d'essayer !

Pour cela, il ne sera pas nécessaire, pour le moment du moins,

que vous consultiez le Conseil départemental et que vous lui demandiez, comme le fit votre collègue des Landes, une modification de l'article 13 du Règlement scolaire.

Nous vous demandons simplement de proposer aux instituteurs de faire un essai pendant six mois (ou un an, ce qui serait préférable) ; ils rendront compte, ensuite, des résultats qu'ils auront obtenus, et vous prendrez alors telle mesure qui vous conviendra pour sanctionner ces résultats qui seront certainement conformes à nos prévisions.

Veuillez agréer, Monsieur l'Inspecteur d'Académie, avec mes excuses, encore, pour la longueur de ma lettre et mon audace de vous l'avoir écrite,

l'assurance de ma considération la plus distinguée.

E. Vergès de Ricaudy,
Président de la Société d'Études Catalanes.

LAS PROFESSONS

TRIPTYQUE

Al Pastorellel de la Vall d'Arles,
Humil Homenatge.

I. — Setmana Santa.
(Tristesa)

Lo sol s'es amagat. Per la vila endolada,
De Sant-Jaume, apolit, baixa la professó.
L'ayre es tot entristit dels salms de la Passió,
Mentres la veu de las campanas s'es callada.

Vuyt horas han tocat. Com una bruma roja,
De las atxas lo fum nega los penitents
Que fora se'ls hi veu los dos ulls relluhents
— Dimonis mascarats —, sota la caparotxa.

Los Misteris, de un á un, arrivan ara :
Aqui, Nostre Senyor prega á l'hort dels olius ;
Allá, portant la creu, s'amorra pels cotius,
Una suhor de sanch cobrint sa dolsa cara ;

Jesus clavat en creu pels soldats de Pilata ;
Y la Mare de Deu, los ulls rajunts de plors,
Su'l seu vestit de dol mostrant las set dolors :
Los set punyals que li llardan son cor de plata.

II. — Pascas.

(Alegria)

Nang-gue-nang ! Nang-gue-nang ! Las campanas alegras
Escampan l'Alleluia als ayres del mati,
Del sallent esclarit d'un blavejant satí
Fins al ponent, ahont fugen las brumas negras.

Pascas ! La professó de l'iglesia eix d'hora,
Passejant pels carrers lo Christ ressucitat,
— Per dos nins blauvestits à l'espatlla portat —
Nu de cos, amb un lli brodat que 'l cinta fora.

Al devant d'Ell pareix, vestida d'una manta
De blanca seda, ab la corona d'or al cap,
Y parada de joyas mes ricas que cap,
— Duta per cuatre minyonas, — la Verge Santa.

Els ciris llarchs fan un llum prim qu'el vent atuda ;
Amb l'encens lo *Regina cœli* puja amunt...
Als cantons hom s'arresta y la Reina del Mont
Se gira, y s'acatant, la Mare al Fill saluda.

III. — Corpus.

(Gloria)

Juny, de sos raigs calents, enlluhenta la plana ;
De mar á Canigó l'ayre brunsina y viu :
Es la festa del sol, la festa de l'estíu,
La festa de l'olendra y de la singlantana.

Per tot ahont la professó del Corpus passa,
Cada casa ha parat llensols sembrats de flors,
Amb garlandas de boix, banderas de colors ;
Altars tots florejats s'alsan á cada plassa..,

Blancas, lo ciri en má, cent donzellas hermosas
Per rengleras s'en van. Angels y pastorells
A punyats gitan flors cap al talem vermell,
Embalsamat ralléu de ginesta y de rosas.

Lo bisbe, á cada altar lluent de mil estrellas,
Dret, beneheix lo poble agenollat al sol ;
Y la Custodia d'or, rapetellant lo sol,
Fa, com un llamp de foch, acatar las parpellas.

L'Ermita de Cabrens.

Don Miquel-Victoria Amer

Le cinquantenaire des Jeux floraux de Barcelone vient de rappeler l'attention sur les poètes de la première heure qui les restaurèrent il y a un demi siècle. De ces premiers mainteneurs, un seul est encore vivant : c'est le vénérable D. Miquel Amer, un aimable mallorquin, maintenant cloué par l'âge, (à Barcelone) dans son fauteuil, qu'il ne quitte plus guère.

Mais, entouré des soins empressés de ses deux filles, Don Miquel suit encore, avec enthousiasme, le mouvement littéraire auquel il a été mêlé, et malgré ses 80 ans sonnés il compose encore, à l'occasion, un quatrain de circonstance. C'est un joyeux événement de la vie de famille qui lui a inspiré ses derniers vers, que nous sommes heureux de publier :

MITJ-ANY.

Per celebrar lo mitj-any
de mon ben estimat net,
al bon Jesus qui l'ha fet
tan hermos, tan axerit,
que'l preservi de tot dány
li deman de dia y nit.

desembre 1907.

Nous adressons nos respectueux compliments à D. Miquel-Victorià Amer, à qui a été conférée la présidence d'honneur des Jeux floraux du cinquantenaire.

J. Delpont.

Nous nous faisons un devoir d'insérer dans la *Revue* la « lletra de Convit » ci-après :

Congrés d'Historia de la Corona d'Arago

Dedicat al Rey en JAUME I y à la sua época

Ab lo patrocini del Excm. Ajuntament de Barcelona

Convocatoria

La voluntat ben espontánea y manifesta de tots los pobles que estigueren sots governació del inclit rey En Jaume lo Conqueridor, per solemnitzar le VIIe centenari de la sua naxença, al pendre gran esclat á Barcelona, ha regonegut com á un dels més apropriats actes que podien dedicárseli, la reunió dels historiadors y arqueólechs per estudiar lo gran Monarca y aquella societat mitjaeval, en los diferents aspectes en que poden, un y altre, esser tractats.

A dit efecte, la Comissió organisadora de les festes del VIIe centenari acordá la celebració del present Congrés d'Historia de la Corona d'Arago, que deurá efectuarse en aquesta ciutat en los dies 22, 23 y 25 de Juny prop vinent y per lo qual ha nomenat la corresponent Junta promotora.

Barcelona, 28 de Febrer de 1908.

Lo President, Alcalde de Barcelona,
Domingo Joan Sanllehy.

Los Secretaris,

Francesch Carreras
Tresorer de la R. Academia de Bones Lletres.

Joaquim Miret
Secretari de la R. Academia de Bones Lletres.

Les inscriptions au Congrès seront reçues jusqu'au 20 juin contre paiement d'une cotisation de 2 pesetas, donnant droit à un exemplaire du volume contenant les travaux soumis au Congrès et les compte rendus des séances et des fêtes.

Les congressistes devront envoyer au secrétariat du Congrès — Arxiu Municipal de Barcelone — les mémoires et communications relatifs à Jaume Ier et à son époque. — Ils pourront être écrits en n'importe quelle langue.

Pages choisies

Nous avons tenu à offrir, cette fois, à nos lecteurs un extrait du Théâtre catalan. Pouvions-nous mieux faire que d'aller le prendre dans l'œuvre la plus belle, la plus dramatique, la plus expressive de ce théâtre : *Terra Baixa* de Guimerà ? Cette pièce, dont le succès fut toujours si grand, et qui, comme nous le disions naguère, a été traduite dans presque toutes les langues, est une magnifique et saisissante évocation de la montagne catalane, un symbole admirable de notre race et de notre terre. Dans ce drame, l'auteur s'est révélé, en même temps que dramaturge de premier ordre, poète de haute envolée... Le passage que nous avons choisi et qui ne peut donner, bien entendu, qu'une idée incomplète de l'ensemble de l'œuvre, est tout de même l'un des meilleurs, et reçoit toujours un chaud accueil au théâtre. Ce sont les premiers et naïfs aveux du berger Manelich à celle que lui destine son maître comme épouse. (1)

MANELICH

Espérat. *(Ella s'atura.)* Mal geniot ! No me la donguis la má : bueno. *(Estén lo mocador buyt devant d'ella à terra.)* Mírat, veus això ? Es una pesseta. *(La tira al mocador.)* Donchs va ser la primera que he guanyat en ma vida. No la he volguda gastar may, perque fes cría : y mírat, mírat si n'ha fet de cría ! Te : totas ! *(Buydant al mocador las monedas de plata y calderilla* (2) *que tenía en una mà y contre 'l pit sostingudas. Ribent conmogut)* (3). Allá dalt quan las contava feyen un altre soroll (4) : ara 'l fan mès alegre. Deu ser perque tu hi ets ! Ah ! mírat ! *(Buscant entre 'ls diners del mocador.)* Mírat aquest duro. Encara te sanch : es sanch meva tota. Me 'l va rega-

(1) *Terra Baixa* (acte I, dernière scène) (Barcelona, Imprempta La Comercial, San Pau, 96 ; — 1904.) A été joué ces temps derniers à Perpignan au théâtre de l'Eldorado par la troupe du théâtre Romea de Barcelone.

(2) Monnaie de cuivre. — (3) Emu. — (4) Bruit.

lar un dia l'amo, 'l senyor Sebastiá: que Deu li pagui. (*La Marta escolta ara.*) Te, tócal, tócal!

MARTA

(*Apartantli la mà ara sens odi*) No! que no! (*al veure Manelich qu'ella no 'l vol tocar, lo besa, y 'l tira al mocador.*)

MANELICH

Bueno. Donchs jo 'l beso... Donchs sápigas que cada nit venía 'l llop al ramat y cada matí hi havía un gos pernas enlayre y faltava una ovella ó un moltó... que alló 'm dempnava! Y aixó durá... qui sap lo que durá! Fins que una vetlla 'm poso al aguayt darrera d'un rocater vora l'escorranch seguit pel llop quan venía. (*Ella s'hi va interessant.*) Donchs... afigúrat jo aquella nit quinas orellas! Lo Carro anava passant, passant allá al cel y ja eran las dotze, y ja era la una, y escolto, escolto... Els esquellins, l'aygua de la neu fosa que s'escorría, l'ayret de la matinada y 'l Carro allunyantse, allunyantse... Quan de cop sento fressa y trepitj, y, fent un bot com un diable, 'l llop me passa per sobre flayrant fort, que la vaig sentir al coll la seva bufera, y 'ls cabells se 'm posaren de punta, y aquí dintre uns cops més forts que m'ofegavan (1)!... Totduna á la jassa quins udols (2) y lladruchs (3) y belar esgarrifós (4) de las ovellas, y jo quina rábia à mí mateix per no haverlo embestit al lloparro! Y no sé com va ser que 'm planto al mitj del camí per ahont havía de passar lo lloparro... Y al entornantse la bestiassa ab la ovella al morro, s'entrebanca ab mí y jo ab ell, y m'hi abrahono (5) y li clavo tota aquesta fulla (6) endintre; y ell corrent ó rodolant rostos avall y jo ab ell; arrapats l'un à l'altre, mossegantlo jo à n'ell y ell à mí, y udolant los dos, més qu'ell, jo cent vegadas, com duas feras salvatginas. (*La Marta l'escolta ab interés creixent. Passant ell de la feresa al entendriment. Pausa...*) Y... à l'endemá 'm desperto, ó vaig tornar à viure, que no ho sé encara, al fons d'un torrent entre pastors que 'm socorrían, y al mitj de la ovella morta y del llop mort també, que à aquestos sí que no 'ls van retornar à la vida. A mi 'm dugueren à la jassa y ab oli de neu y de llargandaix me xoparan las mossegades y 'ls trenchs, que pertot n'hi tenía. Y quan ja estava mitj

(1) Etouffer. — (2) Hurlements. — (3) Aboiements. — (4) Effroyable. — (5) Embrasser fortement. — (6) Lame.

curat, un día vetaquí que puja 'l senyor Sebastiá y 'm dona un duro. Y jo ab l'ánsia de besarli la má 'm vaig tornar à obrir aquesta ferida. *(Per la mà seva.)* Y li vaig embrutar de sanch la má d'ell y la moneda ; y 'l senyor Sebastiá 'm va dir : « Per cada llop que matis t'hi va un duro. » Y, batúa, per ara no n'he mort cap altre...

La langue catalane populaire

en Roussillon

SUITE

URBANYA, novembre 1907. — Deux fillettes de 4 ans environ. Elles ont chacune une poupée :

— La meua es mès guapa que la teua, ay !

— Ho es pas ! es la meua qu'es mès guapa.

— Oh ! la teua ten pas cabells y ten un bras trencat !

— Y la teua que li manca un ull y que porta pas sabatetes !...

— D'abord (1), la meua es mès grossa y es el meu padrí que me la va dur (2) de Perpinyá.

— Jo, es la meua mamá que me la va crompar per la fira, y costa a manta de sóus.

— En costa mès la meua.

— Ets una mentidera !

— Tu, n'ets una, de mentidera !

— No, ets tu, tu, tu, tu !

— Futuda gurmanda (3) ! L'altre dia vas pendre sucre á ta mare. Ja li diré.

— Quina mentiderassa !

— Ho es.

— Ho es pas.

— Si, si, si, jo ho vaig (4) veurer.

— Donques, té... (elle lui crache au visage).

(1) Mot fr. (2) Pr. *dure.* (3) Mot fr. (4) Pr. bay.

— Y tu, té... (elle lui jette à la face une poignée de terre).

— Toutes deux s'en vont en pleurant. (Communiqué par M. Trouquet, instituteur à Ille-sur-Tet).

c) Sermons

URBANYA. — Fragment de sermon par M. l'abbé Moner.

Lo primer obstacle que troba lo nostre bonhur (1) es la sofrencia. Hi ha pas á dire, la sofrencia es pertot. Ella es dins lo cos minat per una multitut de malalties ; ella es dins les ánimes crucificades al sovenir (2) del passat, devant los torments del present, de poú (3) de l'incertitut del avenir. Ella es dins tots los atges (4), y del infant dins la seua bressola fins al viellard (5) que ten quasibé los peus dins la tomba, la vida es una llarga seguida de dolors. La sofrencia es dins tots los estats, dins totes les condicions : pobres y richs, traballadors dels camps y de les manufactures ó traballadors de l'intelligencia (6), justos ó pecadors, tots tenen de portar una creu pesanta, tots tenen de montar un penible calvari. Y, si en aquest moment, m'arrestavi (7) per escoltar la veu secreta dels vostres cors, cadahun de vosaltres me diria : « Es veritat, som sofert, sofrexi, esperi la sofrencia. »

Y bé, que pot fer la ciencia contra la dolor ? Res, ó ben poca cosa. La ciencia nos diu pas perqué dins lo món existeix aqueix gran nombre de gent que sofreixen y que se demanen lo motiu d'aqueixa universala dolor. La ciencia diminueix pas les nostres penes, perqué, si augmenta tant si poch lo ben-estre del nostre cos, ella se troba impuissenta (8) á consolar les tristeses de la nostra ánima. Sola, la religió nos diu que sofrim á causa del pecat, per imitar lo Fill de Deu, per guanyar lo Cel. Y certes, hom rempleix (9) molt millor los seus devers, hom continua de seguir ambe mès coratge la rota difícil de la vida, quan hom sab que totes les nostres esprobes (10) suportades ambe resignació composaran la corona de la nostra eternitat. (Communiqué par M. Moner, curé d'Urbanya).

(1) *Bonhur* n'est pas catalan : On dit *benanança, felicitat, sort, prosperitat*. — (2) *sovenir* n'est pas catalan : c'est *recort* qu'il faut dire. — (3) *pou* est un mot languedocien : c'est *por* qu'il faut dire en catalan. — (4) *áge* se traduit par *edat*. — (5) mot fr. — (6) on écrit *sofrencia, intelligencia* mais on ne prononce pas l'a finale. — (7) mot fr. — (8) mot fr.

(9) Mot fr.— (10) mot fr.

Ce beau sermon est écrit en un style clair et simple. On sent l'homme convaincu qui parle avec son cœur et qui ne désire qu'une chose : le bonheur de ses ouailles. Aussi les mots viennent-ils naturellement et sans recherche. On dirait un père parlant à ses enfants. Il n'y a dans cette page aucune ambition littéraire.

D'ailleurs, M. l'abbé Moner est la modestie même. Voici un fragment de la lettre qu'il nous adresse et à travers lequel on peut deviner l'homme simple et bon : « Je crains que Monseigneur l'Evêque de Perpignan ne vous ait quelque peu abusé en me présentant à vous comme un catalaniste. Et, en effet, je suis un tout petit curé de campagne : dans mes prônes je me contente de prêcher à mes chers paroissiens notre sainte religion en un langage que tous puissent comprendre. C'est vous dire que je ne vise nullement à l'effet, que je ne recherche pas les expressions savantes : enfant du peuple, je m'adresse au peuple en la langue qu'il parle tous les jours, sans me soucier du reste ». (C'est bien là ce que nous désirions pour notre recueil).

Plus loin, M. l'abbé Moner ajoute : « C'est le langage du peuple, c'est la langue du Conflent, car, originaire d'Urbanya, j'emploie uniquement les mots employés dans ma paroisse. »

Ce document est d'autant plus précieux que M. Moner est originaire d'Urbanya et qu'il parle à ses compatriotes. On ne pouvait trouver mieux.

Le Catalan du Conflent, comme celui du Roussillon, se ressent beaucoup du voisinage de l'Aude et du pays de Fenouillèdes. On a pu voir, dans les documents ci-dessus, qu'un certain nombre de mots sont français ou languedociens.

3° En Vallespir

a) Criées publiques.

CÉRET. (crieur public : M. Monné).

1er décembre 1906. — Qui vulguin crompar llus, rojets, palalles, á quaranta sóus el kilo ; dorades y llisses á trenta sis ; agullat, buldroy ó raparanyes, rates, cabotilles á vint y quatre ; bogues ý coquilles á setze sóus, raballa y clavellada á quatorze ; que vagin á la peixonería.

4 janvier 1907. — Avis. — Es per prevenir el publich que un gran debalatge de faldilles y calces per dones, corsets, flanelles, mitjes y *chaussettes* (1), sabates *á partir* (2) de cinquanta nóu sóus, y altres articles que sería massa llarch de vos nomar, es estallat (3) al *boulevard* (4) Sant Roch, en faça la gendarmaría. Tot se vendra al mès rabaix possible.

Ho cal veure
Per ho creure.

La venda durara fins á quatre hores.

11 février 1907. — Qualsevol que sigui trapat á travessar ó á cúllir res (5) dins de les propietats de Mossiu Guitard pel guarda-terra ó testimonis, els hi sera dressat procès-verbal ó seran perseguits al rigor de la lley. (Communiqué par M. Oms, instituteur à Céret).

SAINT-LAURENT-DE-CERDANS (crieur public : M. Nou François.

27 février 1907. — Qui vulguin comprar (6) trufes á quaranta (7) sóus la mesura que vagin á la plassa.

1er mars 1907. — Qui vulguin comprar toronjes (8) dolces y toronjes agres, pésuls, coliflors, escarola y hortaliça de tota qualitat que vagin á ca'n Père Dalmáu, al Molí.

2 mars 1906. — Tots los qu'han demanat un securs per vellessa y infirmitats s'han de presentar á la *Mairie*, demá del matí, de nóu hores á déu, per ordre del Senyor *Maire*. (Communiqué par M. Olive, instituteur à Saint-Laurent-de-Cerdans).

PRATS-DE-MOLLO. (crieur public : M. X).

2 mars 1907. — Qualsevol que vulgui comprar (9) hortaliça de tota qualitat que vagi á la plassa grossa que n'hi ha per vendre.

(1) mot fr. — (2) loc. fr. — (3) le vrai mot catalan est *instalat* — (4) mot fr. — (5) *res* signifie *alguna cosa*.

(6) Nous trouvons ici pour la première fois le mot *comprar* qui est devenu *crompar* dans la plupart des localités du département.

(7) pr. *curanta*.

(8) toronjes est ici au féminin alors que dans beaucoup de localités il est du masculin.

(9) comprar.

2 mars 1907. — Qualsevol que vulgui comprar porch fresch á vint y vuyt sóus el kilo, que vagi á ca l'Infant.

En juin. — Se dona avis de la part del Senyor Maire qu'es defès de deixar decombres pels carrers. Qui sera trapat en contravenció se li adressera procès-verbal.

En juillet. — Qualsevol que vulgui comprar sarda fresca á setze sóus el kilo que vagi á la plassa petita que n'hi ha per vendre. (Communiqué par M. Chavanette, instituteur à Prats-de-Molló).

ARGELÈS-SUR-MER. (Crieur public : M. Lavail).

82 juillet 1907. — Qui vulgui crompar monjetes rosses á quatre sóus el kilo que vagi al Portal de Collíure.

28 juillet 1907. — El public es avertit qu'aquesta tarda y anit hi ha balles de franc á mar (1), en faça de l'Hôtel des Pins. (Communiqué par M. Camredon, instituteur à Argelès-sur-Mer).

31 juillet 1907. — Qui tingui pellots, ferro vell, rauxa de botes teniuho á punt que la Rosa la pellarotayre passará.

31 juillet 1907. — Qui vulgui crompar rojets, verats, pajells, peix de pinyata y sorells á quatorze sóus el kilo que vagi á la plaça.

BANYULS-SUR-MER. (Crieur public : M. Saleing).

2 mars 1907. — Qui vulgui crompar peix de bóu que vagi á la plaça.

4 mars 1907. — El president de la Lliga dels Drets del Home fa prevenir tots els membres que'n fan partida qu'á set hores hi haura reunió á la sala del saráu.

7 mars 1907. — Qui hagi trapat una clau que tingui la bondat de la tornar. (Communiqué par M. Camou, instituteur à Banyuls-sur-Mer).

AMÉLIE-LES-BAINS. (crieur public : M. X).

Le crieur public d'Amélie-les-Bains fait généralement les diverses criées en français.

(1) *á mar* pour : *á la mar.* Prononcer *marl.*

Exceptionnellement, il publie en catalan lorsque la publication intéresse plus particulièrement les ménagères, les vrais indigènes : vente de poissons, de légumes, ou une trouvaille.

1. — Qui vulguin comprar (1) peix de tota manera que vagin á la Peixoneria.

2. — Qui vol comprar trufes de montanya que vagi ca'n Joanet que n'hi ha per vendre.

3. — S'es perdut una broche (2) d'or, (3) de la gara á l'hôtel (4) dels Banys ; lo que l'ha trobada que vulgui be la dur (5) al cridayre. (Communiqué par M. X., crieur public).

CERBÈRE. (Crieur public : M. X.)

Cerbère est la localité la plus rapprochée de la Catalogne. Malgré cela les criées publiques se font toujours en français. Cela tient à ce que la gare internationale attire à Cerbère un grand nombre d'employés étrangers au département. (Communiqué par M. Fortuné, instituteur à Cerbère).

LE BOULOU (crieur public : M. Coste).

15 *mars* 1907. — El citoyen Maire (6) fa sapiguer al public que anit, á 7 hores, el concell municipal se reunirá á la sala de la Mairía (7). El but (8) de la reunió es lo project fontinal.

5 *août* 1907. — El Président de la Societat de les balles l'Unió Republicana fa sapiguer an tots els seus societaris que demá á la nit, a set hores y mitja hi haurá reunió generala á la Sala Colomines. Presencia indispensabla. (Communiqué par M. Sales, secrétaire de la Mairie du Boulou).

(1) comprar. — (2) mot fr. — (3) pr. *ort* comme *mart*. — (4) mot fr. — (5) *dur* est bien conservé. Dans la plupart des localités on dit *portar*.

(6) citoyen Maire, mots fr. — (7) Mairía, mot catalanisé. — (8) mot fr,

(A suivre) L. Pastre.

Botanique catalane

Noms catalans de plantes usités dans la région

(Suite)

CAMAMILLA. — *Anthemis nobilis.* L. Anthémide ou camomille noble.

Les têtes calment les maux d'estomac et de ventre ; elles peuvent remplacer le quinquina.

CAMA-SECA. — *Agaricus pseudo-mousseron Bull.* Agaric faux-mousseron.

Champignon comestible. Le pied mince se tord sur lui-même après dessication.

CAMPANES. — *Campanula persicæfolia.* L. Campanule à feuilles de pêcher.

Les corolles ressemblent à des cloches.

CAMPANETES. — *Convolvulus arvensis.* L. Liseron des champs.

Comme la précédente, séchée et réduite en poudre, c'est un bon purgatif.

CAMPAROL. — *Agaricus campestris.* L. Agaric champêtre.

Champignon comestible des champs.

CANEM. — *Cannabis sativa.* L. Chanvre cultivé.

Cultivé pour servir à la fabrication de la toile ; graines calmantes.

CANYA. — *Phragmites communis.* Trin. Roseau commun.

Tiges pour fabriquer des haies, des nattes, etc. Racines dépurant le sang.

CARABAÇA. — *Cucurbita maxima.* D. C. Grande courge.

Fruit très rafraîchissant. La graine est employée pour chasser le tœnia.

CARABAÇINA. — *Bryonia dioïca.* Jacq. Bryone dioïque.

Racine purgative, mais à employer avec prudence, car elle est vénéneuse à forte dose.

CARDET. — *Dipsacus silvestris.* Huds. Cardère des champs.

Nuisible par ses piquants. Les capitules peuvent servir à peigner la laine.

CARDET BORT. — *Galactites tormentosa*. Manch. Galactite laineuse.

Les capitules ressemblent un peu à ceux de la plante précédente.

CARLINA. — *Carlina acaulis*. L. Carline sans tige.

Les fleurs s'ouvrent ou se ferment suivant l'humidité de l'air ; c'est l'hydromètre des campagnes.

CARXOFA. — *Cynara scolymus*. L. Artichaut cultivé.

Réceptacle comestible. La corolle sert à faire coaguler le lait.

CARXOFA DE BORRO. — *Sibylum Marianum*. Gœrtn. Silybe ou Chardon de Marie.

Les réceptacles, comme ceux de la *carlina*, sont mangés en guise d'artichauts.

CASCALL. — *Papaver somniferum*. L. Pavot somnifère.

Les têtes calment les douleurs et procurent le sommeil ; elles fournissent l'opium.

CASTANYER. — *Castanea vulgaris*. Lam. Châtaignier commun.

Fruits sains ; l'eau qui les a cuits guérit les engelures après plusieurs immersions. Bon bois.

CASTANYER D'INDIA. — *Æsculus Hippocastanus*. L. Marronier d'Inde.

Originaire de l'Inde. L'écorce du fruit guérit les affections pulmonaires des chevaux.

CEBA. — *Allium Cepa*. L. Oignon cultivé.

Potagère, excitante et diurétique ; cuit, il guérit les panaris et les furoncles.

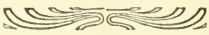
CENTAURA. — *Centaurea amara*. L. Centaurée amère.

Nom général des centaurées. Racine très amère, excitant l'appétit.

CENTAURA BORDA. — *Erythæra Centaurium*. Pers. Erithrée. Petite centaurée.

Toute la plante est employée pour préparer, avec du bon vin, un excellent fortifiant.

(A suivre.) L. Conill.



HISTOIRE LOCALE

ILLE et *LES ANGELETS*

A M. Joseph Pons.

L'Histoire, forcée d'aller aux grands événements et aux personnages célèbres, oublie trop souvent de s'arrêter à des faits qui n'ont pas eu de retentissement parce qu'ils ont eu peu d'influence sur la marche générale des affaires, et qui méritent pourtant d'être conservés dans la mémoire des hommes. Il est juste de remettre en lumière les actes de dévouement obscurs, parce qu'ils furent d'autant plus héroïques que ceux qui les accomplirent comptaient moins sur la récompense habituelle du sacrifice : la renommée et la gloire, et faisaient simplement de grandes choses en ne croyant faire que leur devoir. Une de nos meilleures et de nos plus complètes histoires du Roussillon n'a trouvé, dans ses deux gros volumes, d'autre place pour la défense d'Ille contre les Angelets qu'une ligne et demie, tout juste de quoi mettre une date et un nom.

Le 30 août 1642, Richelieu écrivait à Louis XII : « Sire, vos ennemis sont morts, et vos armes sont dans Perpignan. » Mais si La Meilleraie, Turenne et le brave Fabert avaient pu réaliser enfin les vœux du Cardinal en arrachant notre province des mains de Philippe IV, ces incomparables généraux furent néanmoins impuissants à assurer la tranquillité du Roussillon. Pendant près de quarante ans, des soldats français et espagnols, se trouvant licenciés, formèrent avec quelques mauvais sujets, des bandes de brigands qui désolèrent notre pays et rappelèrent par leurs cruautés les Huguenots, les Vaudois et les Cévenols.

Désireux d'imposer à ses nouvelles conquêtes l'unité et l'intégralité des lois françaises, Louis XIV eut, à notre avis, le tort

d'enlever sans atermoiement, au Roussillon, ses *Us et Coutumes* qu'il possédait depuis Charlemagne et que les rois d'Aragon lui avaient libéralement confirmés. L'exemption des gabelles était, entre autres, un de ces privilèges que nos pères considéraient comme un droit intangible. Le roi ayant donc ordonné de les rétablir, le peuple s'y opposa ; on eut recours à la force ; les agents du fisc furent massacrés à Prats-de-Mollo et les soldats refoulés au bas de la vallée de Saint-Jean-Pla-de-Corts.

Le chef improvisé de ces révoltés s'appelait Joseph Trinxeria. Il était né à Taulis, près d'Amélie-les-Bains. Précédemment, il était à la tête des Routiers catalans qui furent une des plaies du XVIIe siècle. « Le routier, dit M. Thiers, appartenait à cette race d'aventuriers, moitié voleurs et moitié soldats, toujours prêts à guerroyer sous n'importe quelle bannière, pourvu qu'on leur laissât la liberté du pillage, se réservant d'arrêter les voyageurs sur les routes. Nobles, bourgeois, militaires, prébendés, prêtres, laboureurs même, ils n'épargnaient personne. »

Ces pillards étaient affublés d'une blouse, d'une ceinture et d'un bonnet blanc. Par ironie, antithèse ou à cause de leur costume, le peuple ne les désigna plus que sous le nom d'*Angelets*.

Dans son ouvrage sur les *Pyrénées* (Paris, 1843, in-8), le baron J. Taylor, qui a écrit l'histoire un peu à la façon d'Alexandre Dumas dont il était l'ami, donne sur le nom des Angelets une singulière origine qui nous paraît être par trop fantaisiste : « Lorsque les régiments passèrent à Py, les soldats d'avant-garde furent assassinés dans la rue. Tous les habitants avaient pris la fuite ou s'étaient cachés. « — Qui a tué ces soldats ? demanda le colonel à une vieille femme qu'on amena devant lui. — Je l'ignore, répondit-elle, à moins que ce ne soit un angelet. » La vieille femme, toute pénétrée des anciens préjugés contre la France, supposait que le ciel envoyait des anges pour combattre les soldats français, et comme, en France, on aime à plaisanter sur toutes choses, ces soldats appelèrent la révolte des gabelles : la guerre des *Angelets*. »

Un acte qui fut rédigé en bonne et due forme à Ille, le 1er juillet 1670, par le chanoine Jofre, notaire apostolique et royal — acte dont l'original est sous mes yeux — atteste que les Angelets, après s'être emparés des vases sacrés des églises de Serrabona, de Corbèra et de Belpuix, vinrent surprendre la ville d'Ille. On sent, à l'abondance des détails dans lesquels entre l'écrivain public, et la terreur qu'inspiraient ces brigands et la sympathie du vieux notaire pour ces braves paysans qui défendirent héroïquement leur vie et leurs foyers.

Lorsque la sentinelle que ces derniers avaient la précaution de placer au sommet du clocher pendant qu'ils travaillaient aux champs, sonna l'alarme du plus loin que l'ennemi parut, les paroisses de Saint-Michel-de-Llotes, de Bouleternère, de Rodès et de Corbère se joignirent aux habitants d'Ille et se placèrent sous le commandement du vicomte Joseph de Albert, consul de cette dernière ville.

Entre temps, les Angelets avaient saccagé les maisons de Pierre Paval et de Michel Blanxat et massacré leurs familles. Le trouble et l'effroi régnaient parmi les habitants ; néanmoins aucun homme valide ne se déroba à son devoir : *« No hi faltava un habitant sinó que tots eran sobre las armas, de la manera jo los ordení. »* Armés de mousquets, d'arquebuses, de pioches, de cognées et de cotrets garnis de pointes de fer, tous se lancèrent à l'assaut de l'église seigneuriale où l'ennemi s'était barricadé sur le clocher, bien à couvert derrière les murailles ; les Angelets tiraient à bout portant. Après plusieurs heures d'un combat acharné, ces derniers durent pourtant abandonner la lutte, et par la porte abattue de l'église, ils se ruèrent, éperdus, et s'enfuirent sur le col de l'Empelladó. Le lendemain, un secours inespéré arriva aux habitants d'Ille : deux régiments envoyés par Anne de Noailles, gouverneur général du Roussillon, et commandés par le marquis de Chamilly poursuivirent les fuyards à travers les vallées de Vinça, de Prades et de Py et les refoulèrent en Catalogne. Les Angelets disparurent à tout jamais. Joseph Trinxeria, condamné à mort et exécuté en effigie à Perpignan, se réfugia en Espagne où il trouva bon accueil, le grade de général et la fortune.

Voici le nom de ceux qui, dans le manuscrit, sont mis à l'ordre du jour et cités pour leur courage et leur bravoure. Bien des

familles de la vallée de la Tet retrouveront ici leurs ancêtres et béniront le notaire Jofre d'avoir conservé leur souvenir : « Josep de Albert, batlle general del vescomptat de Illa, Antoni Rovello, Felip Pavall, Marsal Sujagas, Marsal Bonet, Miquel Pavall, Francisco Pavall, menor de dias, Pau Colomer, Jaume Pavall, major de dias, Francisco Noell, Josep Verdaguer, Antoni Blanch, Guillem Munié, Pere Vidal, Abdon Montsarrat, Pere Castello, Joan Mestres, Joan Faliu, Josep Tallaferro, Antoni Manent, Galderich Delbies, Estève Boher, Miquel Picamal, Francisco del Solá, Gregori Pavall, dit lo fill del Cuix, Josep Bellver y Josep Delamich. »

Le Roussillon était enfin délivré de la présence des Angelets par le dévouement d'une poignée d'hommes. J'ai relevé pieusement leurs noms, car l'Histoire doit faire comme ce vieillard des tombeaux, qui allait par les montagnes de l'Ecosse, cherchant sous la mousse et la ronce les lieux où les saints étaient tombés, pour gratter la pierre de leur sépulcre et faire reparaître au jour les noms que le temps avait effacés.

L'abbé J. Bonafont.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

La Coopération des idées.

Nous avons reçu le n° 5 de « la Coopération des idées », revue d'éducation sociale paraissant le 1er et le 16 de chaque mois. Directeur, M. G. Deherme, 30, rue Jacob, Paris VIme. En voici le sommaire :

La cité terrestre, par Ed. Thiaudière ; le Salon des Poètes, par Paul Guériot ; les Fonctionnaires, par G. Deherme ; Revue des Opinions, des Faits et des Idées, par tous ; les Livres qui font penser, par G. Deherme.

Butlleti del Centre excursionista de Lleyda.

Sommaire du n° 1. — Que será lo Butlletí ; De historia aragonesa, par Rafel Gras ; Lo nostre art antich desapareix, par Alfred Perena ; Notes folk-lóriques par Estadella Arnó ; Viatje à Vallbona de les Monges, par Manel Herrera ; Bibliografia ; Noves. — Carrer Major, 33, Lleyda.

La Terro d'Oc.

La *Terro d'Oc* nous apprend la mort du folkloriste lauragais Pau Fagot, l'un des vaillants lutteurs de l'Escolo moundino.

L'art héraldique en Roussillon.

Notre confrère M. Albert Salsas, receveur de l'enregistrement et des domaines vient de publier chez M. Henri Delesques, éditeur à Caen, 34, rue Demolombe, une brochure très intéressante intitulée : *Monuments figurés de l'art héraldique en Raussillon.*

Ce mémoire extrait du Compte rendu du LXXIIIme Congrès archéologique de France (Carcassonne et Perpignan, 1906) et honoré d'une médaille d'argent par la Société française d'archéologie pour la conservation des monuments, mérite d'être consulté par tous ceux qui s'intéressent aux choses du passé.

Il comprend l'énumération et la description des portes armoriées, des clefs de voûte, des Croix de chemin, bénitiers, cheminées, sarcophages, dalles tumulaires, tombeaux arqués, cavités dans les murailles, sceaux, etc.

Nos félicitations à M. Albert Salsas.

La Sardenya Catalana.

Nos frères de la Sardaigne, les Catalans d'Alguer, désireux de prendre, eux aussi, leur place au grand jour du mouvement littéraire, viennent de fonder une revue mensuelle et illustrée.

Le premier numéro est des plus intéressants ; il comprend :

Texte. — Ai nostri concittadini. — Regole principali per leggere il catalano e l'algherese, de Giovanni Pais. — Joseph Franck, precursor del renaixement catala a l'Alguer. — En mort de ma filla, poésie de Franck.— Impressions de mi viatje al Alguer, del Doctor Rubió y Lluch. — Retorn d'un Alguerès à Calalunya. — Sem vius, poésie de Ramon Clavellet. — Notes folkloricas. — Cronica algueresa.

Illustrations. — Joseph Franck. — Vista de l'Alguer. — Literats algueresos (Pais, Dore, Palomba, Clavellet). — Tipo del Burch.

Administració de *La Sardenya Catalana* : l'Alguer, via Gilbert Ferret, 32. — Inscripció, 3 pessetes (3 lire) l'any.

Lou Félibrige

Cette revue nous signale un « Pare nostre » dans le *Manuale ritualis Ecclesiæ et diœcesis Elnensis*, imprimé à Perpignan par Alzine en 1801, qu'il faut ajouter à ceux déjà cités par M. Louis Pastre dans son étude sur la *Langue catalane populaire en Roussillon.*

Autonomia.

Nous avons reçu le numéro d'avril de ce périodique catalan. En voici le sommaire : Aclaracions, par J. M. Roig ; Vida del Centre, par J. A. y C. ; Els catalanistes á la comissió de Foment ; Junta de defensa ; Noticies.

Journaux locaux.

Les journaux locaux ont pendant quinze jours invité le public à aller entendre et applaudir la troupe catalane du Théâtre Romea à l'Eldorado et ils ont eu mille fois raison. Les artistes se sont montrés excellents dans l'interprétation de Terra Baixa, El mistich, la Dida, la Passió, etc.

L'Indépendant.

Los Goigs dels Ous. — Les groupes de chanteurs ou de musiciens parcourant les divers quartiers de la ville et chantant les Goigs dels Ous devant les maisons hospitalières étaient, assez nombreux la veille de Pâques.

La tournée des troubades perpignanais commença vers sept heures ; elle ne se termina que très tard.

On a beaucoup remarqué l'*Estudiantina des Montagnards*, de fondation récente, qui faisait, sa première sortie en faisant entendre dans les rues de la ville « los Goigs » d'après les textes anciens.

L'interprétation d'une mélodie catalane « Rosa y Donzella » suivit l'audition des « Goigs » .

Bravo à tous les musiciens et chanteurs qui surent faire revivre la vieille coutume ancestrale.

Nos félicitations à notre confrère M. Trenet, directeur de l'Estudiantina.

Le Réveil libéral

Ce journal a eu l'heureuse idée d'introduire dans ses colonnes une « Partida catalana » ; mais pourquoi dit-il que « per facilitar tothom sera escrit lo catalá en dos modos : verdader espanyol y popular del Rosselló » ? Nous craignons bien que l'orthographe d'Oun Tal vienne jeter une ombre sur le tableau.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 18 15 Juin 1908.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

CONVERSATION CATALANE [1]

Vous êtes allé vous promener au marché et vous avez écouté attentivement les conversations entre « hortolanes » et acheteuses. Tâchez de rapporter exactement celles de ces conversations qui vous ont paru le plus pittoresques.

N. B. — Chaque concurrent peut rapporter trois conversations au plus. La meilleure sera insérée dans la *Revue Catalane* du 15 juillet. Il ne sera pas tenu compte de l'orthographe.

NOMS OU PSEUDONYMES

des Candidats qui ont obtenu une note supérieure à la moyenne au concours d'avril

Louis GALTÉ, de Saint-Estève	15 sur 20
J. COMES, élève au Collège	13 sur 20
MIMI, élève aux Cours secondaires	13 sur 20
Fernand LAMAYSOUETTE, élève au Collège	12 sur 20
LA GUIDETA, modiste	11 sur 20
Francesch RIBERA, de Barcelone	10 sur 20

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 1er juillet 1908.

Notions d'Histoire de la Littérature Catalane

AVANT-PROPOS

Je causais dernièrement avec un professeur de l'une de nos facultés des lettres ; c'est un « philosophe », grand admirateur de Kant, de Hegel et de la langue allemande.

J'avouai humblement que je connaissais fort peu ces grands hommes, et encore moins l'idiome dont ils s'étaient servis pour écrire leurs ouvrages, mais que la littérature catalane m'intéressait bien davantage.

— Il y aurait donc une littérature catalane ?

— Sans aucun doute. Le catalan est un idiome, une langue fixée, ayant des grammaires, des dictionnaires.

— Vous n'ignorez-pas qu'une littérature est l'ensemble des productions littéraires d'une nation, d'un pays. Où est la nation catalane ? Où est le pays catalan ? Où sont les productions littéraires de cette nation, de ce pays ?

— Vous me demandez bien des choses à la fois, Monsieur le Professeur ; c'est tout un cours d'histoire politique et littéraire que je devrais faire et que vous devriez subir ; d'ailleurs, le temps me manquerait pour répondre convenablement à vos questions.

Il y a une nation et un pays catalans.

La « Marche hispanique », créée par Charlemagne, se composait de plusieurs comtés parmi lesquels figurent ceux de Barcelone, d'Urgell, de Bésalu, de Cerdagne et de Rous-

sillon. Les comtes rendirent leurs offices héréditaires dans le courant du xe siècle et devinrent tout à fait indépendants.

Successivement, ces territoires passèrent sous l'autorité de la Maison comtale de Barcelone. *La Catalogne* forma dès lors un pays, une nation avec une langue particulière qui s'appela « le catalan ». L'un des comtes de Barcelone devint roi d'Aragon, et, de ce jour fut consommée l'union du royaume d'Aragon et du Principat de Catalogne sur la base d'une complète autonomie des deux pays. Jacques 1er enleva aux Arabes Majorque et Valence, pays de langue catalane, et les réunit à la Confédération Catalano-Aragonaise.

Les rois d'Aragon se servirent du catalan comme langue officielle, non seulement avec les agents royaux et les administrations locales de la Catalogne, de la Cerdagne et du Roussillon, mais encore — et ceci ne manque pas d'importance — avec les souverains étrangers.

— Voudriez-vous me citer quelques noms d'écrivains catalans, quelques titres d'ouvrages qui soient en réputation ?

— N'avez-vous jamais entendu parler de Ramon Lull, de Ramon Muntaner, de la *Chronique* de Jacques 1er le Conquérant, des poésies d'Ausias March, du roman de Martorell intitulé *Tirant lo Blanch,* des poésies de Garcias, le joyeux curé de Vallfogona, de Rubio y Ors, de Jacinto Verdaguer, de Guimerá ?...

— J'avoue que ce sont là pour moi des inconnus, sauf, toutefois, le roi Jacques 1er et Ramon Lull, que nous appelons Raymond Lulle en français ; mais le roi Jacques était espagnol, et il écrivit en espagnol ; Raymond Lulle était espagnol, et il écrivit en latin.

— Tout cela n'est pas exact, Monsieur le Professeur : Jacques-le-Conquérant était catalan, et il écrivit l'histoire de son règne en langue catalane ; Ramon Lull était catalan, et il écrivit ses ouvrages philosophiques et ses poésies en langue catalane.

— Vous me surprenez.... Dites-moi, a-t-on publié des études sur la littérature catalane ?

— Un très grand nombre, qu'il me serait impossible de citer ici de mémoire ; je me contenterai de vous indiquer les principales ; il y en a en catalan, en castillan, en italien, en allemand, en français.

En Catalogne, l'un des meilleurs livres qui traitent de la matière porte ce titre un peu long : *Memorias para ayudar a formar un diccionario crítico de los escritores catalanes y dar alguna idea de la antigua y moderna literatura catalana,* imprimé à Barcelone en 1836. L'auteur, Félix Torres Amat, fut évêque d'Astorga ; il écrivit son livre en castillan.

Un érudit de tout premier ordre, Manuel Milá y Fontanals a donné d'excellentes études sur la langue catalane ; il a écrit une bonne *Resenya histórica y crítica dels antichs poetas catalans* et publié un *Romancerillo catalan* accompagné de très judicieuses observations sur la poésie populaire de la Catalogne.

Nous devons à l'un des meilleurs élèves de Milá, à Don Antonio Rubio y Lluch devenu, à son tour, un maître éminent, un *Sumario de la historia de la literatura española* où se trouve un « sommaire » très complet de la littérature catalane. Il faut connaître surtout son *Discurs inaugural llegit en la sessió d'obertura del curs académich de* 1901-1902 à l'Université de Barcelone.

M. Rubió y Lluch ne s'y occupe point de la littérature catalane moderne ; mais vous en trouverez une excellente esquisse dans le tome III de *La Literatura española en el siglo XIX* publiée à Madrid, en 1896, par le P. Francisco Blanco Garcia.

Un américain, G. Ticknor, a consacré deux chapitres du tome I de son *Histoire de la Littérature espagnole* aux écrivains catalans du moyen âge qu'il considère d'ailleurs comme des « provençaux ». C'est lui qui a émis l'idée saugrenue que le catalan n'est qu'un dialecte provençal *transporté* en Espa-

gne au VIIIe siècle ; or, le catalan n'est tout simplement que l'une des formes du latin vulgaire ou « roman », et il s'est formé sur place comme les autres « langues romanes ».

En Italie, M. E.-G. Parodi, G. Morosi, P.-E. Guarnerio, Enrico Cardona ont beaucoup étudié la littérature catalane, et ce dernier a publié à Naples, en 1878, un livre fort intéressant qui a pour titre *Dell'Antica letteratúra catalana.*

— Je sais que les Allemands étudient beaucoup notre vieux français et le provençal ; pensez-vous qu'ils aient écrit sur l'histoire de la littérature que vous appelez « catalane » ?

— Je connais le titre de quelques ouvrages écrits en allemand, et qui ont, paraît-il, de la valeur. Et, tout d'abord, un travail de M. Helfferich, *Raymund Lull und die Anfaenge der catalanischen Literatur*, publié à Berlin en 1853.

— Diable ! Voilà qui est caractérisque : « Raymond Lulle et le commencement de la littérature catalane ».

— Parfaitement. En voici un autre qui est encore plus typique, si j'ose dire : c'est une « Introduction à l'histoire de la littérature catalane ancienne », *Einführung in die Geschichte der alt catalanischen Literatur*, œuvre de M. Otto Denk, publiée à Munich en 1893.

Cette même année, un *français*, M. Alfred Morel-Fatio, professeur à l'École des Chartes, publiait en *allemand* un rapide mais très important exposé de l'histoire de la littérature catalane, *Katalanische Literatur*. Vous le trouverez dans un recueil très connu des romanistes intitulé *Grundriss des Romanischen Philologie*, ce qui veut dire, je crois, « fondements ou principes de la philologie romane ».

— Et il n'existe pas de version française de cette *Littérature catalane* de M. Morel-Fatió ?

— Je n'en connais pas.

— C'est bien dommage. La conclusion de tout ceci est que pour se faire une idée juste de la littérature catalane, à laquelle je suis bien obligé de croire maintenant, il faut savoir le catalan, l'italien, l'espagnol et surtout l'allemand.

— Le fait est que nous possédons très peu de rudiments écrits en français. Le seul qui existe est un *Essai sur l'histoire de la littérature catalane* par Cambouliu, qui fut professeur de la faculté des lettres de Montpellier. Cet *Essai* ne manque pas de mérite, mais il est fort incomplet et bien vieilli, car il a paru en 1857.

Il faut consulter les études et les documents publiés par Alart dans la *Revue des langues romanes* et un tableau de la poésie catalane moderne mis par M. Savine en tête de sa traduction de l'*Atlantida* de Jacinto Verdaguer. On peut avoir recours aussi, pour l'ensemble, à un excellent article publié en 1886 dans la *Revue des Deux-Mondes* par M. J. M. Guardia, qui, soit dit en passant, n'est pas tendre pour les poètes contemporains de la Catalogne. Et c'est tout, ou à peu près.

— Ce n'est pas suffisant.

— Je suis de votre avis, et c'est pourquoi je songe depuis longtemps à tracer une esquisse de la littérature catalane ; je condenserai de la manière la plus claire possible ce qu'on ne trouverait qu'avec beaucoup de travail dans les ouvrages spéciaux et probablement difficiles à se procurer. Ce serait tout à la fois un programme et un guide destiné aux personnes qui veulent aborder l'étude de la littérature catalane.

Il est bien entendu que cette esquisse s'adresserait plus particulièrement aux personnes qui, sans avoir le temps ou la faculté d'étudier en détail l'histoire des pays catalans et de leur littérature, désirent en avoir quelques notions d'ensemble.

Il faut avoir ici des prétentions fort modestes et s'efforcer de rendre cette étude élémentaire ; c'est, avant tout, un livre d'enseignement destiné à des jeunes gens et à des commençants. De là, forcément, des lacunes pour lesquelles il faudra solliciter l'indulgence des romanistes ou des lecteurs savants ; il est à peine besoin d'ajouter que le caractère même

de la publication et ses dimensions me défendent tout appareil scientifique.

C'est pourquoi je ferai peu de bibliographie ; j'indiquerai donc seulement, pour chaque écrivain, l'édition la plus récente, celle qu'il est le plus facile de se procurer.

Je donnerai des fragments des écrivains catalans. Pour les premiers siècles, avant la fixation de la langue, il suffira de quelques citations traduites mot à mot. Une traduction fidèle accompagnera les morceaux des prosateurs et des poètes des XIVe et XVe siècles ; quant aux extraits tirés des auteurs modernes, il suffira d'expliquer les phrases les plus difficiles et les mots archaïques.

Pour chaque époque, je ne mentionnerai que les hommes et les œuvres qui la réprésentent avec le plus de sincérité et d'éclat. Sans doute, il serait facile d'entasser plus de noms et de faits ; mais l'attention du lecteur serait fatiguée sans profit par de telles énumérations.

— Il ne vous reste plus qu'à vous mettre à l'œuvre.

C'est, en effet, à la suite de cette intéressante conversation que j'ai entrepris de rédiger les présentes *Notions d'histoire de la littérature catalane.*

A suivre Pierre Vidal.

Extraits de mil y un pensaments de C. Gumà

Si las ocas tinguessin enteniment, elevarían un monument al inventor de las plomas d'acer.

❖

De totas las veus del ser humá, la única que no 's pot fer callar es la del ventrell.

❖

La llum eléctrica ha venjat el oli de la mala passada qui li va jugar lo gas.

LO BONICH

et les petits Danseurs catalans

Quel est le vrai Roussillonnais qui n'a pas éprouvé une douce émotion à la vue des petits danseurs catalans du brave Canal, dit « lo Bonich, » un jour de fête, dans les rues de notre ville ?

Qu'ils sont gentils ces garçonnets en costume traditionnel, ceints d'une « faixeta » et la « barratina » écarlate fièrement campée sur l'oreille !

Et comme elles sont mignonnes, ces fillettes, leurs cavalières, parées du fichu ancien aux couleurs éclatantes et portant à ravir leur petit « escofió de punta » à la mode roussillonnaise !

Au milieu de tout ce charmant petit monde qui provoque l'enthousiasme de nos compatriotes, le vieux Canal, le brave, l'infatigable professeur de danse, toujours « bonich » et toujours « aixurit » malgré son grand âge, dirige les mouvements et en surveille la régularité avec un soin jaloux.

Ceux qui n'ont pas eu l'occasion de voir ce groupe d'enfants exécuter le « contrepas » ou le « ball de Serrallonga » sous la direction de leur maître ne peuvent pas se faire une idée exacte du spectacle charmant qui s'offre aux yeux du spectateur.

Que l'on se figure une quinzaine de petites catalanes, toutes plus joliettes les unes que les autres, et une quinzaine de petits catalans à la mine éveillée, placés sur deux lignes se faisant face, puis, sur un signal du maître, exécutant les évolutions les plus gracieuses aux sons entraînants d'une cobla de jutglars ; que l'on se figure surtout ces danseurs minuscules soulevant, à un moment donné, leurs

danseuses qui s'embrassent par dessus toutes les têtes et l'on aura une idée de ce spectacle charmant où chacun prend son rôle au sérieux et qui nous permet d'entrevoir par la pensée les joyeux ébats de nos pères, dans un cadre à peine transformé, aux sons de la même musique nasillarde de nos braves jutglars.

Cette ardeur juvénile déployée par le professeur Canal dans son œuvre de conservation de nos vieilles danses populaires, mérite l'admiration de tous les vrais Catalans. Il est juste de féliciter aussi le groupe de bons Roussillonnais qui s'est formé autour de Canal et de ses petits danseurs et qui constitue comme une sorte de comité de patronage des danses catalanes. Grâce à eux l'œuvre de Canal sera continuée. Puissent-ils arriver un jour à faire revivre ces vieilles danses populaires, auxquelles on préfère, hélas ! des sauteries dépourvues de grâce et d'où le véritable art est absent. (1)

Marguerite Ripoll.

Francisco Tramulles

Nasqué a Perpinyá a principis del sigle XVIII y morí a Barcelona als 56 anys d'edat. Fill del esculptor Llatza Tramulles, autor de tres retaulas de la Cartuixa de Scala Dei y part del Sagrari d'aquest monestir, estudiá la pintura ab En Viladomat, passant després a París a completar sos estudis, d'ahon va anar a Madrit a estudiar las obras dels grans mestres, sent admés en la Academia de Sant Ferrán. Haven tornat a Barcelona establí una academia a casa seva, de la que'n sortiren bons deixebles. Las obras més notables son : *Casament de Sant Juliá y Santa Basilissa ; Sant Agusti escribint ; Sant Pere plorant* (existents a Perpinyá) ; *Quadros de la vida de Sant Esteve y de Sant March ; la Mare de Deu del Carme y algunas pinturas al fresch* (a Barcelona) *y l'Alegoría de l'infantesa de l'Escola de las tres nobles arts a Barcelona* (Academia de Sant Ferrán, a Madrit).

(1) M. Canal n'est pas seulement un maître de danse diplômé ; il est, de plus, agriculteur et ses produits ont été récompensés dans plusieurs expositions.

Quelques Expressions catalanes

Nous nous proposons de recueillir de temps à autre dans cette *Revue* quelques-unes de ces expressions si usitées dans notre langue, qui donnent au catalan sa couleur, sa vigueur, son caractère propre. La collaboration de nos lecteurs eux-mêmes nous serait, en cette matière comme en bien d'autres (Folk-lore catalan, vieux documents en langue catalane, traditions locales, etc.), infiniment précieuse.

❖ ❖ ❖

Le catalan possède un très grand nombre de comparaisons. Dans ses *Espigas y flors* (1), Justin Pépratx en a réuni près d'une centaine ; et ceci n'est rien en comparaison de ce qui reste encore. Nous n'avons pas la prétention d'en réunir autant en une seule fois ; en voici cependant quelques-unes.

A côté de *aixerit com un pesol* (remuant comme un pois), donné par J. Pépratx, il y a *aixerit com un passerell* (dégourdi comme un passereau).

A côté de *blanch com la llet* (blanc comme le lait), il y a *blanch com un glop de llet* (blanc comme une gorgée de lait), qui est très joli.

A côté de *brut com una aranya* (sale comme une araignée), *brut com una barra de galliner* (sale comme un bâton de poulailler), et *brut com un forat de ayguera* (sale comme un trou d'évier), il y a également, et surtout, *brut com una xinxa* (sale comme une punaise), qui est très expressif.

A côté de *mès dolent que un gat borni* (plus méchant qu'un chat borgne), nous avons *dolent com la grel-la* (méchant comme la grêle), qui est presque un gallicisme, et *rabiós com la pedra* (mauvais comme la grêle), qui est plus catalan.

A côté de *sort com una campana* (sourd comme une cloche), et de *mès sort que un timbal* (plus sourd qu'un tambour), il faut mettre

(1) *Espigas y flors* (Perpinyá 1884, Latrobe), pp. 27, 28, 29.

sort com una caveca (sourd comme une chouette), et *sort com un parol* (sourd comme un chaudron), expressions qui s'emploient très fréquemment.

A côté de *mès tossut que un ase* (plus têtu qu'un âne), celles de *tossut com un matxó* (têtu comme un mulet), qui est peut-être plus usitée, et surtout *tossut com un marrá* ou *tossut com unes banyes de marrá* (têtu comme un bélier, ou têtu comme des cornes de bélier).

Après ces comparaisons, par lesquelles nous avons voulu compléter la liste elle-même de J. Pépratx, il conviendrait de citer aussi les suivantes, qui émaillent toutes nos conversations et font partie intégrante de notre langue :

Besti com un cuxí de fer puntes (bête comme un coussin pour faire de la dentelle). — *Besti com un pot* (bête comme un pot). — *Besti com un cabas* (bête comme un cabas).

Roig com una pevrina (rouge comme un piment).

Vell com un escón (vieux comme un banc en bois).

Espantat com una bagra (effrayé comme un chevesne, poisson de rivière).

Verinós com una ceba (piquant comme un oignon). — *Verinós com la tinya* (mauvais comme la teigne. En français : méchant comme la gale).

Pesa com un ase mort (il pèse comme un âne mort).

Salta com un cabrit (il saute comme un chevreau).

Canta com un rossinyol (il chante comme un rossignol).

Fi com un gat fagí (rusé comme un chat sauvage).

Negre com la pega (noir comme la poix). — *Negre com una panna* (noir comme une poêle).

Llengut com una marallenga (bavard comme une mésange. En français : bavard comme une pie).

Lletj com un pecat (laid comme un péché).

Ruat com una guilla (rusé comme un renard).

Fuig com un cá llebrer (il fuit comme un lévrier).

Il en est bien d'autres encore ; nous y reviendrons.

D'une personne qui est un peu simple d'esprit, ou dont le caractère est si faible qu'elle se laisse facilement dominer par les

autres, on dit : *Li farían batejar una teula* (on lui ferait baptiser une tuile), ou bien : *Li farían creurer que la Mare de Deu se diu Joana* (on lui ferait croire que la Vierge s'appelle Jeanne ; c'est-à-dire, en français : on lui ferait prendre des vessies pour des lanternes).

Quand une femme se marie avec un homme qui n'est pas beau, elle répond à ceux qui le lui font remarquer : *Es pas per posar sobre l'escudeller* (il n'est pas destiné à être mis sur l'étagère) ; ou ceci encore : *De la guapesa no s'en tira cap tros á l'olla* (de la beauté, on ne jette aucun morceau dans la marmite, c'est-à-dire la beauté ne fait pas vivre).

D'une personne vraiment très laide et dont la laideur impressionne, on dit : *Es un mollló de fer caretes* (c'est un moule à faire des masques), ou même, ce qui est plus fort : *Ten una cara á desmamar criatures* (il a une tête à sevrer les petits enfants).

De figas s'en va á rabims (il va de figues à raisins), s'emploie en parlant d'une personne qui, dans sa conversation, passe sans transition et à tout bout de champ d'un sujet à l'autre.

La lluna se l'ha begut (la lune l'a bu), s'applique, dans certaines parties de la Catalogne, à une personne qui, après avoir séjourné dans un pays, disparaît tout à coup sans laisser de trace, sans qu'on sache pourquoi ni comment. « Ni vu ni connu » serait peut-être la traduction française de ces quelques mots.

Quand nous avons grand faim, et commençons à sentir des tiraillements d'estomac : *Les rates me comensan de correr* (les rats commencent à courir au-dedans de moi). Nul n'ignore chez nous non plus les termes de : *Tinch una fam que m'esquerda* (j'ai une faim qui me fend), ou : *Ten una fam que l'aixeca en l'ayre* (il a une faim qui le lève en l'air).

De quelqu'un qui mange d'ordinaire avec un bel appétit, et se fait ainsi remarquer de tout le monde, on dit : *se menjaría Sant-Joan ple de pá y de socissot* (il mangerait Saint-Jean rempli de pain et de saucisson) ; ou : *se menjaría Barrabam y Santes Creus* (il mangerait Barrabam ?), ou Barrabas, et les saintes Croix). Faire un bon repas se traduit parfois par : *se treure una rufa del ventre* (s'enlever une ride, ou un pli, du ventre).

J'ai entendu quelquefois l'expression suivante ; elle est charmante, à mon goût, et me paraît bien catalane : *me sembla que les llebres me llepin* (il me semble que les lièvres me lèchent), ce qui

signifie : je me repose à merveille après une longue fatigue, et me trouve très agréablement dans mon lit.

Ja t'espolsaré el pruner (je te secouerai le prunier), s'écrie, par exemple, un père de famille en s'adressant à son fils qui ne veut pas suivre ses conseils, ce qui est plus pittoresque sans doute que : je te tirerai les oreilles. *Espolsar el pruner* veut dire aussi : se confesser.

Quand on veut reprocher à quelqu'un de s'emporter trop vite, de s'irriter trop facilement, de se mettre en colère pour le plus léger motif, on le lui fait remarquer dans les termes que voici : *Arreu ets al cim del perer* (tu es tout de suite au sommet du poirier).

Ab una pedra matar dos pardals (avec une pierre tuer deux moineaux) traduit d'une manière plus vivante, plus concrète, plus imagée, l'expression française de faire d'une pierre deux coups.

Sempre tornas el dit al mateix forat (tu mets toujours le doigt au même trou), c'est-à-dire tu reviens toujours au même sujet, ou tu t'obstines toujours à faire la même chose, alors qu'on t'en a déjà fait l'observation.

Ratolinejar per la casa est une expression à peu près intraduisible en français. Elle signifie trotter ou trottiner en furetant dans la maison, à la manière des souris (*ratolí, ratolins*).

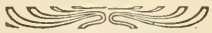
Les rates serán pas salvades pel paller (les rats ne seront pas en sécurité dans le grenier à paille), s'emploie quand on veut parler du danger que vont courir certaines personnes et du trouble où elles vont être pendant quelque temps, par suite de poursuites exercées, par exemple, contre elles.

Cassar una agulla en un paller (chercher une aiguille dans un grenier à paille), c'est vouloir faire quelque chose de très difficile, réaliser un projet irréalisable.

Tots els mosquits volen pendre tabaco (tous les moucherons veulent prendre du tabac), est l'expression dont on se sert à propos des enfants qui veulent imiter les grandes personnes.

Festejaría un broch que portés calses (elle courtiserait un bâton, s'il portait des culottes), se dit d'une jeune fille qui veut à tout prix faire la cour à quelqu'un.

Jean Amade.



En Quim y los Portayres de la Sileta

Al meu oncle, en Joan Guiu,
Penyora d'agrahit y sincero afecte.

Dins nostres pobles ajeguts a la falda del Canigó, quan algú s'ha mort, lo costum es que sis homes, ni un més, ni un menos, duen l'atahut al cementiri ; se pagan, sigui convidantlos á la brenada feta després de l'enterro á la casa del mort, y qual los pagesos anomenan : « Al cel lo vegem ! », sigui dant dues pessetes a cadascú. Afegiré qu'aqueixes homes prefereixen los diners a la brenada ? poden ne fer lo que volen ; rares vegades los posan a la caxa d'estalvis ; sabeu : Lo qui vé cantant, ballant s'en torna. Nostres portayres esmersan llurs sous, fent plegats una bona « baqueta » a la vora del foc quan es a l'hivern, o bé a l'istíu menjant una espessa xocolata, á l'una d'eixes fonts gemades y regalades com ne remorejan a pertot allá.

Donchs, la Sileta, majordona de Mossen Benet, el Rector, havia tornat a Deu la seua dolsa animeta y potser era lo primer dia que descansava lo seu cos, up ! ab cinq pams de terra sobre del cap. Mossen Benet, no gayre desemparat, fora de la bolsa (com se pot costar tant car per morir ?) va entregar dotze pessetes al seu nebot en Quim pera pagar los portayres.

Quin profit ne retiraràn ? pensà l'encarregat. Beuràn, menjaràn, agafaràn lo gat y n'estaràn malalts ! valdria millor llensar los diners a la ribera... Rumià, rumià aqueixa idea y tant neci com pareix, mireu quina una va concebrer y realisar !...

Tothom deixa les dotze pessetes a l'un dels portayres qui les reparteix als seus companys. En Quim volgué, ell mateix, los pagar tots sis. Hi havia Bernat lo sabater, Jaume lo sastre, Guillem lo flequer, Pep lo carnicer, un pagès Quelillo y un obrer Lluch. Se va recordar qu'en Guillem tenia alguna obligació al seu oncle y per ell va comensar la seva passejada. Se presentà a la seva casa,

une pesseta de quarante sous als dits. Guillem cercava llenya (se preten qu'en Quim ho sabía); se dirigeix a la dona, la Mundeta:

« Vinc a vos remetrer los quarante sous d'haver, lo vostre marit, portat l'atahut. »

« Guillem es fora... »

« Dubto que los prengui... »

« Potser no... »

« Sempre Mossen Benet s'ha portat bé per ell... »

« Ay si! si!... »

« Vetaqui los quarante sous... »

« Guillem los pendra si vol, jo, no!... »

« Crec ben bé que Guillem no los voldra... »

« Donchs, gorda-ls... »

« Gracies!... » fa lo nostre Quim, y amagant la pesseta, arriba a ca 'l sastre. Jaume era assentat sobre dels talons, les cames replegades a la manera dels japonesos, maniobrava les estisores:

« Salut, en Jaume! aci tens los quarante sous d'haver portat la Sileta... »

« Bé », contesta lo sastre qui posa les estisores sobre d'una cadira y allarga la mà.

« Vinc de can Guillem, insinua en Quim, y no m'ha volgut rès... »

« Caram! si Guillem vos ha pas volgut rès, jo tampoch... » respón en Jaume tornant a pendrer les estisores.

« Sou una bona gent », declara en Quim a passar lo llindar de la porta, apretant la pesseta dins del puny tancat.

Truca a ca 'l sabater, la dona lo rebé:

« Teresina, es aqui en Bernat que lo vuy pagar d'haver dut la Sileta al clot? » diu en Quim, ensenyant los quarante sous.

« No, es a l'hort, pero si no vols tornar..., ell y jo, ja tenim la mateixa caxa... »

Sense li contestar, s'exclama:

« Quina curiositat! en Guillem y en Jaume no los han volguts... »

« Mare de Deu! fa la Teresina, nosaltres tampoc... »

« Suposeu qu'en Bernat los refusara? » pregunta ell, ab tota ingenuitat.

« Ah! n'estich segura, n'en parlem pas mès... »

« Hasta a una altre vegada!... »

Y nostre home persegueix lo seu cami fins al masot d'en Quelillo, un xich apartat del poble; el troba dins d'un camp, cavant trunfes; lo pagès dexa caurer l'axada, s'axeca, axugant ab la manega de sa camisa los seus pólsos amarats de suor; pensa ab los quarante sous que va à rebrer y una rialleta li apunta als llabis.

« Qué tal, en Quim? »

« Te porti los quarante sous de l'enterro... »

« Ben fet, home!... » contesta en Quelillo, tot prenent la pesseta y la ficant de seguida a la butxaca de l'armilla. A l'acte, en Quim se queda desorientat, un xich atontat; pero la pesseta no havia tocat lo fons de la butxaca que s'exclama, gratant lo seu front:

« Té! hi ha fora tu que los ha presos!... »

Arreu, en Quelillo:

« Com? com?... »

« Si! no sé perqué, tothom los ha refusats... »

« Allavors, te los vaig a retrer... », feu lo pobre Quelillo tot apurat y ab un suspir de recansa; pero, Quim era sense pietat...

Quinta estació, a can Pep, lo carnicer; l'home matava un bou, ey! un bou femella; la muller despedia una bona mossa, molt guapa, als ulls lluminosos y trahidors; en Quim li cantà la mateixa cansó:

« Bé! bé! fa la Carmeta, sempre diners son de bo pendre... »

« Ay! y de mal donar!... » va reflectir en Quim, callant l'acudit. Ell oferia la pesseta, la Carmeta l'agafà y la posà a la butxaca del devantal; ell temé molt de no la reveure, mès no l'abandonà sense una probatura:

« Quina mala carallada me passa avuy! Ni lo fleqüer, ni lo sastre, ni Quelillo, cap dels portayres ha volgut d'aqueixos diners... »

La rubor de la vergonya pujà a les galtes de la Carmeta:

« Marià Santis!... jo tampoch, no los acceptaré pas. Precisament, el senyor Rector es cosí germà del papa. Que pensaria de nosaltres? espereu que vos torni la pesseta... »

Pero la pesseta s'havia barrejat a la butxaca am tota mena de coses, sous, claus, didal, botons, y se feya fonedissa; en Quim

va tenir un moment d'ansia ; si la Carmeta no la trobava, gosaria demanarne una altre ?

« Vetolaqui ! preneu, preneu, Quim ! lo senyor Rector no dirà que som menos honestos que los altres. »

En Quim amagà la seva alegria y donades les gracies, eixit al carrer, barbotejà entre sí :

« Cinc son pagats, ara al sisè. »

Com los altres, lo sisè, l'obrer en Lluch vegé la pesseta passar, ó millor fugir devant per devant dels seus ulls, y com los altres, després de l'haver tocada dels dits, se cuità de l'abandonar com si cremava, ruhenta...

Qui n'estigué content ? Lo senyor Rector ; ell replegà los dotze francs ab la mateixa alegría que lo pare de l'Evangéli à la girada del fill pródich. Era un bo capellá, pero se feya vell y cada dia l'apretava mès la temor del insegur lendemá, cada dia tivava mès los tirants de sa bolsa.

Qui n'estigué molt enutjat ? cada hú dels portayres y tots plegats... Al matí de l'enterro s'havian fet afeytar, al temps de l'ofici havian begut un cop, havian perduda la mitja-jornada... y també lo spertinar que s'havian proposat per lo diumenge siguent.

Se van cercar y s'enrahonar :

« Com s'ha passat ? perqué no has volgut los diners ?... »

Axis van posar en clar les trassas y manyas d'en Quim y tots van agafar contre ell una rabia de mal pahir ; Guillem sobretot era furios, perqué l'havia fet ballar el primer y s'havia valgut del seu suposat refus per enganyar als companys. Va trobar l'astut a la plassa y li va cridar los set salms de la penitencia, devant de tothom ; en Quim era apurat com una mona, quasi bé hauria plorat, va ser obligat de fugir.

Allavors, algú de demanar a Guillem :

« L'altre dia, no has fet dir una missa al senyor Rector ?... »

« Si, lo cantar de la padrina vella. »

« Y l'has pagat ? »

« No !... »

« Donchs, diguès-li, tot li ensenyant una pesseta de dues : Miri, lo senyor vicari no me fa pagar may, vos tampoch, fa ?... »

« Cah ! cah ! me respondria : si lo vicari vos dona ses pregaries

de franch, es lo seu afer, pero jo, sense quartos, no puc cantar, tinc la veu rogallosa y la garganta me dol !... »

Vetaqui la rondalla que se conta per ara, dins d'un poble, assentat al mitg d'un pendent escabros, enfront d'una vall aixamplada, verta, fresca y regalada, les cases espargides entorn d'un campanar romanich, com les ovelles d'un remat entorn del pastor, dret, apoyat sobre del seu gayato. Emili Leguiel.

LE DOCTEUR JEAN FASTENRATH

Remsheid, 3 mai 1839 — Cologne, 16 mars 1908.

L'Allemagne et le monde littéraire, tout spécialement la Catalogne, pleurent la perte irréparable du docteur Jean Fastenrath, l'illustre fondateur des Jeux floraux de Cologne.

Pendant neuf ans, Fastenrath dirigea ces assises de la littérature romane avec une merveilleuse *maëstria*. Il leur donnait chaque année, un incomparable éclat, dans la grande salle gothique de Gürzenic, transformé en parterre de fleurs vivantes, où brillaient les dames de l'aristocratie de cette ville dans leurs plus riches atours, faisant un délicieux cortège à la Reine, femme de ministre ou de général, quand elle n'était pas souveraine régnante.

C'était comme le rendez-vous des grâces et des beaux esprits de l'intelligence et de la beauté.

Depuis 1899, sur cette illustre ville de Cologne qui possède les corps glorieux des trois Rois Mages guidés vers la crèche par l'Etoile mystérieuse, il avait fait briller cette magnifique étoile des Jeux floraux qui éclairera désormais sa mémoire immortelle.

Mais l'Assemblée générale de mai 1907 surpassa les précédentes en splendeur et en majesté par la célébration du septième centenaire de la grande Elisabeth de Hongrie.

Le Souverain Pontife lui-même voulut y participer par le don d'un crucifix artistique destiné au lauréat le plus digne qui aurait le mieux exalté la céleste Duchesse.

Pie X semblait traiter de puissance à puissance avec le Président des Jeux floraux qui, bien que luthérien, écrivait à ce moment, par cet acte unique, une des plus belles pages de l'Histoire de la Sainte.

Quelle autre couronne eût été digne de lui ?

Dieu a, sans doute, voulu que ce conquérant pacifique fût enseveli dans ce magnifique triomphe, comme dans une dernière et sublime victoire.

L'auteur de ces lignes a déjà payé son tribut de reconnaissance et d'admiration au Fondateur des Jeux floraux, — plus grand encore par le cœur que par l'esprit, — qui daigna l'honorer de son amitié, avec tant de bonté, de distinction et de délicatesse !

Il était de cette race supérieure d'hommes qui est l'aristocratie du genre humain. Son nom est à jamais gravé dans son cœur.

C'est aujourd'hui au nom de la *Revue Catalane* que nous lui adressons l'hommage de notre douleur et de notre admiration et que nous saluons ce Roi de la pensée qui repose près des Rois de la crèche, laissant, lui aussi, le souvenir d'une brillante étoile qui éclairera toujours sa tombe et sera le signe de son immortalité.

Nous envoyons l'expression la plus émue et la plus respectueuse de nos condoléances à Celle qui, entourée des célébrités catalanes : Verdaguer, Oller, Collell, Mestres, Guimera, etc.., fut, un jour, dans le *Palais des Cent*, la Reine adulée des Jeux floraux de Barcelone (1) : à la veuve vénérée, compagne et inspiratrice de ce sage — dont la gloire rejaillira sur elle — que nous pleurons avec nos frères de Catalogne.

Et puisque nous avons prononcé le nom de Verdaguer, qu'il nous soit permis d'appliquer au docteur Fastenrath, dont il fut l'ami, les vers par lesquels celui-ci terminait sa poésie à propos de la mort de l'illustre Balmes :

Lo sol tramonta la serra
Plorau campanas de.... *Colonia*
Per Espanya y per Europa
Que negra baixa la nit...,.

La voix du Génie Catalan nous fera pardonner nos pauvres paroles et ira réjouir dans un monde meilleur, où la jonction doit être opérée, la belle âme du docteur Jean Fastenrath.

Augustin Vassal.

(1) Mme Fastenrath vient de consacrer sa royauté d'un jour et la mémoire de son illustre défunt par une magnifique générosité à l'égard de la Société des Jeux floraux de Barcelone.

LE CHANOINE BOHER

La vie n'est pas assez longue et l'on ne se méfie pas suffisamment de la brièveté de l'heure. On remet au lendemain certains actes, certaines paroles, et le temps passe ; on n'a rien fait ; on n'a rien dit : ce qui, plus tard, cause des regrets.

Un écrivain vient de disparaître auquel j'avais souvent rêvé de témoigner mon admiration sincère. Mais à quel propos ? Il eût fallu une heure opportune, un prétexte d'actualité.

Hélas ! voici le prétexte ; l'heure a sonné, funèbre, la dernière. L'auteur de *La Inmaculada* est mort. Et cet hommage tardif, que j'aurais voulu lui offrir de son vivant, j'en suis réduit à le déposer tristement sur une tombe à peine fermée.

M. le chanoine Boher était né à Prats-de-Molló, le 16 septembre 1820 ; il est mort presque nonagénaire le 17 mars 1908. Tour à tour vicaire à Ille et à la Réal, professeur au Grand-Séminaire, aumônier du Collège, curé d'Elne, chanoine titulaire, supérieur à Prades, il occupa tous ces postes avec le succès que lui assuraient ses facultés éminentes, soutenues par une incroyable passion du travail. Durant toute sa vie, il a cultivé avec un goût égal la théologie et les études littéraires ; c'est vers ses années d'enseignement et de labeur opiniâtre que l'abbé Boher, dans ses derniers jours, reportait ses regards avec le plus de complaisance. « C'était le beau temps ! » disait le vénérable chanoine, avec cet enjouement et cette simplicité gracieuse qu'il savait merveilleusement allier aux plus hautes manifestations d'une intelligence supérieure. « C'était le temps du travail acharné où, réservant le jour à mes élèves, je donnais la nuit à mes propres études ».

C'est à cette période de la vie de l'abbé Boher que se rapportent la composition et la mise au point de ses principaux ouvrages : *Les harmonies eucharistiques*, la *Dévotion* et la fondation du *Bulletin de la Cour de Marie*.

Des travaux d'une nature si spéciale n'absorbaient pas tellement ses facultés puissantes qu'il perdît de vue les matières littéraires et locales pour lesquelles il éprouvait un si vif attrait. A l'occasion

du Congrès archéologique de France tenu à Perpignan et à Elne, en 1868, il prononça un discours que l'abbé Pottier qualifiait de « monument historique ».

Vinrent les belles fêtes de Banyuls et l'inauguration de la Vierge d'Oliva : *Lo Certamen literari de Banyuls,* m'écrivait-il alors, *fou la forta y decisiva sacudida que vingué à me despertar ab mès vivesa y mès fervor que may. Las produccions poeticas que's depositáren en eix fratern ajuntament als peus de la Verge, eran graciosas y bonicas ; sí, mes obretas de curta alé, floretas d'un matí, fullas lleugeras y voladíssas.* Et, d'arrache-pied, il composa *pels Catalans de Fransa y d'Espanya* son poème, en dix chants, *La Inmaculada.*

Il publia, entre temps : *La llegenda de Sant-Guillem de Combret, lo Roch del Frare, la Cardina, lo Roure desfullat, las Alabansas à Nostra-Senyora del Paradís, de Cornellá-del-Vercol, el La Verge María fent endormir l'Infant-Jesús,* dont les vers sont faciles, mélodieux, très doux et très caressants.

Sa lettre de seize pages au *Pastorellet de la Vall d'Arles,* qui ouvre la *Garbèra Catalana,* a été reproduite par tous les périodiques de Provence et de Catalogne.

Le dernier poème du chanoine Boher : *Niná,* est encore à l'état de manuscrit. La *Revue Catalane* aura-t-elle la bonne fortune de pouvoir donner plus tard à ses lecteurs cet ouvrage posthume que connaissent seuls les amis intimes du grand poète roussillonnais ? J'aime à l'espérer. Dès aujourd'hui et comme pour prendre date, je me permets d'en extraire le portrait de *Niná,* si coloré et si beau :

Dins son jardí reclos, senzilla, prega y canta,
Tot fentse un ramellet, Niná, de cada planta,
De cada brot, cullint la mès hermosa flor.
Nicefora, de lluny, ab goig que no té mída,
La míra, se la bada, y dins son cor li crida :
« Bé n'ets de boniqueta, ô Niná, mon amor !

« Cull, sí, llesta't à pler, de totas las mès bellas ;
« Barreja, en ton ramell, las blancas, las vermellas ;
« De bonicas com tu, no'n floreix lo jardí,
« Al veure't de tant prop, míra, s'avergonyeixen ;
« De cada una'ls colors los mès vius s'enfosqueixen,
« Del lliri la blancor, de la rosa 'l carmí ! »

Dels quinse anys, per Niná, floreix la primavera ;
Son bell cos té 'l balans suau de la palmera ;
Sas galtas son clavells espellits sus la neu ;
Sos ulls són dos safirs robats à l'estelada ;
Es d'ángel lo mès pur, lo brill de sa mirada ;
Del cel un dols éco, la música... sa veu.

Tant bell es lo palau, que será la regina !
Enclou en cos hermós, Niná, ánima divina,
De celica esplandor banyada com cristall.
Lo Deu qui l'ha criada, y que la veu tant pura,
Reflectint en sa llum son eterna hermosura,
A veure's se delecta, en tant fidel mirall.

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

Textes catalans

La *Revue* se propose de publier une série de petits textes en catalan usuel des XIVe et XVe siècles, tirés des registres des notaires ou des archives du département et qui nous sont obligeamment communiqués par notre confrère et ami, M. R. de Lacvivier.

Voici, en attendant, une page intéressante quoique n'étant, cette fois, qu'un extrait d'un mémoire du XVIIIe siècle, et en français. Nous le donnons parce qu'il précise certains détails peu connus de l'histoire et de la topographie d'Elne.

C'est une requête adressée le 9 octobre 1729 par le gardien des Capucins d'Elne pour demander à l'Intendant du Roussillon, Orry, un subside pour la reconstruction du couvent, à la place qu'il occupait précédemment, à Notre-Dame de Belloch.

❖ ❖ ❖

1729. — C. 759.

(6 nov. 1729). Les Pères Capucins de Catalogne s'établirent à Elne en 1590. Le couvent fut bâti à une portée de fusil hors la ville (1). Mais quelques années après, on fut obligé de quitter

(1) Le point où les Capucins étaient venus s'établir, en 1601, à côté d'Elne, était l'antique chapelle de *N.-D. du Pont*, déjà signalée, à cause de son nom très significatif, au sujet de quelques recherches sur les divagations du cours du Tech. (Revue d'Hist. et d'Arch. du Roussillon. T. 1, p. 146).

cet endroit à cause des guerres : le couvent fut démoli, et l'église servit longtemps à mettre les fourrages pour les troupes : ayant donc esté forcés de quitter cet endroit, ils firent leur habitation dans le palais Episcopal, pendant lequel temps ils bâtirent par les aumônes des fidèles, un autre couvent dans la ville, joignant Nostre Dame de Bellhoc, ancienne église ou paroisse.

Les Pères Capucins de Catalogne demeurèrent dans ce couvent nouvellement bâti depuis le 14 septembre 1645 jusques à l'année 1663, temps auquel le Roy ordonna, pour des raisons d'Etat, que tous les supérieurs de tous les ordres fussent français, et que leurs couvents ne dépendissent plus de la province de Catalogne, mais de celle de Languedoc, ce qui fut exécuté ladite année 1663.

Le 25e de may 1674, les Pères Capucins de Languedoc furent encore obligés de quitter Elne, à cause que le couvent fut entièrement démoli par l'ordre de M. de Schombert, général des troupes du Roy dans le Roussillon. (*L'ordre du maréchal est du 24 may 1674*). Le reste du couvent qu'on avait destiné à mettre le fourrage pour les troupes, feut brûlé, le feu ayant pris au fourrage, pendant notre absence, qui feut près de 35 années.

En 1704, nous fumes forcés de retourner à Elne par les prières des habitants, nous représentant les besoins qu'ils avaient de nous, et l'on nous plaça, par deffaut de couvent et de l'église entièrement abattue, dans l'hopital, jusqu'à ce que, par la charité du peuple, nous eussions fait relever le couvent et l'église.

En 1712, nous prîmes possession du couvent, où l'on avait fait bâtir 8 chambres pour l'habitation des religieux, et formé une petite chapelle au bas du couvent pour pouvoir dire la messe jusqu'à ce que l'église feut achevée ; cependant, depuis 1712, on travaille à remettre ledit couvent et ladite église ; mais la charité des fidelles s'ettant tellement ralentie qu'il est impossible de pouvoir finir ledit travail, je viens supplier votre Eminence de nous faire aider de quelque secours.... Je crois que 2000 livres suffiraient pour finir la maison de Dieu et loger les pauvres religieux. A Elne, ce 9 octobre 1729.

Fr. Léon de Pézénas,

Prêtre capucin et gardien.

La langue catalane populaire

en Roussillon

SUITE

b) Conversation d'enfants

LE TECH. Entendu à la sortie de l'école :

— Venes, Jep ?
— Anhont ?
— A doctrina. (1)
— No, hi vull pas anar ! Ja en sé próu. Val millor que vinguis ambe jo cap al serrat. Nos farem á la clic.
— Això no que m'hi faré pas ambe tu. Ets massa embolicayre. (2)
— Torna-ho dire, si goses !
— Si, si ! Tots els nins d'estudi ho saben.
— Mentider ! mès que mentider !
— Ja veuras, ho vull dire al meu pare.
— Y jo ho diré á la meua mare y al mestre també.
(Communiqué par M. Gineste, instituteur à Rivesaltes.)

c) Sermons

SORÈDE. — Fragment d'un « Panégirich de sant Assiscle y santa Victoria » par M. l'abbé Vilar.

Eritis odio omnibus hominibus propter nomen meum et capillus de capite vestro non peribit. (Saint Luc, 21.)

Carissims germans,

Sereu abhorrits de tots los homes per causa del meu nom y no se perdra ni un cabell de vostre cap.

Que diferentes y oposades son entre elles les vistes de Deu y

(1) Pr. dutrina. — (2) Brouillon, chicaneur.

dels homes carnals ; les maximes del Evangeli y les del mon ; la prudencia que dicta nostra sagrada religió, de la que governa los mondans. Aquestos, los fills de Egipte, tenint llur cor y los ulls enterament estacats á la terra, no consideran, no desitjan, no aprecian los bens del Cel, no cantan en lo catalogo dels que preconisan per ditxosos, sinó aquells que llibrament se passejan per los prats de la riquesa y delicies de la terra, que satisfan totes les concupicencies, que regalan tots los apetits y no senten ombra de pena ni dolor. Oh ! si ! desenganyauvos, deixebles y esclaus del mon ; esta terre que te enfelisat vostre cor, es ingrata, sentireu lo dolor de ses espines, es un desterro plé de cadenes mès pesades que 'l plom, es una figura, una ombra que passa, y no passaran aixis les terribles amargures que esperan sos amadors.

Al contrari, Jesus-Christ no canonisa per ditxosos sinó los que ploran, los que pateixen persecució per la justicia, los pobres d'esperit, los que son calumniats y malehits del mon, los que prodigan assi baix fins llurs ánimes per les retrobar en lo cel, los que viuen com crucificats ab ell per ressuscitar triomfants ab ell. Eix froment abscondit y molt baix en la terra es lo que se multiplica en lo regne de Deu, eixes pedres vives fabricades á grans cops de martells, torments y penes son les que perpetualment resplendiran en lo edifici de la celestial Jerusalem.

Es entre aquestos que jo contempli y admiri los nostres invincibles mártirs sant Assiscle y sa germana santa Victoria, honor de la religió católica, que avuy, segons vostre piadós costum, Parroquia ditxosa de Sorèda, venereu d'un culte especial...

Le catalan du Vallespir, comme on vient de le voir, est plus pur que celui du Roussillon et du Conflent. Le Vallespir, le Haut-Vallespir surtout, est, avec la Cerdagne, la région où le catalan s'est le moins altéré.

Après ce beau sermon de M. l'abbé Vilar, nous allons citer encore le discours de M. l'abbé Bonafont prononcé à Saint-Marsal à l'occasion du baptême d'une cloche. On nous accusera peut-être d'entrer un peu trop dans le domaine de la littérature, mais tant pis ! Nous ne pouvons résister au désir de citer ce beau discours.

SAINT-MARSAL. — Discours de M. l'abbé Bonafont (1).

GRACIAS Y BENVINGUDA :

Al senyor canonge Vixeille, degá d'Arles ; à la corona de vint-y-dos sacerdots ; al padri y à la padrina ; al consell de Fábrica ; al senyor y à la senyora, Joseph Delmas de Bonnefoy ; à las vint-y-quatre minyonetas que cantáren : *Al mitx de la foscor...* ; al poble de Sant-Marsal.

La Campana

La campana, B.-G., es pas may estrangera à las nostras emocions. Del bressol à la tomba, ella se barreja a la vida humana per ne consacrar los plahers, per ne plorar los dolors, per ne recordar los debers. N'hom diría l'Angel de la Guardia que la Fe nos mostra al costat de cada home, guiant los seus passos, inspirant lo seu cor, se compartint las suas penas y las suas alegrias.

En entrant en aquest món, ella nos saluda amorosament y anuncía ab sos alegres trontolls un fill à la casa payral, un soldat à la pátria, un elegit per lo cel.

Recordeuvos, B.-G., lo dia indescuydable de la vostra primera comunió. Oh ! cóm enteniau be, à las horas, la veu de las campanas que repicavan de valent y que vos deyan que lo cel anava baixar sobre la terra ! Cóm lo vostre cor s'aixamplava, assedegat de la vinguda de Jesus !

Festas de la religió, festas dels pobles, nits de Nadal, dias solemnes de Corpus, hont sería vostra alegría sense aqueixa dolsa veu d'aram que uneix totas las ánimas dins una mateixa ardalesa, mateixos sentiments !

Pintarem ara aqueix encant dels recorts, aqueixa dolcesa de piadosos afectes que se descapdellan als bruigs de la campana ? Demanem al jove soldat que torna de l'armada ; demanem-li perqué lo seu cor va mès rabent, perqué los seus ulls humitejan de llágrimas, tan aviat com al mitx de las vostras fajosas y castanyeredas, al cim de la fumatera dels terrats, ell ha vist lo campanar que 'ls seus somnis li han tant de vegadas representat en los llarchs dias de l'absencia, y quan arriban à la sua orella lo trillejadis d'aqueixa campana que crenyía tant de no may mès ohir ! Ah ! es que à

(1) Nous respectons l'orthographe de l'auteur.

n'aqueix campanar havía ell demanat ombra pels jochs de la sua infancia ; es qu'aqueixa campana l'havía cridat à las llissons del seu Pastor, l'havía convidat à la santa Taula ; es qu'havía plorat ab ell al llit de mort del seu pare y gemegat sobre d'un clot hont se tancava la meytat de la sua vida !

Oh ! campana, retrunyen, retrunyen avuy encara al fonso, al bell fonso del meu cor de sacerdot y de fill, los ultims tochs ab losquals vares acompanyar al cementeri los que som estimat mès en aquesta vall de llágrimas ; mes aqueixos tochs endolats han fet pujar per ells al cel pregárias ardents que han segurament atudat las flamas del Purgatorí.

Dins una parróquia com la de Sant-Marsal ahont tot se passa en familia, hi ha dins l'any horas que escruixessen lo pobre cor humá. Un malalt es estés sobre del seu llit de dolors. Lo sacerdot arriva, portant lo pa dels Angels al que se'n va partir per l'eternitat. Aviat l'agonía se declara ; al mitx d'un silenci misteriós, res no s'óu que los sanglóts de la campana, y a las horas, quins sentiments de religió y d'espant s'obreixen un pas dins lo poble ! Lo pecador tremola ; ell se veu à la vora del infern ; mentres lo just, dins aqueix acte del poder de Deu que mana à la vida y à la mort, troba una fortalesa inconeguda per realsar la sua confiansa.

En aquest món, B.-G., n'hom pot naixer, viurer, sufrir y morir desamparats de tothom. Mireu al vostre entorn : n'hi ha que ramassan lo pa ab llágrimas de fel ; que senten la buydor dintre de l'ánima y l'anyorament dins lo cor ; que camínan perduts pels hi mancar una estela que guihi llurs passos, una veu amorosa que 'ls aconsoli en llurs desventuras ; lo caliu d'un amor ahont pugan se reviscolar y buydar llurs penas, quan lo gel dels desenganys de la terra los fá tremolar de fret. Desvariejant, ellos moren ; de corre-cuyta, una má foras tera tanca llurs ulls ; ningú pensa ab ells ; mes ohiu ? la campana plora y 'ls seus planys despertan dins lo poble un recort ; una llágrima 'ls hi será pas negada, y la caritat d'una pregária seguirá llur ánima devant del jutge soberá.

Mes, he pas encara dit tots los benfets de la campana. Ella conjura los temporals (1) y fá tornar seré lo cel ara de poch encara

(1) La voix suppliante de l'airain est impuissante à arrêter les phénomènes naturels. Les obstinés sonneurs de cloches, en temps d'orage, en ont fait bien des fois, hélas ! la triste expérience. L. P.

negre de nubols. Ella es la regla, la guia del habitant de campanya. Ella que marca lo temps y la diferencia dels dias feyners y de festas. Tres cops lo dia, nos recorda lo gran misteri d'un Deu vingut sobre la terra per la salvació dels homes. Es una centinella que vetlla nit y dia : que l'enemich se mostri, que se posi foch en una casa, ella jita lo crit de sometent per cridar totas las forsas sobre del lloch amenassat.

Dins un moment, per lo poder que'ns ha tant amistosament entregat lo senyor bisbe de Perpinyá, anem à batejar, à benehir, à consacrar, à donar una ánima, un nom à la nostra nova campana.

O Rosa de Sant-Marsal (1), fassi lo Cel que sian verdaderas las paraulas que portes ab tú escritas : « Ego Rosa, narrabo et annuntiabo, et populus Sancti Martialis exaudiet vocem meam. » Oh ! sí, canta las alabansas de Deu; anuncia las solemnitats religiosas; dígas al home, als sants dias de festa y feyners, que tinga pas los ulls acatats à la terra, mes qu'espie lo cel ; fes-li entendre que dins los seus treballs, las suas desditxas, las suas amarguras, ell s'exclame soviny : Encara un dia passat, encara un dia que me rapropa de la mort y del Deu que será per jo un Pare ó lo Jutge lo mès à crenyer : Fes que'l poble de Sant-Marsal escolte sempre la tua veu : *ut populus Sancti Martialis exaudiat vocem tuam.*

Ves, puja al campanar prop de ta vella germana, d'aqueixa germana que desde l'any 1616 escampilla, alegre, los seus sóns angélicals. Enmanlleva-li calcom de la sua veu: te dirá ellá, la devoció del Angel Delpás y dels senyors de Sant-Marsal que l'han assentada dins los ayres ; la Fé dels nostres passats ; l'ardalesa santa d'aquesta parróquia per lo que pertoca lo servey de Deu ; demanali com s'hi prenía la campana que remplassarás per fer dir als christians quan ohían los seus cants tant clars : « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus :* Es ab alegría que senti que me dihuen : Anem à la casa del nostre Deu. » Y totas dos, oh ! desperteu, desperteu l'indiferencia que gibra alguns cors ! Desperteu, desperteu en ells remordiments nóus y rosegadors afi qu'al igual del infant pródich, tornin prop de llur Pare y acabin santament llur vida.

Que'l teu padrí (2) y la tua padrina que tant generosament

(1) La padrina se deya la senyora Rosa Barnèdes.
(2) Lo padri era lo senyor Joseph Llense.

t'han donat una veu, que 'l Consell de Fábrica de Sant-Marsal que adorna ab bon zel l'iglesia que t'en vas à sobrepujar, qu'aqueixa blanca corona de vint-y-dos sacerdots que t'entornejan, que tots trobin en tú alegría, consolació y agrahiment.

Y per mí, oh ! tu que serás per jo com una filla espiritual, deixa fer meuas las paraulas qu'un chor de verges te cantarán dins un moment :

Sona, sona, ô campana,
En lo llarch de ma vida... (1)

mes que m'acompanyin dins lo cel ab totas las ánimas à n'a mi confiadas afi que, remat y pastor, no fem qu'una sola veu per alabar per sempre lo nostre Deu, per la gloria del qual mirarem de fer tot sobre d'aquesta terra. Així sia !

Le poète se revèle dans ce beau discours où se marient agréablement la simplicité et l'élégance du langage. Le sujet se prêtait d'ailleurs merveilleusement aux belles envolées. Aussi le Pastorellet n'a-t-il pas manqué l'occasion de faire admirer son véritable talent.

(A suivre) Louis Pastre.

Rondalla

LES TRES NINETES

Si n'eren tres ninetes
Tres eren tres.

Diu la mès gran de totas :
— Mare de Deu !
Si jo fos rica, rica,
Dels meus diners
M'en compraria joyes
D'or y d'argent.

— Jo, respón la mitjana,
Si jo 'n sigués,
Quin tip de menjar sucre
Mare de Deu ! —

Y diu la mès petita
De totas tres :
— Si jo fos rica, rica,
Tot pels pobrets.

Si n'eren tres ninetes
Tres eren tres.

J. Alcovero.

(Rondalles y Faules de cayent popular.)

(1) Eixa cantata, obra de Mossèn Llense y del Pastorellet fou acompanyada 'al piano per la senyora Joseph Delmas de Bonnefoy.

Botanique catalane

Noms catalans de plantes usités dans la région

(Suite)

CEP. — *Vitis vinifera.* L. Vigne porte-vin.

Arbrisseau bien connu dont les fruits servent à la fabrication du vin.

CEP. — *Boletus edulio.* Bull. Bolet ou cep comestible.

Un des meilleurs champignons comestibles des forêts.

CEP-FOLL. — *Boletus cyanescens.* Bull. Bolet violet.

Champignon vénéreux dont la pulpe blanche devient d'un bleu vert lorsqu'on la coupe.

CERFULL. — *Cerefolium sativum.* Bess. Cerfeuil cultivé.

Potagère stomachique. Calme l'inflammation de la peau et des yeux.

CIBADA. — *Avena sativa.* L. Avoine cultivée.

Nourriture des chevaux. Donne une tisane adoucissante et calmante.

CIRERER. — *Cerasus avium.* DC. Cerisier des oiseaux.

Fruits rafraîchissants. Les queues, en infusion, calment les catarrhes pulmonaires.

CIRERER DE LA MARE DE DEU. — *Cratægus Oxyacantha.* Aubépine commune.

Forme des haies ; bois dur. Les fruits sont astringents.

CIRERER SELVATGE. — *Cerasus acida.* Gœrtn. Cerisier aigre.

Fruits aigres servant à faire une confiture excellente pour l'estomac.

CIURO. — *Cicer arietinum.* L. Cicer pois-chiche.

Cultivé pour ses grains mangés après dessication.

CLAVELLINER SELVATGE. — *Dianthus proliferus.* L. Œillet prolifère.

Les fleurs, petites, sont semblables à celles des œillets des jardins.

CODONYER. — *Cydonia vulgaris*. Cognassier commun.

Fruits au goût agréable. Les pépins donnent un bon mucilage pour les inflammations.

COGOMBRE. — *Cucumis sativus*. L. Concombre cultivé.

Fruit comestible. La pulpe sert à faire un cosmétique et une pommade adoucissante.

COHA DE CAVALL.— *Equisetum ramosissimum*. Desf. Prêle rameuse.

Ressemble à une queue de cheval. Employée contre le pissement de sang du bétail.

COHA DE GUILLA.— *Vulpia myuros*. Gmel. Vulpin queue-de-rat.

Ressemble grossièrement à une queue de renard. Fourrage médiocre.

COL. — *Brassica sativa*. Clav. Chou cultivé.

Potagère rafraîchissante ; le suc est laxatif ; les feuilles cuites soulagent les points de côté.

COLXICH. — *Colchicum autumnale*. L. Colchique d'automne.

Vénéneuse. Bulbe employée contre les hémorrhoïdes, les verrues, la gale des animaux.

CONSOLDA. — *Symphytum tuberosum*. L. Consoude tubéreuse.

Les racines écrasées soudent les bords des coupures, guérissent les gerçures de la peau.

CORNELLER. — *Cornus sanguinea*. L. Cornouiller sanguin.

Arbuste à bois dur peu employé. Fruits indigestes.

CORRETJOLES. — *Convolvulus sepium*. L. Liseron des haies.

Attache les plantes comme avec des courroies. Purgative comme les *campanetes*.

CORRIOLETA.—*Agaricus prunulus*. Scop. Agaric mousseron.

Champignon comestible des prés, des talus, des lisières des bois.

COSCOLL. — *Angelica silvestris*. L. Angélique des bois.

Odorante. Les tiges, mangées en salade, sont très stomachiques.

CREXENS. — *Nasbortium officinale*. R. Bn. Cresson officinal.

Dépuratif du sang. Employé contre le scorbut, le rachitisme, la bronchite.

CUCUMELLA.— *Agaricus vaginatus*. Bull. Agaric à chapeau.

Champignon comestible des bois.

(*A suivre*) L. Conill.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Coleccion diplomatica.

Notre distingué confrère, M. Monsalvàtje, vient de publier chez Juan Bonet, libraire, Calle Mayor, 3, à Olot, le tome XV de la *Colección diplomática del Condado de Besalú,* un fort volume de 458 pages, véritable travail de bénédictin, comprenant une quantité de documents extraits en grande partie des Archives de la Couronne d'Aragon. Nos félicitations au vaillant « escorcollador. »

Ce nouveau volume, que nous avons à peine eu le temps de feuilleter, continue la série si intéressante et si érudite des publications historiques de l'auteur ; nous aurons l'occasion d'y revenir.

Revista vegetariana.

La *Lliga vegetariana de Catalunya* nous a fait parvenir son bulletin mensuel (avril, mai et juin). Cette revue illustrée s'occupe exclusivement de végétarisme.

Butlleti del Centre excursionista de Catalunya.

Très jolie revue, illustrée de photogravures d'une finesse irréprochable parmi lesquelles nous remarquons quelques vues de Nuria.

Bolleti del Diccionari.

Mossen Alcover y critique la « Gramática pedagógica de la llengua catalana d'en Joan Bardina, director de l'Escola de Mestres. »

Bulletin Pyrénéen.

Le numéro 68 (mars-avril) de ce bulletin contient le compte-rendu du Congrès de Perpignan par M. le Comte de St-Saud.

Bulletin de la section du Canigou.

Le numéro du 31 mars contient plusieurs articles relatifs au VIIIe Congrès de la Fédération des Sociétés Pyrénéistes.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 19 15 Juillet 1908.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

Metges y cirurgians

Els metges els-e cal pagar y ben pagar. Y, ben mirat, que voleu qu'hi sapiguin els metges de la vila amb els mals dels pagesos?

Desseguit vos parlen de begudes qu'amarguen com un fel, de purgues que vos escorreganten y de vesicatoris que vos s'emporten la pell... Y per mès desgracia vos parlen un francès tan recargolat!!

Ah! si eren els cirurgians d'anvantes? encara, encara. Aquells amb una sangria y un parell de pegats vos enllestien un malalt; enrahonaven com hom y, per paga, se contentaven d'un amarell de segle ó d'un xayet ben tendre. Hom n'era ben servits y may, amb ells, calia treure diners de la butxaca. Y, si els hi demanaveu de quin mal patia el malalt, al lloch d'anar cercar, com els metges saberuts del dia d'avuy, unes paraules que ningú no enten, vos responien ambe tota franquesa: « El fetge se li menja la frixa » ó « La sanch se li rabeja amb els nervis ».

La gent se moría, mes hom sabía com y perqué.

(E. Caseponce, *Contes Vallespirenchs.)*

NOMS OU PSEUDONYMES

des Candidats qui ont obtenu une note supérieure à la moyenne au dernier concours

UN VINYADERO	15 sur 20
EN PEPET	12 sur 20
LA GUIDETA, modiste	11 sur 20
EN GALDRICH	11 sur 20

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 1er août 1908.

Anthologie catalane

Une Anthologie n'est certes pas une chose facile à faire ; elle est d'autant plus difficile que les ouvrages à analyser sont plus rares. Mais M. Amade qui déjà, dans un volume précédemment publié : « Etudes de Littérature Méridionale » (1) a donné la mesure de son talent, a su vaincre cette difficulté, et son « Anthologie Catalane » qui paraît en ce moment (2) sera pour les amis du Catalan et des Langues Romanes une véritable révélation.

M. Amade ne s'est occupé, pour cette fois, que des auteurs Roussillonnais qui ont écrit en catalan au dernier siècle. De plus, restreignant encore son champ d'étude aux poètes, il a, après une courte notice biographique et bibliographique sur chacun d'eux : Courtais, Talrich, Bonafont, Boher, Jofre, Saisset, Boixéda, Delpont, etc., donné un choix de leurs meilleurs morceaux avec, en regard, pour les profanes, la traduction littérale.

L'anthologie proprement dite est précédée d'une magistrale introduction dans laquelle l'auteur, inspiré par son amour profond pour la langue « payral », manifeste son admiration pour ces contemporains presque, qui ont participé à la renaissance catalane dans notre petite patrie, et explique en même temps son but, ses aspirations, ses désirs.

C'est un court fragment de cette introduction que nous publions aujourd'hui. Elle aurait mérité d'être publiée

(1) Toulouse, Edouard Privat, 1907.

(2) Perpignan, J. Comet, 8, rue Saint-Dominique.

in extenso dans la *Revue Catalane* mais elle est trop longue.

Il nous suffira de l'avoir signalée pour que chacun veuille se procurer l'ouvrage de M. Amade, ouvrage qui est le premier de la série d'une bibliothèque catalane que son auteur vient de fonder. E. Vergès de Ricaudy.

INTRODUCTION

Quand nous avons manifesté l'intention de consacrer le premier volume de notre *Anthologie catalane* aux poètes roussillonnais, on nous a demandé s'il était possible de tirer de leurs œuvres une matière suffisante aussi bien comme qualité que comme quantité. Certes, la poésie catalane n'a pas trouvé dans le Roussillon le même développement que dans la Catalogne espagnole ; et qui donc s'en étonnerait ? Mais si les conditions où s'est réalisée et se réalise encore notre poésie, si la grande importance prise chez nous par le français, si les préjugés, le dédain et l'oubli dont est de plus en plus victime, dans certaines classes de la société, le catalan du Roussillon, n'ont pas permis et ne permettent pas à cette poésie de franchir certaines limites, comment nier cependant que, dans les limites mêmes où elle se voit jusqu'ici contenue, elle soit parvenue déjà à des résultats fort remarquables, et d'autant plus remarquables à vrai dire qu'il lui était plus malaisé d'y parvenir ? Si nous n'avons jamais eu un Balaguer ou un Verdaguer, si nous n'avons pas aujourd'hui non plus un Mossen Costa, nous trouvons cependant parmi ceux qui ont eu le courage et le mérite de cultiver la poésie dans nos régions quelques hommes d'un talent peu commun dont le nom est à retenir et dont certaines œuvres mériteraient même une des meilleures places dans quelque anthologie générale des poètes catalans.

En ce qui concerne la poésie roussillonnaise, deux anthologies au moins avaient été publiées avant la nôtre : la *Garbera catalana* de Lo Pastorellet de la Vall d'Arles (1884), et les *Flors rossellonesses* de Jules Delpont (1899-1902). Mais, si ces deux recueils, qui jouèrent leur rôle, certes, et vinrent à leur heure — le premier surtout — représentent deux louables tentatives, ce ne sont encore, il faut bien le dire, que des essais. Depuis la publication du premier, des œuvres nouvelles ont paru, le mouvement a pris

plus d'extension ; le second enregistre déjà des productions plus encourageantes et laisse soupçonner un fonds assez abondant. Il était possible maintenant et il devenait même nécessaire de faire de plus longs et plus nombreux extraits, de donner à la matière plus d'ampleur et aussi des bases plus solides. Mais il fallait introduire quelque ordre dans ce choix, ranger les pièces par auteurs afin d'obtenir plus de clarté, exclure les poètes de la Catalogne espagnole auxquels ces deux recueils avaient accordé une certaine place, ne pas mêler la poésie populaire à la poésie artistique, le genre bouffon au genre sérieux, ou encore la prose au vers, comme il avait été fait. Ce n'est pas tout ; il fallait encore que le lecteur pût se former une idée du vieux théâtre catalan, aujourd'hui si peu connu, et eût à sa disposition une bibliographie aussi complète que possible non seulement des œuvres diverses de la poésie catalane en Roussillon, mais des études ou des articles qu'elles avaient pu susciter.

Nous tenions enfin à joindre au texte catalan une traduction française ; et cela, aussi bien pour mettre à la portée des étrangers les poètes du Roussillon que pour aider nos compatriotes eux-mêmes dans l'intelligence de ce texte, leur rappelant certaines expressions qu'ils pourraient avoir oubliées, et les encourageant ainsi à mieux connaître leur propre langue. Ce n'est pas, cependant, que notre traduction doive satisfaire tout le monde. Ceux qui y chercheraient, par exemple, une élégance et une correction soutenues, seraient bien vite désillusionnés ; de même, nous n'avons pas eu la prétention de rendre toutes les nuances de ces vers. Nous nous sommes efforcé d'être aussi exact que possible, sans trop faire violence à la langue française. C'est une traduction littérale qui ne se propose point d'embellir le texte, mais simplement de le respecter. Malgré tous nos efforts et les nombreuses garanties dont nous nous sommes entouré, nous sentons bien qu'elle lui est parfois inférieure : le catalan, resté langue populaire, offre de sérieuses difficultés au point de vue de la traduction. Mais certaines gaucheries, telles platitudes, l'incohérence de quelques passages, viennent peut-être moins du traducteur que des auteurs eux-mêmes. Tout compte fait, nous avons l'espoir qu'avec ses imperfections notre traduction pourra rendre cependant quelques services.

En entreprenant la publication de cette anthologie, il eût fallu songer peut-être en premier lieu à la poésie populaire ? N'est-elle pas, en effet, la première dans le temps ; et, même alors que ce qui nous en reste encore ne représente le type primitif que d'une manière assez incomplète et sous une forme probablement très corrompue, les caractères de cette poésie, sa fraîcheur et sa simplicité, son expression naïve et sincère, la spontanéité des sentiments qu'elle traduit, ne la recommandaient-elle pas avant toute chose pour un choix pareil ? C'est donc à elle que nous aurions dû consacrer le premier volume de cette collection. Mais en ne le faisant pas, nous avons obéi à des considérations que le lecteur comprendra sans aucune peine.

Nous voulions tout d'abord montrer aux Roussillonnais, qui n'ont guère à ce sujet que des idées fausses ou insuffisantes, et même au reste du public étranger à notre province, qu'il a existé, qu'il existe encore chez nous une poésie ; que la langue catalane employée dans le Roussillon pouvait servir de véhicule aux plus belles idées comme aux plus purs sentiments ; que cette langue était, en même temps que pittoresque et sonore, assez riche et assez souple pour devenir une langue littéraire. On verra plus bas comme nous envisageons personnellement cette question, d'apparence assez complexe, et quelle devrait être selon nous la tâche des poètes nouveaux.

Nous voulions, d'autre part, offrir à ces Roussillonnais un recueil de lecture agréable, qu'ils pussent feuilleter aux heures de loisir, soit qu'éloignés de leur petite patrie ils voulussent reprendre contact avec l'âme roussillonnaise et réchauffer la leur à ce foyer réconfortant, — soit qu'ayant le bonheur de jouir des paysages roussillonnais ils sentissent le besoin d'entendre chanter en une langue familière tout ce qu'ils éprouvent devant eux, les joies ou les douleurs de la vie, et les idéales consolations. On a déjà montré, par d'excellentes raisons, comment le catalan pourrait, si on savait bien l'employer, rendre les plus précieux services pour l'enseignement de la langue française (1). Pourquoi dans nos familles la poésie catalane ne jouerait-elle pas un rôle plus important encore ? Est-ce que la lecture et la récitation des œuvres de

(1) Louis Pastre : *Le catalan à l'école* (*Revue catalane*, nos des 15 janvier, 15 février et 15 mars 1907).

nos meilleurs poètes risqueraient d'affaiblir chez nos enfants le sentiment de la plus grande patrie, et de leur faire oublier plus tard leurs devoirs de citoyens français ? Qui donc oserait le soutenir ?

Nous ne voyons pas au contraire aujourd'hui de plus sûr moyen pour combattre certaines inquiétudes de l'âme française contemporaine que de cultiver avec soin dans chaque province chez les jeunes générations, l'amour de la terre natale et de l'idiome local. Il n'est pas à nos yeux de base plus solide pour le développement harmonieux de notre pensée, pour une saine direction de notre vie sentimentale. Oui, nous sommes bien convaincus qu'en apprenant à nos enfants roussillonnais à lire et réciter de beaux vers catalans où sont célébrés tour à tour, non pas seulement notre ciel pur, nos fraîches montagnes, notre mer mélodieuse, nos plaines et nos vallées verdoyantes, mais les grandeurs du cœur humain qui bat dans la poitrine de tout Catalan, nous leur apprendrons par là même à comprendre et à aimer plus profondément, plus fidèlement, ce ciel et ces montagnes, cette mer, ces plaines et ces vallées, mais nous leur apprendrons aussi à trouver dans cet amour de choses tangibles, qu'un idéal sans cesse embellit, et dans ces élans généreux de l'âme catalane devant toutes les réalités, l'un des remèdes les plus efficaces aux monotonies, aux laideurs et aux tristesses de l'existence.

C'est, on le voit, un but éminemment moral que nous poursuivons, tout autant qu'un but artistique et littéraire ; et, si nous avons, hélas ! quelque scepticisme sur l'empressement de nos compatriotes à suivre de pareils conseils, nous ne saurions douter un seul instant de la bonté du remède...

Tout cela, nous étions résolus à le faire sans aucun retard ; car, à la vérité, l'heure ne nous sembla jamais plus propice. Nous devions profiter, pour mieux atteindre notre but, de ce réveil de l'âme roussillonnaise que nous annoncent déjà quelques signes certains, encourager dans le Roussillon ce mouvement littéraire catalan qui commence à s'y dessiner à nouveau. Nous devions proposer aux derniers venus à la fois des modèles et un enseignement : des modèles, parce que, dans notre recueil, à côté de pièces de valeur moyenne, il y en aurait de vraiment remarqua-

bles comme forme et comme pensée ; un enseignement, parce que nous espérions que la lecture attentive de ces œuvres et aussi nos observations en ce qui touche par exemple le vocabulaire et la langue poétique, les aideraient à comprendre assez clairement les erreurs de quelques-uns de leurs devanciers...

Jean Amade.

Fête littéraire à Carcassonne

A l'occasion de l'inauguration à Carcassonne du buste d'Achille Mir, l'*Escolo Audenco* organise une grande fête littéraire dont voici le programme :

1° 10 heures du matin, inauguration du buste d'Achille Mir au Square Gambetta.
2° Midi, banquet félibréen.
3° 1 h. 1/2, séance littéraire. Distribution des récompenses aux lauréats du concours de l'*Escolo Audenco*.
4° 5 heures, représentation de la *Fille de Roland* au théâtre de la Nature de la Cité de Carcassonne.
5° 9 heures, embrasement de la Cité, spectacle merveilleux et unique au monde.

NOS HOTES

Nous avons eu, le mois dernier, l'agréable visite de notre confrère M. Jean Badóa *(En Joan de la Sanya,* pour ses amis), un roussillonnais de la Salanque, habitant Paris.

L'auteur de *Ma Terra* et *Rialles* a bien voulu nous promettre quelqu'une de ses poésies pour la *Revue Catalane.* Está bé !

Il est venu aussi, à Perpignan, le jeune tarragoni En Joan Tarafa ; cet enthousiaste catalaniste a soumis à nos bibliophiles le specimen typographique de la *Cronica del rey En Jaume,* dont une luxueuse édition est en projet à Tarragone.

AMOR

Que diu l'abella á la rosa
Per qu'ab pler
Un gros bès, la flor hermosa
S' deixi fer ?
Que diu á les campanetes
Del jardí
Lo papelló, ab ses aletes
De satí ?
Que diu á la riereta,
Tot volant,
Aqueixa dimoseleta
Zumzejant ?
Que diu, la nit, á l'estrella
El rossinyol,
Xiulant sempre sa cantarella,
Planyvol ?
Que diu al sol la cigala,
Fent xiu-xiu ?
Y l'aucellet, quan escala
Vora 'l niu ?
Lo que diuhen eixos besos ?
Eixos cants ?
Diuhen l'AMOR, carinyosos,
Sens descans.

ALGÚ.

Pages choisies

Francesch Matheu pourrait être appelé le poète de la passion. Son œuvre entière est animée et comme soulevée par de grands sentiments : l'amour, la foi, le dévouement à la patrie. L'âme ardente de la Catalogne respire, en effet, dans tous ses vers. Voici, par exemple, pour donner une idée du grand talent de ce poète, un hymne chanté par les enfants des orphéons et des écoles de Barcelone lors d'une « fête nationale catalane » qui eut un certain retentissement.

HIMNE

cantat per tots els noys dels orfeons y escoles

De l'avuy ve 'l demà ;
som la llevor, (1) som el gra,
som la cullita que vindrà.

Som petits, petits, petits,
de l'alçada y de la pensa,
peró obrim els cinch sentits
à la vida que comença.
Som petits.
Ja veurèu quina ufanor (2)
quan els noys tornaràn homes ;
ja veureu quina ufanor ;
som petits com la llevor.

En el nostre cos de noys
hi ha una sang que fa bullida,
plena d'ansies y alegroys
que 'ns empeny cap à la vida.
Som petits.
Esbravantla (3) en jochs y cants,
creixerèm tots en bon' hora,
esbravantla en jochs y cants
serèm forts y serèm grans.

Per nodrirns l'enteniment
cercarèm el pa de l'aula (4) :
serà llum pel pensament
serà foch per la paraula.
Som petits.
Del cervell en la fornal
tota idea hi farà calda,
del cervell en la fornal
forjarèm nostre ideal.

(1) Semence. — (2) Beauté, splendeur. — (3) Répandre, dépenser. — (4) Classe, enseignement.

Obrirèm nostre esperit
que s'abeuri als quatre cayres (1)
ab clarors de l'infinit
y ab perfums de tots els ayres.
Som petits.
Y encendrèm la voluntat
ab la fe que tot ho aplana,
y encendrèm la voluntat
ab un clam de llibertat.

Som petits, petits, petits,
peró som una creixença,
una onada (2) de delits,
potsé una era que comença.
Som petits.
L'era nova que vindrà
l'era nova que s'acosta,
l'era nova que vindrà
del reyalme català.

De l'avuy vé 'l demà,
som la llevor, som el gra,
som la cullita que vindrà.

(Francesch Matheu.)

Pensament de tardor (3)

La tristesa de la tardor
Cobreix l'ánima d'un vel gris.
Sense sol y sens gójos crits,
Lo campestre es dins l'aflicció.

Els camps inmensos desflorits
Ens donen á tots l'amargor.
La tristesa de la tardor
Cobreix l'ánima d'un vel gris.

Lo vent fret, com una cremor,
Malmet, desafeyta 'l brancam,
Despuès escampilla 'l fullam
Y sempre canta, en sa remor,
La tristesa de la tardor.

Algú.

(1) Angles. — (2) Vague.
(3) Traduit de Maurice Gaillard avec autorisation spéciale de l'auteur.

Textes catalans

Bolet, notaire d'Elne. — 18 février 1395. *(Arch. Dép., Notule n° 685, couverture).*

Le Procureur Royal ayant réclamé le cens sur des vignes, situées à Argelès, et qui avaient été vendues comme étant en *franc-alleu,* les acquéreurs protestent contre leur venderesse et chargent le notaire Bolet de dresser acte de leur appel en garantie.

Celui-ci consigne d'abord, dans son préambule en latin, qu'il lui a été remis, pour en faire la notification : « Quamdam papiri cedulam istius seriei. »

« Davant la presencia de vos, Madona Guillerma, muler d'en Arnau Rog, d'Elna, quondam (1), constituyt en Arnau Vicens, del loch d'Argilers, diu e notifica a vos que, axi com vos ben sabets e no podets ignorar, vos avetz venuda al dit Tatzo alguna vinya laqual es al terme de Argilers en lo delmar (2) de Santa Maria d'Ultrera confrontada segons que en les cartes d'aquen (3) fetes se conten, per preu de XLI llibres Barceloneses de terno, laqual li avets venuda per alou franch... Hon (4), com l'onrat en P. Vidal Procurador Reyal des Comptats de Rossello he de Cerdanya haia convengut (5) lo dit Tatzo, mostrant per los capbreus del Senyor Rey que la dita vinya es de la masada d'en Vidal Calasill, condam, del dit loch, e fa de cens cascun any, en la festa de Nadal, vuyt diners, per laqual cosa lo dit Tatzo es estat forssat de reconexer la dita vinya e lo dit cens al Senyor Rey. Per tant vos requer en aquests scrits que en les dites coses vos deiats opposar e informar e ministrar deffensions al dit Tatzo per ques puxa excusar de la dita questio, so es que la dita vinya no sia de la dita masada (e) no sia tenguda al dit cens. En altra manera, protesta contre vos he vostres bens de la dita eviccio e de la menys valença de la dita vinya, laqual se enten de retenir del

(1) Défunt. — (2) Décimaire, territoire où se perçoit la dîme. — (3) De là, de cela. — (4) De là, c'est pourquoi (de : unde). — (5) Poursuivi.

preu de aquella... protestant aximatexs de tots dans, messions e interets fets e fasedors sostenguts e sostenidors per occasio de les causes damont dites. »

Le notaire fait la notification requise, et il insère à la suite la réponse suivante, qu'il reçoit, aussi par écrit.

« Diu e respon la dita Guillerma hesta en ver que ela ha venudes les dites vinyes... per fiu (1) franch alou, sens neguna servitut he carregament de cens ni de forischapi : He com los dits J. Garau (2) he Tatzo Vicens aien de fet, per lur volentat he propri motiu, censse neguna requesta d'aqui feta, ni apelada la dita Guillerma, laqual causa segons forma de dret fer se devia, carregades he sotsjugades ha servitut les dites vinyes, qui eren francs fius alous... sens negun strep (3) ni scriptura d'aqui feta segons forma de dret, per simple paraule del dit hon en Pe Vidal afermantse Procurador Real, la dita Guillerma no y pot als (4), cor (5) cascun pot fer a ssa gisa, ho sotsjugar so del seu, he de franch alou fer servitut : Per que, si han per lur ignorancia he altra calsevoll rao regonegudes en los capbreus del Senyor Rey les dites vinyes qui eren fiu franchs alous per la masada d'en Vidall Calasills, laqual causa nultemps no fo trobat sots carregament he servitut del dit cens, paguen : So cor lur ignorancia he negligencia ad ells se imputa, he non ad altre, ni per consequent d'aqui avant la dita Guillerma no deu esser ni es tenguda de neguna eviccio ni de menar lur questio. cor fora es del mig, per so cor (6) abans han regonegut los dits vuyt diners de cens, que no han intimat ni protestat a la dita dona Guillerma quels defeses del dit cens he se opposas a la dita questio a ells moguda sobre les dites vinyes per lo Procurador Riall.

Laqual resposta requer ladita Guillerma que sia mesa he incertada en la carta de la dita protestatio, per vos notari. »

(Suit la clôture de l'acte, en latin : Acta fuerunt hœc, etc.)

(1) Fief ? — (2) Autre acquéreur dans le même cas. — (3) Formalité judiciaire (strepitus). — (4) Autre chose, rien. — (5) Car. — (6) Parce que.

La langue catalane populaire

en Roussillon

SUITE

4° En Capcir

Pour bien faire comprendre à nos lecteurs la prononciation capcinoise nous avons dû adopter une orthographe particulière.

C'est ainsi, par exemple, que nous écrivons *eu* pour *u* dans certains mots comme *eun, habiteuat, digueus,* etc. Il ne faut pas confondre, en effet, cet *u* capcinois, qui se prononce comme *eu* français, avec le *u* catalan qui se prononce comme *u* allemand.

Nous écrivons de même *iu* pour *jo, uo* pour *si,* etc. Quand les *o* sont sourds nous les représentons par le son *u* catalan. Enfin nous écrivons les finales en *as* quand cela est nécessaire.

a) Criées publiques

LES ANGLES. — (Crieur public : M. Buscail Pierre).

3 Janvier 1907. — Dimengi á deu huras de matí raeuniú generala á la mairie de tuts lus membres de la sucietat.

26 Février 1907. — Meussieu le maire vus fa avertir que'l parceptu sera á la mairie dijous de nou huras de mati á unze huras per crubar las tallas e lus rôles.

25 Août 1907. — Qui vulgui crumpar rims, figas, tumatas e anciam anèu á la plaça que hi ha'l marxant.

17 Octobre 1907. — Demá 'l matí á set huras que tuthom se trapi á la mairie per penre lu billet de la Cupa del Sanascal.

7 Novembre 1907. — Qui hagi trubat eunas ascadenas que'ls he turni al Ribellat que'ls hi dara calcom de trobas.

8 Septembre 1907. — La jeunesse que vol fer partida de la meusica de Sant Miquel que se trapi á nit al café del Marlat.

(Communiqué par M. Taja, instituteur aux Angles).

MATEMALE. — (Crieur public : M. X...)

16 Décembre 1907. — Qui vulgui crumpar vi que vagin de seguit á la plaça, que'l marxant se'n vol anar. Abaratará (1) ambe trufas e cibada.

— Demá el preceptu sera aqui de nóu huras e mitja á unze per crubar las tallas e els rolles.

— Tuts lus qu'han pas feyt las jurnadas de prestaciu se tenen de trubar demá á set huras al pont de la Mulina ambe l'axada (2) e la pala, per (3) l'ordre del Maire.

— Qualsevulgui que hagi trubat eunas ascadenas del pont de la Mulina á la Plaça que'ls he turnin al Lluis que'ls hi dunará calcom de trobas.

— Demá el capellá sera al Castell que benehirá lu bestiá que s'engegará (4) á la muntanya.

(Communiqué par M. Tolza, instituteur à Matemale).

b) Conversation d'enfants

LES ANGLES, 7 décembre 1907. — A la sortie de l'école, deux enfants, deux frères, s'amusent devant la porte de la maison de leurs parents :

— Quan de cascarinas tenes, Asídru (5) ?
— Teni (6) dutse cascarinas e tres cristallas.
— Veyam, juguèm. Tira per qui va primer.
— Sun primer e tu ets darrer. Plaça-te, Jaume.
— Aqui.
— Ay !... te sun anat ben aprop.
— Quin clusc que te vull sacutre (7).
— Mancat ! es á íu (8). Ets mort.
— Vull la ravenja : uo ! (9). Plaça-te.
— Aqui. Si me manques, íu te mancaré pas.

(1) Il échangera. — (2) Hoyau. — (3) Pr. : pa. — (4) *engegar* signifie *délier, détacher, lancer, pousser.* Ici il faut entendre : le bétail qui *sera conduit, dirigé vers* la montagne.

(5) Asídru pour Isídro. — (6) *Teni*, pour *tinch*, est un mot languedocien. — (7) Sacútre signifie donner. — (8) Cette corruption de *jo* est due au voisinage du Languedoc. — (9) En Capcir, on dit *uo* pour dire *oui*.

— Croc ! Hi ets ! Turnemhi.
— Sentes pas la mamá que'ns he crida ?
Cuyta, currim ! Ens hi farem amprès.
(Communiqué par M. Taja, instituteur aux Angles).

c) Sermon

LES ANGLES. — Extrait d'un sermon de M. l'abbé Soubielle.

Lu sembrayre que sall per sembrar lu síu grá es Jéseus-Christ. Mes d'ahunt es sallit, diu Sant Juan Chrysostôme, aquell que es present pertut e que rempleix tut ? Quan s'es aprupat de nusautris per la siba incarnaciu hu ha pas feyt, diu aquell payre, en passant d'eun endret á eun autre, mes en se fent home y en se randent visible á nusautris.

Cun lus nostres pecats nus empatxaben d'anar a Diu es vengueut ell mateix. Es vengueut, nu pas per perdre la terra qu'era cuberta de runces y d'espinas ; ni per peunir lus llaurayres que las habian dixadas creixer en négligent de la queultivar ; mes es vengueut per la llaurar ell mateix, per la rendre fertila e per hi sembrar la siba paraula cuma euna semença de virteut e de pietat...

(Communiqué par M. l'abbé Soubielle, curé des Angles).

Conte capcinois

Eun (1) cop hi havia eun home que venia de la llénya. Vetaqui que, en sallén del bosc, trapec (2) eun astrangé que cercava carioles (3) ; e quell meussieu (4) l'aspiec (5) cun si may nu havia vist digueus (6).

Lu pobre traballadu se revirec (7) alsuras (8) cap al síu gujat (9) que tenia lu pal de la mecanica e li diguec (10) : « Vesesis (11) aquell que se passéja, tandis que nusautris ens he cal fer de bunas farts de traballar ? Creguis pas que sigui hurus ; te penses billéu (12) qu'es sense cap d'ernye (13). Qui hu sab ? En tut cas li brataria pas las mibas terras pals sibis sóus. M'empatxerien pas de m'aneujar (14) e me farien murir deu anys mès aviat. Iu que sun habiteuat al traball de la terra sáurii pas que devenir si tenii pas res

(1) Pr. *un* comme en français. — (2) Il trouva. — (3) Mousserons. — (4) Pr. comme *monsieur* en français. — (5) Le regarda. — (6) Personne. — (7) Se retourna. — (8) Alors. — (9) Fils. — (10) Lui dit. — (11) Vois-tu. — (12) Peut-être. — (13) Aucun souci. — (14) M'ennuyer.

á fer. Miqui perqué te cunselli pas de quitar la terra ; state (1), al cuntrari á lláurar lus camps que te dixaré : aqui seulament seras hurus e cuntent cun pardal !... »

Sun pensat forcis cops en aquellas paraulas sallidas de la buca d'eun home que sap pas de lletra e veni á cunpenre que te rasu (2). Suviny val millu s'astar á siba casa qu'anar curre el mun.

Communiqué par M. l'abbé Pesqué, chancelier de l'Evêché de Perpignan).

Comme on vient de le voir par ces documents, le catalan du Capcir est très curieux. M. Sarrohiandy, professeur au lycée de Versailles, très connu dans les milieux catalanistes, en a fait, sur place, une étude approfondie qu'il a promis de publier dans la *Revue Catalane*. Nos lecteurs auront probablement bientôt le plaisir de lire ici même cette étude.

5 En Cerdagne

a) Criées publiques

LATOUR-DE-CAROL. — Crieur public : M. Fo dit Gil).

Veille de Pâques. — Avis al public : Per ordre del senyor Maire, per Pasques, los carrers que siguin ben nets, y cada festa es defés de tirar aygues brutes per les finestres. Qui no 's tindra pas amb aqueix ordre, el guarda-terra passara y els hi fara un procès-verbal.

Pertes. — Avis al public : Qui hagi trobat un porta moneda amb deu pessetes, de la rota fins á la plassa que 'l portin à meva casa que li daran calcom de trobes.

— Qui hagi trobat una clau que me la portin que li daran calcom de trobes.

Arrivée d'un marchand de primeurs. — Avis al public : Qui vulgui comprar rahims, figues, cireres y tota classa de fruyta que vagins á la plassa que hi trobaran lo marxant.

— Avis al public : Qui vulgui comprar alls, sebes, cols, carotes, tomates, pebrots y de tota classa d'hortaliça que vagins á la plassa que hi ha 'l marxant.

(1) Reste. — (2) Raison.

Toutes les semaines. — Avis al public : Qui vulgui comprar bacallá (1), savó, petrol, oli, sucre, que vagins á la remisa de ca 'l Pelegri que hi ha 'l marxant.

— Avis al public : Qui vulgui comprar cantis, plats, topins, escudelles, de totes classes de terrissa ó baratar (2) amb pellots y pells de llapins, á la plassa trobareu lo marxant.

Arrivée d'un acrobate ou d'artistes de passage. — Avis al public : á nit, a vuyt hores de nit, á la sala del baix de ca 'l Damia hi ha comedi, joc de mans y l'entrada : tres sóus los grossos y dos sóus los petits.

(Communiqué par Puig, instituteur à Latour-de-Carol).

SAILLAGOUSE. — Les criées publiques sont faites par un gamin d'une douzaine d'années et n'ont aucun cachet local : « Hortaliça á la plassa, peix á la plassa ». C'est tout.

(Communiqué par M. Badie, instituteur à Saillagouse).

b) Conversations d'enfants

LATOUR-DE-CAROL, 4 décembre 1907. — Dans la cour de l'école des garçons :

— Qui vol jogar ?
— Jo ! jo ! jo !
— An a que jogarem ?
— A salta-moltó (3), si vols.
— Fem la pedra !
— Tu pares.
— No, no, no, no !
— Si ! pela ! pela ! pela !
— No ! te dic. No ! Ho diré al mestre !
— Quem pot fer, si tu pares !

L'un des joueurs voyant arriver un camarade qui était absent en classe la veille :

« Ole ! Ole ! Que tal ?

(1) *Morue.* En Roussillon on dit *julisna*. — (2) *Baratar* signifie échanger. — (3) Saute-mouton.

— Bé, bé.
— Perqué no vas venir ahir á estudi (1) ?
— Estabi constipat (2). Que vareu fer á estudi ?
— Varen posar l'estufa (3) á les onze.

5 Décembre 1907. — Il neige.

— Noys ! com neva !
— Sera un nevas !
— Ja ho deya el pare á la vetllada : los galls canten, tendrem neu.
— Los nens de la montanya vendran pas á estudi.
— Ja t 'ho pots pensar...
— Ques quedin en cami com l'altre any !

Conversation entendue dans la salle de bal de Latour-de-Carol (entre un jeune homme et une demoiselle) :

— Que tal Francisqueta ! Com ho passes ?
— Bé, bé ! répond celle-ci avec froideur.
— Sembla que siguem renyits ?
— Si t 'ho sembla ho deu ser.
— Quem fas ballar la pólka ?
— No. Som compromesa (4).
— El Chótis ? (5)
— No pot ser. Balli am folanu (6).
— Vaja ! Que t'apreti (7), de no volguer ballar am mi ?
— Ja ho saps ! y no es menester d'hi tornar.

Un autre cavalier enlace la Francisqueta pendant que Don Joan mâchonne rageusement son cigare espagnol et roule des yeux féroces.

(Communiqué par M. Puig, instituteur à Latour-de-Carol).

(A suivre) Louis Pastre.

(1) Pr. : á studi. — (2) Enrhumé, courbaturé. — (3) Le poêle. — (4) Engagée. — (5) Schotisch. — (6) Un autre. — (7) *Apretar*, serrer.

Quelques poésies populaires catalanes à Alghero

Tout le monde voit combien il est intéressant, à plusieurs points de vue, de recueillir toute manifestation de l'âme populaire, qu'elle soit exprimée sous forme de chansons ou de proverbes, ou qu'il s'agisse de coutumes, de jeux, etc.

Cela a été très bien compris par les savants des nations les plus avancées, lesquels, dans des publications particulières ou périodiques, recueillirent, illustrèrent, confrontèrent tout ce qui est patrimoine du peuple.

Il serait inutile de mentionner aux lecteurs de la *Revue* les travaux déjà classiques de Pelay Briz, de Milá y Fontanals, de D. Francisco de S. Maspons y Labrós, qui explorèrent soigneusement et savamment le champ de la littérature populaire catalane ; j'aime seulement à citer ces noms insignes pour justifier en quelque manière ma prétention de soustraire un peu d'espace aux travaux, toujours importants, qui se publient dans notre *Revue*.

Mon intention est de présenter ici un petit recueil de poésies populaires d'Alghero, que je dois à la courtoisie de mon ami M. Jean Palomba, qui les recueillit chez quelques hommes du peuple de sa ville natale.

Alghero, comme l'on sait, est une oasis catalane dans l'île de Sardaigne. M. Eduart Toda, dans un livre qu'il consacra tout entier à cette ville, a parlé d'elle avec son habituelle érudition (1).

Dans cet ouvrage, l'auteur, avant de donner un résumé de l'histoire d'Alghero depuis ses origines jusqu'à nos jours, consacra un chapitre aux usages, à la langue du peuple alguerais, en reproduisant aussi quelques morceaux choisis des compositions populaires.

Toutefois, comme il ne put pas, pressé par d'autres occupations,

(1) Un poble catalá de Italia « L'Alguer », Barcelona 1888.

mener des recherches longues et minutieuses, son recueil de chants populaires n'est pas trop riche, et je crois que mon intention d'augmenter ledit recueil sera agréable aux lecteurs de la *Revue Catalane*.

En outre, la poésie populaire algueraise a une importance qui dépasse les limites du folk-lore exclusivement catalan. Il se rencontre, en effet, à Alghero, à cause des conditions tout à fait particulières de race et de situation de la ville, trois courants divers : le catalano-castillan, le sarde et l'italien commun ; par conséquent la matière algueraise est très précieuse pour les études comparées.

La première composition de notre recueil est la seule dont j'aie pu connaître le nom de l'auteur, et elle est due à un paysan illettré *Murgia Gaetano*. Elle a été écrite pour la perte d'un chat (gatorí) et est une véritable plainte mêlée d'imprécations. L'auteur, comme l'on peut voir par le développement de ses idées et aussi par l'exactitude métrique de la composition, possède une remarquable disposition à la poésie.

1. LU GATORI (1)

Qui s'ha robat lu meu gatorí
Lu trobin al carrer estirrigat,
Lu canáu li si posi lu bocí
D'aquellos que lu tenen amagat.

Ma sogra me l'havia regalat
P'estar en pau finsament a mori (r) (2)
Lu trobin al carrer estirrigat
Qui s'ha robat lu meu gatorí.

Qui s'ha robat lu meu animal
No pugui tendre repós en lloc
A pitancías vus fassín com la cal (3)
Pe mes troment vus gitín al foc.

Tot aixó que vus dic jo es poc
Ama (4) bé lu pogueu resenti (r)
Lu trobin al carrer estirrigat
Qui s'ha robat lu meu gatorí.

(1) Dans l'incertitude actuelle de la graphie catalane, je suis le système le plus commun dans les œuvres modernes.

(2) *r* final est muet en ce cas et dans les autres où on le trouvera entre parenthèses.

(3) Cat. carn. — (4) Cat. ab.

Qui s'ha robat lu gatorí meu
Que vagi pe lus litos gitant veu ;
Sigui canongie, sigui capellá
Lu gatorí meu lu pugui escaná.

La seconde poésie que nous offrons à nos lecteurs, et dont, comme pour toutes celles qui suivent, je n'ai pas réussi à savoir les noms d'auteurs, n'est pas aussi régulière au point de vue du schème métrique. Aussi bien que dans la plupart de la lyrique populaire de chaque nation le sujet est amoureux, mais nous n'avons pas ici, à mon avis, un travail tout à fait populaire. Il s'agit probablement d'une amplification littéraire sur une primitive chaîne populaire. La même chose se retrouve dans plusieurs chants qui courent parmi le peuple. Nous verrons aussi que d'autres poésies de notre petit recueil offrent les mêmes caractères et cela ne doit pas nous étonner : même à Alghero il doit être arrivé ce qui arriva dans le reste de la Sardaigne (et ailleurs) où, selon M. D'Ancona « sonosi tra loro confuse la poesia popolare e la poesia dialettale e il volgo ha fatto sua gloria delle rime vernacole dei dotti poeti » (1).

II

Una rosa hé vist l'altro maiti
Tota de llet y sanc pintirinada ;
Si no arribessi a me la colli (r)
Presto (2) la vida mia fora acabada.

Ni n'hé vist ni ne veuré (3)
Que giressi lu mond deu mil voltes ;
A una capella la voría pintá (r)
Pé la véra (4) almanco un'altra volta.

Es morta la sua companyona,
Lu sol ama la lluna raíos i dona,
Y dona raios pé l'encoroná (r)
Adíos regalate finsa demá (5).

(1) La poesia popolare italiana. Livorno, Giusti, 1906, page 365.
(2) Italianisme. Cat. lego.
(3) Ici il n'y a pas de rime. Ce mot a, peut-être, remplacé une autre forme qui, originairement, rimait avec *pintá*.
(4) Veure. Forme très usitée à Alghero.
(5) Cette strophe, comme le montre surtout le dernier vers, doit avoir appartenu à la poésie que nous publions au numéro VII.

Y pe t'encoronar ja te dona llumera
Que ses mes bella de la Pasqua de Nadal ; (1)
Quant ixis al carrér, tu palmavera,
Ne restan encantats finsa 'ls pardals.

Y de veure una cosa tanta bella
Ne restan encantadas les estrelles.

La troisième, quoiqu'il lui manque au moins un vers, est suffisamment bien conservée.

Parmi les vieux d'Alghero, quelqu'un peut-être se souviendra d'elle parfaitement, mais la femme qui la récita à M. Palomba ne réussit pas à la réciter entièrement.

Son caractère est plus populaire que celui des autres compositions, pour son allure générale et pour sa forme métrique.

III

Comare, mia comare,
De l'afeto meu in prova
Venc a vus dar una nova,
La mes bella y la mes bona
Particolar a la fadrina :
Sabeu que la mia Rosina
Ha trobat un bell marit,
Gracíos, bell y pulit
Que no hi es lo companyò.
No es vell y ni minyó
Qu'es jove de primé pel ;
L'assimitx a San Rafel
Qu'es pintat a la Mercet (2).
Camina mes presto ret
Ama bella compostura,
Blanc já es de natura
Assimija al Bambí
. . . . . .

(1) Ici il s'agit de la Noël, mais cela me fait souvenir du *Rispetto marchigiano* cité par M. D'Ancona, op. cit. p. 243 :

La Demeneca puo' quanne te veste,
Ecche la Pasqua chen tutte li feste;
La Demeneca puo' quanne t'adorne,
Ecche la Pasqua chen tutte li fronne.

(2) Une des églises d'Alghero.

Lu que porta Sant' Antoni.
Lu cap com un' angioni
Lus cabells arrufurats
Y já vóran pentinats
Ama pintes de or.
— Deh ! comare jo tenc por
Sol que l'aria l'estropigui
Presto Rosína s'estigui
Viuda sensa sogeció ;
Que jove de primé pel
No es vell y ni minyó.

Cette seconde partie, à partir du 23e vers jusqu'à la fin, qui paraît être la réponse de la seconde *comare,* doit être incomplète. Cependant je n'ai pas pu en avoir une rédaction plus longue, quoique M. Palomba, sur ma prière, ait obtenu une seconde récitation de sa vieille compatriote.

La composition suivante est un dialogue entre le galant et l'amoureuse, genre très commun dans la lyrique populaire.

Nous en avons deux versions : l'une plus régulière mais plus courte est publiée par M. Toda (1), l'autre, moins parfaite, est, cependant, plus longue.

Afin que les lecteurs puissent en faire la comparaison nous reproduirons ici les deux versions.

Voici le texte de M. Toda :

— Ay lo meu cor
del babu y de la mama jo tinch pór.
— No tingas por coloma,
que so 'lleuger y porto alas de ploma
— Vina a hora feriada
que no nos vegi llengua mal parlada.
— A l'hora que vindré
ja trobaré adormit tot lo carré.

Ecco ora quella della nostra raccolta :
— Oy lu meu cor !
Del babu y de la mama jo tenc por.
— No tenguis por coloma,
Que ses lleugera y tens alas de ploma.

(1) Op. cit., page 33.

No tenguis por coloma,
Que so a la tua porta musicant.
Tants abrucius de poma
A l'apusento t'estas aixecant
Si vols a te 'ls ensirí
No avisis a ningú sol que a mí.
— A tu avisaré
Que ses capás y me 'ls ensiris bé.
A hora feriada
Que no s'abigi (1) calqui llengua mala.

Même l'hymne suivant est d'un caractère certainement populaire, et il fut probablement composé pour célébrer la Vierge qui, sous le nom de *Madona de Vaivelt*, est vénérée, dans une petite église à six kilomètres de la ville, au milieu d'une vallée solitaire et verdoyante.

C'est une composition peu régulière au point de vue de la métrique et de la syntaxe.

V. LA REYNA UNIVERSAL

En lu cel y en la terra
Seu la dilicada gloria,
Seu sempre la vitoria
Contra les batalles güerra ; (1)
La tua virtut en la terra
Forsa de candida armada,
La Reyna universal
Ses Maria Imacolada.

Seu del fiero serpent
Lu Rey lu cap li ha esquixat,
Lu bon Deu t 'ha colocat
En un trono eminent ;
Ses del sol mes resplendent,
De lus angiols sublimada,
La Reyna universal
Ses Maria Imacolada.

(1) Sardisme correspondant au cat. *adonarse*. Voir à ce propos le volume des Actes du Congrès de Barcelona, p. 177.

(1) Variante : Contra l'usbell guerra.

Tu concepida ses plena
De gracies y de virtut ;
De la divina salut
Sola com un 'eroina
Sensa culpa y sensa pena
Esénta de la cadéna
Del Vaidé la fabricada (1)
La Reyna universal
Ses Maria Imacolada (2),

Seu del Pare Criador
La criatura seu mes rara,
Sempre vergine (3) y la mare
Seu del Fill Redemptor :
De l'Espirit Sant la cara
Esposa bella y sagrada,
La Reyna Universal,
Ses Maria Imacolada.

En parfaite antithèse avec la précédente est la poésie suivante. En effet, tandis que dans la première on célèbre pieuseusement les gloires de la Vierge, dans celle qui suit il y a beaucoup d'allusions obscènes quoique cachées sous de fausses apparences.

On peut dire donc que dans ce petit recueil de poésies sont représentés tous les genres de lyrique populaire ou *semi-populaire*. J'ai dit semi-populaire, parce qu'il me semble que, même ici, nous nous trouvons en présence d'un autre cas de production littéraire qui est ensuite devenue domaine du peuple.

Il est facile, en effet, de voir les vestiges d'élaboration savante, même à travers les incorrections dues au remaniement auquel a été exposé notre poésie dans son passage de bouche en bouche.

VI. AL GIARDI NOU

Al giardí nou han pintat les estrelles
Pe quant voran fer festes y alegries ;
Tot es enguiriat de roses belles

(1) Vaidé, abréviation de Vaivelt-Valvert.

(2) Cette strophe contient un vers de plus que les autres, et elle n'offre pas une parfai régularité de rime entre les vers I et IVe.

(3) Italianisme : cat. verge.

Y violetes de cada genía.
Així les fades y acurrin arreu
Un giardí de espasso i de recreo ;
Així les fades y acurrin a vols
Cantant en pari ama lus rossinyols.
Sirena colorida y desitjosa,
Que abita en aqueix giardí,
Si fossim sols ama la giardinera
Mus mangirariem tota la sirera.
Qui entra en aqueix giardí,
Ne fa la gana
Lu sol hi balla com la Palmavera
A mitj e mitj hi ha una fontana ;
Salta d'aquellos abres de sirera
Que hi ha una pastera a mitj a mitj.
Algua bona beguda en desitj
Algua bona passada en canal
Salta d'aquelles venes cristallines
En-allí fánen musicas lus pardals
Hont se hi apentan dámes y reynes.
Jo seré l'anima de totes les fadrines
Com una badessa al monasti ;
Jo seré lu gall y elles les gallines
Que totes estarien ama mí.
Un giardí així ben assegurat
Am parets de or es ben tancat.

La chanson intitulée : *Adios regálate* est très importante à plusieurs points du vue. On doit certainement y voir la main d'un poète savant, soit pour la régularité des rimes et des vers — (ceux qui ne sont pas précisément correspondants au schème, auront été, comme il arrive souvent, endommagés par le peuple) — soit pour l'artifice qu'on y rencontre.

En effet, dans le cinquième vers de chaque strophe on trouve la rime à la moitié du vers et chaque strophe commence en répétant tout entier ou en partie l'avant-dernier vers du couplet précédent. De tout cela résulte une espèce de chanson continuée, qui est une forme de lyrique tout à fait littéraire. Un autre témoignage qui appuie notre conviction à propos de l'origine littéraire de cette poésie est fourni par la longueur de la composition.

(*A suivre*)

Un précis de Grammaire Catalane à l'usage des Roussillonnais

Nous apprenons que M. Py-Oliver, libraire à Perpignan, et membre de la Société d'Etudes Catalanes, se propose de publier par souscription un « Précis de Grammaire Catalane à l'usage des Roussillonnais ».

Nous ne saurions trop applaudir à cette heureuse initiative.

Tous ceux qui regrettent, et avec raison, de ne plus trouver la petite grammaire de Puiggari dans le commerce, seront enchantés de pouvoir, enfin, se procurer celle de M. Py-Oliver.

Les jeunes gens (filles et garçons) qui suivent nos concours mensuels seront également heureux d'avoir un guide sûr, qui jusqu'ici leur avait manqué.

La *Revue Catalane* regrettera de n'avoir pas été l'éditeur de ce petit ouvrage ; mais sans jalousie aucune, elle sera heureuse de contribuer à sa diffusion.

Elle se met, dès maintenant, à la disposition de ses lecteurs qui voudront y souscrire (1). Leur inscription en grand nombre sera un précieux encouragement pour son auteur : un anonyme, aussi membre de notre société, qui est un de nos plus fervents catalanistes.

E. Vergès de Ricaudy.

(1) Le prix de cet ouvrage est de 1 franc.

Société internationale de Dialectologie romane

Nous signalons à nos confrères la Société internationale de Dialectologie romane qui se propose d'assurer aux patois des pays romans la place importante qu'ils doivent occuper dans les recherches de linguistique.

S'adresser à M. Schædel, membre de la Société d'Etudes catalanes, professeur à l'Université de Halle, 43, Richard Wagnerstrasse (Allemagne).

Botanique catalane

Noms catalans de plantes usités dans la région

(Suite)

CUCURULLES DE LA MARE DE DEU. — *Dactyle glomerata.* L. Dactyle aggloméré.

Panicule à épillets en forme de petits bonnets. Fourrage médiocre.

CUCUT. — *Antirrhinum latifolium.* DC. Mûflier à larges feuilles.

Nuisible. Ce nom est aussi donné à la *primevère.*

DENT DE LLEO.— *Taraxacum officinale.* Web. Pissenlit officinal.

Les feuiles dentelées aiguës, mangées en salade, sont diurétiques et dépuratives.

DIDALERA. — *Digitalis lutea.* L. Digitale jaune.

Vénéneuse ; les fleurs ont l'apparence de dés à coudre. Feuilles régularisant la fonction du cœur.

DOLCETA.— *Valerianella olitoria.* Poll. Mâche potagère.

Les feuilles donnent une salade douce et rafraîchissante.

DONZELL. — *Artemisia Absinthium.* — L. Armoise absinthe.

Entre dans la composition de l'apéritif : l'absinthe. Feuilles vermifuges et fébrifuges.

EBOL. — *Sambucus Ebulus.* L. Sureau Yèble.

Toutes les parties de l'arbuste sont purgatives, diurétiques et sudorifiques.

FABA. — *Vicia Faba.* L. Fève cultivée.

Potagère. Grains nourrissants mais un peu indigestes.

FAIG. — *Fagus silvatica.* L. Hêtre des bois.

Ecorce fébrifuge. Fruits goûtés de la volaille. Bon bois de menuiserie.

FAJOL. — Voir *Blat negre.* Sarrasin.

FALGUERA.— *Polystichum Pilix-mas.* Roth. Polystic Fougère-mâle.

Racine employée contre les vers et le tœnia. Non général des fougères.

FANALETS. — Voir *Corretjoles*. Liseron des haies.

Les fleurs sont suspendues à la tige comme des fanaux servant à l'éclairage.

FARIGOLA. — *Thymus vulgaris*. L. Thym commun.

Odorante, excitante et apéritive ; elle éloigne les mites des étoffes.

FARRATGE. — *Trifolium incarnatum*. L. Trèfle incarnat ou du Roussillon.

Originaire du département. Bon fourrage à consommer vert et sur place.

FENOLL. — *Anethum fœniculum*. L. Aneth Fenouil.

Stimulante ; augmente la production du lait ; calme les coliques venteuses.

FENOLL DE BOU. — *Conium maculatum*. L. Ciguë tachetée.

Très vénéneuse. Les sommités vertes, écrasées en cataplasmes, chassent le lait.

FIGUERA.— *Ficus Carica*. L. Figuier commun.

Fruits savoureux et nutritifs. Sucre laiteux employé contre les cors et les verrues.

FIGUERA D'INDIA.— *Cactus Opuntia*. L. Cactus ou cierge raquette.

Fruits ressemblant à des figues ; les débarrasser de leurs poils irritants.

FORQUETES. — *Geranium Robertianum*. L. Geranium de Robert.

Fruits pointus comme les dents d'une fourchette. Feuilles guérissant les coupures.

FRÉXE. — *Fraxinus excelsior*. L. Frêne élevé.

Sève laxative ; écorce fébrifuge, feuilles purgatives et estimées du bétail.

FUMOSTERRA.— *Fumaria officinalis*. L. Fumeterre officinal.

A détruire dans les champs. Employée contre la jaunisse, la gale, les dartres.

GAHONS.— *Ononis procurrens*. Wallr. Ononis Arrête-bœuf.

Racine pour la gravelle. Nuisible dans les prés où elle blesse les animaux.

GARRONADA. — *Calendula arvensis* L. Souci des champs.

Emblème de l'infidélité. Fleurs sudorifiques et emménagogues.

GARULLA.— *Quercus coccifera.* L. Chêne au Kermès.

Feuilles ayant des galles rouges produites par un insecte.

GENSANA.— *Gentiana lutea.* L. Gentiane jaune.

Racine apéritive, tonique, fortifiante ; c'est le quinquina des pauvres.

GERSERA.— *Rubus Idœus.* L. Ronce framboisier.

Fruits nutritifs et laxatifs ; feuilles employées en gargarismes.

GINÉBRE.— *Juniperus communis.* L. Genévrier commun.

Baies aromatiques, digestives et diurétiques. Bois dur.

GINÉSTA.— *Sarothamnus scoparius.* Koch. Genêt à balai.

Feuilles diurétiques ; graines purgatives. Nourriture d'hiver pour le bétail.

GINESTROLA.— *Cantharellus cibarius.* Fr. Chanterelle comestible.

Champignon comestible. Se trouve dans les lieux couverts de genêts, les bois.

(A suivre.) L. Conill.

Jeux floraux de Cerdagne

La ville de Puigcerdá organise pour le 15 août prochain une fête littéraire à laquelle sont conviés les écrivains catalans roussillonais et languedociens.

Dans la liste des prix à accorder nous remarquons :

1° un volume richement illustré offert par notre confrère Monseigneur de Carsalade, évêque de Perpignan, au meilleur travail sur « les coutumes et traditions religieuses de la Cerdagne. »

2° une collection de livres sur la Cerdagne et le Roussillon offert par notre confrère M. Emmanuel Brousse, député des Pyrénées-Orientales, au meilleur chant sur « la Fraternité des peuples »

Nous avons également le plaisir de constater qu'une place a été réservée parmi les membres du jury à notre confrère M. Tresserre, mainteneur des Jeux floraux de Toulouse.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Papellones.

M. J. Plana y Dorca, le poète catalan bien connu, nous envoie ses « Papellones », recueil de sonnets originaux « sonets que ho semblen y sonets que no ho semblen. »

L'un de ces jolis sonnets intitulé *Símils* est dédié à notre ami M. Calmette, professeur à l'Université de Dijon. Le voici :

Sota un roure poderós,
Brolla, pura, una fontana,
Dins la verda filigrana
De l'herbey, tendre y xamós.

Un aucell, ben joguinós,
Se rabeja en l'aygua sana,
Que reflecta, sobirana,
L'esbeltesa del seu cos.

Es, el roura, la Natura
Que 'ns cobeja ab son halè ;

Com la font, que raja pura,
Es de l'ánima 'l sabè ;

Y l'aucell, la criatura
Que s'ajusta á son volê.

Papellones est en vente chez M. Fidel Giró, carrer de Valencia, 233, à Barcelona.

Recort dels Jochs florals de Barcelona.

A l'occasion du cinquantenaire des Jeux floraux de Barcelone, l'enthousiaste docteur Benet R. Barrios a fait éditer un album de cartes postales des plus artistiques. En voici les sujets :

Autographe du félibre Roumieux, composition de Padró. — Les sept fondateurs du félibrige. — Groupe de félibres, à Font-Segugne. — Escoltant calendau. — Portrait de Mistral. — La Coupo Santo. — Groupe de félibres à Montserrat (1868). — Portraits de Verdaguer (1865-1901). — Groupe de félibres à Mallorca (1887). — Groupe de félibres dans le cloître d'Elne (1883). — Mossen Verdaguer (1877). — Groupe de catalanistes (1883). — Groupe de Valencians du Rat-Penat (1907). — Cort d'amor

de Clémence Isaure. — En Milá y Fontanals. — En Joan Fastenrath. — Medalla dels Jochs florals de Barcelona. — Medalla dels Jochs florals de Tolosa. — Insignes du félibrige. — Segells dels Jochs florals. — Segells dels cinquantenaris.

La couverture de l'album porte cette inscription :

Si 't plauen aquestes fulles, guarda-les,
Si no, escampa-les ; mes no les llencis,
Son de l'arbre de la Patria.

(En vente, à 2 fr. 50 — Edition de luxe, 4 fr. 50).

Guilhem de Toloza *d'Antonin Perbosc*

Ce poème historique, en langue d'oc, a obtenu le prix Pujol (1500 fr.) aux Jeux floraux de Toulouse ; ce nous est une nouvelle occasion d'adresser à l'auteur les félicitations de ses amis les catalanistes du Roussillon.

La Terro d'Oc.

Nous lisons dans le numéro de mai de cette Revue un article de A. Bancal, extrait du *Manuel général de l'Instruction primaire*, et dont le titre « C'est la faute au patois » a attiré notre attention.

Nous en détachons ce qui suit :

« A l'école de M..., le maître a l'habitude de faire exécuter à ses élèves des traductions françaises littérales et littéraires de morceaux à leur portée écrits en langue romane. On se tromperait grandement si on croyait que cette méthode dispose les enfants à émailler leurs devoirs ordinaires de français d'expressions empruntées au parler local. C'est tout le contraire qui se produit et en voici une incontestable preuve. En comparant les notes de composition française au certificat d'études obtenues par les élèves de l'école de M... avec les notes données à leurs camarades du canton entier, on constate que, pour une période de dix ans, les premiers ont invariablement de 1 à 3 points de plus en moyenne que les seconds qui, eux, ne font pas de traduction. »

Bollleti del diccionari de la Llengua Catalana.

Dans le dernier numéro de ce Bulletin, deux articles copieux de Mossen Alcover : le premier sur la pronunciació llatina entre catalans le second sur Milá y Fontanals.

Nouvelles publications reçues.

El Palleter, periodic regionaliste carregat de sofre. Valencia, carrer de Baix, 10 y 12.

Terra Valenciana, publicació del centre regionaliste. Valencia, carrer de San Cristófol, 2.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 20 15 Août 1908.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

El ferrer de Figuères

El bon ferrer era tan recontent que ni solament sabia d'hont li venia el goig ; n'era ell mateix tot estranyat. També, calia veure quins refilets amb el porro ! Se feya puja'l ratjoli vermell nas amunt, entre les cilles y fins al cim del front amb uns xirriquets qu'haguesseu dit, ara el trilleig del rossinyol, y ara el murmureig de l'aygua que cau de la fresca font del bosch sus de les pedres del riu. Res que del veure fer donava ganes de beure un traguęt.

(E. Caseponce, *Contes Vallespirenchs.*)

NOMS OU PSEUDONYMES

des Candidats qui ont obtenu une note supérieure à la moyenne au dernier concours

Fernand LAMAYSOUETTE, élève au Collège....	14 sur 20
MIMI, élève aux Cours secondaires.....	13 sur 20
Ambroise MALAPLATE, élève au Collège.....	13 sur 20
LA GUIDETA, modiste.....	12 sur 20
Francesch RIBERA, de Barcelone.....	11 sur 20

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 1er septembre 1908.

L'Hort del Riberal

Je garde pour vous seule un amour immortel
ô beauté des jardins, indolente et suave !
(Comtesse Mathieu de Noailles : *L'Ombre des Jours*).

Es semblant á los del vehinatge. No hi há rengleres de rosers. No hi há un bassí d'aygua verdosa. Tan sols ma germaneta hi té lo seu jardí petitet, al recó, prop de la barraca, un jardí de violes y jonquilles nevades en hivern, de clavells y pensaments los mesos de primavera.

A un altre recó, ella, la fantasiosa, ha fet plantar un avellaner.

Es un hort de pagesos. S'hi críen monjetes tendres, á l'ombra dels presseguers que la tramontana vincla. Avans, tot lo llarch del caminet, hi havía una vora de xiprers. Ja l'han treta. Feya nosa als perers, posats á la filada, com los nins que van á estudi.

A l'altra banda, un canyís s'acata sota 'l feix d'una parra. Lo meu hort del riberal es com un hort de pagesos.

Lo veig per tercera vegada. La primera, en hivern, á les hores del cap-vespre, era tot despullat y atormentat. Anyoravi que no hí hagués algun toranger, alguna palmera de vanos vernissats. La segona, als primers dies d'abril tot just los presseguers, ab una mitja rialla de verges primaverenques, deixaven caurer sos mantos acolorats. Ara, es el juny. Los lliris y les maduixes embalsamen lo meu hort.

Per flayrejar los lliris, m'he assentat entre 'ls lliris, per los flayrejar y ohir ensemps les refilades dels rossinyols.

Dins los horts vehins, ne veya d'altres, platejats y junts. Me semblava que de llarch á llarch del caminet passaven Mossen Cinto y sant Francesch.

Després, m'he entrat á l'hort d'en Jan, que la porteta sempre n'es oberta.

L'hort d'en Jan es mès retirat, mès atapahit. Allí, he vist qu'una faxa roja s'enrotllava sus de les branques d'un presseguer. En Jan l'havía posada per allunyar los passarells de les maduixes. Y després, he travessat lo caminet, ab el xano-xano de Mossen Cinto y sant Francesch, ab el xano-xano del cap-vespre en les diades de juny.

Dins la Bosqueta, sota la Font d'en Ribalta, allá s'hi troba lo meu hort. Derrera 'l fullám, sorolleja la ribera, y n'hom veu, entre 'ls xiprers, les tristes garrigues de la gabatxería.

Al mitx-día, lo cel es barrat per les muralles d'Illa, que grisejen, de la Rodona fins á l'iglesia Sant-Esteve del Pedreguer.

Sus del teulat de la primera s'enlayra una platana y la torre geganta de Sant-Esteve se destaca al mitx de les blavors canigonenques.

Allá, dins la Bosqueta, sota la Font d'en Ribalta, allá, ab els seus lliris blanchs com les encantades del somni, he deixat lo meu hort del riberal.

Joseph Pons.

Illa, 7 juny 1908.

Le 15 novembre 1408 eut lieu, à l'église de La Réal, l'ouverture du Concile que présida Benoît XIII, auquel assistèrent 4 cardinaux, 3 patriarches, 8 archevêques, 33 évêques et 80 abbés ou chefs d'ordre. A l'occasion du cinquième Centenaire de ce Concile, la *Revue Catalane* d'octobre publiera un article spécial que nous devons à la plume autorisée de notre nouveau confrère M. l'abbé Capeille.

Textes catalans

Convention écrite de la main du vendeur et authentiquée par P. Bolet, notaire d'Elne, par acte du 13 novembre 1405 *(Arch. Dép., Notule n° 694)*.

Convengut es entre en P. Blan, Senyor de Buassa, en Beringer des Vivers e son fil, en G(uillem), axi com a Senyores d'Alanya e lurs suchseszidors, quis que fos ne sia Senyors d'Alanya o quis quels arendara lo dit Alanya ab tota lauraszo qui sia en cantitat de L ayminades de tera, pusquen tener e pexer de nits e de dies tots los bestiars groses e menuts e de cal manera de bestiars se vulen, septat porchs que nols hi pugen pasquerar per tot lo terme de Buassa si no segons lur us veszinal (1), en tot loch que sien deveszes a no deveszes, cotius, prats e tots altres lochs on aien pastures per menjar a bestiar, exseptat pero ques reserva lo dit P. Blan que les desus dits ni lurs suchseszidors ni renders no li aien a metre deguns bestiars als prats quel dit P. Blan tindra closes de tot l'any ni en aquels qui no seran closes que sen comensen de gordar del Jorn de Senta Maria de Febrer fins a Sent P. e Sent Feliu, e asos fasa cascun any. Pero que si abans de la dita festa n'era livada l'herbe, que, en aquel cas, los desus dits hi pugen lur bestiar metre en poxer en aquels que no seran closes.

Item se reserva lo dit P. Blan que si los dits bestiars li fayen tales en blats o feratges o lobins o vinyes o en olivers, os menjaven les olives ni brotines o plantes de bosch o de cadenes de posessions, que los desus dits li aien a pagar la tala que li auran feta, a conexensa de dos homens, los cals juraran que be e lialment judicaran, los cals ommes seran elegits lo I per la part del dit P. Blan e l'altre per la part del desus dits, e si aquels no sen esdevenen, que aien a judicar los consols o sindichs de Tesza o de Salelles.

(1) Us veynal, règles te usages du parcours et de la vaine pâture.

Item que los gardians dels desus dits hi pusquen tenir lo lur bestiar ab los gardiats dels desus dits, pero que sien gordians que prengen soldada hi proveszio dels desus dits.

Item que les desus dits pagaran de present al dit P. Blan per les coses desus dites, saxanta florins.

Item es entes quels dits prats sien closes en tal manera que bestiar exarat (1) no y pogues intrar.

Item que per les coses desus dites se reserva lo dit P. Blanc e vol que puga apesquerar e vendre lo dit pesquer, a 1 persona e moltes, en aquela gissa ques volra : Pero es entes que, posat que lo dit P. Blan vena lo dit pesquer, que ges per axo lo bestiar dels desus dits no estiga de pasturar per tot lo dit terma, en la manera desus dita e dejos escrita.

Item es entes quel dit Berenger e en G (uillem) son fil senyors d'Alanya, e lurs ereters e suchseszidors e renders damont dits e lurs pastors e gardians de cal se vol bestiars exseptat porchs sino per la forma desus dita, pusquen metre hi trer lurs bestiars per cal se vulle terme o termens al dit Buassa totas vegades hi cantes se volran, hi aquels bestiars tenir, pexer hi pasturar e jaure de nit e de dies per tot lo dit terme del dit Buassa, hi en aquela part o parts que los sera pus profitos, sens contredichsio del dit P. Blan e de sos suchseszidors en lo dit Buassa, sens corre en bans ni penes, exseptat en los prats si no en la manera desus dita.

Item que, per aquest derer capitol, lo dit P. Blan no s'estreyn que lno puscha vendre lo dit pesquer en quis volra, en la manera desus dita.

(Suit la formule : Quæ fuerunt acta et laudata... etc.)

DE PASSAGE

Nous avons eu l'agréable visite du poète Antoni Ciuffo, un catalan de l'Alguer (île de Sardaigne).

Venant de Barcelone, Antoni Ciuffo a traversé le Roussillon pour se rendre en Cerdagne, d'où il rentrera en Catalogne par Ripoll et Vich.

Bon amich, fins a reveurer !

(1) Alzarat, aventureux, égaré.

Quelques poésies populaires catalanes à Alghero

SUITE ET FIN

VII. ADIOS REGALATE

Adios regálate finsa a demà.
So vengut a te diure bene meu, (1)
Lu tou modo, la gracia, 'l parlà (r)
Es dó y fada que t'ha dat Deu.
Ni se ne veu y ni se ne veurà
Adios regálate finsa a demà.

Ni se ne veu y ni se ne troba una
Que l'estimin o que li volguin bé ;
Companyona vols esser de la lluna,
Que ixi de llevant y de sol vé.
De qui te veuré jo abrassà,
Adios regálate finsa a demà.

Qui sa l'abrassada en aqueixa prenda (2)
Qu'es de las capitanas vellorosas,
Poc emporta que tenguis acienda
Que ses bastanta bella y graciosa ;
Fés-te amorosa y vina a me besà (r),
Adios regálate finsa a demà.

Fés-te amorosa de qui te festeja
Sensa ningun enterès ni por ;
Tota la gent del mond justifiqueja
Que llueixas mes de la plata y de l'or.
A la que ador so vengut a cantà (r).
Adios regálate finsa a demà.

A la que ador a cantar so vengut,
Si donc enfaro, que tenguin paciencia ;
Deu te dongui fortuna y salut
De poguèr viure ama gran convenencia.
La coneixencia la deus de portà (r).
Adios regálate finsa a demà.

(1) Phrase sarde.

(2) Forme syncopée, prendre, très usitée à Alghero. Peut-être est-elle dûe à l'analogie ave *trende*, où est arrivée la métathèse : *tendre*) trende avec *e* atonique, a.

La coneixencia y l'estimació
La deus de portàr que Deu la dona.
Rosa blanca encarnada de coló (r).
De clavels te mereixes la corona.
Barcelona (1) no basta a te vantà (r),
Adios regálate finsa a demà.

Barcelona tu sola es la que van ta
Per ésser sanc tou y natural ;
De la bellesa que tu tens bastanta
Te cridan Pasqua alegra de Nadal (2).
Que un 'altra igual no n 'hi aurà
Adios regálate finsa a demà.

Toutes les compositions que nous avons présentées jusqu'ici, qu'elles aient été formées par le peuple ou qu'elles lui soient parvenues d'après une source littéraire, ont, comme caractère commun, une indiscutable *catalanité*. Je ne veux pas dire par là qu'elles aient été portées à Alghero des terres catalanes de la presqu'île ibérique ; ce serait une question très difficile à résoudre, et je n'ai personnellement ni les moyens ni l'autorité suffisante pour cette entreprise. Toutefois, dans le cas où elles seraient venues à Alghero apportées par les premiers colons de Barcelone, ou encore dans le cas où elles seraient sorties ensuite du cœur de leurs descendants, nés et grandis dans ce coin de la Sardaigne occidentale, elles ne révèlent, à mon avis, aucun vestige d'influence castillane.

Je l'ai déjà dit, à Alghero le courant catalan a subi des influences castillanes en outre d'influences italiennes et sardes. On en a les preuves dans les trois chansons suivantes, à propos desquelles quelqu'un des lecteurs de la *Revue* fera, je l'espère, des observations bien plus savantes que les miennes. Du reste, même sans avoir des témoignages positifs, il suffirait de connaître l'histoire de l'île de Sardaigne.

On sait fort bien que parmi les monuments les plus importants de la littérature poétique castillane, il y a les *Romanceros*, c'est-à-dire les recueils de chansons, la plupart anonymes, composées de vers où la rime est remplacée par l'assonance.

(1) Le nom de Barcelona pourrait nous aider à établir l'origine catalane de cette chanson, mais il faut se souvenir qu'aux XIVe et XVe siècles, Alghero était appelée même Barcelona et Barceloneta.

(2) Entre *Nadal* et *natural* il y a rime parfaite, car-*d*-ainsi que-*l*- intervocalique se prononce *r*. V. G. Palomba « Grammatica del dialetto algherese odierno » Sassari 1906 p. 1.

Or, les poésies qui suivent me paraissent du même genre que les *Romances* castillans, soit pour le schème métrique et pour les assonances, soit pour les nombreux mots castillans qu'on y aperçoit, et je regrette vivement que, faute d'aides bibliographiques, je n'aie pas pu approfondir cette recherche très intéressante.

Les trois chansons, et le lecteur le verra bien, sont très incorrectes et parfois même inintelligibles.

VIII. MARIA FLORES DE CASTILLA (1)

— Marido que in Francia vas, (2)
Portami una *caotiva*, (cautiva, prigioniera ?)
No sia mora ni vana
Senyora de gran valia ;
Que sia rica y contessa
Ne viene de vallenia. —
A la fin de la semana
Y l'astrolico venia ;
La contessa era pregnada,
La reyna 'l presentia :
La contessa y la reyna
Parirán tot en un día,
La contessa ferá un ninyo (3)
La reyna ferá una ninya.
Al parto de la reyna
Sons y musicas hi havia :
Al parto de la contessa
Llantos y sospiros hi havia.
— Algua santa, mi senyor,
Algua santa li daria,
Si fossi a la mia terra
Que nombre li posaria ? (4)
— Nombre de una hermana mía (5)
María Flores de Castilla.

(1) A Alghero, l'on dit que cette chanson appartient à l'époque des Maures ; mais à quel temps précisément ? Même en Espagne, comme dit M. D. J. Quintana, les *romances* les plus beaux sont d'argument moresque.

(2) Même un autre chant populaire alguerais, rapporté par M. Toda, op. cit. p. 34, commence : « Mariner, bon mariner — que Deu vos donga bonansa — ¿ vist haveu y conegut — al meu amador de Fransa ? »

(3) Forme évidemment castillane. Cat. minyó.

(4) Castillanisme. Cat. nom.

(5) Castillanisme. Cat. germana.

Acollint roses y flors
De un giardí qu'ella tenía,
De minyona de quinz' anyos (1)
Lu Rey moro la tenía.
Torna a dir la contessa,
Ben inteso non l'havia :
— Se fossi a las mies terres
Que nombre li posaria ?
— Nombre de una hermana mía
María Flores de Castilla.
Acollint roses i flors
De un giardí qu'ella tenía,
De minyones de quinz' anyos
Lu rey moro la tenía.
Jo dient qu'era una esclava
I era una hermana mía.

Tout le monde voit comme cette poésie présente des vestiges très remarquables de dérivation castillane. D'autres diront d'où elle dérive. Plus compréhensible est la suivante, laquelle présente aussi des traces visibles d'influence ou, à dire vrai, d'un substratum castillan.

IX. AGADETA

Tres filles teniva 'l Rey
Totes tres com una plata.
La mes qu'estima 'l Rey
Agadeta se llamava. (2)
— Agadeta de mi (3) vída
Agadeta de mi alma,
Seras-tu mullér de un pare,
Madrasta de tan germana ?
— No permite Deu del Celo,
Ni la Verge soberana
D'esser moquér (4) de un pare,
Madrasta de man germana.

(1) Castillanisme. Cat. anys.
(2) Castillanisme. Catalalan alguerais *dieva*.
(3) Castillanisme. Cat. mia.
(4) Je reproduis ainsi ce mot qui maintient dans la prononciation les preuves de sa *castillanité*. Le catalan, même celui d'Alghero, dirait *muller*.

— Preniu Agadeta
Y tancaula en presó. —
Se fa a la sua ventana (1)
Y veu a la sua germana :
— Germana de mi vida,
Germana de mi alma,
Fes-lo per l'amor de Deu,
De me dar un poc d'algua ! —
— Cosa vols qu'el Rey es lu nostro pare
L'algua la té conservada,
L'algua de dà beure a tu
Es de l'algua envelenada. —
— O babo de mi vida,
O babo de mi alma,
Fassi pe l'amor de Deu
De me dar un poc de algua ! —
— Seras-tu mullé de un pare
Madrasta de tan germana ? —
— Jo seré mullé de un pare
Madrasta de man germana. —
Devallan camarels,
Devallan bicers de plata
Pé dà a beure a Agadeta,
Que serà mullé de un pare.
Legu que ha begut l'algua
Agadeta es mancada.
— No me desplau de morir
Tants de morir tenía
Lu que me desplau
Que Agadeta no es confessada. —
Respón una veu del Cel :
— Agadeta es confessada. —
Campanes del Cel sonavan
Pe Agadeta resonavan ;
Campanes de l'Infern sonavan
Y pe 'l rey resonavan.

Voyons maintenant la troisième entre les chansons catalano-castillanes, laquelle est la dernière de notre recueil.

Cette chanson est attribuée, à Alghero, à l'époque des Maures

(1) Castillanisme. Cat. finestra.

et, comme M. Palomba vient de m'écrire, l'on conte que le roi voulait forcer le comte Flores à tuer sa femme et à épouser la fille du roi même, laquelle était éprise du comte dès quinze ans.

Du reste, je soupçonne que la veuve Capais, c'est-à-dire la vieille qui récita ces poésies à M. Palomba, soit pour son âge, soit pour d'autres raisons, a confondu en partie la chanson suivante avec celle que nous avons donnée au numéro VIII.

En effet, l'on y trouve presque les mêmes rimes et les mêmes assonances, et jusqu'à trois vers identiquement répétés.

Du reste, entre des compositions du même mètre, de sujet analogue, commises seulement à la mémoire d'une ou de quelques personnes, il pourrait bien s'être produit ce que les Latins auraient appelé la *contaminatio.*

X. DEL CONTE FLORES

Malalta era l'infanta,
Malalta que se moria,
Perque 'l Rey no l'ha casada
Tal cuydado no tenia.
— Sol era el bon Conte
Que jo genio li tenia
De minyona de quinz' anyos
La fé mi prometeria —
— Va a llamar el bon Conte,
Va a llamarlo in questo (1) dia. —
No es tanta la llamada
Com es pronta la venida.
— Bones dies tengueu Rey ! —
— Conte ben venudo sias !
Senta tu en la mia silla
En silla de meravilla. —
— Jo no so diny de seure en silles
En silles de meravilla. —
— Tu has prometit la fé
A la ninya infanta mia,
De minyona des quinz' anyos
La fé le prometeria. —

(1) Italianisme. Cat. aqueix.

— Jo no promiti la fé
Ni que dona al mond sia :
Sola era la Contessa
Des quinz' anyos la tenia. —
— Jo ti mando que la matis
Tres oras avant del dia,
E si tu no la mataste (1)
Cabeza (3) ti orqueria (2). —
Ja se parte el bon Conte,
Ja se parte y ja va via,
Con la llagrimas a los otxos (4)
Pe la cara li corrían.
— Cosa tienis tu bon Conte
Cosa tienis alma mia ? —
— Quel (5) que tenc la Contessa
Diure no si po diure. (6) —
— Dimi a me el bon Conte
Remediarse si podia. —
— El Rey me manda a matarte
Tres horas avant del dia
Y si jo no te mataste
Cabeza me orqueria. —
— Mandame a las mias terras,
Pare y mare jo tenia ;
Posame al monastir
Y que 'l Rey no lu sabia. —
— No lu posso (7) la Contessa
No lu posso alma mia. —
— Jo no sento de morir,
Tanto de morir tenia,
Sento de los sete minyos
Pare y mare no tenia ;

(1) La terminaison *aste* qui manque au catalan est propre à la 2e personne du singulier du passé défini castillan.

(2) Castillanisme. Cat. cap.

(3) Forme incertaine. Peut-être le sarde *oquire* qui signifie : *tuer ?*

(4) Italianisme ou castillanisme. Cat. ulls.

(5) Italianisme. Cat. això.

(6) Il manque la rime. Peut-être y avalt-il, à l'origine, une forme qui rimait avec *mia* e *podia ;* probablement le conditionnel *pogaria.*

(7) Italianisme. Alguerais, puc.

Sento de lus piu (1) pequinyos (2)
Tita de alguno volia. —
Devallan camareros
Que la Contessa es morint,
De un gran mal qu'ella tenia ;
No era mal qu'ella tenia
Culpa del Rey o del Conte seria.
A la fi de l'any
Totes tres en companya,
El Conte sia perdonat
E 'l Rey y la filla no sia.

Et, à présent, qu'il me soit permis d'exprimer un vœu.

Il est impossible qu'il ne survive encore à Alghero quelqu'un de ces bons vieux, fidèles conservateurs des traditions de ses ancêtres, qui gardent en leur mémoire les chansons apprises et chantées dans les beaux jours de la jeunesse. Certaines rues de la ville, comme disait M. Toda, il y a vingt ans, sont encore suffisamment exemptes d'influences sardes ou italiennes et là, peut-être, l'on pourrait faire des recherches fructueuses.

Mais il faut se hâter car, malgré l'opinion contraire de quelque optimiste opiniâtre, l'italien prend chaque jour de plus en plus le dessus ; et surtout certaines traditions particulières, certains usages, certaines légendes et chansons qui formaient le patrimoine des colons catalans d'Alghero s'éteignent même dans les quartiers populaires.

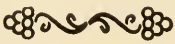
Quant à des productions nouvelles, il y a bien peu à espérer.

Les chansons populaires viennent presque toutes de Naples et comme observait même M. Toda : « la poesia popular se troba millor en lo recort dels vells qu'en la memoria dels joves y se pert rapidament (3) ».

Grosseto (Italia), 30 maggio 1908.

Venanzio Todesco.

(1) Italianisme. Cat. mès.
(2) Castillanisme. Cat. petit.
(3) Op. cit. p. 26.



La langue catalane populaire

en Roussillon

SUITE ET FIN

SAILLAGOUSE, décembre 1907. — A défaut de conversations d'enfants, notre collègue de Saillagouse nous a adressé quelques expressions locales très pittoresques, recueillies dans diverses conversations, et dont la plupart sont inconnues en Roussillon. Les voici :

1. Me som enxupat. (Signifie : j'ai mis le pied dans l'eau ou encore : je me suis saôulé.)
2. Me vol ficar una caxalada. (Il veut me mordre).
3. Galetejar. (Boire à la régalade.)
4. Em (1) sé destenir quan convé. (Je sais me retenir quand il convient.)
5. Anem, vès tirant (2). (Allons, tire, jette, joue.)
6. N'hi ha una xica (3). (Il y en a un peu.)
7. Rentar l'eynam. (Laver la vaisselle.)
8. Hont van tan cremats ? (4) (Où vont-ils si pressés ?)
9. Es un xic poderoso (5). (Puissant.)
10. Ambe molta prestesa. (Avec beaucoup d'agilité, de rapidité, de prestesse.
11. Tenir bonica prestesa (6). (Avoir un maintien imposant, des manières élégantes, avoir de la prestance.)
12. Bellugadis de meynada. (Mouvement d'enfants.)
13. Es flongós. (Souple, moelleux, spongieux.)
14. Lo bach ou la baga. (Le côté qui est à l'ombre.) Il serait mieux de dire : l'obach ou l'obaga qui signifie : opaque, ombreux, sombre, ténébreux.

(1) *Em* pour *me*. — (2) Expression bien catalane.

(3) *Xica*, lorsqu'on parle d'une chose du genre féminin, et *xic* lorsqu'il s'agit, au contraire, du masculin. On emploie aussi *poc* et *poca* pour traduire *peu*.

(4) *Cremats* est ici employé au figuré et exprime une idée d'impatience.

(5) *Poderoso* est un mot castillan. C'est *poderós* qu'il faudrait dire.

(6) *Prestesa* signifie *prestesse*. Ici il est mis pour *prestance*. C'est donc *prestança* ou *magestat* qu'il aurait fallu dire.

15. El solá ou la solana. (Le côté exposé au soleil.)
16. Ragantar. (Vomir.)
17. Nafrar. (Faire une plaie, blesser.)
18. Fangar un hort. (Bêcher un jardin.)
19. Quines cardades de neu cau ! (Quels flocons de neige il tombe !)
20. Llampeguejar. (Faire des eclairs.)
21. El som avergonyit. (Je l'ai rendu honteux.)
22. Mal haja (1) qui t'ha parit ! (Maudit soit celui qui t'a donné le jour !)
23. Los quins (ó les quines) han vingut. (Ceux (ou celles) qui sont venus.)
24. Enlluhernat. (ébloui.)
25. Es un lloch molt fresquívol. (C'est un lieu très frais.)
26. Quines ansies ne passes de jo ! (Quel cas tu fais de moi !)
27. Es un deixat. (C'est un nonchalant.)
28. Els -e va penyorar. (Il les mit à l'amende.)
29. Una dona mal garbida. (Mal accoutrée.)
30. Estar plegats. (Être rassemblés, réunis.)
31. Frajar. (Hésiter par ennui ou paresse.)
32. Una pila de coses. (Beaucoup de choses.)
33. Es arropat. (2) (Bien couvert, chaudement vêtu.)
34. Una clatellada. (Un coup sur la nuque.)
35. Una morrada. (Coup donné avec le museau en parlant d'un animal. Coup donné avec la face en trébuchant.)
36. Esgarrifós. (Horrible.)
37. El sometent. (Le tocsin.)
38. Estar constipat. (Être enrhumé.)
39. Fer vinyeta. (Goûter.)
40. Transitar. (Aller et venir.)
41. No he menjat sino que la sopa. (Je n'ai mangé que la soupe.)
42. Fer xuc y mulla. (Tremper du pain dans le vin.)
43. Qui va ab cóix, cóix ven. (Qui fréquente le boîteux, boîteux devient.)
44. Desacupar. (Accoucher.)
45. Es tip. (Il est rassasié.)
46. El fan enfadar. (Ils le font mettre en colère.)

(1) C'est l'expression castillane : *mal haya*. En catalan, on dit plutôt : *malehit sia*.
(2) Arropat signifie aussi en Cerdagne : semblable au vin cuit.

47. Fástich. (Dégoût.)
48. Soroll. (Bruit, vacarme.)
49. Una congesta de neu. (Un amoncellement de neige).
50. El pá es estobat. (Le pain est levé.)
51. El pá es górt. (Sec, tassé.)
52. Te bon bebent. (Est plaisant à boire.)
53. Te gratilla. (Ça lui démange.)
54. Son gent de bones ansies. (Qui prennent leurs aises, nonchalants.)

c) Sermon

PALAU-DE-CERDAGNE. — Sermon de M. l'abbé Sarrète, curé.

> « Benaventurat l'home que no ha seguit lo consel dels impios, que no s'es fixat dins lo cami dels pecadors, ni assentat dins la catedra de pestilencia... »
> (Ps. I, v. 1 y següents.)

Carissims germans,

En aqueix psalm, lo profeta David ens parla del felís estat del home just que ama Deu y de l'infortunada situació del pecador que lo te per abhorrit, no tement res. De l'un y de l'altre, ens fa una tanta verdadera pintura, que no es cosa difícil reconeixer en ella la descripció menudament representativa de l'irreligió, com tambe del llibertinatge de tots los temps passats y presents sobretot.

En el sentit del real Profeta, per los impios se deuen entendrer tots los homes inquiets, inconstants, puix que aqueixa idea es lo carácter molt expressat, molt singular dels enemichs de la nostra santa religió. Ells no tenen, en efecte, cap principi de doctrina segura, alterats que son de novedats estranyes; ells no tenen d'altre cuydadó sinó que per acumular núvols y juntarlos contre les nostres mès clarissimes veritats christianes; y ademès, per dirho millor, ells no persegueixen que un sol objecte, ço es: tot destruhir y no res edificar.

Peró que deuse entendrer per « la catedra de pestilencia » de laqual ens parla l'inspirat psalmista? Aqueixes paraules deuen

explicarse del modo següent : bastantament elles significuen, segons los autors molt ben apreciats, la catedra dels burladors, puix que los mès pestiferosos d'entre los impios son aquellos ques burlen de la lley de Deu y de sua doctrina santa ; y per aixó, tals homes son consemblants, en tots modos, á certes persones contagioses de lasquals hi ha grandíssima necessitat apartarse com d'una pestilencia. Llástima seria caurer en el contagi d'un leprós. Peró, quan mès llástimosa cosa seria caurer entre los llássos dels endemoniats heretges ! Ara donchs, apartauvos, benamats germans meus, apartauvos de prompte de tals perversos enemichs, si voleu ser tots bons christians y mantenirvos dins lo amor y lo servey de Deu, puix que ellos, tant maliciosament y ab tanta hipocrisia, fan á nostra santa Fé una guerra verdaderament danyadora. Preservauvos de aqueixos novells doctors de falsedats, afí de millor alcansar, al surtir de aquesta vall d'afanys y de llágrimes, los premis eterns que Deu concedeix y reserva á tots los seus fehels y valerosos servidors. Aixi sia !

M. l'abbé Sarrète, en nous adressant ce sermon, nous affirme que c'est exactement le catalan qu'on parle à Palau-de-Cerdagne.

Cette allocution est écrite en un langage simple que tous les Cerdans de Palau ont parfaitement compris.

A ceux de nos confrères de la Société d'Etudes Catalanes qui s'étonneraient de voir dans la *Revue Catalane* un texte dont le ton cadre mal avec les principes de tolérance généralement admis parmi nous, nous ferons remarquer que le fond nous importe peu, qu'il ne s'agit ici que de la forme, c'est-à-dire de la langue catalane elle-même et non des idées que cette langue exprime.

Il est certain, cependant, que M. l'abbé Sarrète aurait pu faire un meilleur choix et que le cri de haine du prophète David ne vaudra jamais la parole d'amour du Christ, si souvent oubliée : « Aimez-vous les uns les autres » ni la belle « Prière à Dieu » de Voltaire, qui respire l'amour du prochain, et qui est bien de nature à effacer chez certains la mauvaise impression produite par le texte catalan de M. Sarrète. (1)

(1) Prière à Dieu. — O mon Dieu... daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature : que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous a point donné un cœur pour

Cerdagne Espagnole

Notre travail ne serait pas complet si nous n'indiquions, par quelques documents, comment parlent les Cerdans d'Espagne.

Voici d'abord quelques criées publiques de Puigcerdá.

PUIGCERDA. — Crieur public : M. X.

Avril 1907. — Católichs, christians, s fa saber que 'l culto parroquial tributará á la Vergen Maria, lo següent :

1° Completes, la vespra ;

2° Comunió general á les vuit ;

3° A dos quarts de deu, oficio (1) solemno (2) ; ocupará la catedra del Esperit sant ;

4° Paga al senyor X. ;

5° A les dos, vespres ; á les quatre, professó ; á les set, besamanos (3).

Avril 1907. — Devots christians y christianes, confrares y confraresses de la soci del Carme.

S fa saber que dignin á fer creus en los libros (4) de dita confraria com se costuma á fer tots els anys.

Avril 1907. — S fa saber que :

En el cotxe de les sis
Arribara de precis
Peix fresch y bó
Pescat á Mataró
Qui 'n vulgui comprar
A cal Girvasi en trobará.

(Communiqué par M. Saboya, instituteur à Perpignan.)

Voici trois autres criées qui nous ont été communiquées par notre collègue espagnol de Puigcerdá :

nous haïr, et des mains pour nous égorger : fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui nous couvrent, entre tous nos langages insuffisants, entre toutes nos opinions insensées ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil.

Voltaire.

(1) (2) (3) (4) Mots castillans.

20 mars 1907. — S fa saber

Que aquet mati ha arribat aquell valenciá que ve tots els diumenjes ab un carro carregat de alls com la mostra, á dos rals forch : qui vulgui comprarne aixis com olives sevillanes, toronjes, broquils, y altra hortaliça, que vagi al cap de vall de la plassa que comprará á preus baratos.

— S fa saber

Que ab el cotxe de aquesta nit ha arribat peix fresch de mar de varies classes : qui vulgui comprarne que vagi al carrer de Santa-Maria á cal Toma-caldo que 'n trobaran.

— S fa saber

Que qui necessiti una dida bona y tendrera, que vingui ab mi que 'ls ne trassaré una.

(Communiqué par M. Augustin Gibert, instituteur à Puigcerda.)

Enfin, pour terminer, nous donnons la copie d'une affiche catalane (1) placardée sur les murs de Bellver, Das et Puigcerdá, annonçant trois meetings catalanistes (septembre 1907) :

CATALANS DE CERDANYA

L'ASSOCIACIO NACIONALISTA de Das d'acord ab la Honorable Unió Catalanista de Barcelona, ha organisat pera 'ls díes 14 y 15, tres grans MEETINGS, de propaganda nacionalista, en els quals y (2) serán exposades per distingits oradors de la Unió Catalanista les democratiques y libertadores doctrines del Nacionalisme Catalá.

Els meetings se celebrarán ab el següent ordre :

Dissabte, día 14 ; á la nit, á BELLVER.
Diumenge, día 15 ; á la tarde, á DAS.
Y el mateix diumenge; á la nit, á PUIGCERDA.
CERDANS: no manqueu á n' aquets actes!
VISCA CATALUNYA!

El Concell Directiu de l'ASSOCIACIO NACIONALISTA de Das.

(1) Nous avons conservé autant que possible à cette affiche son aspect typographique. On remarquera que les mots *Catalans de Cerdanya* sont imprimés en très gros caractères comme pour donner plus de force à l'appel de l'Association nationaliste.

(2) Incorrect. C'est *hi* qu'il fallait écrire.

CONCLUSION

En parcourant nos textes le lecteur a dû être frappé du grand nombre de mots français qui se sont peu à peu introduits dans la langue catalane.

Nous dirons donc, en concluant, que le devoir de tous ceux qui aiment cette langue et qui désirent sa conservation est de faire aux mots français une guerre sans merci. Il est triste de penser, en effet, que ce pauvre catalan, francisé en Roussillon et castillanisé en Catalogne, soit condamné à devenir un jargon franco-espagnol d'où seront exclus les mots vraiment catalans et les tournures vraiment catalanes.

Il n'y a pour éviter cela qu'un remède : remonter à la source, c'est-à-dire au catalan ancien. C'est ainsi que l'on pourrait retrouver la pureté de la langue et que l'on arriverait à écrire et à parler un catalan bien distinct à la fois du castillan et du français.

Nous ne voulons pas dire par là qu'il serait désirable de voir les écrivains de nos jours employer le catalan du moyen-âge. Loin de nous cette pensée. Le catalan archaïque est aussi ridicule sous la plume d'un écrivain du XXe siècle que le catalan francisé ou castillanisé.

Ce que nous demandons, c'est que les auteurs contemporains s'appliquent à substituer à chaque mot castillan ou français qui s'est introduit dans notre langue le vrai mot catalan qui lui correspond, ce mot fût-il ancien.

« En fait de langue catalane, écrivait Alart, je préfère sans doute celle que parlaient nos pères parce que j'en ai fait une étude exclusivement historique, mais ne croyez pas que j'approuve quelqu'un qui voudrait l'écrire aujourd'hui. J'estime que l'ancien catalan doit rester dans les vieux écrits ou dans les dictionnaires (1). »

Nous sommes absolument de l'avis d'Alart. Mais là où nous ne l'approuvons plus, c'est lorsqu'il ajoute : « Le Perpignanais qui voudrait aujourd'hui écrire en catalan devrait employer l'idiome parlé à Perpignan en 1861 (2). » Nous estimons que les écrivains catalans ne doivent pas se laisser dominer par la langue populaire,

(1) Pierre Vidal, notice sur Alart.

(2) Alart écrivait cela en 1861.

mais qu'au contraire ils doivent la dominer et lui servir de guide. Nous estimons que leur devoir est de faire dans leurs écrits une guerre sans trêve à la corruption du catalan et de montrer au peuple (ce grand coupable), qu'il est encore temps pour lui de se ressaisir.

S'ils ne faisaient pas cela, s'ils consentaient à écrire le charabia populaire qu'on entend tous les jours dans la rue ou dans les halles, comme hélas ! Saisset l'a fait, il ne nous resterait plus qu'à prendre le deuil de la langue catalane.

❖ ❖ ❖

Nous ne saurions terminer ce recueil sans adresser nos plus sincères remerciements à nos collègues et à toutes les personnes qui ont bien voulu nous procurer des textes (criées, conversations d'enfants, sermons catalans, etc).

Nous adressons à tous, en même temps que nos remerciements, l'expression de notre très vive reconnaissance.

Louis Pastre,
Instituteur à Perpignan.

Botanique catalane

Noms catalans de plantes usités dans la région

(Suite)

GIBERT. — *Petroselinum sativum.* Hoffm. Persil cultivé.

Utilisé par les ménagères. Aromatique, stomachique et diurétique.

GINJOLER. — *Zizyphus vulgaris.* Lam. Jujubier commun.

Fruits adoucissants dans les rhumes, catarrhes, enrouements.

GIRASSOL. — *Heliotropium Europœum.* L. Héliotrope d'Europe.

Fleurs se tournant du côté du soleil. Inutilisée.

GRÉVOL. — *Ilex aquifolium* L. Houx à feuilles piquantes.

Baies purgatives. Ecorce donnant la glu. Bois se polissant bien.

GROSELLER. — *Ribes rubrum*. L. Groseiller rouge.

Baies acides, mais nutritives, rafraîchissantes et diurétiques.

GUIXA. — *Lathyrus Latifoliu*. L. Gesse à larges feuilles.

Espèce fourragère donnant, par la culture, de bons rendements.

HELRA ou EURA. — *Hedera helix*. L. Lierre des murs.

Baies purgatives. Feuilles calmant les brûlures ; mangées par les moutons.

HERBA A TRES CLAUS. — *Xanthium spinosum*. L. Lampourde épineuse.

Tige garnie de stipules épineuses à trois pointes. Inutilisée.

H. CAMINADORA. — *Polygonum aviculare*. L. Renouée des oiseaux.

Rampe sur les chemins. Rafraîchissante ; calme l'hématurie des vaches.

H. CAXALERA. — *Hyoscyamus niger*. L. Jusquiame noire.

Vénéneuse. Feuilles, en cataplasmes, calmant les maux de dents, les douleurs.

H. CUQUERA. — *Santolina chamœcyparissus*. L. Santoline cyprès.

Graines employées contre les vers des enfants. Chasse les teignes des armoires.

H. DORMIDORA. — Voir CASCALL. — Pavot.

Procure le sommeil.

H. LLETERA. — *Sonchus asper*. All. Laiteron rude.

Sève blanche comme du lait. Nuisible aux cultures.

H. MOLLA DE PRAT. — *Holcus lanatus*. L. Houlque

Graminée laineuse á odeur agréable ; estimée du bétail. laineuse.

H. PULMONERA. — *Pulmonaria officinalis*. L.

Adoucissante pour les catarrhes pulmonaires, les maladies de poitrine.

H. SABONERA. — *Saponaria officinalis*. L.

Mousse et enlève les taches comme le savon. Active la guérison des plaies.

H. TERRESTRA. — *Glechoma hederacea*. L. Glicome, lierre terrestre.

Tiges rampant sur la terre. Bons effets sur les organes respiratoires et digestifs.

H. DE MAR. — Algues de mer.

Nom général des algues. Fournissent l'iode, la soude ; sont un bon engrais.

H. DE PARCH. — *Lolium perenne.* L. Ivraie ou gazon vivace.

Très employé pour formes des pelouses ; constitue d'excellentes prairies.

H. DE PARET. — *Parietaria officinalis.* L. Pariétaire officinale.

Vit surtout sur les murs. Bon diurétique ; feuilles calmantes.

H. DE PRAT. — *Poa pratensis.* L. Pâturin des près.

Se trouve dans tous les prés. Fournit un assez bon fourrage.

H. DE SPANT. — Voir ARNICA. — Arnica.

Une infusion ranime une personne venant d'éprouver une frayeur, une émotion, etc.

H. DEL BRI. — *Vincetoxicum nigrum.* Manch. Dompte-venin noir.

Racine anti-venimeuse et nettoyant les plaies. Feuilles vomitives.

H. DEL FETGE. — *Hepatica triloba.* DC. Hépatique à 3 lobes.

Autrefois employée dans les maladies de foie. Feuilles pour les maux d'yeux.

H. DEL GAT. — *Nepeta cataria.* L. Nepète des chats.

Les chats se roulent sur cette plante dont ils aiment l'odeur. Emménagogue.

H. DEL MORO. — *Reseda Phyteuma.* L. Réséda raiponce.

Importée par les Maures. Autrefois employée comme calmante.

H. DEL PASTORET. — *Capsella Bursa-Pastoris.* Manch.

Souvent vue par le berger. Arrête les crachements et vomissements de sang.

H. DEL TALL. — *Achillea millefolium.* L. Achillée millefeuilles.

Employée contre les coupures, les contusions. Calmant du système nerveux.

H. DEL TRAHIDOR. — *Brunella vulgaris.* L. Brunelle vulgaire.

Tisane donnant du courage au traître (légende). Améliore les clous et furoncles.

H. DEL ENAYGAMENT. — *Scabiosa succisa*. L. Scabieuse succise.

L'infusion combattrait la langueur, la tristesse. Bonne pour les maladies de peau.

H. DE LA IRA. — Voir H. CAXALERA. — Jusquiame.

Calme la rage, la colère causées par les maux de dents.

H. DE LA MARE DE DEU. — Voir H. DE PARET. — Pariétaire.

Les feuilles s'accrochant sur les draps blancs, forment des ornements religieux.

H. DE LA MELSA. — *Scolopendrium officinale*. L. Scolopendre officinale.

Feuilles sudorifiques ; contre les engorgements de la rate et du foie.

H. DE LA PEDRA. — *Herniaria glabra*. L. Herniaire glabre.

Diurétique ; employée dans les hernies, pour dissoudre les calculs de la gravelle.

H. DE LA TRINITAT. — *Viola tricolor*. L. Violette ou pensée tricolore.

Trois couleurs comme la Trinité comprend 3 personnes. Dépuratif du sang.

H. DE LAS ENCANTADES. — *Circœa lutetiana*. L. Circée parisienne.

Aimée des fées ; appelée aussi, en France, h. aux sorcières. Inutilisée.

H. DE LAS GOTAS. — *Aristolochia rotunda*. L. Aristoloche ronde.

Vin arrachant les gouttes de sueur. Racine fortifiante et emménagogue.

H. DE LAS SCROFULES. — *Scrofularia aquatica*. L. Scrofulaire aquatique.

Cicatriserait les tumeurs scrofuleuses. Purgative et vomitive, mais inutilisée.

H. DE LAS TALPES. — *Datura Stramonium*. L. Datura Stramoine.

Vénéneuse. Son odeur repoussante chasserait les taupes.

(A suivre).

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Evêques Roussillonnais

Pierre de Çagarriga

Évêque de Lérida (1403-1407)
et Archevêque de Tarragone (1407-1418)

François de Çagarriga qui, vers le milieu du XIVe siècle, fut successivement châtelain d'Opol (1) et viguier de Roussillon (2) eut trois fils : Raymond, François et Pierre. Chacun d'eux occupa dans la société une situation élevée. L'aîné, seigneur de Pontos, Crexell et Baraça exerça les fonctions de gouverneur des comtés de Roussillon et Cerdagne, depuis 1387 jusqu'en 1411 (3). Le cadet, qui était seigneur de Corbère (4) fut tour-à-tour châtelain du château royal de Perpignan (5) et gouverneur de Sardaigne (6). Pierre, le plus jeune, entra dans les ordres. Son nom, ses titres, ses qualités le désignèrent au choix de ses supérieurs qui lui

(1) Archives des Pyrénées-Orientales, B. 133.
(2) Id., B. 121.
(3) Id., B. 174, 187 et 203.
(4) Une notice biographique sera spécialement consacrée à ce personnage dans *l'Histoire du Château de Corbère* que je me propose de faire paraître incessamment.
(5) Archives des Pyrénées-Orientales, B. 181.
(6) Id., B. 192.

firent gravir les plus hauts degrés de la hiérarchie ecclésiastique. C'est ainsi qu'il fut mêlé aux plus importants événements religieux et politiques de son siècle.

I. — *Chanoine et archidiacre de Venasque*

En embrassant l'état ecclésiastique, Pierre de Çagarriga se pourvut du double diplôme de licencié en droit civil et canonique. Il obtint successivement deux canonicats, l'un dans l'église d'Elne et le second dans celle de Maillorque (1). Lorsque Pierre de Luna fut élu pape sous le nom de Benoit XIII, Pierre de Çagarriga était titulaire de l'archidiaconé de Venasque, dans le diocèse de Lérida. Le nouveau Pontife attacha le jeune archidiacre à sa cour, comme camérier.

A peine fixé dans le palais d'Avignon, Benoit XIII envoya des lettres apostoliques à François-Clément, chanoine de Barcelone, pour l'investir du titre d'administrateur-général des dignités et bénéfices ecclésiastiques qu'il possédait, lorsqu'il portait le titre de cardinal de Sainte-Marie-en-Cosmedin. Il le chargeait, en même temps, de recueillir toutes les sommes appartenant à la Chambre apostolique. Pour le seconder dans cette lourde charge, François-Clément s'adjoignit comme substitut l'archidiacre de Venasque (2).

Pierre de Çagarriga défendit dès lors avec ardeur la cause de son maître. Il mit au service du parti de Pierre de Luna un zèle actif et désintéressé. Il lui prêta l'appui de sa personne, le concours de son influence et de sa fortune, avec une persévérance et une fidélité qui ne se démentirent jamais.

Il entre ostensiblement en scène au mois de décembre 1398. Un concile réuni à Paris, au mois de mai précédent,

(1) Villanueva, *Viaje literario a las iglesias de España*, t. XVII, p. 26.
(2) Archives des Pyrénées-Orientales, B. 171.

avait décrété le retrait d'obédience au pape d'Avignon, et les cardinaux avaient supplié le maréchal de Boucicaut de leur prêter main-forte contre Pierre de Luna. Sur les ordres de Charles VI, Boucicaut vint assiéger Avignon où Benoit XIII se tenait bloqué avec trois cents Aragonais que commandait son propre neveu, Rodrigue de Luna.

Voyant le pape dans cette extrémité, Pierre de Çagarriga n'hésite pas un instant à voler à son secours. Il équipe à ses frais une flotille et, du 9 décembre 1398 au 2 janvier suivant, reçoit à Collioure les engagements de plusieurs chevaliers catalans. Parmi eux, il convient de citer François de Pau (1), Raymond de Stanybos (2), Ferrer de Sant-Marti (3), Bernard de Vilacorba (4), Pierre d'Ortafa (5) qui partirent en guerre avec un certain nombre de leurs hommes d'armes. Jean de Rivesaltes, sacristain de l'église Saint-Jean de Perpignan et frère Arnald, abbé de Saint-Jean-des-

(1) François de Pau joua un certain rôle au palais des papes à Avignon. Il fut à la tête des escortes qui accompagnaient les ambassadeurs envoyés par Benoit XIII à ses compétiteurs. A l'extinction du schisme, on le retrouve à Collioure où il percevait des rentes sur les leudes de cette petite ville maritime. (Archives des Pyrénées-Orientales B. 201 et 233).

(2) Raymond de Stanybos devint viguier de Conflent. (B. 209). Son père, Pierre-Guillaume de Stanybos avait été camérier de la reine Eléonore d'Aragon (B. 100) et viguier de Roussillon (B. 115). Il obtint par la suite les seigneuries d'Espira-de-l'Agly et de N.-D. de Pena. Il habitait Rivesaltes et y possédait des moulins (B. 118).

(3) Ferrer de Sant-Marti était seigneur de Maurellas (B. 215).

(4) Bernard de Vilacorba acquit la châtellenie d'Opol, par voie d'achat, de Berenger de Perapertusa (B. 153). Celui-ci l'avait aussi achetée à François de Çagarriga. Plus tard il démissionna en faveur de Pierre d'Ortafa qui avait épousé une de ses nièces (B. 253).

(5) Pierre d'Ortafa, troisième fils de Berenger V d'Ortafa et d'Aldonsa de Cruilles, se maria à Isabelle Sa Portella, héritière de la seigneurie de Théza. Châtelain d'Opol, il guerroya dans le royaume de Naples, sous les ordres d'Alphonse V en même temps que son frère Jaufre, gouverneur de Minorque (B. 268). En 1462, il délivra la reine d'Aragon assiégée dans Gerone par les catalans révoltés et commandés par le comte de Pallars (B. 292). Son fils Pierre, qui fut un des héros du siège de Perpignan en 1475, fut nommé gouverneur des comtés de Roussillon et Cerdagne en 1494 (B. 357).

Abadesses firent aussi partie de l'expédition (1). Cette flotille débarqua aux Bouches-du-Rhône au mois de janvier 1399 et suivit la double rive jusqu'à Fourques. Le sénéchal de Beaucaire réunit ses forces et fondit en vain sur les catalans. Après quatre mois de luttes et d'efforts, sur un commandement reçu du roi de France, Boucicaut leva le siège pour faire simple garde autour du château. Dans la nuit du 12 mars 1403, Pierre de Luna s'échappa du palais d'Avignon par une brèche pratiquée aux murs de Notre-Dame des Doms et parvint sans obstacles jusqu'à Château-Renard, sous la garde du chevalier François de Pau. Il erra pendant quelque temps en Provence, passa successivement à Carpentras, Marseille et Tarascon, cherchant à se procurer l'auréole qui s'attache aux grands fugitifs.

II. — *Évêque de Lérida*
(1403-1407)

C'est de Tarascon que Benoit XIII lança, le 3 décembre 1403, la bulle nommant Pierre de Çagarriga à l'évêché de Lérida. L'historien Villanueva affirme avoir lu dans les archives capitulaires de Maillorque l'original de la lettre que l'évêque-élu écrivit au Chapitre de cette Eglise pour lui faire connaître sa promotion à l'épiscopat. Les chanoines lui firent une réponse conçue en termes affectueux et flatteurs, au dire du même historien (2).

Pierre de Çagarriga prit possession de son siège, le 1er janvier 1404, par l'intermédiaire de deux procureurs : Bernard de Sos, citoyen de Barcelone, et Bernard Mascadi, bachelier en droits. Il leur avait transmis ses pouvoirs dans une lettre qu'il leur avait expédiée de Tarascon, le 13 décembre précédent. Comme don de joyeux avènement, le duc d'Or-

(1) Archives des Pyrénées-Orientales, B. 171.

(2) Villanueva, *Viaje literario a las iglesias de España*, t. XVII, p. 26.

léans, qui défendait alors le parti de Benoit XIII, remit ce jour-là au nouvel évêque de Lérida six tasses d'argent.

Il fut toujours éloigné de son diocèse. L'administration ecclésiastique fut laissée entre les mains de son vicaire-général Jean Anglade, archidiacre de Tarrantona. Quant à lui, il prenait une part active aux négociations qui se poursuivaient péniblement entre les antipapes dans le but de mettre fin au déplorable schisme d'Occident.

III. — Ambassadeur à Rome
(1404)

De l'abbaye de Saint-Victor-de-Marseille où il avait fixé sa résidence, Benoit XIII s'occupa, dès le mois de mai 1404, de frayer le chemin à quatre légats qu'il désirait envoyer à Rome, auprès de Boniface IX, son rival. Ces quatre plénipotentiaires étaient avec Pierre de Çagarriga, Pierre Revat, évêque de Saint-Pons, Antoine, abbé de Saint-Facond-de-Sahagun, et Bertrand Raoul, procureur de l'ordre des Frères-Mineurs.

Le 16 août 1404, Boniface IX accorda un sauf-conduit à l'ambassade et à son escorte composée de soixante cavaliers et de vingt hommes de pied, sous la conduite du chevalier François de Pau. Ce cortège arriva à Pérouse le 12 septembre, et repartit le lendemain pour Rome.

L'accueil que Boniface IX lui fit ne laissa rien à désirer. Deux évêques s'avancèrent hors des murs pour saluer, de la part du Pontife de Rome, les envoyés de Benoit XIII. Il fut convenu qu'une audience serait accordée à ces derniers, le 22 septembre suivant.

Durant l'entrevue, Pierre de Çagarriga mit en avant, comme excellent moyen de terminer le schisme, la solution suivante : un projet de rencontre entre les deux papes. Boniface IX fit attendre huit jours la réponse à cette proposition.

L'Abbé J. Capeille.

(*A suivre*).

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaitre à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Publications reçues : *La Veu de Catalunya, El Poble català, La Coopération des idées, Butlletí del Centre excursionnista de Lleyda, Cu-cut, El Puigmal, Terra Valenciana, Enciclopedia catalana, Gent Nova, La Cigalo llenguadouciano, Revista vegetariana, En Patufet, La Terro d'Oc, Revue du traditionnisme.*

Enciclopedia catalana.

Nous avons reçu le numéro 12 de cette intéressante publication que nous recommandons à nos lecteurs.

Anthologie catalane

Notre ami Jean Amade, professeur agrégé au Lycée de Montpellier et secrétaire de la Société d'Études catalanes, vient de faire paraître son *Anthologie catalane* (1re série : Les poètes roussillonnais) avec introduction, bibliographie, traduction française et notes. Perpignan, J. Comet, 8, rue Saint-Dominique, 3 fr. 50.

Nous avons donné *(Revue Catalane*, 15 juillet 1908) une partie de l'introduction où l'auteur, après avoir expliqué son but, adresse un vibrant appel aux jeunes poètes roussillonnais et passe en revue tous les efforts littéraires de leurs devanciers.

Nos principaux poètes y sont appréciés comme il convient. Mais l'auteur insiste surtout sur deux d'entre eux, Saisset et Bonafont et l'on sent qu'il éprouve autant de regret à critiquer le premier que de plaisir à faire l'éloge du second.

Cet éloge et cette critique sont également mérités : Oui, il est vrai de dire de Saisset que « s'il n'eût pas douté de sa langue et — on peut bien le dire malgré tout — s'il eût moins douté de lui-même, il aurait pu laisser dans les lettres roussillonnaises un plus grand nom, à la postérité une œuvre plus pure. »

Il est vrai de dire de lui qu'il « a été un mauvais éducateur artistique de la foule » ; qu'il a « rendu un mauvais service à la langue de sa province » parce qu'au lieu de « la protéger contre la corruption dont le français la menace, au lieu de stimuler ses forces de résistance en écrivant des œuvres plus conformes à son génie, il a facilité cette corruption » ; enfin qu'il a commis une erreur en employant une orthographe qui « déforme les mots,

les rendant méconnaissables et barbares à l'aide de procédés souvent contradictoires et toujours puérils. »

Mais malgré tous ces reproches mérités à l'adresse de Saisset, on sent, entre les lignes, que l'auteur éprouve une secrète sympathie pour le poète qui a su non seulement faire rire le gros public « par la nature bouffonne des sujets et le caractère plaisant ou ridicule des personnages, par les réflexions drôles et les bons mots, par une langue familière et imagée » mais aussi faire sourire les délicats « par des scènes de vie et d'observation, par l'exactitude impeccable des types, fidèlement dépeints dans leur langage même et dans leurs gestes coutumiers, par des traits d'esprit qui portent juste, par un choix minutieux et avisé de pittoresques épithètes et de justes comparaisons, enfin, chose très importante, par une versification ingénieuse et souple qui s'adapte à merveille à chaque sujet. »

Pour M. Bonafont (Lo Pastorellet de la Vall d'Arles) les éloges succèdent aux éloges, et c'est justice. « Lo Pastorellet est le poète le plus complet et le plus digne du nom de poète, c'est-à-dire à la fois le plus éloquent et le plus délicat, le plus vigoureux et le plus sensible qu'ait produit la terre roussillonnaise. Il personnifie par ses œuvres la renaissance catalane en Roussillon ; il en est le point culminant et son nom mérite de passer les étroites frontières de notre province. »

Dans le poème biblique ou évangélique, sa poésie exhale « je ne sais quels purs et mystiques parfums de livres sacrés » et dans le poème historique ou national « où son âme de Catalan a frémi de belle indignation au spectacle de sa terre foulée aux pieds par le vainqueur, sa strophe semble se dresser tout en armes pour la défense et le châtiment. »

Mais le Pastorellet est aussi et surtout un élégiaque. « Il s'afflige avec nous sur le sort de cette pauvre mère courbée par la douleur près d'un berceau vide ; il verse des larmes sur le tertre d'un ami ou de la femme qui lui donna le jour ; la feuille dont se joue la tempête, le chêne dépouillé, le mélancolique rouge-gorge, l'hirondelle victime du cruel hiver, tout arrache des accents plaintifs à sa muse tendre et sensible. »

On a reproché au Pastorellet, comme d'ailleurs aux Talrich et aux Pépratx, d'avoir emprunté certains mots au catalan d'Espagne et à la langue catalane ancienne.

M. Jean Amade reconnaît, en effet, que ces poètes « auraient peut-être évité une bonne part des critiques s'ils s'étaient maintenus avec plus de persévérance, chaque fois qu'ils en ont eu l'occasion, dans le domaine proprement roussillonnais de la langue contemporaine ».

Après cette longue, mais très intéressante introduction, et une bibliographie très complète des poètes roussillonnais, vient l'anthologie proprement dite qui contient les meilleurs extraits des œuvres d'Antoine Jofre, Justin Pépratx, Albert Saisset, Pierre Talrich, Jacques Boher, Joseph Bonafont, etc., et qui se termine par des extraits de l'ancien théâtre catalan en Roussillon.

L'anthologie de notre ami Jean Amade se distingue des anthologies précédemment publiées : 1° par le choix des morceaux qui sont tous d'auteurs

roussillonnais ; 2° par la traduction française des textes qui permet de faire connaître aux étrangers les poètes du Roussillon ; 3° par l'importance donnée à la partie bibliographique ; 4° par les extraits de l'ancien théâtre catalan. A ces divers titres, la nouvelle anthologie réalise un progrès, et nous ne saurions trop féliciter l'auteur pour cette œuvre de propagande régionaliste aussi bien comprise.

L'Imprimerie à Perpignan.

Notre confrère M. Comet vient de publier un ouvrage très intéressant, auquel il travaillait depuis plusieurs années : c'est *l'Histoire de l'Imprimerie à Perpignan depuis les origines jusqu'à nos jours.*

Il faut longtemps, en effet, pour recueillir les notes qu'il a accumulées en visitant de nombreuses bibliothèques, en fouillant dans diverses archives, tout en s'occupant de fonctions absorbantes.

Mais il est parvenu, nous devons le reconnaître, à nous donner la chaîne ininterrompue des imprimeurs, depuis les célèbres copistes et les contemporains de Gutenberg jusqu'à leurs modestes successeurs de nos jours.

L'imprimerie Arbus, notamment, qui avait été fondée en 1585 par un Barcelonais, existe encore à Perpignan : c'est celle que la famille Reynier a conservé près de deux cents ans et qui est aujourd'hui entre les mains de M. Rondony.

Dans une deuxième série défilent de curieuses figures, parmi lesquelles Guillaume Agel, de Thuir, à la fois instituteur, greffier, juge de paix et homme politique de l'époque révolutionnaire, qui imprimait de ses mains les œuvres les plus diverses.

Ce livre constitue un chapitre de l'Histoire du Roussillon écrit par un homme du métier. Il intéressera vivement tous les bibliophiles.

Vallée de Cauterets

M. A. Meillon vient de publier un ouvrage très intéressant intitulé *Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets,* un vol. in-8° de 396 pages, prix 6 francs, par la poste, 6 fr. 50, librairie Tholabot, 2, place Saint-Martin, Cauterets (Hautes-Pyrénées), ou chez l'auteur, 5, rue de Gontaut-Biron, Pau.

M. A. Meillon qui a présidé la Commission de Topographie et de Toponymie au Congrès de la Fédération des Sociétés pyrénéistes à Perpignan, a arrêté les détails d'organisation du travail de rectification des noms de lieux pour chacune des vallées des Pyrénées. Le livre concernant la vallée de Cauterets peut servir de modèle à des études du même genre sur les autres vallées pyrénéennes. Ce volume est donc intéressant, non seulement pour la vallée de Cauterets, mais aussi pour toute la région des Pyrénées.

Nous le recommandons à ceux de nos confrères qui s'occupent de toponymie.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 21 15 Septembre 1908.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

L'estany de Carança

L'estany de Carança !... res al món de mès trist !
Molts son desencantats després de l'haver vist.
Les congestes (2) de neu, profondes, infusibles ;
Uns precipices alts, á l'home inaccessibles ;
Montanya sens verdura y tenint front pelat ;
Ninguna trassa humana, un desert en pobresa,
Tot vos serra lo cor y vos dona tristesa ;
S'aparten los remats d'aqueix lloch de horrors ;
La miseria y la fam hi derráman (3) llurs plors.
Si per cas l'aucell roda en aquesta montanya,
Es qualqu'aucell de nit vingut de terra estranya.

(Antoine Jofre, *Les bruxes de Carança*).

NOMS OU PSEUDONYMES

des Candidats qui ont obtenu une note supérieure à la moyenne au dernier concours

Jean DE TRUCALEMBUT	14 sur 20
Ambroise MALAPLATE, élève au Collège	13 sur 20
MIMI, élève aux Cours secondaires	12 sur 20
LA GUIDETA, modiste	12 sur 20
Francesch RIBERA, de Barcelone	10 sur 20

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 1er octobre 1908.

(2) Amoncellements.

(3) Répandent.

AVIS IMPORTANT

Dans l'article de M. Pastte *La langue catalane populaire en Roussillon*, paru dans le dernier numéro de la *Revue*, il s'est glissé un commentaire désobligeant pour M. l'abbé Sarrète, et certains de nos confrères nous en ont fait l'observation. Le Bureau déclare qu'à l'avenir, bien que les auteurs soient seuls responsables des opinions émises dans leurs articles, il veillera à ce qu'un incident aussi regrettable ne se renouvelle plus. N. D. L. R.

Aux Jeux Floraux de Puigcerda

Notre confrère et ami, M. François Tresserre, a prononcé aux Jeux Floraux de Puigcerda (1) un discours d'une magnifique envolée. Par ce discours, prononcé en catalan, l'excellent poète qui manie si bien la langue de Musset, a voulu prouver à tous qu'il n'avait pas oublié la langue de sa chère Cerdagne et qu'il savait s'en servir, au besoin, pour chanter la petite patrie en des tirades aussi harmonieuses que profondément émues.

Les journaux locaux ont donné la traduction française du discours de M. François Tresserre. Mais nos lecteurs nous en voudraient si nous ne leur procurions le plaisir d'en savourer le texte. Aussi nous empresssons-nous de le publier.

Sobirana gentil,
Dames y Cavallers.

Acabada la festa, desfet jà 'l pomell de flors, emmudits els cants melodiosos, me toca á mi cumplir un dever — un dever qu'es una gran honor per mí — el de remerciar á tots els qui heu contribuhit á fer d'aquest admirable aplech un goig de l'ánima,

(1) Voir *Revue Catalane* n° 19, page 222.

una joya pe 'ls ulls, y pera nostra cara Cerdanya una d'aquelles dates solemnes que la Musa, ab son estilet d'or, gravarà en les planes de marbre de l'Historia Literaria entre les Corts d'amor del rey Renat, els jochs dels Trobadors en els jardins de Clémencia Isaure, y el Cinquantenari dels Jochs florals que feren esplendir, en el Maig d'enguany, á Barcelona, y per Catalunya tota, l'aurora brillantissima d'un nóu Renaiximent.

Comenso per acatarme devant la Sobirana gentil que presideix aquest acte remerciantli fondament d'haver vingut á representar entre les garlandes de flor, la música y les estrofes, aqui entre nosaltres, l'etern Ideal.

Que es, sino la poesia ? Abans que jo, ho ha dit un gran poeta de ma terra : « La poésie, c'est une femme et des fleurs. » Y vos, gentil Sobirana, nos heu acullit ab l'esquisit somriure de la dóna, y els poetes, y cadahu de tots nosaltres, ha descovert que vostra anima, Senyora, té tot el perfum d'una flor...

Haig de remerciar també als molt distingits concellers d'aquest Ajuntament, y en particular al simpàtich Alcalde que goberna aqueixa noble y heróica vila. Gracies á ells, Puigcerdà ja no serà tan sols la capital d'aqueix trocet de Paradis que 's diu Cerdanya; la vila dels Héroës ho sera també dels poetes ; y si jo haguès de dibuixar per son blasó armes parlantes, al escut de Puigcerdá hi gravaria : una espasa victoriosa engarlandada de xucla-mel y jassemins.

Mercès també als ofertors de premis, qu'han omplert la cistella de la Musa cerdana ab flors d'or y d'argent, volums preuhats y bronzes. Gracies á 'n aquests Mecenes generosos, perdurará à la taula ahont el poeta somnia y treballa una memoria ; memoria que, en les hores de lassitut y descoratge, li recordará l'actual diada y se reencendra ab l'entusiasme de nostra fé en l'avenir y ab l'amor que tots sentiú per les terres d'Occitánia.

Vull remerciar ademès á les altes personalitats espanyoles y franceses, que de Girona, de Barcelona, de Ax ó de Perpinyá son vingudes á honrarnos y á transformar aquesta reunió en un veritable parlament d'Animes, ahont lluny de contingencies polítiques ó socials, vindran á trenarse les intrencables aliances dels esperits y dels cors ; y permeteume saludar particularment :

— A M. Delcassé, illustre inspirador d'aliances y tractats y, per

la Cerdanya, del ferro-carril qual nom figurarà indubtablement en l'Historia, y qu'hauria vingut á fer lluhir encara mès aquesta jornada de gracia y poesia, si no'l retinguessen á casa seva preocupations d'ordre familial...

— Als senyors diputats.

— A don Eusebi Bertran y á don Emili Junoy que tant se desviuhen per tot quan púga mellorar la Cerdanya.

— A don Isidro Riu, fill de Puigcerda, president actual de la Diputació provincial de Girona, pera qui aquesta diada es una vera festa da familia.

— Al general de Ribera, actual gobernador militar de la Provincia, que'ns visita cada any y que may ha olvidat el temps aquell, en que passejava pel carrer de sancta Maria els galons de tinent qu'un dia havian de cambiarse ab la faixa de general.

— Als senadors francesos, MM. Pams y Vilar, cerdans abdos adoptiús que fins els nostres pagesos de montanya reconeixen al passar.

— Y al meu amich particular M. Emmanuel Brousse, el brillant diputat dels Pirineus-Orientals que, de tant temps hà, confraternisat ab nostres germans els catalans de Catalunya y sembla haver près per devisa de conducta els célebres versos del gran Lamartine :

L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,
La fraternité n'en a pas.

Remercío igualment als Illustrissims senyors bisbes d'Urgell y de Perpinyá. La llur presencia entre 'ls padrins dels Jochs florals qu'acaban de naixer té una explicació natural. A tot bateig hi cal un sacerdot. Nosaltres hi tindrem dos bisbes. L'infant forsosament ha de creixer, y devant son bressol ovira ja un bell parvenir... Ademès, que no abundan pas a una y altra banda de frontera 'ls poetes d'armusa y de bonet ? Aplaudiu, donchs, els noms prou coneguts de mossen Jaume Collell, illustre president actual dels Jochs Florals de Barcelona, de mossen Costa y Llobera, el savi prosodista de les *Horacianes ;* ploreu á mossen Boher, l'autor de l'*Inmaculada* y al mès gran de tots, aquell que 's destaca sobre tots els poetes com un altre Montserrat al mitg de les valls dels Llobregat : Jacinto Verdaguer, el geni de l'Atlantida y del Canigó...

Gracies encara als nostres companys de la Prempsa espanyola y de la Prempsa francesa, que enamorats de la llum, á l'avantguardia de les idees, van sempre a la conquesta d'una civilisació mès pura, y que, com els soldats de Gedeó, dirian que marxan al combat brandant una atxa encesa...

Per fí, remercio als poetes qu'han vingut de les quatre parts del horitzó á magnificarnos la beutat de la petita Pátria que sintetisa y serva totes les beutats eternals : une estrella per si sola proclama tot l'infinit ; totes les remors de la terra canten en el brancám d'un sol pí ; tot l'orgull d'una nació planta en un sol cloquer. La Cerdanya — meytat de Fransa, meytat d'Espanya — havia trobat ja en el patriota Francesch Matheu son Rouget de l'Isle y sa Marsellesa, com ab el meu volgut amich Narcis Oller havia trovat jà també 'l pintor pintoresch y tendre de ses costums, de sos usatges, de sos horitzons ; demà tindrà la Cerdanya, gracies als Jochs Florals d'avuy, cent poetes y novelistes que descriuran al món enter, aquest meravellos país de cels serens, de verdor y de frescura que vetlla 'l Puigmal y el Segre rega.

Els poetes cantarán... mes, per venturá? no canta ja la Cerdanya? per si sola? per tot aquell qui sab veure y compendre? un poema y una filosofia... Sos estanys tenen la candor somniosa dels idilis; la cansó de sos torrents ritma, segons las faysons mès clássiques, nostres meditacions y pensades ; dirien que l'angel dels seus cels d'estiu escriu allá dalt ab les lettres d'or de les estrelles els grans problemes de la vida y del desti ; y si escaleú les altures que 'ns rodejen — de les que apar que tot se fa, en una suprema harmonia, — la veu de la solitut nos dona savis consells de moderació y avinensa, mentres qu'al cim de les superbes rutes qu'atravessen les collades fent via vers el país del Cid, ó al de Voltaire, el Progrès, de peu dret, somriu á la fraternitat dels nostres pobles vehins mogut al impuls d'antigues simpaties y d'aspiracions comuns.

Y ara, ja, Poetes, a reveurer ! a reveurer, vosaltres que 'ns heu fet somniar y viurer aquesta jornada de l'Edat d'or.

A reveurer fins à la vinenta ! Vosaltres, oh, Dames ! que sóu pels somniadors l'inspiració y la consciencia de la beútat y qu'ab un moviment de vano, un mot ó un somris, ens torneu diariament la realitat viventa de les Muses, filles dels Deus immortals.

François Tresserre.

Le Carnaval d'autrefois à Prats-de-Mollo

(Souvenirs de ma belle-mère)

Dédié à tous les amants fidèles du Haut-Vallespir.

Le prologue du Carnaval se jouait le lendemain de la Noël : « Louera-t-on les musiciens ? » demandaient les demoiselles aux garçons, qui répondaient affirmativement. Ceux qui voulaient entrer dans le comité des danses, devenir « pabordes », se réunissaient dans une auberge, de préférence chez les Susplugas ; plus ils étaient nombreux, plus ils étaient contents, car ils assuraient plus facilement l'éclairage, un de leurs gros soucis. Maintenant, l'électricité chasse régulièrement nos ténèbres, mais alors, pour éclairer la place toute une soirée, deux hommes devaient aller sur le Canigou, vers Py, chercher des « télls » et des « ginebres », des tillaux et des genévriers, deux arbrisseaux au bois très inflammable ; dans les fermes, on les brûlait comme des chandelles ; pour la ville, on les taillait en morceaux qu'on entassait dans quatre grilles, quatre paniers en barres de fer, suspendus aux quatre coins de la place ; deux hommes étaient chargés de les allumer et d'entretenir le feu ; les morceaux qui tombaient à moitié consumés s'amoncelaient sur le sol et, tout en regardant danser, les vieux de la ville haute se chauffaient à ce brasier.

Comme aujourd'hui, les musiciens faisaient régulièrement, le midi avant dîner et le soir après souper, un « passeville » à travers les principales rues ; pour les éclairer à la nuit, quatre hommes les escortaient, portant une « paella castanyera », une « poële à griller les châtaignes », pleine de « télls » et « ginebres » incandescents.

La nuit du premier de l'an se passait presque toute entière en

sérénades ; un vieux, une lanterne à la main, accompagnait les musiciens et les « pabordes », frappant à toutes les portes ; la « cobla de joglars », la musique jouait un morceau plus ou moins court, plus ou moins joli, suivant la position des habitants, la beauté des filles, les sentiments qu'elles inspiraient aux « pabordes » ; puis notre homme souhaitait à tous la bonne année : chez nous, par exemple, il criait : « Senyor Joan Guiu, vos desitjem un bó principi d'any, en companya de la familia », « Monsieur Jean Guiu, nous vous souhaitons un bon premier de l'an, à vous et votre famille ».

Le premier de l'an et le dimanche gras, les « pabordes » et les musiciens effectuaient et effectuent encore le « llevant de taula », le « lever de table », c'est-à-dire qu'ils passent dans les maisons, à la fin du dîner, au *dessert,* vraie signification des mots « llevant de taula » ; les musiciens jouent un morceau aux convives pendant que les « pabordes » font une quête ; qui ne veut rien donner ferme sa porte, mais, sauf pour les familles en deuil, le fait est très rare ; les plus pauvres considèrent comme un honneur de verser leur obole. Cette quête est une des principales recettes, les autres se composent du prix des danses, des abonnements et des offrandes aux « balls de confits y de ramellets », aux « danses de dragées et de bouquets ». Le « llevant de taula » prend beaucoup de temps ; pour l'abréger, les intéressés se divisent en deux groupes qui visitent chacun une moitié de la ville.

On dansait chaque dimanche, mais mon père ne nous laissait pas sortir le soir avant le dernier vendredi ; à notre grand dam, nous restions à la maison, nos amies nous rejoignaient et dans une salle immense, une vraie salle de bal, nous organisions toutes sortes de jeux, nous chantions, nous courions, nous sautions, nous dansions même ; hélas ! malgré les amusements que nous inventions et que mon père tolérait, si bruyants qu'ils fussent, quand nous entendions la musique battre en quelque sorte le rappel au « passeville », nous nous croyions en pénitence. Avec quelle impatience nous attendions, avec quelle joie nous saluions l'aurore du dernier vendredi, le « divendres del ball de la posta », le « vendredi de la

danse de la planche », danse spéciale à ce jour-là et au lundi suivant. Mais, n'anticipons pas...

« La Mare de Deu Candelera », la Chandeleur ou Purification (2 février) doit m'arrêter d'abord ; c'est ici « lo dia dels óssos », « le jour des ours », une coutume fort originale que nos temps destructeurs ont respectée. Moyennant « un douro y un parell d'espardenyes », « cinq francs et une paire d'espadrilles « quatre ou cinq hommes de la « Vila d'amont » (le haut quartier) se réjouissent de faire les « ours » ; ils s'enduisent de suie le visage et les mains, s'habillent de peaux épaisses, chaussent des gros sabots, prennent un long bâton de frêne, quittent la ville vers onze heures et gagnent, par le *Verger,* les bois « del Castell », du Fort la Garde ; là, on leur sert un copieux dîner, très largement arrosé, car pour bien remplir leur rôle, ils doivent être « un xic engatats », « un peu gris ».

Vers deux heures, ils descendent vers la ville ; ceux qui les accompagnent les précèdent pour annoncer leur arrivée ; au « Firal », « Foirail », des curieux les attendent, presque exclusivement des hommes et des jeunes gens ; quelques-uns, armés de vieux fusils à piston, sont les chasseurs. Quand les ours s'approchent, titubant et s'appuyant sur leurs longs bâtons, une clameur s'élève, les femmes et les jeunes filles, s'il s'en trouve, fuient à toutes jambes, les hommes désarmés se tiennent dans l'expectative, prêts à décamper, les chasseurs posent des capsules et arment leurs fusils. Les ours accourent, le bâton menaçant ; les chasseurs les attendent à portée, épaulent, visent, tirent ; si la capsule éclate, l'ours considéré comme tué, doit tomber et tombe de tout son long, sans souci de l'endroit ; par contre, si la capsule « fa figa », « n'éclate pas », l'ours lance son bâton de toutes ses forces, en travers, dans les jambes du chasseur ; à celui-ci de se garer.

Les ours tués se relèvent un moment après, repartent avec leur bâton ; les gens sortent pour les agacer, restant prudemment hors de leur atteinte ; quelqu'un se laisse-t-il saisir ? tant pis pour lui, les ours le secouent, le bousculent, le noircissent sans pitié ; les jeunes filles subissent le même sort, sont lutinées consciencieuse-

ment, en dépit de leurs plaintes et de leurs supplications. « Les ours ! les ours ! » entend-on de toutes parts, mais on les croit loin et ils sont près, ils ont contourné des rues pour surprendre leur monde ; ce sont des courses, des poursuites sans fin, des grognements féroces et des cris d'épouvante. L'on s'excite mutuellement et chacun finit par croire que « c'est arrivé », on entre si bien dans la peau des personnages — et des bêtes, qu'on la quitte avec peine et regret. La bagarre, quel nom convient davantage ? la bagarre dure souvent jusqu'à cinq heures. Un contrepas la termine qui réunit côte à côte les ours, les chasseurs et les acteurs masculins, c'est-à-dire toute la population, car nul divertissement ne lui est plus agréable.

Jadis, le dernier jeudi avait aussi ses coutumes ; elles furent abandonnées pendant mon enfance, mais ma grand-mère me les a souvent racontées. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, Prats fabriquait des draps renommés ; une maison, aux portes de la ville, sur l'ancienne route de la Preste, garde encore le nom significatif de de « Noch », « moulin à drap » ; tous ceux qui se livraient à cette industrie étaient les « Parayres », les « pareurs ». Le jeudi-gras, les patrons offraient un grand dîner à tous leurs ouvriers ; le menu se composait invariablement d'una « ollada d'arros am botífarrons », « d'une soupe de riz avec des petits boudins », et d'une blanquette de côtelettes de porc avec des pommes de terre, rien de plus ; les ouvriers mangeaient avec leurs habits de travail remplis d'huile et c'est dans la même tenue qu'en sortant de table, ils allaient danser « lo ball dels cornuts », « la danse des cocus » ; on qualifiait ainsi leurs ébats chorégraphiques.

Nous arrivons au vendredi ; dès cinq heures du matin, un ou deux tambours parcouraient les rues, annonçant la mascarade ; vers neuf heures, les travestis sortaient de toutes parts ; les déguisements attestaient peut-être plus d'esprit que de bon goût, ils provoquaient le rire, ils n'avaient pas d'autre but. Un comparse montait à cheval, la tête tournée vers la queue, c'était le docteur de la troupe ; à certains carrefours, les gens s'assemblaient et notre cavalier débitait des vers, catalans bien entendu, souvent

faciles et pleins de verve, parfois un peu libres et mordants, mais « En carnaval, tot se val », « En carnaval, tout est permis » ; on était indulgent et les personnes visées étaient les premières à s'esclaffer, avec une bonne grâce au moins apparente.

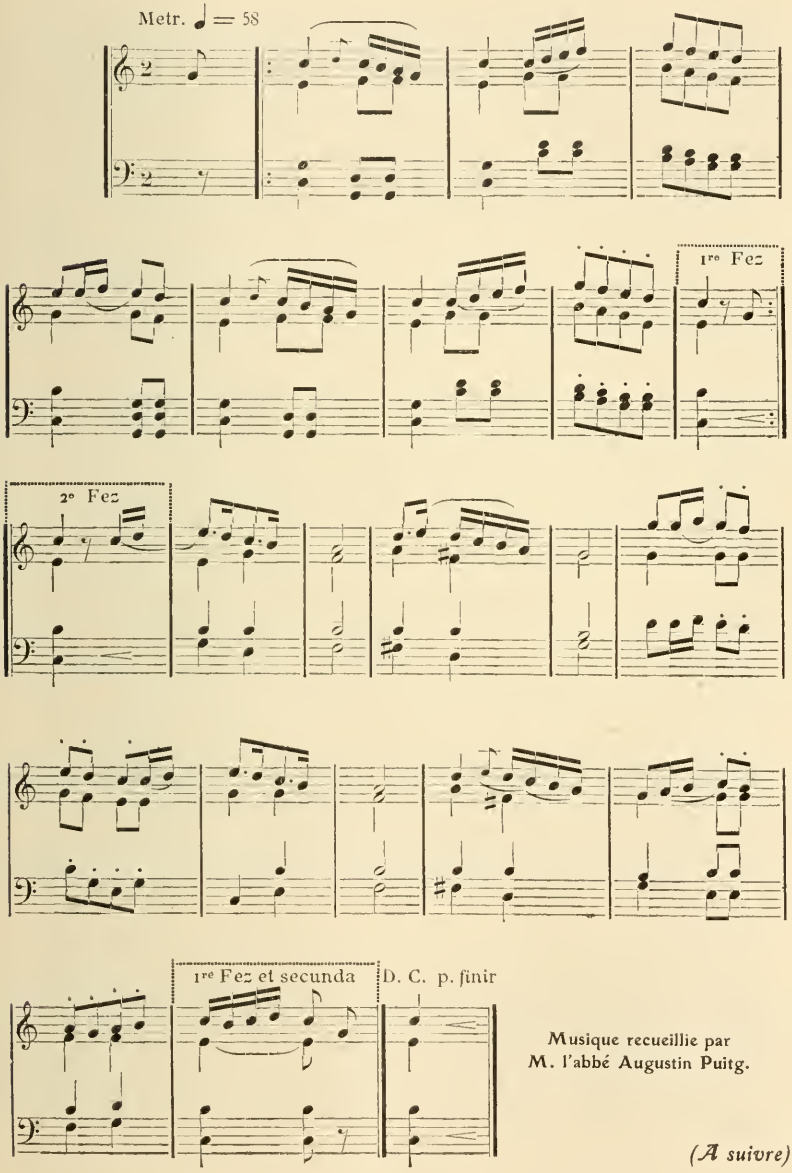
Pere Garra, le sergent traditionnel de tous ces divertissements, annonçait alors la course de taureaux pour deux heures de l'après-midi, sur le Foirail ; il ajoutait que les absents paieraient « tres lliures de pega », « trois livres de poix » et tous les enfants de lui répondre : « Merda mastega ! merda mastega ! », grossières paroles qui n'ont pas besoin d'être traduites.

A l'heure de la course, Pere Garra se présentait un sabre de bois à la main, il allait regarder les bœufs enfermés dans une écurie, au fond du Foirail, il entrouvrait à peine la porte, la refermait vivement et il s'enfuyait au galop, ne s'arrêtant qu'à la porte de France, simulant un si grand et si naturel effroi que tous riaient aux éclats.

La course elle-même n'a pas changé de caractère, les bœufs ou les vaches qui font l'office de taureaux, prêtés par les propriétaires de la vallée, préféreraient retourner à leurs pacages que trotter dans le Foirail soigneusement enclos ; il en est cependant d'humeur peu souffrante, batailleuse, que les cris, les rires, les bravos des spectateurs, les piqûres des banderilles, les agaceries des picadors rendent furieux ; picadors improvisés, l'arène est libre, y descend qui veut, l'on ne tue pas l'animal, on se borne à lui attacher des rubans aux cornes ou à les lui planter au front, le vainqueur est celui qui les enlève sans dommage, il fait hommage de sa conquête aux personnes qu'il veut honorer, généralement aux autorités qui le récompensent libéralement. Parfois un maladroit, un imprudent se laissent attraper, rouler sur le sol ; accoudés aux fenêtres, postés dans les jardins, grimpés sur les murs, juchés sur des échafaudages, les assistants font monter vers le ciel de formidables clameurs d'angoisse, l'on voit des femmes se voiler la face ; plus de peur, plus de bruit que de mal, les accidents sont rares, se bornent à des chutes sans gravité, des écorchures vite cicatrisées.

Après la course, on danse « l'encadenat » et « lo ball de la posta »,

faut-il traduire « la sardane enchaînée » et « le jeu de la planche » ? Ce sont deux danses traditionnelles, d'origine inconnue, qui restent vivaces dans notre petite cité. Voici la musique du *Ball de l'Encadenat :*



Musique recueillie par
M. l'abbé Augustin Puitg.

(A suivre)

Textes catalans

En 1415, la Fabrique de l'Église d'Elne dût faire consolider le clocher, où s'étaient déclarées quelques lézardes. (Voir *Revue d'Histoire et d'Archéologie du Roussillon*. Tome II, p. 205).

C'est la date du gros empâtement en pierres de taille qui se voit à sa base encore aujourd'hui.

Le livre de comptes des trésoriers d'alors nous a été conservé (Archives Départementales, G. 111), et voici, par extraits et choisis parmi les plus intéressants, quelques-uns des articles de dépense qui y figurent :

❖ ❖ ❖

Primo, a IIII del mes de aprill... done an Blay Gravel per fer dos pareyls d'ales d'angels, per son trebayl e per les colors que mester hi havien, e per la fuyla (1), I ll. VIII sous.

Item... compre de madona Polverela dos canes de tela quen fiu fer I susari per fer la representatio de la Resurrechtio (7 sous).

Item... per les dites ales, quatre brasses de corda lampassera (2) (4 diners).

Item... a mosseny Jac. Bernills quen havia engranada (3) la sgleya la vespre del Cynet (4) (1 sou).

(1) Fulla : Bois mince. Souvent aussi lame (d'épée, de poignard).

(2)...? La *Revue* invite ses lecteurs à donner leur collaboration en indiquant le sens des mots non traduits ici et qui seraient connus d'eux, et même en rectifiant, s'il y avait lieu, les traductions indiquées ici.

Une tribune leur est, du reste, ouverte pour toutes communications ou demandes mutuelles de renseignements se rapportant aux objets des études de la Société.

(3) Balayer.

(4) Nous retrouverons une deuxième fois pareille mention. Il s'agit évidemment d'une fête particulière de l'église d'Elne, ou du moins, d'une appellation familière d'une fête, de même que nous trouvons, ici aussi : *Lo dia del Corpus* pour : *le jour de la Fête-Dieu*. Le mercredi de la quatrième semaine de Carême avait pris le nom de *Cœci nati* à cause de l'Evangile de l'aveugle-né, qui se lit ce jour-là : *Cynet* ne serait-il autre chose qu'une corruption populaire de *Cœci nati ?*

Item, a xxi del dit mes, que ere Dimenge, vench Mestre Guillem, peyrer, ab un massip (1) per enguardar se que havien master a la obra del cloquer : dona li a dinar mosseny Harnau Albert : pagueli la carn del dinar (1 sou iiii diners).

Item, a xxvi, que era la translatio de sancta Eulalia e sancta Julia, fiu engranar (2) les claustres (8 deniers).

Item, a xxvii, ana mosseny P. Guarrejat ab mosseny Harnau Albert à Perpanya per comprar les plates del plom que mester havien a les barres del ferre que meteren a les bigues del royre del cloquer : compran tres rohes e xvi liures per preu de xxxiiii sous lo quintar : costaren i ll. viii sous (3).

Item... logue la mula de mosseny Ffranches Sa Ila, a mosseny H. Albert per anar a Parpanya per comprar les dites plates del plom : costa iii sous.

Item, fou la dita mula de massio (4), viii diners.

Item... vench Mestre Guillem, peyrer, per comensar la obra del cloquer ab (dos) massips seus : e comensaren de fer los primers trauchs, un meteren les primeres bigues del royre, e Mestre Guillem tornassen per la vespre a Perpanya : preseren quascun per jornal iiii sous.

Item... per fer los parestatges en que stiguessen los dits masestres (5 sous),

Item... per fer ditz trauchs e forats (8 sous).

Item... per descausolar les bigues ab que havien apontolat lo cloquer per veser si staven ferm (6 deniers).

Item done an Johan Riera, peyrer, per la massio (4) que fesia als dits mestres, i ll.

Item ana en J. Riera a Coblliure ab lo rossi d'en Benet R°, tender, per comprar una sparcina de cambje (5) : costa iiii ll. xv sous.

Item lo dit rossi costa ii sous vi diners.

Item pres en J. Riera per son trebayl o jornal, iii sous.

(1) Serviteur, ouvrier.

(2) Balayer.

(3) Il résulte de ces données que, le poids du quintal étant de 100 livres, le poids de la *Rohe* (Rove, Robe, Arrobe) était assez exactement de 23 livres (d'environ 400 grammes) : Ces poids ont eu, du reste, des variations.

(4) Dépense.

(5) Cable, cordage de chanvre.

Item foren dos massips de Mestre Guillem per fer los trauchs o forats al cloquer on van metre les dites bigues (Quascun III sous).

Item, a X (de Maig) ana en Johan Riera a Coblliure ab l'ase d'en Lopia per comprar o per mallevar dos tayles (1)... e aporta y trosses de sogues (2) de cambje que havia a la casa de la obra per vendre, e tornalessen que no les poch vendre : costa lo dit ase de loguer I sou.

Item fou en Ffranches Safont per arrencar les caussols de les bigues que havien feyts a pera e a cals quant apontalaren lo cloquer : pres III sous.

Item... vench Mestre Guillem per montar les primeres bigues del royre (4 sous).

Item... (dos) macips per traucar los dessus dits trauchs e per ajudar a montar la dita bigua (quascun III sous).

Item... per amorterar caus e per tirar aygua e per servir lo mestre (X sous VIII diners).

Item compre seu per ensevar les tayls (1) ab que montaven les bigues, e vench un ca quel sa menja : costa III diners.

Item... tornen comprarseu : II diners.

Item, a XIIII del dit mes, fo Mestre Guillem a la dita obra per montar la II^a bigua, e van la asseure ab aquela que havien montada lo dia dessus dit : pres III sous.

Item... per metre les barres del ferre al cap de les bigues (8 sous).

Item... compre un cabas per montar guys amont al cloquer (I sou 4 deniers).

Item... per splegar (3) de tapar lo forat e per desfer los parestatges (5 sous).

Item... per quatre perns de ferra a les dites bigues... pasavan XXII lliures e I carto : costaren I ll. II sous.

Item per V dotzenes e nou mes de puntes (4) de les martels e de les parpals (5) per traucar les forats en que meteren les bigues : montan, a un de la dotzena (6), III sous X diners.

(1) Poulie. (2) Câbles, cordes. (3) Achever. (4) Refaire les pointes.
(5) Pointerolle.
(6) ... ? — Il faut peut-être lire : *a vuyt (diners) de la dotzena :* car, à ce tarif, le compte ci-dessus est vérifié, 72 pointes coûtant exactement 46 deniers.

(A suivre)

ELS LLIRIS GROCHS

Un dia d'estiu, algun temps despres de la sega, batian les nostres garbes y tota la gent del mas eran á l'era á trevallar. Entorn dels cavalls y 'ls matxos que trepitjavan, xaforosos, voltant els llurs guardians, hi havia prou vint homes ambe los brassos arremangats que caminavan al pas, dos á dos, quatre á quatre, y regiravan les espigues ó treyan la palla amb forques de fusta. Aqueix bonich trevall el feyan alegrament, ballant al sol, descalsos, sus del grá batut.

Al cim de l'era, portada per les tres cames d'una cabra formada de tres bitlloques, estava penjat el crivell. Dos o tres minyones o dones gitavan a descades dedins del cercle del crivell el blat rabejat ambe les arestes; y l'amo, el meu pare, fort y alt, movia 'l crivell al vent, fent pujar per demunt les males granes aplegades; y quan el vent minvava ó per moments deixava de bufar, el meu pare, amb el crivell immovil entre ses mans, se tornava cap al vent, y seriós, ambe l'ull dins l'espaci, com si 's dirigís á un deu amich, li deya:

— Anem, bufa, bufa, minyó!

Y 'l mestral, caram, obehint al patriarca, alenava de nou, s'emportant la pols; y 'l bonich blat benehit queya en rossa pluja sus del munt conich que creixía, á vista d'ull, entre les cames del crivellador.

Despres, á la tarde, quan havian apilotat el grá ambe la pala y que 'ls homes, ples de pols, anavan á 's rentar al pou ó á treure ayga per les besties, el meu pare, á pas tirat, mesurava 'l munt del blat, hi fent una creu amb el manech de la pala, y dihent:

— Que Deu te multipliqui!

Una bonica tarde del temps del batre, — jo encare duya faldilles: no tenia que quatre ó cinq anys, — desprès de m'haver prou rodolat, com fa la maynada, per la palla nova, me vaig encaminar tot sol cap á la bassa del *Pou de la roda*.

Hi havia uns quants dies que les boniques flors de lliris grochs començavan a 's badar, y les meues mans neguitejavan per anar a cullir uns d'aquells bonichs ramells d'or.

Arribi á la bassa; á poch á poch baixi á vora l'ayga; estiri la ma per agafar les flors... Mes, com eran massa lluny, me decanti, m'allargui, y patapom! dedins: cauhi dins l'ayga fins al coll.

Cridi. Ma mare acort, me treu de l'ayga, me dona algunes clatellades y, devant d'ella, mullat com un tiro, me fa filar cap al mas:

— Que t'hi torni á veure, pillart, cap á la bassa!

— Anavi á cullir lliris grochs.

— Si, ves, tornahi á cullir els teus lliris grochs, y encare 'ls teus lliris grochs. Donchs, que no ho sabes que dessota l'herba hi ha una serp, una grossa serp que 's xucla 'ls aucells y 'ls nins, pillart?

Y me va despullar, me va llevar les sabatetes, els mitjons y la camiseta, y per secar la roba trempada d'ayga y la calçadora, me va calçar els esclops y me va ficar la roba dels diumenjes, dihent:

— Al menos, mira de no t'embrutar!

Y vetemaqui altre cop a l'era, fent algunes cabrioles sus de la palla nova; veig una papillona blanca que voleteja per un rostoll. Corri, corri al darrera, flotant enlayre, fora de la gorra, els cabells rossos, y paf! vetemaqui encare cap a la bassa del *Pou de la roda*...

Oh! les meues boniques flors grogues! Eran sempre aqui, superbes, al mitj de l'ayga, me fent mostra, á tal punt que 'm va pas esser mès possible de me detenir. Baixi ben á poch á poch, ben á poch á poch pel bancal; posi 'ls peuhets ben á ran de l'ayga; allargui la ma, m'estiri tan com puch, y patapom! me fiqui fins al darrera dedins del fanch.

Ay! ay! ay! al meu entorn, mentres miravi les bombolles de l'ayga y entre les herbes creya entreveure la grossa serp, sentia cridar á l'era:

— Mestressa! corriu de pressa! Crech que 'l petit ha tornat á caure á l'ayga!

Ma mare acort, m'agafa, m'arrenca tot negre fora del fanch pudent, y la primera cosa, arremangant ma robeta, pim! pam! me fica una trempellada sorollosa.

— Hi tornaras, tossut, cap als lliris grochs? Hi tornaras, per te negar?... Una roba tota nova, vetelaqui perduda! Trenca-tot, poca-vergonya! me mataras d'ansies...

Y fangos y plorant, retorni al mas amb el cap baix, y de nou me despullan, y aquesta vegada 'm posan la roba de les festes. Oh! la roba galana! Encare la veig ambe ses regues de vellut negre, puntejada d'or sus d'un fons blavench!

Mes, a la fi, quan vaig tindre ma bonica roba de vellut:

— Y are, vaig dir a ma mare, que faré?

— Ves a mirar les gallines, que no vagin a l'era... Y tu, que t'estiguis a l'ombra.

Ple de zel, voli cap a les gallines que rodaven pels rostolls, picant el blat deixat pel respall. Tot gordant, vetaqui que una polleta tofalloda (es pas singular, aixo?) comença a perseguir, sabeu que? un pallegosti d'aquells que tenen les ales rojes y blaves... Y totes dos, y jo al darrera, que volia veure 'l pallagosti, cop de saltar pels camps, tant y tant que arribem a la bassa del *Pou de la roda.*

Y vetaqui encare les flors d'or que s'emmirallavan dins el rech y que despertavan al meu desitj, mes un desitj apasionat, delirant, excessiu, que 'm feya descuydar mes dos capbussades dins la bassa. — Oh! d'aquesta vegada, me vaig dir, cauràs pas!

Y, baixant el bancal, entortolligui a la ma un jonch que creixia aqui, y me decantant sus de l'ayga ambe prudencia, probi de nou d'atenyer ambe l'altre má les flors de lliris grochs...

Malany! El jonch se trenca, y ves a te passejar: capbuci de cap al mitj de la bassa.

M'aixequi com puch, cridi com un perdut, tota la gent de l'era acort:

— Es encare aqueix dimoniot que ha caygut a la bassa. Ta mare, aquesta vegada, pillart enrabiat, va á te fuetejar com cal!

Y be! no; en el cami, la vaig veure venir á la pobreta, tot plorant y dihent:

— Deu meu! vull pas el tustar, que podria tindre un « accident ». Mes aqueix nin, Verge santa, es pas com els altres: no fa que correr per cullir flors; pert totes ses joguines, anant pels blats a cercar ramellets selvatjes... are, per demès, cau tres vegades en menos d'una hora á la bassa del *Pou de la roda...* ay!

detente, matate pel netejar! Qui li 'n tindria de robes? Y ben ditxosa encare! Deu meu, vos doni gracies de que no s' hagi negat!

Y aixis tots dos ploravam tot lo llarch de la bassa. Després, un cop al mas, la santa dona me va treure 'l vestit, me va aixugar nut amb el seu devantal; y de pou d'un esglay, me va fer pendre una cullerada d'un matacuchs y me va allongar al bressol, ahont, cansat de plorar, amb una estona me vaig adormir.

Y sabeu que vaig somiar? Es clar: les flors de lliris grochs.

En un bonich corrent d'ayga que serpentejava entorn del mas, limpit, transparent, blau com les aygues de la *Font de la Vaucluse,* hi veya belles tofes de grossos y verts gladiols que mostravan enlayre una maravella de flors d'or.

Senyoretes d'ayga venien a se posar sus d'elles ambe llurs ales de seda blava, y jo nadavi nut dedins de l'ayga riallera; y cullia a grapats, a brassades les flors rosses de lliris. Mès ne cullia, mès ne sallian.

Tot d'un cop senti una veu que 'm crida: Frederich! Me desperti, y que veig? Un gros punyat de flors de lliris d'or que rossejavan sus del meu llitet.

Ell meteix, el patriarca, l'amo, el meu senyor pare, les havia anades a cullir les flors que 'm feyan goig; y la mestressa, ma bella mare, les havia posades sus del meu llit.

Tirat de les *Memories* de Mistral
traduhides al catala per Mossen Blazy.

Extraits de mil y un pensaments de C. Guma

Pera coneixe si un home es sórt, no hi ha com fer trincar prop séu una moneda d'or.

❖

Del carbó la cosa la mès negra, ne surt la llum del gaz, la cosa la mès blanca.

❖

Si 'ls llamps son cástichs de Déu, colocar un para-rayos es un acte de insubordinació.

Pages choisies

Nous choisissons cette fois une poésie populaire que nous croyons encore inédite. Elle a été recueillie à Céret, en même temps que les deux chansons de la Saint Jean publiées dans l'un des précédents numéros de notre Revue. (1) Elle ne nous paraît pas très ancienne, du moins dans sa forme actuelle ; certaines vulgarités lui enlèvent, d'autre part, ce qu'elle pourrait avoir de poétique. Nous l'avons jugée cependant assez intéressante pour la faire connaître à nos lecteurs. C'est un dialogue entre un seigneur et une bergère.

La Lionor

— Bon día, Lionor ;
som assí per vos dire
lo que 'l meu cor sospira,
per vos aymar d'amor.
Vostra fortuna es feta
si vos 'n veniu ab mí :
vos seu amoroseta,
sereu gracioseta,
jo no crech de mentir.

— Salliume del devant,
vostre discurs m'enfada,
ne som tota cansada :
per mí seu massa gran.
Jo no som pas senyora
per 'nar viure en ciutat,
som simplement pastora
y 'l meu pastor m'adora
d'una grande amistat.

— Jamay del teu pastor
serás tan estimada
ni tan ben regalada
com serías amb jo.
Te faré 'nar vestida
ab diamants y brocarts,
cofada à la maligna ;
d'un prince serás digna
en fente jo costat.

— Jo, las vostres rahons
no las escolti gayre,
son vents que van en l'ayre,
volan com los coloms.
L'amor de la noblesa
envist la pobre gent
ne son falsas promesas,
perque tantas grandesas
s'enfugen com lo vent.

(1) Numéro du 15 mars 1908, page 73.

De passada

(Notes de viatge)

Perpinyá, 14 d'agost de 1908. — A 11 hores del matí nos n'anem amb el trinch, cap a Gerona.

Elne, Port-Vendres, Cerbère, passen com un llucet. A Port-Bou es d'un pler de se trobar amb las dones, hortolanes y peixonères, que se'n tornen, carregades de panyères, descas y filats, cap als pobles de la costa, Llansa, Culera, Vilajuiga. Nos admirem els garda-civils, relluhents, que van y venen à la vora del trinch.

Figueras. — Al nostre vagó hi entra una colla de monges franceses, are establertes à Massanet-de-Cabrenys ; se'n van à n'un altre llur convent, à Caldas-de-Malavella ; las acompanyen al trinch aixurides ninetes ampurdaneses y la superiora. Pobres dones, desterrades del nort de Fransa ! May s'haguessen pensat de se venir arremir à n'un recó del Pirineu ! Are ja entenen el catalá y el castellá.

Gerona, 3 hores de tarde. — Deixada l'estació, pujem pel bonich pont sobre l'Onyar, nos remirem la pintoresca renglera de cases de l'antíga ciutat y, passats à la fonda, seguim per plasses y carrers cap à la Catedral.

S'hi canta las vespres de la vigilia de la Mare de Deu ; nos escoltem las melodies del gran orga, tocades de má de mestre. Veyem ninetes qu'al entrar à l'iglesia se posen mantellina ó mocador sul cap, d'altres s'hi posen el devantal, à tall de caputxeta, y fins hi ha colles de tres ó cuatre nines que se posen, totes, el cap sota del mateix devantal.

A n'un moment s'óu un gros rebambori de campanetes ; es un escolar que remóu, à brassats y à salts, una roda posada en l'ayre, à la paret, y qu'hi penjen aqueixes eynes.

A deu hores de nit hi ha gran gentada per la Rambla, al entorn

de la musica del 55ᵉ d'infanteria ; y al cap d'un poch, vingui tocar sardanes. Els ballayres se posen à rotllos, à tot arreu ; tothom s'hi dona la má, joves y vells, homes y dones, minyóns y ninetes; es de veurer el posat y el bon gust del ball de la sardana, y l'alegria y l'afició qu'hi tenen els gironins. Son ayres ben especials, los de la sardana ; n'hi havia una, amb un cant de saxofone, que era repicada.

Dissapte, 15 d'agost. — El mati, lo firal de la vora de l'Onyar es plé de gent pagesa y de bestiar ; es dia de mercat. La Rambla es plena, també, de parades de tota mena ; pagesos, criades, menestrales s'hi móuhen amb próu pena. Es un quadro animat y que fa goig.

6 hores de tarde. — La professó de la Mare de Deu sall de la Catedral, recorra la ciutat, y se'n torna xano-xano cap amont.

6 hores y milja. — Desde que la professó ha acabat de passar per la Rambla, la gent s'hi aplega, la musica del regiment també hi es, y vingui ballar un parell de sardanes, en mitg de l'alegria de tothom.

10 hores de nit. — Hi ha concert à la Rambla, per la musica del 55ᵉ ; toca un parell de pesses, d'allo millor, sobretot una *Jota* ben ensertada.

Diumenge 16 d'agost. — Avuy fa el centenari del aixecament del siti de Gerona, pel 1808.

A deu hores de matí la gent s'arotlla al devant de la Casa Consistorial ; arriben una companya del 55ᵉ regiment, amb bandera y musica, el cos de somatents, tots amb la barretina y l'escopeta, y las autoritats militars y civils ; son una colla. Se fa els honors à la bandera del siti, que fou del regiment d'Utonia, y se va à missa à la Catedral.

Quan las dues banderes pujen la setantena d'amplissims grahóns que fan d'entrada à la Catedral, lo cop d'ull es vistos. Dita la missa, fet un petit sermó pel senyor vicari-general, la comitiva se'n baixa ciutat avall per anar à n'un baluart, cap à l'estació del cami de ferró. Aqui, els somatents fan descargas de fuselleria, y al mitg de la plassa, un orfeo canta lo *Gloria à Espanya,* amb acompanyameut de la musica militar. Es un bossi ben afinat y ben tret.

2 *hores de tarde.* — Hi ha pas mes dingus pels carrers, las botigas son tancades, quatre gats se passèjen per la Rambla ; ja se veu qu'es un dia de se l'acampar pel defora.

5 *hores.* — Lo trinch passa, que se'n vá cap à Barcelona. Agradosa Gerona, à reveurer ! Es Ell.

Botanique catalane

Noms catalans de plantes usités dans la région

(Suite)

H. DE LAS TORES. — *Aconitum Napellus* L. Aconit Napel.

Vénéneuse. Eloignerait les taupes-grillons ou courtilières. Combat l'enrouement.

H. DE LAS VERRUGUES. — *Chelidonium majus* L. Grande chélidoine.

Suc employé contre les verrues et les cors ; calme les maux d'yeux.

H. DELS VERMENS. — *Sedum acer* L. Orpui âcre.

Chasse les vers. Nom donné aussi à la Tanaisie (*h. de santa Maria*).

H. DE JOB. — *Clematis Vitalba* L. Clématite des haies.

Irrite la peau en produisant des plaies ; employée comme vésicatoire.

H. DE SANT ANTONI. — *Epilobium pariflorum* Schreb. Epilobe à petites fleurs.

Nuisible par sa facilité de reproduction ; à arracher avant la floraison.

H. DE SANT BENET. — *Geum urbanum* L. Benoîte des villes.

Racine fébrifuge. Bon fourrage pour les moutons.

H. DE SANT DOMENECH. — *Tencium Chamadrys* L. Germandrée petit-chêne.

Aromatique et amère. Employée contre les fièvres, la goutte, le scorbut.

H. DE SANT GUILLEM. — *Agrimonia Eupatoria.* L. Aigremoine Eupatoire.

Feuilles pour les maux de gorge ; guérit la clavelée des moutons, le mal de garot des chevaux.

H. DE SANT JOAN. — *Hypericum perforatum* L. Millepertuis perforé.

A les propriétés vulnéraires de l'arnica ou *h. de spant.* Vermifuge.

H. DE SANT PAU. — *Primula officinalis* Jaca. Primivère officinale.

Appelée aussi *h. de sant Père* et quelquefois *cucut.* Calmant des nerfs.

H. DE SANTA BARBA. — *Erysimum Ruscinonensis* Jord. Vélar du Roussillon.

Nuisible dans les champs. Employée contre l'enrouement, la toux.

H. DE SANTA MARIA. — *Tanacetum vulgare* L. Tanaisie commune.

Appelée aussi *h. de los vermens.* Chasse les vers, le tœnia ; fébrifuge.

IRATGÉST. *Tamus communis.* L. Tamier commun.

Guérirait les contusions des femmes battues, les plaies, les ecchymoses, etc.

JASSEMI. — *Jasminum officinale* L. Jasmin officinal.

Aromatique. Usité contre les toux opiniâtres.

JASSEMI DE BORRO. — *Clematis flammula* L. Clématite flammette.

Feuilles ressemblant à celles du jasmin. A les propriétés de l'*h. de Job.*

JONCH. — *Juncus glaucus* Ehrh. Jone glauque.

Nuisible dans les prairies par ses piquants et ses tiges dures. Liens pour les fagots.

JONCA. — *Cyperus longus* L. Souchet odorant.

Nuisible dans les prés. Racine odorante employée dans la parfumerie.

JONQUILLA DE PRAT. — *Narcissus Pseudo-narcissus* T. T. Narcisse faux-narcisse.

Ses belles fleurs jaunes la font remarquer dans les bois et les prés.

JULIVERT. — Voir GIBERT.

JULIVERT BORT. — *Æthusa Cynapium* L. Etuse petite ciguë.

Vénéneuse. Ressemble au persil mais n'a pas une bonne odeur.

LIQUEN. — *Lobaria pulmonaria* DC. Lichen pulmonaire.

Vit sur les chênes, les hêtres. Adoucissant dans les rhumes et bronchites.

LLADONER. — *Celtis australis* L. Micocoulier austral.

Fruits astringents. Bois souple très employé pour les fouets, cravaches-cannes.

LLENGUA-RODONA. — Voir H. DE LAS GOTES. — Aristoloche.

Feuilles ayant vaguement la forme d'une langue à bout arrondi.

LLENGUA DE BOU. — *Anchusa Italica* Retz. Buglosse d'Italie.

Feuilles ressemblant à une langue de bœuf. Propriétés de la *borratxa*.

LLENGUA DE CA. — *Cynoglossum officinale* L. Cynoglosse officinale.

Feuilles longues et rugueuses comme la langue de chien. Contre les scrofules.

LLENGUA DE VACA. — Voir CONSOLDA. — Consoude.

Feuilles ressemblant à une langue de vache.

LLENTIA. — *Vicia Lens* Coss. et Germ. Vesce. Lentille.

Cultivée pour ses graines. Donne un bon rapport dans les terrains les plus pauvres.

LLEPARASSA. — *Lappa communis* L. Bardane commune.

Racine sudorifique et dépurative. Feuilles servant de vésicatoires.

LLET DE GALLINA. — *Ornithogalum umbellatum* L. Ornithogale en ombelle.

Contient un suc laiteux. Inutilisée.

LLETEÇA. — *Euphorbia segetalis* L. Euphorbe des moissons.

Suc laiteux, vénéneux. Fruits purgatifs ; à employer avec prudence.

LLETUGA. — *Lactuca tenerrima* Pourr. Laitue délicate.

Suc laiteux narcotique. Feuilles calmant les douleurs de ventre.

LLI. — *Linum usitatissimum* L. Lin usuel.

Cultivé pour la fabrication de la toile. Farine des graines adoucissante.

LLIRI. — *Lilium Martagon* L. Lis Martagon.

Belle plante de montagne. Les fleurs du lis blanc des jardins sont calmantes.

LLIRI BLAU. — *Iris Germanica* L. Iris d'Allemagne.

Le suc de la racine insensibilise les dents cariées ; purgatif violent.

LLIRI GROCH. — *Iris pseudacorus* L.

A les propriétés du *Lliri blau*, mais n'est pas si aromatique.

LLISTO. — *Brachypodium ramosum* R. et Sch. Brachypode rameux.

Les tiges sont très raides. Nuisible dans les herbages.

LLORER. — *Laurus nobilis* L. Laurier noble.

Feuilles toniques et aromatiques employées en cuisine. Chasse les mouches.

LLUFA. — *Lycoperdon bovista* L. Lycoperdon du bœuf.

Champignon qui, écrasé, laisse échapper ses spores sous forme de poussière.

LLUISSO. — *Lupinus albus* L. Lupin blanc.

Bon fourrage d'hiver. Graines vermifuges ; contre la clavelée des moutons.

MADUXERA. — *Fragaria vesca* L. Fraisier commun.

Fruits savoureux et laxatifs ; combattent la gravelle et la goutte.

MAGRANER. — *Punica Granatum* L. Grenadier commun.

Graines rafraîchissantes et diurétiques. Ecorce et racine contre le tœnia ou ver solitaire.

MAJORANA. — *Origanum vulgare* L. Origan ou marjolaine commune.

Tonique et emménagogue ; quelquefois employée en guise de thé.

MAL D'ULLS. — *Ficaria grandiflora* Rob. Ficaire à grandes fleurs.

Suc irritant les paupières. Autrefois employée contre les affections scrofuleuses.

(A suivre.) L. Conill.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Evêques Roussillonnais

(SUITE)

Le 29 septembre, il ne parla que pour objecter le mauvais état de sa santé. Il ne lui permettait aucun déplacement.

Pierre de Çagarriga et ses collègues eurent beau insister et prier Boniface IX de proposer un expédient lui-même, il demeura inflexible, se refusant d'entrer en pourparlers avec un compétiteur qu'il jugeait à peine digne du pardon. La conférence se clôtura péniblement, sur un échange de paroles aigres. Boniface IX enjoignit même aux mandataires de Pierre de Luna de partir sans retard. Mais un coup de théâtre ne tarda pas à se produire : la mort subite de Boniface, survenue deux jours après l'audience.

L'évêque de Lérida avait demandé aux cardinaux un asile sûr pour lui et ses compagnons, lorsque dans l'après-midi du 1er octobre, Antonello Tomacelli, parent du pape défunt et châtelain du fort Saint-Ange, trouva bon de s'emparer de leurs personnes. Le Sacré-Collège qui déplorait ce fâcheux incident envoya des délégués au châtelain pour obtenir l'élargissement des détenus.

Mais Tomacelli, qui entendait tirer profit de l'aventure, réclama aux ambassadeurs le payement d'une rançon de dix mille florins d'or ; après de longs marchandages, il consentit

à la réduire de moitié. Avancée par les Florentins, la somme fut dans la suite remboursée par Benoît XIII.

Pour se procurer les fonds nécessaires à l'amortissement de cette dette, Pierre de Luna lança une bulle aux fidèles de son obédience, le 13 janvier 1405. Elle partit de Nice et prescrivit à Aymery, abbé de Saint-Sernin de Toulouse, d'aller solliciter auprès des clercs et des laïques de Languedoc des prêts hypothéqués sur les collectes des provinces de Narbonne, Toulouse et Auch, ainsi que des diocèses de Rodez et du Puy. A la date du 9 mai 1405 le payement de la rançon était effectué.

L'emprisonnement de Pierre de Çagarriga et des autres envoyés du pape d'Avignon n'avait duré qu'une dizaine de jours. Le 12 octobre, les ambassadeurs avaient recouvré leur liberté, quand neuf cardinaux rassemblés près de Saint-Pierre, dans la maison de l'archiprêtre, mandèrent auprès d'eux les évêques de Lérida et de Saint-Pons. Ceux-ci représentèrent aux cardinaux romains, de la part de leur chef, les maux qui résulteraient de la prolongation du schisme, et les conjurèrent, en conséquence, de ne point donner un successeur à Boniface IX. Ils ajoutèrent que Benoît XIII était disposé à accepter une discussion contradictoire entre les deux parties pour aboutir à la découverte de la vérité.

Pierre de Çagarriga et les autres mandataires de Pierre de Luna quittèrent Rome après l'audience du 12 octobre, sous la protection d'une escorte fournie par le Sacré-Collège et cherchèrent un asile dans le château de Soriano, tandis que les cardinaux, sans se soucier des ouvertures des évêques de Lérida et de Saint-Pons se décidèrent à entrer en conclave. Ils attendirent sept jours la réponse des princes de l'Eglise. La nouvelle qui leur parvint fut celle de l'élection d'un nouveau pape, Innocent VII. L'ambassade de Benoît XIII se retira alors à Florence.

Au lendemain de son élévation au Souverain Pontificat, Innocent VII fit écrire aux nonces du pape d'Avignon

pour les inviter à revenir à Rome. Sa conviction était que l'entente finirait par s'établir entre les deux partis. Il promettait de leur donner un sauf-conduit. Mais lorsque ceux-ci se présentèrent, le nouveau pontife avait changé d'avis. Il refusa de le leur délivrer.

Dès le 22 novembre, Pierre de Çagarriga et Pierre Ravat avaient fait renouveler leurs pouvoirs par le pape d'Avignon. Sur ces entrefaites, Innocent VII convoquait un concile à Rome pour le 1er novembre 1405 et retardait jusqu'à cette date toute résolution. En présence de cette détermination, les évêques de Lérida et de Saint-Pons ne crurent mieux faire que de rentrer auprès de leur maître.

Leur retour fournit à Benoît XIII l'occasion de lancer une bulle qu'il écrivit de Nice, le 11 avril 1405. Il y flétrissait la perfidie des Romains et l'obstination de son rival. Quelques jours après, il quittait Avignon et partait pour l'Italie, dans le but de se rapprocher d'Innocent VII et de tenter une suprême entrevue avec lui.

Mais Rome était alors déchirée par les luttes des factions et le Pontife de la Ville éternelle ne tarda pas à descendre dans la tombe (6 mars 1406). Le peuple cherchant un chef pour défendre la cité, demandait à cor et à cris un successeur au pape défunt. Un vieillard de soixante-dix ans, Ange Correr, patriarche de Constantinople, fut élu sous le nom de Grégoire XII.

Ce dernier désirait ardemment l'union. Il écrivit à Benoît XIII, au roi de France, aux princes et aux universités des lettres pressantes pour arriver à cette fin. Un moment on crut la paix venue.

Pierre de Luna qui se trouvait à Marseille lut les lettres de Grégoire XII à sa cour pontificale, et ajouta qu'il était de l'intérêt de tous de se hâter. Il accueillit même avec des marques de bienveillance les neveux du nouveau pape de Rome, et d'un commun accord il fut décidé que les deux pontifes se rendraient à Savone pour se concerter.

On était au 21 avril 1407 et depuis huit jours, Benoît XIII avait élevé Pierre de Çagarriga sur le siège métropolitain de Tarragone.

IV. — En mission à Savone et à Lucques
(Août 1407 — Juin 1408)

Quoique chargé de gouverner un vaste archidiocèse, Pierre de Çagarriga n'en continua pas moins d'occuper auprès du pape d'Avignon son poste de confiance et de remplir des missions de la plus haute importance. Il prit possession de son nouveau siège au mois de juillet 1407. Dès le 23 août de cette même année, il recevait de Benoît XIII l'ordre de se rendre à Savone, en compagnie de Pierre du Pont, doyen de Saint-Michel de Castelnaudary. Sa mission était de préparer les voies à Pierre de Luna et d'y recevoir le serment des habitants. Un mois plus tard, le pape d'Avignon, fidèle au rendez-vous, faisait son entrée à Savone. Il y attendit vainement la venue de Grégoire XII.

Loin de se froisser de l'étrange attitude de son rival, Benoît XIII continua de marcher dans la voie des négociations où il s'était engagé. Il fit proposer à Grégoire XII de gagner Pietrasancta ; lui-même irait à Porto-Venere, moyennant quoi il le tiendrait quitte de son manquement à la parole donnée. A cet effet, il publia une bulle, le 10 novembre 1407, dans laquelle il nommait sept ambassadeurs qui devaient s'aboucher avec le pape de Rome et statuer sur le différend qui les divisait. Pierre de Çagarriga était compris dans le nombre de ces messagers. Les sept envoyés d'Avignon furent reçus à Pise, le 24 novembre, dans la cathédrale de cette ville, en présence de Grégoire XII et de douze cardinaux et d'une grande affluence de peuple.

Sans attendre l'issue de l'entrevue, Benoît XIII avait quitté Savone, vers la fin du mois de décembre, escorté

d'une flotille de six galères. Il arriva en cet équipage à Porto-Venere le 3 janvier 1408. De son côté, Grégoire XII, au lieu de se rendre à Pietrasancta s'arrêtait à Lucques, le 28 du même mois. Pierre de Çagarriga vint l'y trouver quelques jours après, de concert avec six autres ambassadeurs. Après force pourparlers, il fut conclu que les deux prétendants à la tiare se rencontreraient à une distance de cinq lieues l'un de l'autre : Grégoire viendrait à Pise et Benoît à Livourne.

Au moment de se séparer, Pierre de Çagarriga souleva des difficultés sur le choix de la ville de Livourne qui appartenait ainsi que Pise à l'obédience de Grégoire. Il fut énergiquement appuyé dans ses dires par Jean d'Armagnac, archevêque de Rouen, un des sept messagers de Pierre de Luna.

Dans une réunion qui fut tenue le 5 mars suivant, on s'était arrêté à une autre combinaison : on désignait comme points de rencontre, Carrare à Grégoire et Avenza à Benoît. Mais le 19 mars Grégoire XII repoussa à son tour la proposition. L'ambassade d'Avignon s'éloigna alors de Lucques en faisant entendre une protestation contre le parti-pris manifeste de la cour de Rome de faire échouer toute tentative d'union.

Les nonces de Benoît XIII étaient de retour le 21 mars à Porto-Venere, auprès de leur maître. Celui-ci demeura fidèle à sa tactique, avec un opiniâtre esprit de suite. Il décida de reprendre les négociations et sollicita de Grégoire XII, le 29 mars, un sauf-conduit pour Jean d'Armagnac et Pierre de Çagarriga, accompagnés comme d'habitude, de cent cavaliers et de vingt hommes de pied. Le pape de Rome ne l'accorda qu'avec répugnance et prononça même ces paroles : « A quoi bon ce nouveau déplacement, du moment que Pierre de Luna peut s'entendre à Porto-Venere avec nos propres ambassadeurs, munis de pleins pouvoirs pour traiter ? Cet archevêque de Rouen et cet archevêque de Tar-

ragone n'ont fait, quand ils sont venus, que rompre l'accord près de se conclure. Tout cela ne sert qu'à retarder l'union. »

Quelques cardinaux de l'obédience de Grégoire XII, réunis à Pise, adressèrent une lettre à Benoît XIII pour le solliciter de se rendre à Livourne. Le 20 mai 1408, Pierre de Luna envoya dans cette ville trois familiers qui devaient préparer sa prochaine arrivée.

Quatre cardinaux et quatre autres personnages, confidents intimes de Pierre de Luna, au nombre desquels figurait Pierre de Çagarriga se mirent en route à leur suite. Mais sur le refus catégorique des habitants de Florence — ville alors soumise à la domination française — de donner un sauf-conduit, Benoît XIII renonça à son voyage à Livourne.

Le bruit courait qu'on se disposait à la cour du roi de France à prendre des mesures contre le Pape d'Avignon. Ces rumeurs affolèrent les partisans de Benoît XIII : Pierre de Çagarriga et ses compagnons se retirèrent précipitamment de Livourne dans la matinée du 11 juin.

On conseilla à Pierre de Luna de s'abriter en un lieu sûr : son départ pour Perpignan fut arrêté.

Afin de ne pas paraître rompre toute négociation, Benoît XIII laissa derrière lui une commission représentative de plénipotentiaires, au sein de laquelle siégeait Pierre de Çagarriga. Par une encyclique, datée du 15 juin, il annonça à l'univers la convocation, pour la Toussaint prochaine, d'un concile général qui devait se tenir dans l'église de la Réal, à Perpignan. Le 1er juillet 1408, il abordait avec sa cour, à Port-Vendres.

De leur côté, les cardinaux des deux obédiences, assemblés à Pise, décidèrent de réunir un concile dans cette ville, le 25 mars 1409. Grégoire XII, à son tour, appelait ses adhérents à un concile qui allait se célébrer dans une ville du nord de l'Italie, Udine.

(*A suivre*). L'Abbé J. Capeille.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Esticologia catalana

La librairie Baguñá, Barcelona, rue du Cardinal Cassanyes, 4, vient de publier un petit livre qui mérite l'attention des poètes catalans. Sous le titre de « Esticologia catalana » c'est tout un traité de versification que nous donne l'auteur, M. Lluis Viladot.

Cette publication est digne de tout éloge.

Era bouts dera Mountanha

Cette revue continue l'étude de M. Sarrieu sur l'*Utilité pédagogique du Gascon*. Dans le dernière numéro l'auteur répond par une longue note aux critiques que notre confrère M. Louis Pastre lui avait adressées (1) et reconnaît « qu'il faut se servir de la méthode directe (avec ou sans explications à l'aide du gascon) dès le début ».

Bolleti del Diccionari de la Llengua Catalana.

Dans ce Bulletin, notre confrère M. Alcover, poursuit sa tâche avec une vaillance et une ténacité inouïes. Nous souhaitons à cet apôtre de la langue catalane bon courage et longue vie.

Gent Nova

Gent Nova nous a envoyé son numéro extraordinaire du 15 août. Ce numéro contient des travaux en prose, des poésies, de la musique et des gravures, le tout d'un grand intérêt.

Jochs Florals de 1908

Nous avons reçu le volume des Jeux Foraux de 1908 (178 pages) contenant les discours prononcés, le rapport du secrétaire, le palmarès et les œuvres des lauréats.

Recort del Cinquantenari

Le Comité des fêtes du Cinquantenaire des Jeux Floraux a eu l'heureuse idée de publier une brochure (sur beau papier grand format) qui constitue pour tout bon catalan le plus précieux souvenir. Dans cette brochure figurent les portraits des cinquante reines et ceux des maîtres en gai savoir proclamés de 1859 à 1908.

(1) Voir *Revue Catalane* n° 4, pages 126 et 127.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 22 15 Octobre 1908.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

La llengua catalana

Llengua que Roma'ns doná,
Quant cová'l món la seva ala,
Quina altra llengua t'iguala,
Tu, qu'en Ciceró parlá ?

Com moltes del bell llatí
Es la llegitima filla ;
Mes ella n'es la pubilla,
Y sols ab ell tindrá fi.

Prenda d'en Jaume primer,
L'encaminá á la victoria ;
D'en Ramon Lull fou la gloria,
D'Ausias, de Muntaner.

¿Voleu la veure ab un raig
De sol al front y corona ?
Anau donchs á Barcelona
Per la gran festa de maig.

(J. Pépratx, *Pa de casa*).

NOMS OU PSEUDONYMES

des Candidats qui ont obtenu une note supérieure à la moyenne au dernier concours

NYIGO-NYIGO, élève à l'Ecole supérieure.....	15 sur 20
Ambroise MALAPLATE, élève au Collège.....	14 sur 20
Fernand LAMAYSOUETTE, élève au Collège....	14 sur 20
Francesch RIBERA, de Barcelone.....	13 sur 20
Joan PUIG, de Figuères.....	12 sur 20

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 1er novembre 1908.

Membres de la So

Nouvellement admis

MM. Rozès Numa, propriétaire à Saint-Hippolyte.

Estève Xavier, colonel du 150e d'infanterie, villa Bulg Saint-Mihiel (Meuse).

Dénoyès Joseph, docteur en médecine, rue de la Citadell

Abat J., 49, rue d'Orsel, Paris (18e).

Capeille (abbé), vicaire de la paroisse Saint-Jacques, P

de Çagarriga Henri, propriétaire, Château de Lagra mune de Montesquieu (Pyrénées-Orientales).

Bergue Paul, Ingénieur des Travaux publics d'Indo-Ch zilla-de-la-Rivière.

Veremas

Al suavíssim y llorejat poeta francès H. Muchart, cu

Tot l'estíu afanyat á madurar la vrema,
Setembre s'acabant, lo sol es estirat
Sus dels núvols lleujers, content y descansat
S'espiant lo vinyer d'un raig que no mès crema.

Per les llaques s'en van les colles rialleres,
A la boca cansons, serpa y cistell als dits,
Cullint lo rhim botat ; y los minyons ardits
Quitxen a corrumtom les semals cornalères.

Los noys de l'Ampurdá, cofats de barretines,
Faixats de roig, cara morena, pit pelut,
Trepitjen, peus descals, les uves de vellut
Que demá, del celler, faran rotar les tines.

Ay ! quins planys y gemechs ! Es la prempsa que
La vrema moselluda ; el xuch abundadós
Raja com fa la sanch d'un tóro poderós.
Salut al vi vermell qu'es la sanch de la terra !

L'Ermita de Cabrens.

Les poètes catalans
du Roussillon

Anthologie Catalane (1re série. *Les poètes roussillonnais*) avec introduction, bibliographie, traduction française et notes, par Jean Amade. Perpignan : Edition de la Bibliothèque catalane, J. Comet, rue Saint-Dominique, 3 fr. 50.

Voici que la langue du Roussillon nous apparaît couronnée et vêtue de lauriers, selon l'épigraphe du livre. Voici que tous les ouvriers de notre renaissance suivent le sillage de la gloire, la douce déesse. Ils vivront tous à l'unisson dans cette *Anthologie catalane* ; ils y vivront désormais d'une éternelle vie, ceux-là qui connurent le frisson divin ; car M. Jean Amade, l'auteur du livre, nous offre sa double garantie de poète et d'érudit.

Poète, il a publié en 1901 dans la *Revue de Paris* quelques rythmes joyeusement alertes, tintinnabulants avec leur titre d'*Ariettes catalanes*, et dédiés à Emile Gebhart, dont l'ombre vient de rejoindre aux Champs Elyséens celles de François Rabelais et de Sandro Botticelli : Offrande de l'escholier à son maître en Sorbonne ; offrande aussi au Roussillon sonore, entrevu à travers les buées de la capitale. Je cite des vers dont la simplicité n'est pas dépourvue de charme :

Je me dis que sans doute elle serait charmante
Avec le nimbe clair du bonnet catalan,
Et que l'embellirait ce voisinage blanc!...
Et dans mon cœur, alors, naît, grandit et s'étale
Un désir infini de la terre natale.

(Nostalgie.)

Et d'autres encore :

Respire longuement ces roses que tu cueilles,
Et goûte le repos des chênes où l'on voit
Toujours luire un lambeau d'azur entre les feuilles.

(Ma forêt.)

M. Jean Amade ne s'attarde pas trop dans la forêt des songeries et ne goûte le repos des chênes qu'après un long séjour dans la cité des livres. Aussi bien, ne faut-il avoir que de nobles sentiments pour écrire une *Anthologie ?* J'estime avec tout le monde qu'un certain sens critique est nécessaire. J'estime encore que la science de la bibliographie n'est pas une chose vaine.

Et c'est parce qu'il avait des qualités de poète, de critique et d'érudit que l'auteur a pu nous donner un livre vraiment complet.

Un enthousiaste verdaguérien, Antón Busquets i Punset, a prétendu que dans le jardin de la poésie roussillonnaise les fleurs étaient rares, tandis que le jardin de la prose déployait mille magnificences (1). Son article apportait d'ailleurs une réfutation évidente. N'était-il pas obligé de prendre ses exemples de prose catalane dans telle ou telle préface d'un volume de poésie ?

Je n'ignore pas que Busquets i Punset n'exprimait guère que son mécontentement d'avoir retrouvé dans notre poésie des adaptations de la métrique française. Nos poètes, me semble-t-il, n'ont pas employé le système des assonances. Il est vrai que Puiggari a suivi les règles du *romance* dans sa version de *Montanyes regalades,* mais on ne pourrait multiplier les exemples.

Par ailleurs, Antón Busquets i Punset me paraît demeurer insensible à la sonore majesté de l'alexandrin. Et cependant, on le trouve déjà dans nos tragédies roussillonnaises du XVIIIe siècle. Il en est de simples et d'harmonieux (2). Je veux bien en blâmer l'emploi systématique dans les *Bruxas de Carença*, d'Antoni Jofre. Certainement, Pere Talrich manie les rythmes avec plus d'aisance. Mais celui-ci pèche par excès de variété comme celui-là par excès de monotonie.

Leurs livres demeureront. L'un nous dit vigoureusement la solitude et les bruits sourds parmi les rochers ; et l'autre sa nostalgie vibrante de coloris.

Antoni Jofre et Pere Talrich m'apparaissent d'ailleurs comme des isolés. Ils ne participent pas du double caractère que j'aime

(1) Voir *Joventud*, n° 183. 13 août 1903.

(2) Voir *Sant Joan en lo Desert. Anthologie Catalane.* Pages 228-236.

à retrouver chez la plupart des poètes du Roussillon. Car, remarquez-le bien, ils sont presque tous des fabulistes et des mystiques.

❖ ❖ ❖

Des fabulistes d'abord, et cela pourrait bien être un signe d'infériorité.

Ils n'ont pas seulement répété dans notre langue les rêves de la laitière et les chansons de la cigale. Ils ont imaginé aussi d'agréables choses.

J. Pépratx fit preuve d'ingéniosité dans ses galanteries. Pas un voile de tristesse. Un peu d'ironie, beaucoup de bonté. Et partout, une louable correction.

Aussi ne fut-il pas pleinement populaire, à la façon d'Albert Saisset. Il est vrai que celui-ci fit d'étranges concessions.

Etait-il sensible au charme de notre horizon moiré ? Ce doute nous est encore permis. Mais on sait que son langage grouillant nous dit toutes les gaîtés de la Salanque. Et il savait s'attendrir parfois.

Son œuvre ne renferme pas, comme telles pages de Boixeda ou du chanoine Boher, des parfums éloquemment agrestes.

Ce bon chanoine proclame la courtoisie du chardonneret qui, cependant, pour suspendre son nid aux plus hautes branches, vole à la métayère et le fil et l'aiguille...

Par contre, il adresse au chêne de véhéments reproches.

Ce chêne, Lo Pastorellet nous l'avait déjà montré en hiver, alors qu'il n'avait plus la parure du feuillage ; mais il se glorifiait alors de sa vigueur. Puis, un autre poète, Roure, nous le représenta vêtu, frissonnant de feuilles et d'ailes, offrant son ombre et sa toiture contre le soleil et l'orage... Il était même heureux de ses fruits, dont certains étudiants au pourpoint de soie font leur régal.

Voilà bien trop d'orgueil, pense le bon chanoine : O chêne, dis-moi, vit-on jamais damoiseau chardonneret suspendre à ton branchage un nid de blanc coton ? Et peut-on, durant l'orage, avoir confiance en toi ?

Si donas seu, mares y fillas,
Feu parapluja de faldillas,

Mostrant camas, cobriu lo cap,
Y corriu totas, qui mes sab,
Sota las balmas d'una roca...

Ne connais-tu pas un seul rival, ô chêne vaniteux ? Mais pense donc au noyer, à ses feuilles vernies, à son ombre fraîche. De véritables étudiants, ceux-là, et qui apprennent le latin et même le grec, viennent croquer ses fruits :

Vanament contra la maynada
La masobera enrabiada
Llensa crits, renechs, cops de roch ;
Res no hi fa. Caldría 'l foch
Per ferlos fugir. Es tan bona
La noga endaurada y rodona,
Verde encara y dins l'ayguardent !..
Feya per plantar-hi la dent.
Ara que's rossa y ben madura,
Su'l pa posada ab confitura,
Fa torrons de balitre. Breu,
Del noguer no hi ha res sens preu.

Mossen Boixeda avait aussi une pareille fraîcheur de sentiments. On relira dans l'*Anthologie Catalane* la poésie où il célèbre les plaisirs des jardins.

Ces quelques lignes et ces quelques extraits, prouvent-ils que nos premiers ouvriers ne manquaient pas d'un certain agrément ? Je le désire, et d'autant plus que M. Amade n'a pas pu faire place aux fantaisies du chanoine Boher. Ce ne sont pas là pièces d'anthologie. Boher n'avait pas le sentiment de la mesure. Et c'est peut-être une erreur littéraire que d'avoir écrit un poème théologique, en douze chants, intitulé l'*Inmaculada*.

❖ ❖ ❖

Grâce à ce poème, toutefois, nous pouvons bien le considérer comme le prince de nos poètes mystiques. Car, il ne faut pas en douter, nous avons eu des poètes mystiques, et des poètes qui n'ajoutent pas de contredits, comme Verlaine ou Francis Jammes.

S'il y fallait trouver une raison, ne devrions-nous pas nous souvenir aussitôt de l'ardent, de l'ineffable et divin Jacinto Verdaguer ? Je sais un abbé qui lisait naguère la *Mellor Corona*, sur le seuil d'une porte tout enguirlandée de campanules. Ces strophes har-

ement douces trouvaient une résonance profonde en son
Certes, l'âme de Boixéda était ouverte à de tels éblouis-
Il affirmait dans ses lerniers vers que l'arbre de sa vie
t dans les cieux, alors que les racines se détachaient peu
l'humus. Nous retrouvons l'image d'une telle élévation
alogue du laboureur, du vigneron et du prêtre, chez
tx, ou mieux encore, et chez Lo Pastorellet, en ce con-
murmure des arbres et des fleurs.
nbre austère d'un cyprès s'effeuille une rose :

Benehit sia Deu ! Deu que t'ha dat, germana,
Un cor assedegat de vida novensana !

(Cap al cel)

st l'idéalisme de nos poètes. Ils n'ont pas dit comment la
lors qu'elle lavait son tablier dans le torrent, a suivi le
au. Ils n'ont pas répété les tristesses du moineau vespéral
de l'oranger. Mais ils ont bâti des *goigs* dolents en l'hon-
la Vierge.
s souhaite ingénument de lire dans la vallée de Cady les
a Soterrana. C'est l'un des chefs d'œuvre de la poésie du
et.

❖ ❖ ❖

ci a tressé l'immortelle couronne de notre renaissance.
ente le Roussillon au même titre que Mossén Costa y
représente Majorque et Teodor Llorente la valencienne

ut à la fois leur vigueur et leur délicatesse. Et comme eux
es légendes glorieuses de sa province.
urrait trouver encore des affinités de talent et des ana-
nspiration.
m'y attarderai pas. Poète élégiaque du cimetière et du
ciel biseauté par les hirondelles, poète des humbles et
douleurs, avec l'âme emplie de l'âpre vision de la Pales-
la vision dorée du Vallespir, lo Pastorellet a noblement
montagnes divines :

Lluny del bruix enfadós, al cim de la devesa,
Com s'aixampla mon cor, baix un oreig flagran !
Llibertat, llibertat, de tu quina ardalesa !..

Sa muse effleure déjà les sommets clairs de la gloire ; nous la suivrons toujours avec ferveur et reconnaissance.

Et toutefois, M. Amade est un peu bref lorsqu'il dit que les derniers venus de nos poètes se sont groupés autour du Pastorellet. Il y a là une part de vérité. Mais je ne vois pas se dessiner une école. Et bien plus, j'observe que certains, comme J. Sanyas, veulent exprimer d'autres idées, d'autres sentiments. On ne saurait prédire la direction de notre poésie. Mais la suavité de Mossen Caseponce, la vigueur du Refilayre de Carença, et surtout l'enthousiasme de Jules Delpont, nous permettent d'assurer que le jardin roussillonnais nous offrira bientôt sa floraison nouvelle.

Les fleurs seront certainement moins abondantes qu'au delà des Pyrénées. Et c'est qu'elle nous offre trop de symboles d'ordre et de mesure, notre helladique province aux chatoyants oliviers. Elles seront rares, les fleurs, mais je veux croire que leurs parfums réjouiront Jean Amade en sa blanche métairie et ne laisseront pas indifférent Antón Busquets i Punset lui-même.

Joseph Pons.

Choses catalanes

Le carillon de Saint-Jean

Tout le monde sait que nous avons à la cathédrale de Saint-Jean un carillon tout à fait remarquable, classé parmi les meilleurs carillons de France et même d'Europe. On entend toujours avec plaisir ses notes claires et charmantes, qui gracieusement s'éparpillent dans notre ciel. Il était une époque, — et cela est assez récent, — où l'on ne se contentait pas de lui faire jouer des airs de cantiques : nous eûmes quelquefois le bonheur d'entendre notre bel hymne catalan, *Montanyes regalades*. Nous ne l'entendons plus maintenant. Pourquoi ? Ne pourrait-on pas nous donner de temps

en temps, cette sonnerie et d'autres airs catalans, le dimanche par exemple ? Nous nous permettons de poser cette question à Mgr de Carsalade, qui ne reste jamais indifférent, comme chacun sait, aux manifestations de l'âme roussillonnaise.

Proverbes catalans

Notre secrétaire reçoit, depuis la fondation de la Société d'Études Catalanes, un grand nombre de proverbes catalans, envoyés de tous les coins du Roussillon par des collaborateurs zélés et des catalanisants convaincus. Il en possède actuellement plusieurs milliers, et pourra bientôt faire un choix méthodique, afin de publier dans notre Revue, avec le commentaire qu'ils exigent, ceux qui lui paraîtront mériter le mieux cet honneur. Que nos lecteurs continuent donc à récolter autour d'eux, et qu'ils nous fassent part de leurs trouvailles. Ces proverbes sont toujours intéressants, et cela non seulement par eux-mêmes, nous voulons dire par les trésors de sagesse et d'observation qu'ils contiennent, mais encore par leur langue, dont les archaïsmes, toujours savoureux, sont en même temps une véritable leçon de vocabulaire.

Chant du Rosaire

Une coutume que nous sommes heureux de voir se perpétuer à Perpignan, c'est le chant, sur un vieil air archaïque, du Rosaire en catalan, le premier dimanche d'octobre à l'église de Saint-Jacques.

Cette cérémonie attire toujours une grande affluence, parmi laquelle beaucoup d'étrangers.

Félicitations à M. le Curé de Saint-Jacques, à son clergé (qui compte dans son sein un membre de notre société), au conseil paroissial et aux paroissiens de cette église, qui tous comprennent l'utilité du maintien des vieilles traditions catalanes.

Annonces en catalan

Nous signalons avec plaisir une innovation dans les annonces de journaux. Voici deux notes (parues dans la presse locale) qui ne manquent pas d'originalité :

Companys. — Voleu per un dia de festa
Un bon vestit tot nou,
Amb una ben bonica vesta ?
Demaneu un quarante-nou
A ca'n Desplas.

Al Puig. — Per la derrera festa de Sant-Jaume, las balles del Puig van esser remarcables : música de primera, ninetes de coll de senyora, passe-vila à fer tremolar els carrers : mes sobretot se va remirar com marcavan bé los caps de jutglar, se n'haguès dit emplegats de Préfecture.

Mala primor ! tots s'havian firat à ca'n Desplas, d'un vestit d'allo mes fi, à 49 !

Pel mateix preu encare n'hi ha.

C'est toujours la langue maternelle, celle-là bien écrite, contrairement à ce qui arrive quand les journaux citent le catalan.

Le Théâtre catalan

Nous apprenons que M. Lugné-Poë, le distingué directeur du théâtre parisien de « l'Œuvre », va monter le beau drame d'Iglésias *Els Vells,* que notre compatriote M. Frédéric Saisset vient, avec la collaboration de notre ami M. Pierre Rameil, d'adapter à la scène française.

Vouloir faire connaître en France les admirables scènes qui se trouvent dans le théâtre catalan est une louable tentative dont nous félicitons M. Frédéric Saisset. Il y a dans le beau drame d'Iglésias une beauté grave, une simplicité grandiose. C'est de l'art le plus noble et le plus émouvant.

Nous souhaitons à M. Frédéric Saisset une heureuse réussite et nous applaudirons de grand cœur au succès de sa courageuse tentative.

L'Art catalan

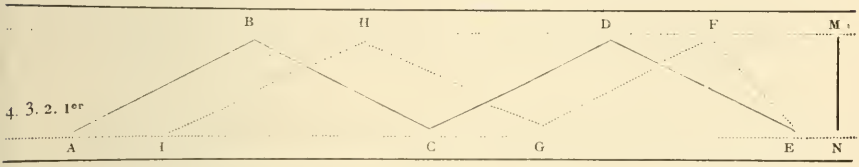
Notre ami et collaborateur M. Jean Amade fera prochainement à la Salle Arago une conférence sur *l'Art catalan,* avec projections lumineuses. A l'occasion de cette conférence, nous reviendrons ici même sur ce sujet si intéressant.

Le Carnaval d'autrefois à Prats-de-Mollo

(Souvenirs de ma belle-mère)

(SUITE) (1)

Pour l' « Encadenat », les danseurs se placent à la queue-leu-leu, du même côté de la rue, le 1er au point A, les autres 2, 3, 4,



derrière lui comme l'indique le schéma ci-dessus ; la musique joue, le premier danseur accentue le début de la première mesure au point A et s'élance vers le point B où il arrive au premier temps de la seconde mesure pour repartir aussitôt vers le point C, tandis que le second danseur quitte le point A ; ainsi de suite, jusqu'au dernier. Quand ils sont tous engagés, à l'instant où finit une mesure et commence la suivante, on les aperçoit des deux côtés, par exemple les numéros impairs à droite, aux points A, C, E, et les pairs à gauche, aux points B, D, ou inversement ; et au milieu précis d'une mesure, ils sont tous sur une même ligne, au milieu de la rue. Deux longues files de danseurs qui se meuvent parallèlement, l'une de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, se rapprochent, se confondent, se croisent, s'éloignent pour revenir ensuite l'une vers l'autre, comme si ceux qui les composent se cherchaient sans se joindre, voilà « l'encadenat ». Toutes les fioritures sont admises pourvu qu'elles ne provoquent aucun désordre, respectent le pas et la cadence.

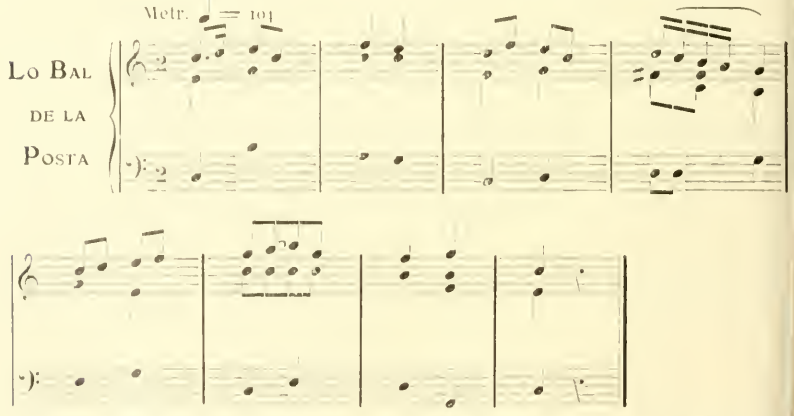
Les femmes sont exclues de « l'encadenat », les hommes revêtent des costumes plus bizarres que riches, souvent ingénieux,

(1) ERRATUM. — page 265, lignes 24 à 27, lire :
... les ouvriers mangeaient avec leurs habits de travail souillés d'huile, aux manches luisantes de suint, comme si on les avait frottés avec une couenne de lard, et c'est dans la même tenue qu'en sortant de table, ils allaient danser *« lo ball dels connosos »*, *« la danse des gens sales »*, de *« conna »*, *« couenne de lard »*.

parfois jolis ; le sergent — dans ma jeunesse, l'inénarrable Pere Garra — passe devant portant sur l'épaule gauche, comme un soldat son fusil, la « posta », la planche dont nous parlerons bientôt, brandissant dans sa dextre un inoffensif sabre de bois.

Aujourd'hui, cette danse commence à la ville haute, sur l'antique place « del Rey », « du Roi » ; on descend au « pont », d'où l'on se rend au Foirail ; l'arrivée est superbe sur notre vieille et belle promenade plantée de micocouliers, d'ormes et de platanes, la foule se presse pour admirer le spectacle qui se surpasse lui-même, quand le sergent, ayant atteint l'extrémité du Foirail, se retourne et revient en arrière, imité, suivi successivement par tous les danseurs. La limite étant M N (consulter le schéma), ils passent du point E en F, G, H, I, tandis que les derniers continuent A, B, C, D, E ; deux files toujours, mais dans chacune, des membres se font face, avancent en sens inverse, se dépassent en se croisant, évitant de se heurter car, théoriquement, ils devraient atteindre ensemble les mêmes points du côté et du milieu. « L'encadenat » est encore beau, jadis il l'était davantage, les générations qui disparaissent connaissant mieux l'art chorégraphique.

D'une égale originalité, mais moins noble et plus bouffon, « lo ball de la posta » prend son nom d'une planche en bois, rectan-



gulaire, longue de 1 mètre 50 et large de 20 centimètres environ, arrondie aux deux bouts, peinte à l'extrémité supérieure : au recto une jeune et jolie fille, au verso un diable laid et cornu. Les musiciens s'asseoient sur la partie haute du Foirail. Le danseur qui

porte la planche, honneur très recherché, tourne le dos à la porte de France ; devant lui, à dix mètres, les couples se rangent les uns derrière les autres ; tout alentour, Prats est assemblé. L'air comprend huit mesures que les ménétriers répètent trois fois pour chaque couple, se remplaçant les uns les autres et exécutant, pour rompre la monotonie, les plus saugrenues variations.

Le porteur de la planche, la tenant entre les mains, et le premier couple s'approchent réciproquement jusqu'à se rencontrer, la cavalière adressant à la planche force révérences ; tous les trois reviennent à leur place et repartent aussitôt ; cette fois, la cavalière doit baiser une des deux figures, elle voudrait que ce fut la jeune fille, non le diable ; l'habileté est de lui présenter ce qu'elle désire virant vivement la planche quand elle avance les lèvres, pour qu'elle embrasse le démon cornu. Second recul et troisième départ : les trois personnages s'arrêtent quand ils prennent contact, le cavalier retourne sa danseuse qui fléchit le buste en avant, exposant sous les jupes gonflées les rondeurs proéminentes de ses hanches et de ses fesses ; le porteur saisit la planche par le bas, confirme plus ou moins violemment cette partie volumineuse et charnue, soit avec le diable, soit avec la jeune fille ; le résultat ne diffère pas, l'on entend un bruit sourd : « Boum ! ». A moins d'être maladroit et d'envoyer le coup trop haut, on ne fait jamais mal, l'endroit est généralement caoutchouté à souhait et la planche rebondit comme une balle sur un mur. Eclats de rire, le couple se retire, le suivant le remplace et, sans interruption, le jeu continue.

Je ne l'ai dansé qu'une seule fois et mon cavalier, enfreignant la règle, a présenté son postérieur à la place du mien ; il a d'ailleurs payé l'amende séance tenante ou plutôt sur son séant tendu, le démon pensa le lui démolir tant il s'abattait, rageur et brutal.

Ma sœur Rose ne manquait pas l'occasion ; un jour qu'elle avait pour cavalier son futur mari, elle oublia (l'amour et la mémoire sont brouillés ensemble) elle oublia certain furoncle qui s'épanouissait au bas de son dos, place indiscrète s'il en fut et, en la circonstance, fort mal choisie. M. Sucazes, pharmacien, qui portait la planche, lui présenta le démon à baiser, elle déroba sa bouche ; pour pénitence, il lui appliqua un coup si violent qu'elle entrevit à la fois toutes les étoiles du firmament..., et qu'elle fut

immédiatement guérie : la planche avait produit l'effet d'un bistouri.

Après le « ball de la posta », la fête se poursuit sur la place centrale, les danseurs reviennent en ville triomphalement ; en tête, le principal acteur debout sur la planche comme sur un pavois ; derrière, les danseurs, à califourchon ou droit sur les épaules d'un camarade, selon qu'ils sont plus ou moins sujets au vertige. Le cortège se disloque dans les principales auberges où les portés paient à leurs porteurs un grand « banquet » de vin blanc.

Une année, par hasard, les jeunes gens ne s'étaient pas entendus, la « cobla », la musique de Prats était louée par Arles : les jeunes filles se désolaient, pleuraient déjà l'absence de leur divertissement favori. M. Roca et Xacó Dalbiès firent circuler une liste où les chefs de famille comme les garçons s'inscrivirent avec enthousiasme ; mon père donna sa signature, simplement, comme tout le monde, sans promettre un plus large concours. Quel ne fut donc pas son étonnement de recevoir, trois jours plus tard, une lettre avec cette adresse : « Al senyor Joan Guiu y sos companys », « A M. Jean Guiu et ses compagnons » ; les musiciens de Camprodon, petite ville voisine, lui annonçaient que, conformément à ses ordres, ils seraient à Prats le dimanche suivant. « Un tour de Roca », pensa mon père et il lui en fit le reproche. « Que veux-tu ? répondit son ami, nous craignions un refus et nous savions que ton nom aplanirait toutes les difficultés. » Mon père ne recula pas et jamais l'on n'eut à Prats de plus brillant carnaval ; après plus de cinquante ans, je m'en souviens encore avec plaisir.

Tous les participants devaient se masquer le dernier vendredi ; mes sœurs et moi, nous demandions souvent à notre père : « Quel costume mettrez-vous ? vous avez quatre filles, ne les faites pas rougir... » « Ne vous inquiétez pas », répondait-il en refusant nos services ; nous connaissions trop son originalité pour être bien rassurées.

Le grand jour arriva, l'animation était grande ; Pere Garra réunit une trentaine d'enfants masqués et, moyennant une rétribution de 0 fr. 10 par tête, il leur fit danser, à une heure de l'après-midi, un « encadenat » pour eux seuls ; ils étaient enchantés et les parents davantage.

A deux heures, « encadenat » des hommes ; mon père arrive, sans veste, le buste en chemise propre et bien repassée, une large « faixa », ceinture rouge, serrant sa taille, un chapeau de feutre, rabaissé et orné de trois plumes de coq à gauche, relevé à droite et retenu par un « pixoler » de porc qui pendait. Nous fûmes très contrariées, mais tant de personnes le félicitèrent de sa tenue, répétant qu'en Carnaval tout est bon qui amuse, tant de déguisements étaient plus incongrus, que notre moue ne dura pas et que nous pardonnâmes le « pixoler ».

Ce second « encadenat » réunit trois générations : le grand-père, le fils et le petit-fils ; rarement pareil entrain ; les jeunes comme les vieux, tous furent portés à la place et tous s'assirent pêle-mêle autour des mêmes tables d'auberge.

Les musiciens de Camprodon ne connaissaient pas les danses de « l'encadenat » et de la « posta », ils durent les apprendre rapidement, les jouèrent fort bien et comme, d'autre part, ils n'étaient pas fainéants, qu'ils n'abrégeaient pas les danses et n'allongeaient pas démesurément les intervalles, ils laissèrent tout le monde content.

Le soir du vendredi, les pabordes s'assemblaient chez Vila, à l'enseigne toujours existante de la Croix Noire, pour manger une « merlussa » : de la morue, des sardines et des œufs formaient le menu, pas de viande.

Le passeville de la nuit était plus long que les autres jours ; on suivait presque toutes les rues, les jeunes gens paraissaient en pantalon blanc, ceinture rouge et vermeille « barretina » (coiffure nationale : l'antique bonnet phrygien qui s'est perpétué à travers les siècles) ; arrivés sur la place, laissée dans les ténèbres, ils représentaient « Pallary pica-foch ». Ils s'attachaient au derrière, sur le pantalon ou sur la chemise flottante, un cornet renversé dressant sa pointe en l'air, ils se plaçaient en file indienne, une bougie allumée dans la main droite et « Pallary pica-foch » commençait. Le thème est simple ; marchant en mesure, les figurants essaient de mettre le feu au cornet de celui qui les précède et tâchent que la même tentative échoue sur leur propre personne. Ils se courbent donc en avant pour saisir « l'adversaire » et ils font mille contorsions des reins et des cuisses (presque la danse du ventre) pour sauver leur cornet de l'incendie.

Les spectateurs accompagnent la musique en chantant les paroles :

PALLARY PICA-FOCH

Qui me l'encendrá	Qui me l'allumera
Lo tío, tío, tío,	Le cornet, cornet, cornet,
Qui me l'encendrá	Qui me l'allumera
Lo tío de paper ?	Le cornet de papier ?
Jo te l'encendré,	Je te l'allumerai,
Lo tío, tío, tío,	Le cornet, cornet, cornet,
Jo te l'encendré,	Je te l'allumerai,
Lo tío de paper.	Le cornet de papier.
No me l'encendras,	Tu ne me l'allumeras pas,
Lo tío, tío, tío,	Le cornet, cornet, cornet,
No me l'encendras,	Tu ne me l'allumeras pas,
Lo tío de paper.	Le cornet de papier.
Pallary pica-foch, (bis)	Pallary pique-feu, (bis)
Kyrie,	Kyrie,
Pallary pica-foch, (bis)	Pallary pique-feu, (bis)
Eleison.	Eleison. (bis)
Ahont n'hi ha de bo ?	Où y en a-t-il du bon ?
A la bóta, bóta, bóta,	A l'outre, l'outre, l'outre,
Ahont n'hi ha de bo ?	Où y en a-t-il du bon ?
A la bóta del recó.	A l'outre du recoin.
Ahont n'hi ha de dolent ?	Où y en a-t-il du mauvais ?
A la bóta, bóta, bóta,	A l'outre, l'outre, l'outre,
Ahont n'hi ha de dolent ?	Où y en a-t-il du mauvais ?
A la bóta del torrent ?	A l'outre du torrent.
Pallary pica-foch, (bis)	Pallary pique-feu, (bis)
etc. etc.	etc. etc.

Comme fond et comme forme, les vers ne sont guère poétiques, mais l'air est entraînant et le jeu amuse les spectateurs aussi bien que les acteurs.

(A suivre) Emile Leguiel.

Traditions et Coutumes d'Alguer *(Sardaigne)*

Les études de Folklore sont d'une importance capitale pour celui qui veut chercher dans la vie d'un peuple non seulement ses caractères propres, mais encore son développement. D'autres ont touché, en passant, au sujet que je me propose de traiter ; mais, soit par manque de documents historiques et littéraires, soit parce que ces études ne correspondaient pas à leur genre de travaux, ils ne sont pas allés au-delà de quelque petite poésie recueillie par Toda (1), de quelque *cenno* historique de Guarnerio (2), ou d'autres encore dans quelque journal.

J'ai maintenant l'intention d'offrir aux lecteurs de la *Revue Catalane* un court extrait d'un chapitre sur le Folklore alguerais, chapitre qui doit faire partie d'une monographie sur Alguer à laquelle je travaille depuis bien des années avec un amour filial.

Je commencerai par les devinettes, qui constituent un genre de divertissement très en faveur auprès du peuple dans tous les pays, et d'une manière plus particulière auprès des enfants.

1. — *Devinettes*

Jo tench una cosa que va de qui an Bosa, (3) de Bosa an Barbería retorna en casa mía.	el gat.
Lingui, lingui, y mai s'atata.	l'escombra.
Prat ademunt de prat, cavaller armat, dona mustaxura, tot lo mon salura.	el moliner i 'l burric.

(1) L'Alguer, Barcelone (1888).
(2) Arch. glot. vol. IX.
(3) Ville de Sardaigne, au sud d'Alguer.

Es vert y no es erba, es vermell y no es foch, es rudó y no es mon.	la sindria (pastèque).
Devalla rient, y munta plorant.	lo poal.

II. — Jurements

Le jurement est pour les Alguerais la meilleure garantie qui puisse confirmer ou appuyer ce qu'on dit. De plus, ils prennent à témoin Dieu, les saints, les choses sacrées ou les parents. Voici quelques exemples des jurements les plus communs :

Que ma tronqui un' anca si no es ver lu que dich.
Que no arribi en casa...
Que no me fassi día...
Que Deu me castigui...
En cuscencia de l'anima...
Que no arribi a dar a la llumera aqueixa anima que port al ventre.
Que me dabaixi un raiu...
Que me vegin cego de la vista...

Quand on veut ensuite donner plus de force au serment, on jure sur la tête de ses propres enfants, on fait le signe de la croix avec les doigts ou les bras, on jure sur le crucifix, sur le pain, sur le feu, ou il suffit encore de se serrer la main en disant : « Per la fe que tenim en Deu ».

III. — Comparaisons populaires

Pour exprimer une grande beauté, on dit :

Es bella com lu sol, com la lluna, com un' estrella, com una rosa, com un jesmí, com un crevell, etc.

Es una pintura, una santa, la carn d'ella es blanca y vermella com la llet i sanch.

Es bella d'encantar.

Pour dire qu'elle est très laide :

Es fea, es orrosa, es fea com lu dimoni, com la tentassió, bruta como may Deu n'a fet.

Quand on a de l'appétit :

Tench una fam que no hi veig.
Me veig finsa les orellas.
Pareix que m'an vagi 'l cor.

Quand on veut dire que l'on n'a pas réussi dans un projet :

L'os hi es restat à la gora.

Pour dire que quelqu'un est très vieux :

Es vell com San Josè.
Es vell mes del cúcu.

Pour dire qu'il est petit :

Es andenyat.
Es un pam y un pet.
Es un' afulladura.

Pour dire qu'une chose est fraîche :

Es fresch com la rosa.

Pour indiquer une chose très noire :

Negre com lo dimoni, com la pega, com la tentassió, com lo trument, com un moru, etc.

(A suivre)

Joan Palomba, instituteur.
Alghero (Sardaigne).

Textes catalans

(SUITE)

Item, per lanssasar (1) tres axades, VI diners.

Item... per una saumada de losa... pesa III quintals que costa lo quintar I sou : montan III sous.

Item... per una aymina de caus que era de la caus de Baxas, que dix Mestre Guillem que la havien mester que la mesclassen ab aquella de Lauro (2) : costa VIII sous.

(1) Aiguiser.
(2) Il y a encore à Elne un chemin vicinal dit *Cami de Llauro*, nom qui rappelle évidemment les relations d'autrefois, et l'arrivage incessant de la chaux de *Llauro*.

Item... per dos mesures e dos puyeres de guix (4 sous).

Item... pague an Johan Riera per IX jornals que havia feyta la massio an Guillemi en P. Pratx de Baxas e Mestre Guillem que y menja IIII jors : havia de quascun I sou IIII diners... monte entre tots tres I', VIIII^{s} , IIII ^{d}.

Item... compre de Cassanyas, de Perpanya, XXXV sous e V diners de diners menuts per obs del bassi, que costaren IIII sous VII diners.

Item... pague an Johan Riera per raho de dos jorns que era anat a Cobliure per dites tayles que no havien pogudes haver d'en Taulari, que davia per raho de l'argent que li havien prestat quant la nau se trenca a la plaja de Sent Sabria : done li per la massio II sous VIII diners.

Item (a XV de Juny) comensaren a traucar a les sagones bigues que son al cap del scaler cant hom puja a Nostra Dona (1).

Item... compre als mestres quant se volgren colgar, VI per II diners.

Item... per amorterar caus e fer morter (3 sous).

Item... compre una pala de fust (1 sou).

Item... compre clavels tasernals (2) (1 denier).

Item... fiu fer un capmartell (8 sous).

Item... ma trameses lo Sacrista de Baxas V aymines de caus (4 livres).

Item... dona a beure an aquels que la aportaren : compre lus VI (2 deniers).

Item... per picar les peres (quascun IIII sous).

Item engrana lo fiyll d'en Guascha la sgleya ab un altre infant (1 sou).

Item compre una post (3) per livar lo molle de les peres. costa I sou VI diners.

Item compre VI mesures de guiyx e una punyera que costa la mesura I sou IIII diners : monten VIII sous VIII diners (4).

(1) N.-D. de la Truna. Chapelle qui existait à la *tribune* de l'Église.

(2)...? (Voir, ci-après : *Clavels mesaylals* et *Clavels siens.)*

(3) L'on employait économiquement une planche, soit rabotée soit garnie d'une légère couche de plâtre (enguixada), pour tracer les plans, les épures, et aussi pour faire les calculs. Un coup de rabot ou une nouvelle couche de plâtre permettaient de l'utiliser à nouveau.

(4) Les indications de cet article se trouvent inexactes.

Item... un arer per passar la arena (2 sous).

Item... candeles de seu per tapar los trauchs de dins lo cloquer que no y vesian (2 deniers).

Item... IIII cabasses o sportis en que hon te pances per treure la terra del caussol del cloquer, ab dos troyelas (1) per adobar los dits cabasses (2 sous).

Item... hi fo Mestre Guillem per cavar primerament lo caussol del corn del cloquer : pres IIII sous.

Item... per refermar ab testos les bigues que staven dretas al cloquer (5 sous).

Item... compre un fust per pontalar lo canto del cloquer (6 sous).

Item... compre d'en Johan Figuers, fuster d'Elna, VIII dentals (2) per pitjar (3) les bigues qui staven dretes al caussol del cloquer (2 sous 4 deniers).

Item... compre dos ambuderes de terra (quascuna IIII sous).

Item dona mosseny P. Stheve a beure als mesestres ; comprels peraylos (4) que costaren II diners.

Item... compre clavels mesaylals (5) per clavar uu besayt (6) que sera desclavelat e trancat (4 deniers).

Item, a IX del dit mes (d'agost) fou Mestre Guillem a la dita obra per comensar de bestir lo caussol del cloquer (4 sous).

Item, a X del dit mes, que fo Sent Laurens, despasi per precechs per tal que (7) donas a beure a la gent que tiraren l'aygua e la arena (2 sous 6 deniers).

Item... per l'engranar (8) de la sgleya e de les claustres e del cimiteri e del enjoncar e enramar que havia feyt quant Mosseny d'Elne (9) vench novelament : Hac (10) ve VIII sous

Item... compre IIII quartos de vi que era a X diners lo quarto (II sous X diners) (11).

(1)...? — (2) Coins ? — (3) Pour caler.

(4) ...? Peutè-tre *perells*, petites poires d'été ?

(5) De maille (monnaie, moitié du denier). — (6) Bésaigüe ?

(7) De manière à.

(8) Garnir de verdure et de feuillage.

(9) Jérôme d'Ochon, qui depuis sa nomination (1410) était resté éloigné de son diocèse. (Puiggari).

(10) De là ? (Voir autre note, plus loin.)

(11) Les indications de cet article se trouvent inexactes.

(A suivre) R. DE LACVIVIER.

Verge Soterrana

Y del blau mar, de la plana,
Molts devots á vos vindrán.
(Abbé J. Bonafont,
Goigs de N.-S. de Sota-terra.)

Sentada en la cadireta
ab el Jesuset hermós,
Oh Princessa, ne seu Vos
un roser blanch y flayrós
eixit de la nevadeta.

Del vostre manto vermell
les esteles espellides
ne rodolan, esllanguides...
y ne teniu amansides
les feres del capitell.

Oh satalía boscana,
protectora de Cadí,
seu coronada d'or fí...
Vostre mirar n'es diví,
dolsa Verge catalana.

Tot arreu á vos vindrán
los fadrins y les fadrines...
les enceses barretines
y les cofes de Malines
al monestir pujarán...

Desde'l poblet hont blaveja
la mar prop dels torangers,
hont los ayres mès lleugers
embalsaman los senders,
tot aqueix plá vos festeja...

Dins vostre cingle espadat,
escoltant de la ribera
la veu dolsa y riallera,
ne seu Vos una gerdera
que tots los cors ha robat.

Oh divina donzelleta,
oh Reyna d'aqueix serrat
del Canigó regalat,
oh divina majestat
sentada en la cadireta!

Joseph Pons.

Botanique catalane

Noms catalans de plantes usités dans la région

(Suite)

MALROIG. — *Marrubium vulgare* L. Marrube commun.

Tonique et stomachique. Employé contre les fièvres, les vers, la leucorrhée.

MALVA. — *Malva rotundifolia* L. Mauve à feuilles rondes.

Employée comme adoucissante et rafraîchissante.

MALVI. — *Althœa officinalis* L. — Guimauve officinale.

On se sert surtout de la racine ; propriétés de la *malva*.

MANÇANILLA. — *Helichrysum Stœchas* DC. Immortelle Stœchas.

Fleurs servant à faire des couronnes mortuaires.

MARGALL. — *Lolium temulentum* L. Ivraie enivrante.

Graine narcotique ; en grande quantité, farine empêchant la fermentation du pain.

MARGARIDETA. — *Bellis perennis*. L. Pâquerette vivace.

Connue surtout comme une des premières fleurs printanières.

MARGARIDA. — *Leucanthemum vulgare* Lam. Grande marguerite.

Tonique. Jeune, c'est une bonne plante fourragère.

MASTEGUERA. — *Chondrilla juncea* L. Chondrille effilée.

Feuille mangée en salade. Sous ce nom on cueille aussi la *Dent de lleó*.

MATA-ARANYES.— *Ruscus aculeatus*. L. Fragon petit-houx.

Fausses feuilles terminées par une pointe aiguë. Racine apéritive et diurétique.

MATA-LLOP. — Voir H. DE LES TORES. — Aconit.

Décoction employée pour empoisonner les loups et les renards.

MATA-POLL. — *Daphne Guidium* L. Daphne Garou.

Ecorce contre la gale, les parasites de la tête ; employée comme vésicatoire.

MAY-MORRA. — *Sempervivum montanum* L. Joubarbe de montagne.

Ne meurt pas en temps de sécheresse. Rafraîchissante. Suc contre les cors.

MELO. — *Cucumis Melo* L. Concombre melon.

Fruits adoucissants et laxatifs. Graines fébrifuges et diurétiques.

MENTA. — *Menta salvia* L. Menthe cultivée.

Odorante, excitante, stomachique et emménagogue.

MENTA-REAL. — *Calamintha officinalis* Mœnch. Calament officinal.

Belle plante ayant l'odeur et les propriétés de la *menta*.

MENTA DE BORRO. — *Mentha rotundifolia* L. Menthe à feuillee rondes.

Odeur forte. Peu employée. Nuisible dans les prés.

MOLSA. — Mousse.

Nom général des mousses. Nuisible aux prés et aux arbres fruitiers.

MONGETA. — *Phaseolus vulgaris* L. Haricot commun.

Graines alimentaires bien connues.

MORELLA. — *Solanum nigrum* L. Morelle noire.

Fruits vénéneux. Feuilles calmant les dartres, furoncles, cancers.

MORELLA DE MARGE. — *Solanum Dulcamara* L. Morelle douce amère.

Tiges grimpantes dans les haies. Propriétés de la *morelle.*

MORERA. — *Morus alba* L *et nigra* L. Mûrier blanc et noir.

Fruits rafraîchissants. Feuilles nourrissant les vers à soie.

MORERA SELVATGE. — *Rubus fructicosus* L. Ronce à fruits.

Fruits et feuilles astringentes ; employées dans les diarrhées, maux de gorge.

MORRALLONS. — *Spergula arvensis* L. Spergule des champs.

Nuisible dans les champs. Les poules les mangent avec plaisir.

MORTEROL. — *Mercurialis annua* L. Mercuriale annuelle.

Plante envahissante. En décoction ou lavement comme purgative et laxative.

MOSTAÇA. — *Sinapis arvensis* L. Moutarde des champs.

Graines irritantes ; farine employée pour attirer le sang sur une partie du corps.

MURGULA. — *Morchella esculenta* Pers. Morille comestible.

Un des meilleurs champignons comestibles conservant longtemps son arôme.

NAP. — *Pastinaca sativa* L. Panais ou navet cultivé.

Racine potagère ; calmante et antiscorbutique.

NAP BORT. — *Campanula rapunculus* L. Campanule raiponce.

Racine ressemblant à un petit navet ; mangée tendre en salade.

NIELLA. — *Lynchnis Githago* Lam. Lychnis. Nielle des blés.

Plante envahissante dans les moissons. Les graines seraient narcotiques.

NOGUER. — *Juglans regia* L. Noyer commun.

Cultivé pour ses fruits. Feuilles cicatrisant les plaies. Bon bois de menuiserie.

OLIVELLA. *Ligustrum vulgare* L. Troène commun.

Fruits oblongs comme les olives colorant le vin. Bois dur.

OLIVERA. — *Olea europœa* L. Olivier d'Europe.

Fruits donnant une huile calmante et purgative. Feuilles astringentes.

(A suivre.) L. Conill.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Evêques Roussillonnais

(SUITE)

V. — Au Concile de la Réal
(Novembre 1408 — Mai 1409)

Le 15 novembre 1408, Benoît XIII ouvrit solennellement le concile dans l'église de la Réal. Pierre de Çagarriga prit part aux délibérations de cette imposante assemblée de dignitaires ecclésiastiques où parurent quatre cardinaux, trois patriarches, huit archevêques, trente-trois évêques et plus de quatre-vingts abbés ou chefs d'ordre. La plupart des Pères du concile s'étaient déjà retirés de Perpignan, dès le mois de janvier 1409, laissant le soin de rédiger une adresse à une commission composée de cardinaux et de prélats. L'archevêque de Tarragone fut désigné pour y collaborer.

Formulée le 1er février, cette adresse conseillait à Benoît XIII d'envoyer simultanément à Grégoire XII et aux cardinaux de Pise des ambassadeurs chargés de traiter du lieu, de l'époque et des conditions d'une abdication respective des divers papes.

Benoît XIII fit attendre douze jours sa réponse. Il déclara enfin vouloir suivre l'avis du Concile, et désigna sept légats qui devaient se rendre à Pise porteurs de ses instructions. Deux d'entre ces personnages attiraient plus particulièrement l'attention. C'étaient l'archevêque de Tarragone et Boniface Ferrier, général des Chartreux et frère de saint Vincent Ferrier.

Mais le pape d'Avignon s'évertuait à faire traîner les ses en longueur. Les premiers jours du mois de mai lement, il faisait partir pour Pise presque toute son passade par la voie de terre, qui était la plus longue. nique qui suivit la voie de mer fut Pierre de Çagarriga. rchevêque de Tarragone s'était embarqué le 22 mai 1400 c la flotte du roi Martin d'Aragon, à destination de Pise.

VI. — Légat au Concile de Pise

L'ambassade de Benoît XIII conduite par Boniface Fer- ne parvint à Pise que le 11 juin 1409, après un voyage issé de difficultés et de péripéties. Sa venue coïncida c l'arrivée du roi Martin d'Aragon et de Pierre de Ça- riga.

Après avoir communiqué au concile leurs pouvoirs qui ent jugés peu étendus, les légats obtinrent pour le 14 juin simulacre d'audience.

C'est entre deux haies d'une foule railleuse les saluant à ps de sifflets qu'ils arrivèrent non sans peine à l'église nt-Martin où se trouvaient réunis une douzaine de dinaux. On leur donna lecture d'une sentence portée par Pères du concile de Pise, le 5 juin précédent, par laquelle xcommunication était lancée contre Benoît XIII et Gré- ire XII. Lorsqu'ils s'intitulèrent les « légats du très-saint re Benoît », on se récria et on les traita « d'envoyés d'hé- ique ».

A la vue de si indignes procédés, ces pauvres ambassa- urs de Pierre de Luna songeaient à se retirer. Mais ils rent attendre que la foule amassée autour de l'église se un peu dissipée. Ils défilèrent ensuite à pied, protégés r la force publique, n'osant remonter à cheval dans la ainte d'offrir une cible commode aux projectiles des mani- stants. Le lendemain, ils trompèrent la surveillance des res du Concile et s'évadèrent sans dire adieu.

Durant leur court séjour à Pise, ni les cardinaux, ni leurs

amis n'avaient osé ni leur parler, ni les recevoir. Ce fut un Florentin ayant des intérêts en Espagne qui leur offrit un asile.

La série de leurs tribulations n'était pas terminée. Quand ils voulurent s'aboucher avec Grégoire XII, à Bologne, le gouverneur Balthazar Cossa leur fit dire qu'en guise de sauf-conduit il les ferait brûler vifs, s'il parvenait jamais à surprendre le cortège de leur ambassade.

Une fois rentré à la cour pontificale d'Avignon, Pierre de Çagarriga ne joua plus qu'un rôle effacé dans l'affaire du schisme d'Occident. Son intelligence et ses qualités diplomatiques eurent à se déployer sur un autre théâtre d'action. Jusqu'à sa mort, il demeura fidèle à l'obédience de Benoît XIII. Lorsque Saint Vincent Ferrier et Alphonse V eurent abandonné le parti de Pierre de Luna, l'archevêque de Tarragone éleva encore la voix pour protester, dans une lettre pastorale écrite le 16 décembre 1416, contre les dires du concile de Constance, alléguant que Benoît XIII n'avait plus de partisans. Pierre de Çagarriga eut encore le courage d'écrire que « jamais il n'avait fait soustraction d'obédience à Benoît XIII ».

VII. — Juge au Compromis de Caspe
(1412)

Pendant que des divisions intestines désolaient l'Eglise, le désarroi régnait à la cour d'Aragon. La mort du roi Martin, survenue en 1410, laissait la succession au trône vacante, faute d'héritier direct. Six prétendants aspiraient à la couronne.

Le Parlement décida, le 16 février 1412, de réunir les Etats des trois royaumes de Catalogne, Aragon et Valence, et de choisir parmi eux un certain conseil d'hommes probes et doctes, aux mains desquels on remettrait le sort de la cause dynastique.

Neuf juges furent ainsi désignés à cet effet. Pierre de

Çagarriga et saint Vincent Ferrier firent partie de ce tribunal suprême qui tint ses assises à Caspe.

Le saint émit son vote le premier et porta sa voix sur Ferdinand de Castille, de concert avec cinq autres juges. Pierre de Çagarriga et les deux autres juges attribuèrent les droits à la couronne d'Aragon au comte d'Urgell, dernier descendant mâle des comtes de Barcelone. Le prestige du saint l'avait emporté sur le patriotisme de l'archevêque (1).

Pierre de Çagarriga s'inclina devant l'arrêt de la majorité des électeurs et signa, le premier des neuf juges, l'acte d'élection de Ferdinand de Castille au trône d'Aragon.

Ce prince eut toujours l'archevêque de Tarragone en grande estime. Il le nomma son chancelier, et en récompense des services rendus, lui fit donation du château et de la ville d'Ager. Il l'avait même désigné dans son testament comme futur conseiller de son fils, Alphonse V.

VIII. — Archevêque de Tarragone
(1407-1418)

Les multiples affaires auxquelles il fut mêlé, n'empêchèrent point l'archevêque de Tarragone de travailler au bien spirituel et temporel de son archidiocèse.

Ce prélat fit dresser diverses constitutions synodales tendant à la réforme du clergé : il les avait promulguées, en personne, dans le concile provincial qu'il célébra en 1410. Sous son épiscopat, le chapitre de la cathédrale lança une ordonnance qui prescrivait de célébrer les octaves des fêtes

(1) « Le nom de Pierre de Çagarriga... a survécu à toutes les transformations de la Catalogne. Après six siècles, il est encore entouré de la vénération de tous les patriotes catalans. En 1901, le congrès catalaniste de Tarragone l'acclama et le fit l'égal de Jacques-le-Conquérant dont le corps repose à côté du sien dans la cathédrale de Tarragone. Son éloge fut sur les lèvres de tous les orateurs ; l'un d'eux s'écriait : « Tarragona no es morta, per que no pot morir lo qui garda les cendres de Jaume el conquerador y de l'arquebisbe de Sagarriga que gastaren sa sanch y sas energias per la independencia de Catalunya. » *(Revue d'Histoire et d'Archéologie du Roussillon,* t. VI, p. 60, note 1.)

de la Sainte Vierge avec grande solennité. Il était mandé aux ecclésiastiques tenus à la récitation de l'c divin, d'ajouter aux versets et commémoraisons des vé et des laudes l'*Alleluia*, depuis la solennité de Pâques qu'à celle de la Pentecôte.

Pierre de Çagarriga fit donation en faveur de sa c drale d'une épine de la couronne de Notre-Seigneur et fragment de la frange du vêtement du Sauveur. Il avait cédé, à cette occasion, à son diocèse, la célébration c fête spéciale en l'honneur de cette précieuse relique jour-là on bénissait, dans le parvis du temple saint, de qu'on distribuait aux fidèles. Le célébrant avait eu soi préalable, de la mettre en contact avec la frange de la de Jésus : on lui attribuait ainsi une vertu sainte.

Il fit fabriquer un ostensoir d'argent doré d'un poi 144 livres ; on portait cette riche custode dans les pr sions de la Fête-Dieu. Il dota aussi le trésor de la c drale d'une statue en argent représentant sainte Th patronne de l'église métropolitaine. Enfin il fit comm le retable majeur en marbre de cette même église qui n achevé que sous le pontificat de son successeur imm

Pierre de Çagarriga mourut à Barcelone, avec la ré tion d'un saint, le 31 décembre 1418. Son corps fut tr encore intact, sept ans après le décès. Il fut transféré en dans l'église de Tarragone, et enseveli au parvis du c de la cathédrale, sous le seuil de l'entrée principale d glise. Le cercueil fut recouvert d'une plaque en bronz laquelle on grava l'épitaphe latine suivante : *Hic jacet rendissimus in Christo Pater et Dominus Petrus de Çag gua* (sic) *bone memorie Archiep. Tarracon. qui obiit in ci Barchinona. ultima die decembris anno a nativitate D* MCCCCXVIII, *qui huic ecclesie multa bona contulit, anima requiescat in pace. Amen. Amen.* (1)

L'Abbé J. Capeille.

(1) Villanueva, *Viaje literario a las iglesias de España*, t. XX, p. 13

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Vivo Provenço

D'après cette Revue, un magistrat du Midi, M. Teulon-Valio, vice-président du Tribunal civil de Narbonne, aurait, du haut de son siège, traité la langue d'oc de « langue de basse-cour ».

Provenço signale le fait aux diverses associations félibréennes et espère que celles-ci sauront protester comme il convient pour faire respecter « lou paraulis sacra de nósti maire ».

La *Société d'Études Catalanes* joint sa protestation indignée à celle de notre confrère provençal.

L'Eclair de Montpellier

Dans l'*Eclair*, excellent article de J. Véran qui fait écrire l'homme de « la langue de basse-cour », M. Teulon-Valio, à M. le président Fallières, à propos de son voyage à Copenhague.

Nos lecteurs seront certainement heureux de lire l'extrait suivant :

« ... On a raconté qu'un des Français habitant Copenhague, qui se trouvait être de Toulouse, vous avait adressé la parole en gascon, et que vous lui aviez répondu également en gascon.

Est-ce possible, Monsieur le Président ? Hélas ! Il faut bien croire que c'est vrai, puisque tous les journaux ont confirmé le fait. Mais quelle douleur est la mienne ! Songez, en effet, Monsieur le Président, qu'il y a quinze jours à peine, ayant à requérir contre M. Turrel, ancien ministre, qui avait adressé quelques paroles un peu vives en patois à un président de bureau électoral, j'avais déclaré en plein tribunal qu'aujourd'hui le patois *n'était plus parlé que dans les basses-cours*.

Et voilà que vous, Président de la République, vous parlez patois ! Quel démenti pour le chétif budgétivore que je suis ! D'ailleurs, si j'en crois ce qu'on raconte, tout récemment, vous receviez à l'Elysée même — à l'Elysée, ô mes aïeux ! — un groupe de compatriotes, et, une demi-heure durant, entre vous et ces gens-là, on n'entendait parler que patois ! Faut-il aussi que j'ajoute foi à ce que disent les initiés, à savoir que, parfois, à Paris, dans l'intimité, une fois partis les personnages officiels, vous aimez parler patois avec votre entourage ?

Qu'allez-vous donc penser de moi, Monsieur le Président ? Que pourrais-je faire pour que me soit pardonnée la façon méprisante dont j'ai parlé du patois ?...

Mes intentions étaient si pures ! Une longue lignée d'aïeux qui n'ont jamais parlé que le français, l'habitude des salons, la conscience du grand rôle que je remplis, les merveilleuses ressources que la langue française met à la disposition de mon éloquence naturelle, tout cela m'avait prévenu contre le *patois*.

Je pensais aussi que la République doit s'aristocratiser. Tous ces paysans qui parlent patois m'écœurent..

Lorsque j'entends des milliers d'électeurs et de contribuables parler patois j'ai honte d'être payé par eux. Je prends tout de même mes appointements, car l'argent n'a pas plus d'accent que d'odeur, mais comme je souffre en pensant que cet argent qui entre dans ma poche de fonctionnaire, les contribuables l'ont apporté au percepteur *en parlant patois* ! qu'ils l'ont gagné en *parlant patois !*

Quel cauchemar que ce patois pour un homme distingué comme moi ! Impossible d'y échapper ! A l'usine, *ils parlent patois !* A la caserne, *ils parlent patois !...* De temps à autre, j'apprends qu'un des jeunes gens de ce pays nous revient du Maroc, entre quatre planches, du Maroc où il s'est battu, où il est mort pour la France. Je m'informe : ce brave garçon, me dis-je, devait parler français. Pas du tout : c'est un ouvrier, un paysan, un fils du peuple, *qui parlait patois.* Ils se font tuer *en parlant patois !* Jusque dans la mort, ils emportent leur *langage de basse-cour !* N'est-ce pas révoltant, Monsieur le Président ?

Mais, pardon. Voilà que j'oubliais encore que vous-même vous parliez patois. Mon âme de vice-président en est toute attristée. Pourvu que mes insultes à ceux qui parlent patois n'aillent pas nuire à mon avancement !...»

La lanterne toulousaine

Ce journal consacre quatre colonnes de sa première page à la gaffe de M. le vice-président du Tribunal de Narbonne.

Cet article mériterait d'être cité en entier. Avec regret, nous en détacherons simplement les lignes suivantes qui constituent une vérité claire comme le jour : « Les fonctionnaires sont faits pour le pays, et non le pays pour les fonctionnaires. Si M. le vice-président ne peut supporter notre langage, qu'il s'en aille au delà du Plateau Central et... adissiats. »

Décidément, M. Teulon-Valio n'a pas une bonne presse dans le Midi.

El Poble catala

El Poble Catala a reproduit dans sa « Plana literaria » du 21 septembre la traduction de « Els lliris grochs » de notre confrère M. l'abbé Blazy.

Nous regrettons que ce journal n'ait pas indiqué que l'article était extrait de la *Revue Catalane* du 15 septembre. Quant à ce qui est de la mention « traduit al catalá rossellonés per M. B. » qui suit la signature de Frédéric Mistral, on nous permettra de faire une observation. M. Blazy, dans la *Revue Catalane*, a écrit le catalan roussillonnais, Ex : M'aixequi com puch, cridi com un perdut, tota la gent de l'era acort.

El Poble Catala, au contraire, tout en prétendant reproduire du catalan roussillonnais écrit : M'aixeco com puc, crido com un perdut, tota la gent de l'era hi corre.

Et ceci n'est qu'une phrase prise au hasard.

El Poble Catala du 5 octobre reproduit également sans en indiquer la source « l'Hort del Riberal » de notre confrère M. Joseph Pons, paru dans la *Revue Catalane* du 15 août.

Nous espérons que le grand quotidien catalan voudra bien à l'avenir se conformer aux usages admis dans la presse.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 23 15 Novembre 1908.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

Mal temps

Quin torment y quina aflicció !
Sense repos ni remissió,
Desde tres dies cau la pluja !
De terribles llucets la flama lluheix, roja,
Y remingoleja per mont
Sembla que, dins del cel, per una mala guerra,
Tot s'ha lligat contra la terra,
Qu'un diluvi, tornà, vol destruhir lo món !
Brumes, de tots costats, en l'ayre s'arrosseguen ;
Negres, hom els-e veu montar, montar de lluny ;
Amb un gran brutx de tro s'aborden y se peguen ;
Y, al fonso, la mar, furiosa, retrony.

Albert Saisset, *Jamecs.*

NOMS OU PSEUDONYMES

des Candidats qui ont obtenu une note supérieure à la moyenne au dernier concours

Ambroise MALAPLATE, élève au Collège.....	15 sur 20
Fernand LAMAYSOUETTE, élève au Collège....	14 sur 20
VOLA-RICH.....	13 sur 20
MIMI, élève aux Cours secondaires.....	13 sur 20
Francesch RIBERA, de Barcelone.....	11 sur 20
J., de Serralongue.....	10 sur 20

NOTA. — Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, la *moyenne* des points qui servira à établir la liste de mérite, mais bien la *somme*. Les concurrents qui ont adopté plusieurs pseudonymes ont donc intérêt à nous le faire savoir avant le 31 décembre 1908.

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 1er décembre 1908.

Une préface

Nous tenons à reproduire ici, car l'auteur y exprime des idées qui nous sont particulièrement chères, la préface que M. Jean Amade a écrite pour le livre publié en ce moment par M. Bonet : *Impressions et Souvenirs* (Ille-sur-Tet et les environs. Imprimerie Louis Roque, Céret). Les premières pages de ce livre contiennent une lettre-introduction de Mgr de Carsalade du Pont.

Si, par un agréable privilège, il me fut accordé de lire cet ouvrage bien avant sa publication, j'ai maintenant l'honneur de le présenter au public. Mais cet honneur ne va point, — je dois l'avouer tout de suite, — sans quelque gêne et quelque confusion. Outre que je ne me sens nullement qualifié pour une présentation de cette nature, nous savons tous qu'une préface, fût-elle courte comme la mienne, risque toujours d'ennuyer le lecteur. Voici qu'un importun vous retient, en effet, sur le seuil : comment le pourriez-vous pardonner ?

Cependant j'écris ma préface avec l'espoir d'obtenir ce pardon ; car, si je réussis à vous faire entrevoir les qualités aimables du volume ou vous en rendre souriantes les idées, nous n'aurons, du moins je l'espère, perdu notre temps ni l'un ni l'autre.

Ce n'est pas que j'aie voulu un seul instant faire miennes quelques-unes des opinions politiques énoncées dans le corps de cette œuvre ; et même, tout au rebours, je dois remarquer en commençant qu'elle eût peut-être gagné à ce que l'auteur se fût exprimé avec plus de discrétion et de mesure.

Au surplus, n'est-il pas un peu vain de s'irriter contre les choses présentes ? Si le souvenir du passé amène toujours chez certains esprits des comparaisons désobligeantes pour le présent, c'est cependant une loi de nature que le monde sans cesse évolue. Le passé, hélas ! est bien passé, et nul ne saurait se flatter de le faire revenir un jour. Nous aimerions à voir l'idée de tradition devenir enfin plus vivante et plus moderne.

Ainsi, le livre de M. Bonet est sans doute, avant tout, un livre de souvenirs... Cependant, il nous apparaît comme une contri-

bution nouvelle au régionalisme, car il exalte l'amour d'une terre et met en lumière, pour les encourager, les caractères typiques des hommes qui vivent sur elle. C'est à ce titre que j'ai accepté avec joie de le présenter au lecteur.

La vie et la physionomie d'une petite ville catalane ! Quel sujet plus tentant pour un homme qui se sent retenu aux entrailles de son pays par toutes les racines intimes de l'être, par ses origines et son passé, par son enfance et sa jeunesse, par les habitudes mêmes qu'il a prises, par son existence de chaque jour !

Chaque pierre n'a-t-elle pas son histoire, et chaque rue, chaque maison n'est-elle point pour lui comme une personne familière, dont le son de voix, depuis longtemps connu, serait toujours cher à son cœur, dont le visage aux paisibles expressions le rassurerait, semble-t-il, par sa présence bienveillante ? Les hommes mêmes, ceux qui donnèrent ou qui donnent à cette ville sa couleur et son caractère, avec les pierres, les maisons et les rues, et qui, avec elles encore, représentent comme les différents aspects de son âme, ne méritent-ils pas qu'il en fixe les traits pour l'avenir ? Et la campagne environnante, ses champs, ses jardins, ses vergers, la rivière qui l'alimente et la rend sans cesse féconde, ses collines aux courbes molles, tout le paysage enfin qui s'épanouit autour de cette ville n'offre-t-il pas à ses regards un sens particulièrement aimable ?

Tout cela, nous le trouvons précisément dans l'ouvrage que M. Bonet livre au public de sa province.

Je ne sais plus quel poète ou quel philosophe disait un jour que, seul, le souvenir donnait aux objets une valeur réelle. S'il en est ainsi, comme je comprends l'amour d'un homme pour sa petite ville, et comme il ne faut pas regretter non plus que cet amour s'exprime parfois avec émotion et enthousiasme ! La poésie du souvenir embellit, en effet, tout ce qu'elle touche.

Mais le présent est beau et poétique, lui aussi, puisqu'il doit plus tard être à son tour le passé, dont nous nous enchanterons dans notre vieillesse. Le présent est fait en partie de notre bonheur, et les douleurs, qu'il ne ménage point, doivent s'atténuer avec la distance. La nature surtout peut, quand nous le voulons, réjouir et charmer notre vue ; la nature est toujours, comme on dit, « présente et permanente ».

C'est pourquoi sans doute l'auteur de cet ouvrage aime encore

son pays pour des raisons que j'appellerai « plus actuelles », et c'est pourquoi aussi j'ai goûté plus particulièrement les pages exquises où il fait l'éloge de la campagne autour de sa petite cité. M. Bonet parle, en effet, dans les termes les plus émouvants des oliviers vénérables et sobres, des ruches qui bourdonnent au soleil parmi les plantes aromatiques, des fruits savoureux et des fertiles potagers. Il ne résiste pas au plaisir de s'arrêter un instant pour contempler un paysage et nous le décrire. La poésie de la nature pénètre son esprit et son cœur. Et toute son œuvre est agréablement mêlée de parfums agrestes et de souvenirs historiques. Les souvenirs ont aussi leur parfum, et que l'histoire est donc attrayante avec un guide qui sait rêver !

Mais je m'aperçois que je trouve, en relisant ce livre, des raisons nouvelles de mon importune préface. Je ne le présentais au lecteur que comme une bonne œuvre régionaliste : voici que j'en parle maintenant comme d'une œuvre d'art. Au lecteur de voir par lui-même si j'exagère chaque fois, ou si le livre n'est pas au-dessus de l'idée que je lui en donne.

Jean Amade.

Choses catalanes

Le catalan au baccalauréat

Un de nos compatriotes professeur de langues et examinateur dans l'une de nos principales Facultés du Midi, a eu une idée très originale. Après avoir questionné les candidats sur la langue espagnole qu'ils présentaient à l'examen, après les avoir fait parler dans cet idiome, et leur avoir fait expliquer un texte classique, il a invité ceux qu'il savait d'origine roussillonnaise à traduire un passage d'auteur espagnol facile et agréable en dialecte catalan du Roussillon, les avertissant au préalable que leur note s'élèverait s'ils comprenaient bien et traduisaient convenablement le passage ; de même, il en a invité quelques-uns à traduire en espagnol une

jolie page de tel ou tel écrivain roussillonnais. Bravo ! voilà qui vaut la peine d'être continué et organisé très sérieusement ! Nos candidats sont donc avertis !... On nous dit qu'on fera des essais du même genre, dans d'autres régions universitaires, pour le provençal par exemple avec l'italien.

L'idée catalane et les élèves

Il s'est fondé à Perpignan, depuis déjà quelques années, une Association amicale des anciens élèves du Collège. Le but qu'elle poursuit est excellent : non contente d'appliquer le plus largement les principes mutualistes, elle s'efforce d'établir des rapports plus étroits entre les élèves et les professeurs, entre les professeurs et les parents, et de relever dans la mesure de ses moyens le niveau moral et intellectuel des élèves. Il est une chose, cependant, qu'il ne faudra pas qu'elle oublie, sous peine de ne réussir qu'à moitié dans sa tentative. Il est nécessaire qu'elle entretienne dans le cœur de ces élèves, avec un soin jaloux et un zèle constant, l'amour du sol natal, l'amour de la terre catalane, l'amour de la petite patrie, qui conduit par des chemins sûrs à un amour plus ardent de la grande. Et, pour atteindre ce but, il ne faudra pas, — comme malheureusement cela s'est vu et se voit encore dans nos établissements d'enseignement primaire et secondaire, — leur inspirer le mépris de la langue catalane et leur en donner le dégoût, mais bien au contraire faire naître dans leur cœur le respect et l'amour de cette langue.

Nous nous adressons à notre excellent ami et confrère, M. F. de Cazis de Lapeyrouse, le dévoué et actif président de l'Amicale, et mettons en lui, — qu'il le sache bien, — tout notre espoir pour cette bonne œuvre d'éducation et de morale.

Poupées catalanes

Lors de la dernière foire de l'une des plus charmantes petites villes du Roussillon, nous avons eu une heureuse surprise. A la devanture d'un joli magasin figuraient quelques poupées revêtues du costume catalan : espadrilles, barretina, fichu croisé, culottes de velours, petite veste, bonnet catalan. Ce délicieux et pittoresque

étalage amusa beaucoup les enfants de la localité. Voilà encore de la propagande saine et féconde pour l'idée catalane et roussillonnaise ! Oui, nous ne saurions trop le répéter : il faut que nos enfants se sentent rattachés à toutes les choses familières par des liens étroits, des liens de race. Il faut que même leurs jouets entretiennent toujours présente à leur esprit l'idée de la terre ancestrale. Nous reconnaissons de plus en plus que, si nous voulons arriver à des résultats positifs, c'est d'abord sur l'éducation de l'enfance que tous nos efforts doivent porter. En avant donc pour la bonne cause !

Guignol catalan

Un de nos compatriotes, entrepreneur de représentations populaires, a l'intention de fonder chez nous un Guignol catalan. Heureuse et charmante idée, que nous désirerions voir se réaliser au plus tôt ! Ce genre de spectacles ne manquerait pas d'avoir dans nos villages, et même dans nos villes, un très vif succès auprès du public ; et il contribuerait efficacement à maintenir dans le Roussillon le culte de notre belle langue. Vive d'avance, donc, le bon, le joyeux et le merveilleux Guignol catalan !

Mélodies roussillonnaises

Nous voulons encore signaler à nos lecteurs une tentative très intéressante. Elle est due à Mlle V. Paraire, professeur aux cours secondaires de jeunes filles et à l'Ecole Normale d'Institutrices de Perpignan. Dans le récent manuel scolaire qu'elle a publié pour l'enseignement de l'espagnol, elle utilise fort ingénieusement les mélodies populaires du Roussillon, les adaptant à quelques thèmes poétiques de la muse espagnole ; jusqu'aux « goigs dels ous » qui sont compris dans ces essais. Tout cela est très bien, et Mlle V. Paraire mérite tous nos applaudissements. L'école, l'école d'abord !

La conférence de M. Jean Amade sur l'*Art Catalan* aura lieu à la salle Arago, de Perpignan, le 6 décembre prochain.

Donya Dolors Moncerda de Macia

La *Veu de Catalunya,* du 31 octobre, nous apporte une bonne nouvelle : Notre éminente collaboratrice Donya Dolors Monserdá de Maciá vient d'être élue par le corps des mainteneurs des Jeux Floraux de Barcelona, membre du Consistoire pour l'année 1909.

C'est la première fois depuis le « Renaixement dels Jochs Florals » qu'une femme est admise aux fonctions consistoriales.

Nous adressons, à cette occasion, nos félicitations aux mainteneur des Jeux Floraux pour avoir fait exception en faveur de celle-là, entre toutes distinguée, et l'avoir appelée dans leur compagnie qu'elle honorera; et aussi à la Senyora Monserdá de Maciá, pour l'honneur que ses vertus et son talent de prosateur et de poète lui ont mérité.

Nous espérons que Donya Dolors ne s'arrêtera pas là et que, sous peu, nous applaudirons à sa nomination de Mestre en Gay Saber. Ce sera le digne couronnement d'une carrière littéraire appréciée et admirée, à juste titre, par tous les amis de la langue catalane.

❖ ❖ ❖

Voici une charmante petite poésie publiée tout récemment par notre aimable collaboratrice dans la *Veu de Catalunya :*

Contra'l malparlar

VOT D'INFANTS

(Cansoneta Escolar pera esser posada en música par Dª Narcisa Freixas).

Ab ses llengües xiques, xiques,
els aucells petits, petits,
ab ses llengües xiques, xiques,
els aucells fan cants bonichs.

L'home sol, ab gran baixesa,
ne fà ús per blasfemar,
l'home sol, ab gran baixesa,
se complau ab malparlar.

De ma llengua catalana
cap baixesa no'n vull fer !
Ab ma llengua tan hermosa
renegaire no'n vull ser !

Els bons fills de Catalunya
d'aquet dany l'hem de lliurar ;
els bons fills de Catalunya
¡ sempre amunt l'hem d'enlairar ! (1)

De jamay malparlâ ab ella,
d'enaltirla (2) ben ardits,
de jamay blasfemâ ab ella
¡ femnhi vot desde petits !

Dolors Moncerda de Macia.

Noms des rues

La Municipalité de Perpignan fait appel aux bonnes volontés pour donner aux rues de la nouvelle ville bâtie sur le sol des anciens remparts, des noms qui, au point de vue du pittoresque local, rappellent les gloires ou l'histoire du pays.

Nous invitons les membres de la Société à nous communiquer leurs avis, appuyés sur des motifs suffisants.

(1) Hausser, arborer, exalter.
(2) Elever, relever.

Traditions et Coutumes d'Alguer *(Sardaigne)*

(SUITE)

IV. — Blasphèmes et imprécations

Lus morts de ta mare i de tun pare anegats a un dit de algua.

Lu diable que t'ha faxat.

Diable lu sant de qui t'ha fet.

Que te devalli un ràiu.

Que siguis abardat, cego i sort.

Que siguis espardassiat, tu i tota la generació tua i que no s'en trobi raguina.

Malahit qui fa del be.

Lu Credo (1) te cantin à l'urella quant mes prestu.

Justicia (2) te brusi, justicia t'encanti; la justicia te trapassi anime i cor, bestia mala.

Ves en hora mala.

Ves en galera.

Me pagui Deu.

Lu diable que t'en prengui.

L'anada del fum.

Ves al corru de la forca.

Que no te puguis mes veure.

Que te portin en quatre.

Có de bala á l'urella, — à l'esquena, — te tronqui la vena del cor.

Ves, i que te siguin cuntats lus passos.

L'ull punxat i la ma acancranada.

Que te pagui la mort escaranada.

Que te fassin à bussins.

Lus corbus que te mengin.

Que vagis de porta en porta ; à ningun lloch trobis gracia.

Te, (3) cego siguis!

Te, (4) à ú un tro, i à l'altro un llamp!

(1) Le credo des funérailles.

(2) La justice humaine.

(3) et (4) Ces deux blasphèmes sont suivis d'un geste qui exprime le mépris, et qui se fait en plaçant le pouce entre l'index et le majeur et en allongeant violemment les bras chaque fois vers l'un ou l'autre œil.

Estocada !
Justicia de Deu !
Que siguis fusilat !
Que te consumis com lu seu !... etc.

V. — *Proverbes* (1)

Gallina negra fa bon brou.
Escura l'argiola (2) que te por de la frumigura.
La muneda del capallà, cantant ve i cantant va.
A qui treballa une sardina i a qui no treballa una gallina.
Qui es jaros, mori cornut.
L'amor no es sucu (3).
Lu matxoni perd la cua, ma la malissia mai.
Lu bou diu cornut al mulendo (asino).
Qui te pa no te dents, qui te dents no te pa.
Si ses arrabiada, tirata la cua a mos.
Pardal a ma d'un minyo, patita a ma d'un vell cavall, a ma de un frara, roba maltratàra.
Lu menester fa currir la vella.
Donas i jochs, cosas que desfàn lu lloch.
Millor un óu avuy, que una gallina demà.
No tengaràs mai bè, si de altri no tan vè.
Montja de S. Agusti, dos caps a un cuxi.
Montja de S. Francesch, se ni colgan dos y se n'axecan tres.
Arrinta de la castanya hi es la maganya.
Las negras graciosas, dinyas de las parlà ; las blancas pivirinosas, lu foch las pugui brusà.
Algua i sol, forment a buiol ; algua i neu, forment arreu.
Qui te vinya, te la tinya ; qui te palau, es a un lau.
Lu proba que no es atatu, no pot pusà mai a fatu.
Sach buit no està dret.
Qui va ambora, ambora, va a caura a una cora.
La primer' algua ta banya.
Cavall dumat no se mira en fatxa.
Si no hi es foch, no isci fum.
Qui te cor piedos, se troba desprès afanos.

(1) Quelques-uns de ces proverbes ont été publiés par Guarnerio (vol. IX, Archivio glottologico).
(2) Sardisme.
(3) Pâte spéciale sarde.

Lu cutxu (cane) escadat de l'algua calenta, fugi la frera.
Dona besàra, mitja casada.
A l'homa sabut no hi manca os de rosagà.
Ni pe nas, ni pe boca, la dona se desprècia.
Tot es carabassa, tant la llonga, la rudona, i l'espanyola.
Llengua mala, vol afitara.
Vici de natura, se deixa en sepoltura.
Pe naixar pobra, millor mort.

VI. — *Jeux et divertissements enfantins*

Les jeux auxquels les enfants alguerais ont coutume de se livrer sont innombrables ; mais je me limite aux plus beaux et aux plus communs.

Papallola, papallola,
Pren lo llibre i ves à escola,
Pren lo llibre i ves en casa
Papallola monincassa.

Ces paroles se prononcent en frottant entre les paumes des deux mains « una canoxa de canya tota esperrada. »

Llampa, llampa
Qui mori, qui campa
Qui campa, qui mori
Sant Salvatori.

Ces paroles sont prononcées sur un ton de commandement par l'enfant le plus âgé, qui allonge la main en tournant la paume vers le sol ; les autres enfants mettent la pointe du doigt sous cette main, en prenant bien garde de l'enlever aussitôt que le dernier mot est prononcé. Si quelqu'un se laisse prendre, on se moque de lui.

Aronela, aronela
A la pobra baranxela,
A qui vó, á qui vó
La camisa blanca vó.
Tir un re, tir un re
Fora tum-bu-ri-ci-né.

Dans ce jeu connu sous le nom de *fetis*, on forme un cercle, et l'un des enfants, prononçant ces paroles, désigne avec le doigt, en allant de droite à gauche, les personnes du jeu ; le dernier désigné par la dernière syllabe suit les autres qui fuient. Quand il réussit à en prendre un, celui-ci est obligé d'aller à l'endroit où le jeu a commencé *(en césara)*, et à un *si* prononcé par ceux qui fuient il se lance à leur poursuite. Les paroles servent seulement pour commencer le jeu. De nombreuses poésies du même genre s'emploient encore dans ce jeu.

Al ball rudó.
Cagarinari.
Ha fet un rató.

Ce chant s'exécute en un cœur d'enfants formant la ronde, et, quand ils prononcent la dernière parole, ils plient le genou. A ce moment on rit toujours, parce que quelques-uns tombent à terre par manque d'équilibre.

— Voici maintenant des jeux de demandes et de réponses enfantines:

Diu u? u — escaballat i nu nu.
Diu dos? dos — topu i rombos.
Diu tres? tres — la pell al revès.
Diu quatre? quatre — lu mal de la gata.
Diu cinch? cinch — jo fent i tu linguint, etc.

— Quelques jeux de mots populaires:

Demà es dilluns,
La gata s'en treu los ulls.
Demà es dumenja
La gata se penja.

— Avant de faire un saut, les gamins prononcent les paroles suivantes:

Salta mir alta
Penja la gata
Coca frigira
Salta paljarira.

On fait le saut en prononçant la dernière parole).

— Quand il pleut, ils ont coutume de répéter en chantant les vers que voici:

Plou, plou
La gallina ha fet un ou,
De la punta de la para
La gallina escagarallara.

— Au contraire, quand il neige, ils disent:

Neu, neu,
A mi no m'en deu,
A mi no m'en toca,
Floca, floca.

— Les jeux (1) des enfants changent avec les saisons. En hiver, ils jouent à la *hardofula*, aux *botons*, aux *bàlas*, au *paradis*, etc. En été, sur les plages, ils s'amusent avec leur petite barque, ou à lancer des pierres plates à la surface de l'eau en disant: « Quanta pans se menja al rey? » Un autre répond: « Tres, quatre, etc »; et cela, pour voir s'il devine les sauts que fait la pierre. Le bambin alguerais aime à construire sa petite barque avec du liège, la petite charrette en férule, et le fusil à l'aide d'un roseau, montrant ainsi son instinct pour la pêche, l'agriculture, la vie pastorale ou la chasse. Les petites filles, elles, aiment leur poupée.

(*A suivre*) Joan Palomba, instituteur.

ESTRELLES

A la Senyoreta cunyada meua,
qu'aixi li canti 'l seu galan!

Ay! qu'hermoses son les estrelles
En esta nit pura de maig!
Ulls dels sants esperits son elles
Oberts sus del mon d'assi baix.

Eixa lluhor encantadora
Que fan á la volta del cel,
Mira qu'es bella, o ma pastora,
Viva com foch, dolsa com mel!

Al roméu que la nit s'afanya
Per les sendes de la montanya
Mostra 'l cami la llur claror.

Aixi, sus dels meus ulls posada,
La llum dels teus ulls, estimada,
Aclareix la nit de mon cor.

L'Ermita de Cabrens.

(1) Je me suis borné à recueillir tout ce qui n'avait pas été recueilli ni publié encore par personne; c'est pourquoi, si quelqu'un désire connaitre d'autres jeux, il doit lire *l'Alguer* de Eduart Toda (Barcelona, La Renaixensa, Xuclà, 13 baixos 1888).

Textes catalans

(SUITE)

Item... compre suyre (1) per fer taps als tinarts quens havien prestats en que maten l'aygua que tiraren les dones (1 denier).

Item pague a una infante de madona Polverela que trenqua un dorch quant tirava l'aygua (4 diners).

Item... done a mosseny Jac. Bernils per lo triylo (2) que se fe lo die de mosseny Sent Laurens per amor que tot hom anas a l'arena (8 deniers).

Item... logue en Bernat Anthon ab lo rossi que ana a Santa Coloma prop Thuyr per aportar losa (4 sous).

Item... compre per clavar un molle de peres, lo qual havien mester per mesurar les : costaren les tatxes 1 diner.

Item... compre corda de liza (3) per scandaylar (4) lo caussol de la pere picada ab lo cloquer si venia be : costa VIII diners.

Item ; a XXIX del dit mes (Agost) fo Mester Guillem ab Vicens Ojart per fer lo dit canto : preseren entremdos VIII sous.

Item, a XXX del dit mes, que fo mosseny Sent Johan Degolaci (5) Battista, que intra lo Senyor Rey (6) à la ciutat d'Elne, fiu engranar la sgleya (1 sou 8 deniers).

Item... done a Jac. Bernills per un morreylo (7) que havia fey fer adobar al payn de la cayxa on stan los tapits (8) de la sgleya (4 deniers).

(1) Liège. — (2) Carillon. — (3)...?

(4) Aligner ou vérifier au cordeau.

(5) Décollation.

(6) Ferdinand Ier, surnommé le Juste. Il avait débarqué à Collioure et se rendait à Perpignan, où se trouvait déjà l'antipape Benoît XIII et où devaient bientôt arriver l'Empereur Sigismond, les ambassadeurs du Concile de Constance, ceux de France, d'Angleterre, de Hongrie, de Navarre et de Castille, afin d'aviser aux moyens de mettre un terme au schisme d'Occident. Ferdinand entra à Perpignan le 31 août 1415 accompagné d'une suite nombreuse. (Note de M. J. Freixe).

(7) Pène ?

(8) Tapisseries, tentures.

Item compre clavels per clavar un bassich (1) (3 deniers).

Item compre mes clavells per clavar un bayssich (3) trancat (8 deniers).

Item, a IX del dit mes (septembre) per picar les peres del entaulament (2) de la fi del canto (quascun IIII sous).

Item compre sseu per enssevar l'arquet (3) (2 deniers).

Item compre dos ambuderes que havien trancades aqueles que ja havia comprades (10 deniers).

Item compre mija ma de paper per scriure les messions que fasia : (8 deniers).

Item... ane a Parpanya, que mosseny P. Guarrejat mo havia dit, per prendre XX lliures d'en Belero (4), e que li feses apocha (5)... fiu de messio VIII diners.

Item que perdi la ma (6) de la sgleya : XI diners.

Item, a VI del dit mes (vuytubri) dona, in presencia de mosseny P. Guarrejat, à Mesestre Guillem, VI scuts en blanchas, comtant l'escut XVIII sous IIII diners, e aysso per l'estrena que li havien promesa los Senyors Canonges oltre son loguer : monten V lluires X sous.

Item... he comprades entra diversas veguadas, de Mosseny l'Ardiaque (7) de Comflent per la obra de la sgleya V mesures e una punyere de guixs que costaren VI sous IV diners.

Item... ane a Parpanya per pendre XVI lliures d'en P. Bellero, notari : perdi la ma (8) de la sgleya : X diners.

Item despesi per messio VIII diners.

Item... per mige aymina de guiys, IV sous.

Item... pagui a mosseny P. Aliot per la messio que havia feyta a les mestres... axi com apart per albera (9) fet de la sua ma XXIII lliures V diners.

(1) Bassin, auge ?
(2) Corniche.
(3) Grue.
(4) Notaire de Perpignan. (Voir ci-après, au 6 octobre).
(5) Reçu.
(6) Ancienne portion canonicale ou distribution, transformée en jetons de présence. (Le trésorier ci-dessus était un chanoine).
(7) L'Archidiacre de Conflent, un des dignitaires du chapitre d'Elne.
(8) Voir trois articles ci-avant avec une différence de tarif de 1 denier.
(9) Document, écrit : mot à mot *parchemin*.

Item... pagui a mosseny P. Guarrejat per dos llits que havia feyts a les mestres... losquals eran quatre : pagui per quascun II diners : monte entre tot lo temps II lliures II sous IIII diners.

Item... per desfer un parestage que havia romas e per ajustar les peres picades que eran scampades per lo cimiteri e les peres menudes e per metre les bigues del royre e per fer altres coses que y havia a fer : V sous IIII diners.

Item fo mosseny B. de Belloch liguar lo manater del cor (1) de la sgleya de Madona santa Eulalia e santa Julia, e hac ne alivar (2) tot lo ferrament dassus les posts (3) : (5 sous).

Item... la vespra de Madona santa Eulalia, compre IX sous de diners menuts per lo bessi (4). Done X diners de vantatge (5).

Item... compre XVII sous de diners menuts... Item IIII sous : costaren me de aventatge (5) XIII diners.

Item... pague an Johan Riera per XXIII cabiros de vet (6) losquals havien tenguts a la obra de la sgleya. Havien los colpajats (7) ab les peres picades quen montaven e trenquen ni dos e perden ni III... entre tots los fusts XII sous X diners.

Item... per una concha de fust dequexes que tenen los peyres, a la fiyla d'en Vila, tender (8), laqual li havien trancada a la obra del cloquer que l'en havien melleveda : (8 deniers).

Item... per adobar lo finestral de la claustra que era trencat e per adobar la cadira del Ardiaque (9) de Conflent : entretot II sous IIII diners.

Item XI sous de diners menuts : costaren VI diners.

Item... per una conqua de peyrer en que hon porta morter : I sou I diner.

(1) Relier le *Cérémonial* du chœur.
(2) Et de là en enlever... (Voir aussi plus haut).
(3) Ais, couvertures (en bois).
(4) Bassin, plat de laquête.
(5) Perte au change.
(6) Chevrons de sapin.
(7) Meurtrir, abîmer.
(8) Boutiquier.
(9) Voir ci-dessus.

(A suivre) R. DE LACVIVIER.

Etymologie du nom de la Catalogne Catalaunia, Catalunya

Nous extrayons du *Bulletin Pyrénéen*, juillet-août 1908, la curieuse note suivante :

L'origine du mot paraît être due aux Grecs, qui l'ont appliqué, au littoral de l'Ibérie depuis Barcelone jusqu'à Collioure, l'antique Pyréné, comme l'a démontré M. A. Meillon dans l'un des premiers chapitres de l'*Esquisse toponymique de la vallée de Cauterets*.

Il est question, dans une ode d'Horace, des Rochers Acrocérauniens, placés sur la côte de l'Épire :

... infames scopulos, Acroceraunia.

Ce mot est composé d'ὀκρός, élevé, sommet, et κεραυνιος, *fulmineus*, frappé par la foudre. Or, quel est le radical de ce dernier terme ? κερας, corne, ou sommet d'une montagne.

Si κερας a formé κεραυνιος, sommet exposé à la foudre par son élévation, le radical de la seconde partie d'un mot qui serait καταλαυνιος, formé de κατα, au-dessous de, et λαυνιος, devra être le mot λας ou λαας, signifiant *lapis, saxum, rupes,* et conservé encore dans les lexiques.

Nous avons ainsi καταλαυνιος, plaine située au-dessous, au pied de montagnes formant une chaîne rocheuse, ce qui s'entend à merveille du Bassin du Roussillon, des plaines ou des côtes de la province de Catalogne, et sans doute, aussi, des autres localités appelées dans l'histoire Champs Catalans, qualifiés par leur situation au pied de chaînes ou collines de rochers, tels le Camp de Châlons en France, et Châlons en général, tels les Champs Catalans de certains comtés de l'Angleterre.

Ces rapprochements paraissent si conformes aux règles de la linguistique et à l'usage des anciens, que nous les croyons mériter l'attention des toponymistes de la région des Pyrénées.

Vte F. de Salignac-Fénelon, *du C. A. F.*,
Membre de la Commission de toponymie
de la Fédération des Sociétés Pyrénéistes.

CONCILE DE LA RÉAL

(1408-1409)

Nous publions, ainsi que nous l'avons annoncé, la notice historique du Concile de la Réal, que M. l'abbé Capeille a bien voulu écrire spécialement pour la *Revue Catalane*, à l'occasion du Ve Centenaire de la tenue de ce concile à Perpignan. Afin d'être agréables à nos lecteurs, nous la donnons en une seule fois, en augmentant le nombre des pages.

On connaît les événements qui amenèrent la convocation d'un concile à Perpignan (1) : l'insuccès des tentatives d'union entre les cours pontificales de Rome et d'Avignon, l'inutilité d'une rencontre entre les deux papes, la réunion d'un conclave à Pise par les cardinaux dissidents, la tenue d'un concile à Udine par Grégoire XII et surtout l'annonce des mesures hostiles que le roi de France se disposait à prendre

(1) C'est sous le vocable : Conciliabule de Perpignan, qu'est plutôt connue, en histoire, la réunion nombreuse de dignitaires ecclésiastiques assemblée par Benoît XIII, à Perpignan, au début du xve siècle. Labbe dans ses *Sacrosancta concilia ad regiam editionem exacta, Lutetiæ Parisiorum*, 1671, tome xi, p. 2108, lui donne encore l'appellation de *Concile d'Aragon*. Ce volume, le remarquable ouvrage de M. Noël Valois : *La France et le grand schisme d'Occident*, Paris, Alphonse Picard, 1902, 4 vol. grand in-4°, et l'étude du P. Fr. Erhle, *Ans den Acten des Afterconcils von Perpignan*, paru dans *Archiv. für Litteratur-und Kirchen-Geschiste des Mittelalters*, t. v-vii, 1889-1900, sont les sources où j'ai puisé la plupart des éléments constitutifs de cette notice.

contre Pierre de Luna. Celui-ci, qui, depuis le 3 janvier 1408, se tenait à Porto-Venere, port situé sur la côte de Gênes, crut le moment venu de se réfugier sur les terres

de son beau-frère, le roi Martin d'Aragon. Par une encyclique datée du 15 juin de cette année-là, il annonça, à tout l'univers et particulièrement au clergé et aux

princes de son obédience, qu'il convoquait, pour la Toussaint prochaine, un concile général dans la ville de Perpignan, à seule fin de trouver le moyen efficace de procurer l'unité à l'autorité de l'Eglise. Le lendemain, il s'embarquait avec sa cour, sur les six galères qui composaient la flotte pontificale. Il aborda à Port-Vendres, le 2 juillet, dans la matinée.

Dès l'instant où Benoît XIII toucha la côte du Roussillon, on put considérer le concile comme virtuellement ouvert. Les démarches que fait le Pontife, les actes qu'il accomplit, ont trait à cette grande réunion : ils en constituent les *préliminaires*. L'*ouverture* et les diverses *sessions* de ces assises ecclésiastiques eurent pour théâtre l'église de la Réal ; leur *issue* marque, pour Pierre de Luna, l'heure des défections et de la perte de sa cause.

I. — *Les préliminaires*

(2 juillet - 15 novembre 1408)

Benoît XIII était accompagné de quatre membres du Sacré-Collège et de nombreux prélats. Les cardinaux de son obédience étaient : Louis Fieschi (1), Antoine de Chalant (2), Berenger d'Anglesola (3) et Jean Flandrin (4).

La venue de la flotte papale sur la terre catalane fut un

(1) Louis Fieschi, évêque de Gênes, était un ancien cardinal urbaniste qui, depuis, avait embrassé le parti de Pierre de Luna.

(2) Antoine de Chalant, chancelier du comte de Savoie, avait été nommé cardinal par Benoît XIII, le 9 mai 1404. Il remplit, au nom du pape d'Avignon, des missions importantes auprès de l'Université de Paris.

(3) Bérenger d'Anglesola était évêque de Gérone.

(4) Jean Flandrin, ancien archevêque d'Auch, étant devenu aveugle, fut fait cardinal-évêque de Sabine par Benoît XIII. (*Vitæ et res gestæ pontificum romanorum et S. R. E. cardinalium... Alphonsi Ciaconii operâ descriptæ... Romæ*, 1677, t. II, p. 688. Monseigneur de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan, qui a la bonne fortune de posséder ce précieux ouvrage, a daigné le mettre à notre disposition.

événement qui ne pouvait qu'exciter la curiosité des gens du pays. Dès lors rien de plus naturel que de rencontrer des mentions de ce fait dans les manuscrits de l'époque parvenus jusqu'à nous. Les archives municipales de Perpignan (1) et les minutes d'un notaire de cette ville n'ont pas manqué de le consigner. Le manuel de Guillaume Saquet porte la brève relation suivante : « Secundâ die julii horâ nonâ ante meridiem anno a nativitate Dñi... sanctissimus dominus Benedictus papa... tertius appuluit ad portum Veneris... montium piranœorum et eodem die post vesperas intravit villam Cauquo... » (Collioure) (2).

Après avoir atterri à Port-Vendres vers les neuf heures du matin, le 2 juillet, Benoît XIII arrivait à Collioure dans la soirée de ce même jour. Le lendemain, 3 juillet, les cinq consuls de Perpignan, Jean Cômes, Pierre Genset (3), Grégoire Boxéda, Bernard Castello et Jean Gravelada, escortés d'un certain nombre de notables, se portèrent vers Collioure pour aller saluer le Pontife.

Pierre de Luna attendait dans cette cité maritime la réponse au message qu'il avait envoyé quelques jours auparavant au roi d'Aragon. Pierre de Çagarriga, archevêque de Tarragone, et le chevalier Gerald de Cervellon partis en hâte sur une galère, étaient venus exposer à Martin Ier qui tenait les Cortès à Barcelone, la détresse de son beau-frère. Dès le 10 juillet, ce monarque assignait au pape d'Avignon la ville de Perpignan pour résidence. Par une charte expédiée de Barcelone en date de ce même jour, le roi d'Aragon donnait à Bernard d'Oms (4), châtelain de Perpignan, l'ordre

(1) Archives communales de Perpignan, AA. 3, f° VIII, v°.

(2) Archives des Pyr.-Or. E. (notaires), 814, f° 1.

(3) Pierre Genset, marchand de Perpignan, faisait le commerce des draps avec le Levant. (Archives des Pyr.-Or., B. 250). Il fut ensuite à la cour d'Aragon au service du roi Alphonse V, de concert avec le noble Raymond de Perellos (Id., B. 239).

(4) Bernard d'Oms recueillit, à la tête du château de Perpignan, la succession de François de Çagarriga, nommé au gouvernement du château de

de livrer le château « au saint Père en Dieu Benoît, souverain pontife de la sainte Eglise romaine et universelle » (1). Deux jours après, le même souverain intimait l'ordre aux procureurs royaux de Roussillon et de Cerdagne ainsi qu'au maître d'œuvres du château de Perpignan de donner à Benoît XIII « en toute liberté, les lits en planches, tables, bancs, stores et autres meubles, absolument comme on ferait pour le roi en personne » (2).

De Collioure, Pierre de Luna se rendit à la cité d'Elne où siégeait François Ximenès (3), un évêque renommé pour son savoir et sa piété. Ce voyage « dût faire concevoir à Benoît l'espérance de voir grandir et triompher la popularité de sa cause par l'adjonction et les hommages d'un prélat aussi considéré que l'était l'évêque d'Elne » (4).

Le 14 juillet, les sept cardinaux qui avaient jadis reconnu l'obédience du pape d'Avignon et demeuraient à Livourne, lui adressèrent une lettre très modérée pour l'inviter à assister au concile de Pise. Cette missive ne reçut pas de réponse de la part de Pierre de Luna, qui se contenta de leur faire parvenir, le 15, une convocation au concile de Perpignan.

Le 24 juillet, veille de la fête de saint Jacques, Benoît XIII fit son entrée à Perpignan, où il fut reçu solennellement. Des tentures avaient été disposées de la porte d'Elne

Cagliari, en Sardaigne. (Archives des Pyr.-Or., B. 147). Il percevait annuellement la somme de 3000 sols pour ses appointements : elle lui était fournie par les *scrivanies* du gouvernement et du domaine du Roussillon. (Id., B. 253). Il avait eu de son épouse cinq enfants : Eléonore qui se maria avec le chevalier François dez Pla ; Louis, seigneur de Corbère ; Charles qui devint successivement procureur royal (Id., B. 262) et gouverneur du château de Perpignan ; François qui fut chanoine de Gérone ; et Elisabeth, qui épousa le damoiseau François de Rexach (Id., B. 241).

(1) Archives des Pyr.-Or., B. 192, f° 101.

(2) Id., B. 118 v°.

(3) François Ximenès est l'auteur d'ouvrages d'ascétisme, de sciences ecclésiastiques et de morale. Parmi ces derniers, il en existe un, rare et précieux, écrit en langue catalane, intitulé : *De les dones.*

(4) Tolra de Bordas, *L'ordre de saint François d'Assise en Roussillon*, p. 81.

au château royal où il fixa son habitation. Le 23 août, il recevait la visite du roi de Navarre (1).

La mort ne tarda pas à décimer les rangs de son Sacré-Collège. Le jour même où Charles III, le *Noble*, était l'hôte de Benoît XIII, mourait à Perpignan le cardinal Bérenger d'Anglesola, évêque de Gérone. Pierre de Luna voyant sa cour pontificale réduite à trois princes de l'Eglise, s'empressa, dès le 29 septembre, de faire une promotion de cinq nouveaux cardinaux. Il donna la pourpre à un castillan, Alphonse de Carillo (2), fils d'un chambellan de Jean 1er, à deux aragonais, Jean-Martin Murillis (3) et Charles d'Urries (4) et à deux français Pierre de Foix (5) et Jean d'Armagnac. Ce dernier, qui était archevêque d'Auch, ne survécut que seize jours à sa nomination. Il mourut à Perpignan, le 8 octobre, dans la maison du chevalier Bérenger de Perapertusa (6). Craignant que ce siège métropolitain n'échappât à sa juridiction, Benoît XIII, le pourvut d'un

(1) De Gazanyola, *Histoire du Roussillon*, p. 255.

(2) Il fut fait cardinal-diacre du titre de Saint-Eustache (Ciaconius, *loc. cit.*, t. II, p. 745).

(3) Il reçut la dignité de cardinal-prêtre du titre de Saint-Laurent-en-Damase. (Id., p. 742).

(4) Charles d'Urries fut créé cardinal-diacre du titre de Saint-Georges. (Id., p. 745).

(5) Pierre de Foix, de l'illustre famille de Béarn, était un moine de l'ordre des Frères-Mineurs. Après avoir été évêque de Lescar, il devint successivement archevêque d'Aix et d'Arles. Pierre de Luna lui conféra le titre de cardinal-prêtre de Saint-Etienne in *Cœliomonte*. Noël Valois a confondu Pierre de Foix avec Pierre Ravat, qui figura au concile de Perpignan, au rang des archevêques : il n'obtint la dignité cardinalice que postérieurement. (Id., p. 742).

(6) C'est l'hôtel où actuellement la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales a son siège. Bérenger V d'Ortafa, *alias* de Perapertusa avait épousé Aldonsa de Cruilles en 1397. Il avait six sœurs, dont trois : Esclarmonde, Eléonore et Yolande, se trouvaient au couvent de Saint-Sauveur ; les trois autres s'étaient alliées aux familles de Sant-Marti, de Çagarriga et de Pau.

titulaire, le 4 novembre suivant dans la personne de Bérenger Guillot (1).

Le 21 octobre, Pierre de Luna tint un consistoire dans lequel il convoqua l'université de Paris et l'autorisa à paraître au concile par procureur. Les autres membres de l'assemblée de la capitale de la France furent sommés de comparaître en personne, dans un délai de soixante jours. Cette citation ne fut affichée que sur les murailles de Perpignan, mais elle stipulait qu'aucun des inculpés ne pouvait exciper de son ignorance.

Deux jours après, il reçut des cardinaux de Livourne une lettre, datée du 24 septembre, annonçant le concile de Pise. Pierre de Luna y était averti que, s'il faisait défaut, il serait jugé par coutumace et retranché du corps de l'Eglise. On ajoutait que, d'après la doctrine de saint Cyprien, son crime serait de ceux qui ne peuvent s'expier même par le martyre. Le pape, dans sa réponse du 7 novembre, à laquelle s'associèrent les cardinaux Flandrin, Fieschi et de Chalant, revendiqua pour lui le privilège d'assembler un concile et enjoignit aux cardinaux fixés à Livourne, de venir le rejoindre eux-mêmes à Perpignan. Une seconde lettre de ceux-ci, qui ne parvint à Benoît que le 13 novembre, essayait de prouver leurs bonnes intentions : elle insistait encore pour que le pape accordât une suite favorable à leur requête. Mais rien n'était, désormais, capable d'ébranler sa résolution.

Le 31 octobre, une prorogation du concile fut jugée nécessaire. Une proclamation lancée, ce jour-là, par le pape fit savoir que la première réunion générale des Pères ne s'effectuerait que le jeudi 15 novembre.

Le jour de la Toussaint, Benoît XIII célébra les saints mystères dans la chapelle du château royal (2). Alphonse

(1) Mgr de Carsalade du Pont, *L'élection de Bérenger Guillot à l'archevêché d'Auch*, dans les *Études d'histoire méridionale dédiées à la mémoire de Léonce Couture*, Toulouse, Privat, 1902, p. 213-221.

(2) Citadelle actuelle.

d'Exea (1), administrateur de l'église de Séville, prononça un discours d'une facture grandiose, qui fut fort goûté. Il termina en annonçant officiellement l'ouverture du concile pour le 15 novembre.

Le 12 novembre, afin de rendre l'assemblée plus auguste et plus majestueuse, Benoît XIII conféra le titre de Patriarche à trois prélats : François Ximenès, évêque d'Elne, fut fait patriarche de Jérusalem (2); Jean Mauroux, trésorier de Maguelonne, reçut le titre de patriarche d'Antioche ; tandis que Alphonse d'Exea devenait patriarche de Constantinople.

II. — *L'ouverture*

(15 novembre 1408)

Le 15 novembre 1408, qui était un jeudi, entre sept et huit heures du matin, Benoît XIII quitta le château royal et se rendit, processionnellement et en grande pompe, à l'église de la Réal. Le chemin que devait suivre le cortège avait été tendu de draps d'or. Le dais sous lequel marchait le pontife était porté par Bernard de Vilacorba (3), lieutenant du gouverneur, le vicomte de Roda (4) et les consuls de Perpignan, Jean Cômes et Jean Gravelada (5).

(1) Alphonse d'Exea succéda à François Ximenès sur le siège d'Elne, qu'il occupa du 4 mai 1409 au 4 décembre 1410.

(2) C'est à tort que Mgr Tolra de Bordas fait sacrer ces patriarches, le 14 novembre, dans la principale église de Perpignan, par le cardinal-archevêque d'Auch. Jean d'Armagnac était décédé depuis le 8 octobre précédent.

(3) Bernard de Vilacorba était ce chevalier qui s'enrôla dans la flotte équipée en 1398 par Pierre de Çagarriga, pour porter secours à Benoît XIII bloqué dans Avignon.

(4) Cf. sur Raymond de Perellos, vicomte de Roda, mon *Etude historique sur Millas*, p. 23 et seq. Son frère, Michel de Perellos, était archevêque d'Embrun. Je retracerai sa vie dans un des prochains numéros de la *Revue Catalane*.

(5) Le cartulaire municipal de Perpignan connu sous le nom de *Livre vert*

A l'issue de la grand'messe on procéda à l'ouverture des réunions du concile.

Les dignitaires de l'Eglise qui répondirent à l'appel de Pierre de Luna vinrent de la Castille, de l'Aragon, de la Navarre, du pays de Foix, de l'Armagnac, de la Provence, de la Savoie et de la Lorraine.

L'acte d'accusation lu à Pise a beaucoup trop diminué le nombre des Pères du concile en l'évaluant à une quarantaine de prélats et d'abbés (1). Une vie manuscrite de Boniface Ferrier, général des Chartreux, mentionne neuf cardinaux et cent vingt évêques ; au dire de l'auteur de cette biographie, les prélats écossais seraient même arrivés après la tenue des sessions (2).

Le procès-verbal remis par Benoît XIII aux ambassadeurs qui partirent vers Pise, porteurs de ses instructions, élève jusqu'à trois cents le chiffre des Pères qui siégèrent au concile de Perpignan. Le P. Erhle a publié, d'après les archives Vaticanes, la liste suivante qui renferme trois cent quarante-neuf noms. On y voit figurer :

Sept cardinaux :

Jean Flandrin, Pierre de Foix, Jean-Martin Murillis, Louis Fieschi, Antoine de Chalant, Charles d'Urries, Alphonse de Carillo.

mineur a conservé de cet événement, la relation suivante, sous la cote AA. 3, f° IX : « Dijous a XV del mes de noembre del any MCCCC. vuyt, papa Beneset XIII, stant ab ça cort romana dintre lo castell de Perpenya, tinch son consili general en la dita vila de Perpenya, ço es en la sglesia de la Real, e parti lo dit nostre sant pare del dit castell entre les VII e les VIII ores abans de migesjorn ab sa honorabla professo, passant devant la casa d'en P. Asalbert e continuant son cami tot dret a la dita sglesia ; fon fort notablement apparellada la dita carrera de draps d'or e exhornada ; portaven lo papeilo dejus loqual nostre sant pare anava a peu lo honorable en Bernat de Vilacorba, lochtinent de governador, e lo noble (lo) vescomte de Rodes, e los honorables en Johan Comes e en Johan Gravelada consols ».

(1) Labbe, concile de Pise, article XXII.

(2) Le Coteulx, *Annales ordinis Cartusiensis*, t. VII, p. 228.

Trois patriarches :

Ximenès, d'Exea, Jean Mauroux.

Onze archevêques :

Pierre Ravat, administrateur de Toulouse, (1) ; Pierre de Luna, titulaire de Tolède ; Alphonse d'Exea, administrateur de Séville ; Garcia Fernandez de Heredia, titulaire de Saragosse ; Pierre de Çagarriga, de Tarragone ; Loup, de Saint-Jacques de Compostelle ; Antoine de Chalant, administrateur de Tarentaise ; Théobald, titulaire de Besançon ; Antoine, de Cagliari ; Bérenger Guillot, d'Auch ; Nicolas, de Chambéry.

Trente-six évêques personnellement présents :

Alphonse de Carillo, cardinal, administrateur d'Uxama (province de Tarragone) ; Hugues, titulaire de Valence ; Jean, de Burgos ; Jean Flandrin, cardinal, administrateur de l'église d'Asta ; François Ximenès, administrateur de l'église d'Elne ; François, évêque d'Auria ; Galcerand, d'Urgell ; Jean, d'Avila ; Jean, de Siguenza ; Louis, de Majorque ; l'évêque de Mindonia (province de Compostelle) ; Paul, de Carthagène ; Antoine, de Zamora ; Alphonse, d'Astora ; Bertrand de Maumont, de Béziers ; Thomas, de Minorque ; Fernand, de Cordoue ; Alphonse, de Limoges ; Jean, d'Huesca ; Raymond, de Gérone ; Garcias, de Caurium (Bétique) ; Jean, de Luca ; François, de Barcelone ; Pierre, de Lérida ; Philippe de Ville (2), de Toul ; Guillaume, de Lausane ; Jean de la Coste, de Mende ; Jean, de Tiraso ; Bernard, d'Aire ; Jean, de Tyde (province de Tarragone) ; Sanche Mulier, d'Oloron ; Aymeric, de Condom ; Guillaume, de Vaison ; Avignon Nicolay, de Senez (Basses-Alpes) ; Gonzalve, de Salamanque ; Alphonse, de Cadix.

Onze titulaires d'évêchés qui s'étaient fait représenter :

Ceux d'Oviédo, Cavaillon, Vich, Ségovie, Plaisance, Lombez, Pamiers, Fréjus, Metz, Lescar, Comminges.

(1) Pierre Ravat, ancien évêque de Saint-Pons, avait été envoyé en ambassade à Rome, en 1404, avec Pierre de Çagarriga, auprès de Boniface IX et d'Innocent VII.

(2) Il mourut à Perpignan, les premiers jours de décembre 1408.

Viennent à leur suite :

Le chevalier Gerald de Cervellon ; Jean Ximenès, professeur d'Ecriture sainte ; Pierre Catalan, docteur en droits, représentants de Martin 1er d'Aragon ; Simon de Mandavilla, docteur en droits, représentant du roi d'Ecosse ; Gerald de Puig, professeur d'Ecriture sainte et Bernard de Montlaudun, représentants du comte d'Armagnac.

Quatre-vingt-trois abbés siégèrent au concile :

Ceux de Saint-Laurent de Bagá (Urgell), Petra, Sainte-Marie de Roda (Saragosse), Bellpuig (Urgell), de la Huerta (Seguenza), Ripoll, Saintes-Croix, Portello, Sainte-Marie d'Amer, Ovilla, Valléglises, Saint-Just de Cuostitas, Meloni, Saint-Michel de Cuxa (1), Sainte-Marie d'Arles (2), Sainte-Marie de Verola, Saint-Cyr de Colera, Valldigne, Saint-Saturnin, Saint-Cucufat, Saint-Benoît, Saint-Martin du Canigou (3), Saint-Vincent de Cardona, Saint-Genis-des-Fontaines (4), Gallcant, Jau (5), Sainte-Cécile, Sainte-Marie de Lavas, Saint-Sauveur de Burgos, Poblet, Benefas, Saint-Félix-de-Guixols, Sainte-Marie de Roses, Scarpio, Saint-Jean de Pinna, Saint-Facond, Saint-Sauveur d'Onnie, Cadoma, Saint-Isidore, Vite, Saint-Christophe d'Onea, Saint-Michel de Fluvia, Buceda, Pontaut, Sainte-Marie de Vallaeba, Aquilée, Sainte-Marie de Villamediane, Superat, Montfer, Armentar, Sandoval, Saint-Pierre de Arlanda, Brues, Sondral, Saint-Martin de Castauria, Saint-Dominique de Silis, Villemajor, Camayo, Saint-Pierre de Montibus, Sainte-Foy, Pellage, Bellpuig, l'Escale-Dieu, Saint-

(1) Guillaume de Sans fut abbé de Cuxa, depuis 1405 jusqu'en 1411. (Cf. Abbé Fr. Font, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Michel de Cuxa*, 1881, imprimerie J. Comet, p. 234-236).

(2) Bernard d'Ortallo gouverna l'abbaye d'Arles pendant dix-sept ans (1399-1416).

(3) Guillaume Cathale, d'après le *Gallia christiana* (t. VI, col. 1112),

(4) Jacques N... (Id.)

(5) Jean Balterna portait le titre d'abbé de Jau depuis le 21 juillet 1408 ; il le conserva jusqu'au 13 avril 1430. (Alart, *Abbaye de Sainte-Marie de Jau ou de Clariana*, dans le XIe vol. de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, p. 293).

Damase de Burgos, Saint-Marcien, Saint-Pierre de Rodes, Villebertran, Camprodon, de la Réal, Saint-Sauveur de Compostelle, Saint-Jean de Puig, Anoter, Alosis, Monsalud, Ortesere, Sainte-Marie de Soppetra, Conques, Saint-Martin de Tarragone, Foix, Valbonne, Saint-Julien, Saint-Laurent de Tarrassa, Saint-Vilbert.

Quarante autres abbés avaient envoyé des procureurs :

C'étaient ceux de Lestang, Sainte-Foix, Saint-Bernard de Valence, Herrera, Siano, Serrateix, Saint-Victorien, Mas-d'Azil, Saint-Prudence, Saint-Pierre de la Réole, Sainte-Marie de Vels, Sainte-Marie de Tiranis, Sainte-Marie de la Vega, Sainte-Marie de Burgos, Sauvelade, Laho, Perates, Moreruela, Medina-del-Campo, Carracedo, Ager, Obona, Val-de-Dios, Saint-Sauveur de Corneilla, Sant-Juan de Corias, Sant-Pedro de Gumiel, Saint-Vincent d'Oviedo, Fontfroide, Ambronay, Armellas, Arvas, Saints-Côme et Damien, Saint-Vincent de Luc, Sant-Juan de la Castella, Saint-Pierre de Eslonza, Benevivere, Peña-Major, Saint-Pierre de Besalu, Palazuelos, Vallfer, Yerra.

On vit arriver six chefs d'ordres militaires :

Pierre-Roderic de Mores, châtelain d'Emposte ; Henri, maître de la milice de Calatrava ; Laurent Fuguer, maître de la milice de Saint-Jacques ; Guillaume-Raymond, commandant de Villefune ; le précepteur-majeur d'Alcaniz ; Berenger, maître de la milice de Sainte-Marie de Montesa et de Saint-Georges.

Sept chefs d'ordres religieux rehaussèrent de leur présence la solennité de ces assises :

Boniface Ferrier, général des Chartreux ; Jean de Puy-de-Noix, général des Frères-Prêcheurs ; Jean de Chevenez, général des Frères-Mineurs ; Antoine, général de la Merci ; Pierre de Fontloup, provincial des Dominicains d'Aragon ; Didace de Majorque, provincial des Frères-Mineurs de Galice ; le précepteur de Saint-Antoine de Saragosse.

Trente-sept chapitres d'églises cathédrales avaient envoyé des délégués. C'étaient :

Jean Castel, de Lérida ; le doyen d'Urgell ; le chanoine Fer-

dinand, de Conques ; le prieur de Tarragone ; le doyen de Tortose, le sacristain de Tirason ; Bernard Fortis, chanoine de Ségovie ; le doyen et l'archidiacre d'Huesca ; Fernand Gonzalvo, d'Avila ; Michel de Lobera, de Jaen ; l'abbé de Foix, de Pamiers ; l'abbé de Fremicea, de Burgos ; le prieur de Saragosse ; l'évêque de Fréjus ; l'archidiacre de Carvaleda, d'Astora ; le chantre de Plaisance ; Gonzalve Duegas, archidiacre de Cordoue ; le chanoine Jacques Taulas, de Vich ; Louis de Valterra, de Gérone ; le chanoine Pierre-Fernand de Firmesca de Placenza ; l'archiprêtre de Roya, de Calahorra ; le prieur de Sainte-Foix de Morlas, de Lescar ; le chanoine Gérald Linsol, de Valence ; le chantre d'Oviedo ; le chanoine Jean de Montignac, de Toulouse ; le chanoine Ferrer de Podioles, de Barcelone ; François Rovira, de Majorque ; deux chanoines de Limoges ; le chanoine Pierre Goncez, de Zamora ; le trésorier de Ségovie ; deux chanoines d'Uxama ; un chanoine d'Auria ; le chanoine Guillaume d'Abbes, d'Oloron ; le chantre de l'église d'Elne ; le trésorier du chapitre de Carthagène ; le sacritain du chapitre d'Auch.

On remarquait aussi les délégués de quatre universités :

Fernand Martin, doyen de Fréjus, de l'université de Salamanque ; Jean de Castello, Bernard Dalmace et Narcisse, de celle de Lérida ; Jean Putator, de celle d'Avignon, et les trois docteurs de celle de Perpignan.

Soixante-dix-sept communautés ou couvents y furent représentés :

Guillaume Amas y vint au nom de la communauté de Saint-Félix de Gérone, Julien de Loba au nom de celle de Sainte-Marie-Majeure. Pierre Alvarez représenta celle d'Amas ; Ambroise de Castillon, chanoine de Saragosse, le couvent de Saint-Jean de Pina ; Guillaume d'Abbes, chanoine d'Oloron ; celui de Luc (ce dernier représenta encore le couvent de Pontaut) ; Didace Mena, le prieur de Saint-Martin de Cona ; Didace Alphonse, le monastère du Saint-Esprit d'Avila ; le prieur Garcias, son monastère de Sainte-Marie de Sor ; le prieur de Saint-Michel de Brea, sa communauté ; l'abbé de Sainte-Marie de Villa, son monastère ;

Romeu de Corts, le prieur de Saint-Pierre de Lagos ; le prieur d'Ono, son monastère ; le prieur de Sainte-Marie Majeure, de Saragosse, ses religieux. Les prieurs de Sainte-Christine (Huesca) et du Saint-Sépulcre étaient venus à Perpignan sans mission représentative. Celui de Saint-Jean d'Ortega représentait son monastère ; le syndic de Lacogola son couvent ; le prieur de Sainte-Marie de Najava avait amené avec lui frère Dominique qui tenait la place des autres moines. François de Coriano, simple religieux, fut délégué par ses frères du couvent de Bellpuig (Urgell) et Pierre de Reco par les siens du couvent de Saint-Jean d'Albos.

Quelques rares prieurs parurent aux sessions du Concile en leur nom personnel :

Ceux de Sainte-Marie de Uhla, de Saint-Paul del Camp, de Tarragone, de Sainte-Foy, de Rases. Un plus grand nombre étaient chargés de parler et de voter au nom de leurs subordonnés. Parmi eux étaient le supérieur de Saint-Paul-del-Camp, de Sainte-Marie de Gerra, l'abbé de Valdeiglesias, de Verola, Lavegia, de Saint-Sauveur d'Onia, de Saint-Isidore et de Sainte-Marie de Pina. L'évêque d'Aire siégeait au nom du couvent de Saint-Jean de Castella.

La nomenclature des Pères du concile est clôturée par la liste des simples moines qui furent désignés comme délégués par leurs collègues :

Le couvent de Saint-Benoît députa frère Jean ; celui de Minorque, Jean-Pierre, celui de Mur ; Barthélemy Soler, celui de Stany ; Antoine Bet, celui de Saint-Vincent de Cardona ; Jean Tosquella, celui de Saint-Benoît (Vich) ; Jean de Vilarama, celui de Sainte-Marie de Herra ; Pierre Doron, celui de Sainte-Marie de Yerra ; le moine Bernard, celui de Fiter ; Barthélemy de Vera, celui de Petra ; le moine Benoît, celui de Calatayd ; Jean de Burgos, celui de Sainte-Marie de Rota ; Raymond Trépat, celui de Saint-Prudence ; Jean de Trumes, celui de Reula ; Arnald Barre. Alphonse de Barqua fut le délégué des quatre couvents de Sandoval, Sainte-Marie-de-Vocals, Astria et Sainte-Marie de Barqua. Jacques Carbo repré-

senta le monastère de Poblet ; Raymond Calvet, celui de Camprodon; Pierre Ros, celui de Bañoles ; Jean Rechlis, celui d'Amer. Les quatre couvents de Sainte-Marie d'Arvis, Olbona, Val de Dios et Saint-Sauveur de Cornella avaient transmis leurs pouvoirs à Pierre Alvarez. Arnald Batlle fut le délégué du couvent de Villebertran dont il était l'infirmier ; le monastère de Saint-Facond désigna son sacristain ; le couvent de Saint-Isidore, Roderic Alvares; celui de Pontaut et de Saint-Vincent de Luc, députèrent Guillaume d'Abbes ; Jean Alphonse et Gonzalve représentaient le couvent de Saint-Claude ; Jean Castillion, celui de Saint-Félix ; Gonzalve Fernand, celui de Saint-Pierre de Cadenia ; Arnald de Portelles, celui de Camp-de-Barcelone ; Gonzalve, celui de Johiles ; Pierre Conill, celui de Saint-Michel de Falles. Guigon Flandrin, docteur en droit et prieur de Saint-Etienne de Toulouse, remplit les fonctions de secrétaire de l'assemblée. Il portait le titre de protonotaire, de concert avec Alphonse de Majorites. Bernard Gerbert fut nommé correcteur du Concile.

Quelques dignitaires du palais pontifical eurent leurs places assignées au concile. Ce furent :

Les auditeurs des causes Toribius Garsias, Louis de Valterra et Symon de Mundavilla; les pénitentiers Guillaume Moliner, Pierre de Sola, Jean de Font ; les clercs de la chambre apostolique : Pierre-Ximenès de Pilars, Guillaume Carbonnell et Pierre Comalls; les professeurs de théologie Philippe de Medolia et Pierre Figuerolola. François d'Aranda, Pierre Soria et Julien de Loba, comme témoins, apposèrent leur signature au bas des actes du Concile.

Mais le personnage qui attirait les regards de tous durant les réunions était saint Vincent Ferrier. Il avait été personnellement invité à prendre part aux délibérations de ces importantes assises ecclésiastiques. Il vint sans retard de l'extrémité du nord de l'Espagne, en longeant à grandes marches la chaîne des Pyrénées.

III. — Les sessions

(15 novembre 1408 - 26 mars 1409)

En y comprenant la réunion du jour de l'ouverture, le concile de Perpignan tint quatorze sessions.

La seconde assemblée des Pères eut lieu le samedi 17 novembre. Après le sermon d'usage, on procéda à la récitation de la formule de foi catholique. Benoît XIII se leva pour affirmer qu'il adhérait pleinement aux vérités révélées à la sainte Eglise et qu'il professait fermement la religion de Jésus-Christ.

Le mercredi suivant, 21 novembre, se tint la troisième session. Dans un discours étudié, Benoît XIII salua le commencement d'une ère nouvelle : ce concile, à l'entendre, allait couronner ses efforts, sinon réaliser l'union et la réforme de l'Église. La parole fut ensuite donnée au cardinal Antoine de Chalant, qui lut un long mémoire historique destiné à replacer le pontificat de Pierre de Luna sous son véritable jour. Il exposa les déboires nombreux et invraisemblables dont ses adversaires l'avaient abreuvé et fit ressortir les difficultés au sein desquelles l'Eglise se débattait. Il souligna enfin le grand désir qu'avait le pape de procurer l'union et la paix à la sainte épouse de Dieu.

Cette lecture se prolongea durant les sept séances qui suivirent et que le concile tint durant les derniers jours du mois de novembre. Elle fut coupée par des discussions passionnées auxquelles prit part la généralité des prélats assistants.

Après avoir rappelé les avances qu'il avait faites à son concurrent et décrit l'inutilité de ses efforts, Pierre de Luna soumit au concile un programme d'études, et lui demanda d'apporter une solution à un questionnaire comportant qua-

tre problèmes. Il exigeait en premier lieu une amende honorable aux injures qui, jusqu'alors, lui avaient été infligées ; il lui demandait ensuite de lui indiquer un moyen efficace pour arriver à l'union. Il fallait parer à l'éventualité de schismes nouveaux et remédier aux abus glissés dans le corps de l'Eglise.

L'unanimité fut vite acquise à la réponse rendue par les Pères à la première question posée. La division s'opéra lorsque l'assemblée entama l'étude de la voie à suivre pour aboutir à l'unité du souverain pontificat. La grande majorité fut d'avis qu'il était utile d'envoyer à Pise des procureurs irrévocables pour abdiquer au nom de Benoît XIII, en cas de mort, cession ou déposition des papes. Pierre de Luna se révolta contre cette idée et, sachant que le cardinal de Chalant était un des auteurs de la proposition, il le gourmanda sévèrement et le menaça même de la prison perpétuelle. Vingt-deux membres du concile demandaient de laisser les choses en suspens jusqu'à un temps plus opportun.

Le désaccord en vint à l'état aigu : dès lors plusieurs prélats commencèrent à s'éloigner de Perpignan. Le midi de la France abandonna le parti de Benoît ; les archevêques de Narbonne et de Toulouse, les évêques d'Albi, de Pamiers, d'Uzès, de Nîmes, de Lombez, de Mirepoix et de Viviers, les abbés de Lézat, Saint-Hilaire, Quarante, Fontfroide, la Grasse, Amiane, Gimon, Saint-Gilles, Gaillac, Psalmodi, Villemagne, Joncels, Saint-Chignon, Saint-Tibéri, Saint-Aphrodise de Béziers se dirigèrent vers Pise pour prendre part aux délibérations du concile italien (1).

Saint Vincent Ferrier qui était l'âme du concile et qui prononça plusieurs discours en latin, lors des premières réunions de cette assemblée, pesa sur l'esprit des Pères et entraîna la majorité vers la voie de la cession. Il avait quitté

(1) Cénac-Moncaut, *Histoire des peuples et des états pyrénéens*, Paris, Didier et Cie, 1874, t. IV, p. 289.

Perpignan avant la fin du mois de novembre : l'envoi de son propre frère Boniface au concile de Pise indique assez clairement l'orientation de son opinion. Le fond intime de sa pensée consistait à défendre en théorie la légitimité de Benoît XIII ; en pratique, il jugeait indispensable la démission de Pierre de Luna, comme nécessaire au bien général de la chrétienté (1).

Durant son court séjour à Perpignan, le saint eut occasion de manifester le don miraculeux qu'il avait de lire dans les consciences. A côté de Benoît XIII, au concile, siégeait un ermite vénérable. Vincent le reconnut pour un de ceux qui, en Lombardie, vrais diables déguisés, répandaient contre lui toutes sortes de mauvais bruits. Il le lui fit comprendre au sortir d'une séance. Se voyant découvert, le diable lui dit : « Tais-toi, traître ; je pars d'ici, puisqu'il le faut, mais tu auras bientôt de mes nouvelles. On apprit le lendemain que l'abbé d'une abbaye voisine (celle de Montserrat) était mort d'un mal subit et inexplicable (2).

Le 5 décembre eut lieu la dixième session durant laquelle se décida le sort de la cause de Pierre de Luna. Benoît XIII présida personnellement l'assemblée, dans l'église de la Réal. On revint à la charge pour se fixer sur le moyen d'éteindre le schisme. Pierre de Luna prit lui-même la parole (3) et voici quel fut le thème de son allocution : il débuta en déplorant que certains s'obstinassent à déchirer sans cesse la robe de l'Église. Il anathématisa Grégoire XII qui rejetaittout accommodement, les cardinaux de Pise qui se refusaient à

(1) P. Fages, *Histoire de Saint Vincent Ferrier*, Paris, Maison de la Bonne presse, t. I, p. 225.

(2) Id., *loc. cit.*, p. 224, note 2.

(3) Saint Antonin dit : « Benoît XIII était remarquable comme orateur et comme érudit ; par les qualités du cœur, il ne le cédait à aucun homme de son temps. Ses forces physiques et la puisssance de sa voix égalaient sa grandeur d'âme. A Perpignan, déjà presque octogénaire, il plaida sept heures d'horloge la légitimité de son pontificat. » (*Summa historialis*, liv. III, tit. XXII, cap. VI).

reconnaître tout légat ou tout procureur. Il opposa à cette intransigeance la bonne volonté qu'il apportait dans le service de la bonne cause : la convocation de son concile avait pour unique but la paix de l'Église. Il exhortait les Pères à lui prêter l'appui de leurs conseils et le concours de leur faveur. Il termina en disant qu'il espérait, grâce au zèle du concile, atteindre le terme de ses vœux et en affirmant qu'il était prêt à sacrifier sa vie aux intérêts de la chrétienté.

Les débats reprirent empreints d'acrimonie, au point qu'il y eut entre le pape et les Pères du concile de nombreux pourparlers et force altercations. Certains membres de l'assemblée auraient voulu que les procureurs envoyés à Pise fussent munis de pouvoirs irrévocables pour abdiquer. Benoît XIII jugea plus prudent de leur confier seulement la mission de convenir d'une époque et d'un lieu où il se démettrait, au besoin, par procuration. On lui demandait encore une promesse de démission dans le cas où son compétiteur serait déposé. Son esprit fertile en expédients tourna la difficulté à son avantage en exigeant une déposition *juridique* et *effective*. L'addition de ces adjectifs l'autorisait à conserver la tiare, pour peu que la déposition de son rival parut à ses yeux irrégulière ou inefficace. Il réussit, il est vrai, à faire admettre ce double tempérament dans la rédaction de l'acte définitif, mais ce ne fut pas toutefois sans de longues discussions.

Le mercredi 12 décembre il présidait la onzième session. Benoît XIII réclama l'appui de ses fidèles adhérents contre la défection des prélats du Midi de la France. Mais les vingt-deux Pères du concile restés auprès de lui, ébranlés eux-mêmes par la conduite du clergé du Languedoc, émirent l'avis d'envoyer des offres de réunion au concile de Pise. Enfin Benoît XIII, obligé de céder, désigna une commission composée de sept membres chargés d'élaborer une adresse qui devait lui être remise incessamment. Les dignitaires de l'Église qui y prirent part furent : les cardinaux Pierre

Ravat et de Chalant, Jean Mauroux, patriarche d'Antioche, Garcia Fernandez de Hérédia, archevêque de Saragosse. Pierre de Çagarriga, archevêque de Tarragone, le chancelier du roi de Castille, l'évêque de Valence. Jean de la Coste, évêque de Mende, Aymery Nadal, abbé de Saint-Sernin de Toulouse et Jean de Puy-de-Noix, général des Dominicains.

L'adresse ne fut pas prête avant le 1er février 1409. A cette date seulement, qui est celle de la douzième session, cette pièce fut présentée à Benoît XIII par le patriarche de Constantinople, Alphonse d'Exea, et lue à haute voix par Guigon Flandrin, protonotaire du Saint-Siège.

Dans ce document, le concile rendait hommage aux efforts de Benoît XIII et le lavait des reproches de schisme et d'hérésie. On le proclamait vrai pape et bon chrétien. Mais on le conjurait de suivre la voie de cession préférablement à toute autre. On le suppliait d'étendre la promesse qu'il avait faite d'abdiquer au cas où Grégoire XII serait dépossédé juridiquement et où cette déposition, reconnue valable par les gens de son parti, serait accompagnée d'effet. On l'invitait à envoyer à son compétiteur, et à Pise, de spléniipotentiaires chargés de traiter du lieu, de l'époque et des conditions auxquels lui-même, ou son mandataire, exécuteraient les conventions, au besoin réaliseraient l'abdication projetée. On insistait pour que ces ambassadeurs eussent des pouvoirs aussi étendus que possible. On lui demandait, enfin, de prendre les mesures nécessaires pour que sa mort, si elle survenait, n'empêchât ni ne retardât l'union.

Benoît XIII fit attendre sa réponse douze jours durant. Il la notifia, le mardi 12 février, dans la treizième session du concile. Il débuta en exposant le déplaisir qu'il éprouvait à la vue de la méchanceté de ses adversaires ; il ne tarda pas à ajouter qu'il était animé du grand désir de participer à l'unité de l'Eglise. Pour parvenir à la prompte exécution de ce dessein, il déclara vouloir suivre l'avis de plusieurs

prélats et personnages notables de diverses nations, auxquels il transmettrait pleins pouvoirs pour mener à bonne fin l'œuvre de l'union.

Quand la volonté de Pierre de Luna eût été officiellement exprimée, le patriarche de Constantinople se leva. Au nom du concile, il rendit grâces à Dieu pour l'acte si utile qui venait de s'opérer et dont les effets devaient se faire sentir dans l'univers entier. Il prononça ensuite un discours élogieux du Pape. Chacun des Pères du concile inclina la tête en signe d'assentiment ; puis les prélats déposèrent leurs mîtres et tombèrent à genoux pour remercier Dieu de l'heureuse conclusion du concile.

Le cérémonial qui entoura cette dernière réunion revêtit une grande solennité. La chapelle pontificale exécuta le *Te Deum ;* la session fut close et le concile ajourné à une date éloignée, celle du 26 mars.

Dans l'intervalle des deux dernières sessions, Benoît XIII avait été invité d'une façon très pressante, par cinq cardinaux, à se rendre au concile de Pise. Il n'y répondit qu'en menaçant d'excommunication quiconque procéderait, sa vie durant, à l'élection d'un nouveau pape. Sa préoccupation, dès ce jour, fut de demander des sauf-conduits en faveur des nonces qu'il se proposait de diriger vers Pise. Il écrivit tour à tour au seigneur de Lucques, à Louis d'Anjou et au roi de France, Charles VI.

La quatorzième et dernière réunion qui s'assembla le 26 mars se tint, non plus à l'église de la Réal, mais dans la *salle blanche* du château royal de Perpignan, en présence d'un groupe insignifiant de dignitaires ecclésiastiques. Pierre de Luna communiqua aux quelques prélats fidèles à sa cause les noms des ambassadeurs qu'il investissait des pouvoirs nécessaires pour le représenter au concile italien. Ils étaient au nombre de sept : Pierre de Çagarriga, archevêque de Tarragone ; Jean, évêque de Siguenza ; Jean de la Coste, évêque de Mende ; Avignon Nicolay, évêque de Senez ;

Boniface Ferrier, général des Chartreux; Dominique Ram, évêque de Huesca, et Diègue de Majorque.

Les procès-verbaux des délibérations et des décisions du conciliabule de Perpignan furent présentés à Benoît et acceptés par lui dans un acte public qu'il souscrivit de sa propre main et qui fut revêtu de la signature des Pères présents.

Pierre de Luna déclara que le concile était momentanément interrompu et convoqua les Pères à la session qui devait se tenir le 15 août suivant, jour de la fête de l'Assomption de Marie.

IV. — L'issue

(26 mars - fin juillet 1409).

D'une telle assemblée, Benoît XIII attendait une issue favorable à ses vues. L'événement trompa ses espérances.

Les sauf-conduits que les princes délivrèrent aux légats du pape d'Avignon ne parvinrent à Perpignan que le 4 mai 1409. Alors seulement Pierre de Luna fit partir le gros de son ambassade à destination de Pise, mais par la route de terre, c'est-à-dire la plus longue. L'archevêque de Tarragone demeura quelque temps en Catalogne ; il était chargé d'un message auprès du roi de France. Son arrivée à Pise coïncida avec la venue des autres légats de Benoît XIII.

La lenteur calculée de Pierre de Luna dans l'envoi de l'ambassade eut des conséquences fâcheuses. Le concile de Pise qui s'était réuni dès le 25 mars 1409 lança, le 5 juin suivant, une sentence d'excommunication contre les deux papes prétendant à la tiare.

Le voyage des ambassadeurs de Benoît à travers la France fut hérissé de difficultés et de péripéties. Ils furent arrêtés à Nîmes par ordre de Charles VI. On intercepta les lettres

dont le pontife d'Avignon les avait chargés ; ils n'obtinrent de sauf-conduit que par l'intermédiaire du roi d'Aragon.

D'autre part, les Pisans qui suivaient avec parti-pris les travaux du concile devinrent intraitables. Les légats de Pierre de Luna furent mis dans la dure nécessité de s'éloigner de Pise, après avoir essuyé toutes sortes d'avanies. Leur mission à Bologne n'ayant pas obtenu de meilleur résultat, ils prirent le parti de rentrer auprès de leur maître, à Perpignan.

Benoît XIII demeura fixé au château royal de Perpignan jusqu'aux derniers jours du mois de juillet 1409. Il quitta alors cette ville pour se rendre « a la torra del senyor rey appellada Bellesguart » (1), située aux environs de Barcelone. Il y arriva le 8 août ; le dimanche 29 septembre, jour de saint Michel, il faisait une entrée triomphale dans la capitale de la Catalogne. De grandes fêtes furent données dans cette cité en son honneur.

Après son concile de Perpignan, Benoît XIII choisit Tortose pour sa résidence habituelle. C'est dans cette ville qu'il avait exercé son premier ministère, lorsque, jeune prêtre, il débutait dans la carrière ecclésiastique avec le titre de *sacristain*. De là il observa les mouvements de la chrétienté ; de là, il dirigea la portion de l'Eglise qui suivait sa direction. Il reçut, dans cette cité, notification officielle des faits accomplis à Caspe. Ferdinand de Castille, à peine monté sur le trône, vint à Tortose lui offrir ses hommages.

Au début de l'année 1414, Pierre de Luna appela saint Vincent Ferrier près de sa personne dans le but de convertir les juifs établis en Espagne. Les conférences que l'*Apôtre du Jugement dernier* donna à Tortose, sous la présidence de Benoît XIII, eurent pour résultat la conver-

(1) *Dietari del antich consell Barceloni*, t. I, p. 162.

sion à la foi chrétienne de plus de cent vingt familles juives.

Pendant ce temps, le nouveau roi d'Aragon se préoccupait de la pacification de l'Eglise. Après avoir tenu les cortès à Saragosse, Ferdinand s'était rendu à Morella, sa résidence d'été. Il fit prier affectueusement Pierre de Luna de venir passer près de lui la belle saison. Benoît XIII se rendit à une si aimable invitation. Le roi, secondé par saint Vincent Ferrier, travailla durant cinquante jours à obtenir la démission de l'ancien pape d'Avignon, mais rien ne put fléchir son indomptable obstination.

L'empereur d'Allemagne, Sigismond, pensant avec raison que l'entrevue de Pierre de Luna et du roi d'Aragon était le nœud de l'affaire du schisme d'Occident, proposa une rencontre pour le mois de juin 1415. Il avait d'abord été décidé qu'elle s'effectuerait à Nice, mais Ferdinand étant tombé malade, il fut convenu que Perpignan serait le théâtre des conférences projetées.

Perpignan vit alors, une des plus imposantes assemblées que mentionne l'histoire (1). Durant deux mois, les trois cours du pape, de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Aragon déployèrent leurs magnificences dans les salles du château et les rues de la ville (2). Du 20 septembre au 5 novembre 1415, Sigismond multiplia vainement ses entrevues avec Benoît XIII. Pierre de Luna demeurant inflexible, l'empereur le quitta brusquement, le 5 novembre, en proie à une sourde colère, sans daigner prendre congé de lui.

Saint Vincent Ferrier intervint aussi auprès du Pontife et fit parler la voix du devoir. Benoît XIII n'écouta pas davantage les conseils du saint qui avait dirigé sa conscience.

(1) Je me propose de décrire cette page glorieuse de l'histoire de Perpignan dans un des prochains numéros de la *Revue Catalane*.

(2) C'est à la présence simultanée dans Perpignan de Benoît XIII, de Sigismond et de Ferdinand Ier que fait allusion ce passage des goigs de Notre-Dame de la Réal :

Han visitat vostre temple
Papa, Rey, Emperador.

Il comprit toutefois que sa cause était perdue : il s'apprêta à gagner Collioure où stationnaient ses galères. Le roi d'Aragon adressa une suprême mais respectueuse sommation à Pierre de Luna, le 21 novembre. Celui-ci, loin d'y obtempérer se contenta de proférer cette phrase en mettant le pied sur son embarcation prête à lever l'ancre : Dites à votre roi de ma part : « *Me qui te feci misisti in desertum !* Moi qui t'ai fait ce que tu es, tu me jettes au désert. » L'obstiné vieillard quitta Collioure pour s'enfermer jusqu'à sa mort dans la forteresse de Peniscola (1), où il arriva le 1er décembre.

L'heure d'agir était venue. Ferdinand d'Aragon convoqua une assemblée d'évêques et de docteurs auxquels se joignirent les ambassadeurs de Castille et de Navarre, ainsi que ceux des comtés d'Armagnac et de Foix, c'est-à-dire toute l'obédience avignonaise. Il fut décidé que Benoît pouvant rendre la paix à l'Eglise et se refusant à la lui procurer, on était en droit de se soustraire à son autorité. Quant au vrai pape, on reconnaîtrait celui que le concile général de Constance allait élire.

Le 6 janvier 1416, saint Vincent Ferrier lut, dans la chapelle même du château royal où Benoît XIII avait célébré pontificalement quelques années auparavant, l'acte de renonciation à son obédience. Ce document était signé des rois de Castille, d'Aragon et de Navarre.

Pierre de Luna fut déposé publiquement au concile de Constance, le 26 juillet 1417. Le 11 novembre suivant, l'unité était rendue à l'autorité de l'Eglise par l'élévation de Martin V au Souverain Pontificat.

Benoît XIII survécut six ans à sa déchéance. Il aimait à comparer le rocher de Peniscola, où il vivait abandonné, à l'arche de Noé qui portait le salut de l'humanité. C'est dans cette solitude qu'il mourut, le 23 mai 1423, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Abbé Jean Capeille.

(1) Peniscola, place forte d'Espagne, située dans la province de Valence, sur un rocher qui domine la Méditerranée.

LO TROVADOR

Vinch, molt cansat, d'encontrada llunyana
A us regalar lo goig de ma cansó.
Presteu l'orella!
Que tinch consól per tota pena humana,
Portant ab mí la flor blanca y vermella,
De dols flayrar, espellida o poncella,
Flor del Amor.

Trovador, repica drum-drum
La guitara ab que t'acompanyas.
Sens repos, per plana y montanyas
Vas passant com lo raig de llum,
Deixant no mès rastre que 'l fum.
Si, algun colp, princesa cortesa
Al poet vol enamorar,
No molt li tè l'ánima presa;
Que, si Amor val mès que riquesa,
Mès que Amor li plau lo Cantar.

Altre menstral, en los castells altivols,
Devant la gentil dama y son senyor,
Noble auditori,
Sab esbrinar en versos retrunyivols
Les gestes grans y hazanyes de l'historia,
Y del destralejar lo rebombori
Espantador.

Com l'aucellot, que en los arbres tritlleja,
Quan óu brunzir clarins, tot temorós,
De colp se calla;
Així ma pobra veu que cascalleja
No es feta á la clamor de la baralla,
Y, esporoguit, fuig del bram de batalla
Mon cant melós.

Quant mès m'atrau, que crits y que matansa,
Lo sospirar que arranca á l'aymador
Dolsa ferida!
Al món jo no veig mort, sinó esperansa;
Y en ma cansoneta llesta y aixerida
Lluhir veureu, de mil colors tenyida,
La flor d'olor.

Hont la he cullida, aqueixa flor hermosa,
Que contre 'l cor guardeula de trepitg?
La n'he cullida
En tot pahís ahont canta l'alosa,
Hont entre nit ab veu amorosida
Lo rossinyol al tresor de sa vida
Diu son desitg.

Brots n'he trobat en tot camí d'umbreta,
Vora 'l riu clar, quan lo pastor ximplet
A sa pastora
Ve á refilar sa senzilla amoreta
Y mendicar á son cor una penyora;
Ans n'hé rebut del bech de la tórtora
Un ramellet.

Lo pom florit que 'l patge ayrós que passa
Replega al peu de qui ab pler lo ha caygut,
Es en ma toya,
Y 'l bès de foch ab que la Dama abrassa
L'amant volgut, de cara bonicoya,
Quan va fugint l'espós, — preciosa joya,
Assí lo he dut.

Del cavaller que 's mor en terra estranya
Jo n'he escullit l'últim y amarch sospir,
Floreta trista!
Vejí l'esposa y 'l plor que son ull banya
Quan al aprest del seu marit assiste
Y que, en la torre, ab sa negada vista
Lo vol seguir.

Per tot arreu la flor encisadora
Jo vaig buscant, y son perfum tant viu.
La he descoberta
En lo ventijol fresch de prima Aurora,
Al piupiu del aucell que se desperta
Y de sa cella humida mitj-oberta
Al sol somriu.

Hont va, á l'atzar, mon peu de vagamundo
Respiro alé de la flor celestial:
— En nit serena,
Quan resplandeix la lluna en lo cel fondo,
Rajant sa llum pels arbres; — en l'arena
Del mar lligant ab sa blava cadena
L'ample sorral;

— Ras l'estanyol rissat de fina arruga
Llisca un zéfir de son oló embaumat;
— Y de l'aubaga
D'abets y pins que la brisa remuga
Cau un aroma exquísit que embriaga
Dolsetament y les penes apaga
Al cor calmat.

Amor, tot es Amor en esta terra.
Tot quant respira ho diu ab tremolor.
Ditjós cantayre!
Prou pot parlar lo món de pau o guerra;
Poch m'en adono y no 'm desvio gayre;
Mes marxo alegre y llanço á traves l'ayre
Lo cant d'Amor.

Trovador, repica drum-drum
La guitara ab que t'acompanyas.
Sens repós, per plana y montanyas
Vas passant com lo raig de llum,
Deixant no mès rastre que 'l fum.
Si, algun colp, princesa cortesa
Al poet vol enamorar,
No molt li té l'ánima presa;
Que, si Amor val mès que riquesa,
Mès que Amor li plau lo Cantar.

Pau Berga.

Le Carnaval d'autrefois à Prats-de-Mollo

(Souvenirs de ma belle-mère)

(SUITE)

On allumait le bois des grilles, les danses reprenaient ; elles ne comportaient pas encore le désordre, le brouhaha que l'on voit aujourd'hui, surtout dans celle qui a gardé le nom générique de « bail », galop infernal qui ressemble bien peu aux « sardanes » de ma jeunesse. Je serais tentée de dire, moi aussi, qu'on ne danse plus, on saute. Nous ne courions pas, nous autres, nous dansions posément, en cadence, exécutant ponctuellement tous les détails des diverses figures ; on m'a conté que notre « sardana » simulait une scène d'amour, la déclaration, l'aveu, l'enlèvement, la fuite. Au point d'orgue que pousse le « flaviol » (flûte catalane), quand la cavalière était légère et savait prendre un peu d'élan, certains danseurs la soulevaient et l'asseyaient sur leur épaule ; Jean Durand, du Roser (faubourg de Prats), n'y manquait pas lorsqu'il dansait avec moi ; très robuste, il me faisait tourner une ou deux fois en l'air, puis il me posait à terre avec une grâce qu'on admirait et qu'on louait ; aussi s'arrangeait-il pour se trouver souvent à ma « sardana ».

La nature de l'éclairage rendait le spectacle très pittoresque ; suivant le caprice du feu, les flammes s'allongeaient et se tordaient en divers sens, la lumière était plus crue, plus éclatante, les ombres diminuaient ou grandissaient ; lorsqu'on arrivait de l'obscurité, les danseurs semblaient autant de fantômes s'agitant désespérément.

L'inconvénient, c'étaient les charbons qui tombaient à terre, les étincelles qui jaillissaient, surtout quand on tisonnait les grilles ; ceux qui les entretenaient ne prenaient pas toujours les précautions nécessaires et parfois un garçon les secouait exprès, sournoisement, quand passait près d'elles quelque fille dont il croyait avoir à se plaindre et voulait se venger.

Entre les danses, les demoiselles ne vaguaient pas sur la place, à l'aventure, comme des âmes en peine ; le quartier général de mes

sœurs et nos amies était le salon de M. Berny où veillait toujours un papa ou une maman ; les danseurs venaient nous chercher et nous ramenaient ; dès notre arrivée, nous étions engagées pour huit ou dix danses, c'est-à-dire pour toute la soirée ; nous n'avions pas de carnet et il nous aurait servi ; aussi disions-nous avec orgueil : « Nosaltres, no pelarem naps ! » « Nous autres, nous ne pèlerons pas des navets ! »

Le samedi, Pere Garra travesti en femme, jupons, sur la poitrine un de ces fichus d'indienne qu'on portait alors, sur la tête une « llisa cofeta », bonnet de toile tout uni que les ménagères mettent le matin, un balai sur l'épaule, comparaissait dans toutes les maisons où il y avait une bonne et annonçait, au nom des « pabordes », qu'à deux heures précises on viendrait la chercher pour « treurer al ball », « la conduire au bal » ; il invitait la maîtresse à la tenir prête.

Le dîner fini, la maîtresse habillait la bonne de son mieux, avec ses propres vêtements, une de ses coiffes, ses boucles d'oreille et ses bijoux. A l'heure fixée, les « pabordes » et les musiciens se rendaient d'abord chez le maire ; Pere Garra, son sempiternel balai sur l'épaule, entrait, faisait sortir la bonne à son bras, la remettait au cavalier qui lui était destiné ; de même chez le Juge de Paix, puis dans les diverses maisons, en suivant à peu près l'âge décroissant des servantes, de la plus vieille à la plus jeune. Toutes réunies, on les accompagnait à la place et on les faisait « treure al ball ». Nous expliquerons cette coutume.

Les servantes ne travaillaient pas ce soir-là, elles ne lavaient même pas la vaisselle, c'était leur fête, leur carnaval... Neiges d'antan ! on ne danse plus « lo ball de les mosses », « la danse des servantes », ni « lo ball dels connosos » « la danse des couenneux ». Les « parayres » ont disparu de Prats avec les fabriques de drap, — et pourquoi les maîtresses accorderaient-elles encore à leurs bonnes ce repos traditionnel ? les pauvrettes ne s'en adjugent-elles pas assez de leur seule autorité ? ne leur suffit-il pas d'entendre le moindre accord de violon ou de piston pour lâcher aussitôt le tablier blanc, déserter le foyer et la maison ?

Le dimanche de carnaval arrivait enfin ; « pabordes » et musiciens dînaient de bonne heure pour procéder au « llevant de taula », exactement comme pour le premier de l'an. Vers une heure, ils

se rendaient dans les maisons où leurs parentes et amies les attendaient en grande toilette et avec quelque impatience. L'un des jeunes gens offrait son bras à l'aînée et les autres suivaient bras-dessus, bras-dessous. Chez mon père, nous étions toujours une douzaine et quand nous sortions, nous encombrions la rue.

Le cortège au complet, on gagnait la place ; la musique jouait, les hommes prenaient à la main leur turban (c'était la coiffure habituelle des déguisements) et dansaient devant les jeunes filles, en « puntejant », c'est-à-dire avec des entrechats et des postures gracieuses ; ce rôle était ensuite dévolu aux cavalières ; chaque couple achevait ainsi le tour de la place. Des jeunes gens se présentaient alors devant les demoiselles, les saluaient bien bas, les emmenaient à leur bras ; les « pabordes » supplantés s'écartaient se tenant à la disposition des jeunes gens, surtout des « pagesos » « paysans » pour aller leur chercher les cavalières qui leur étaient désignées ; à cette danse, ils étaient les intermédiaires obligés de toute invitation.

Voilà ce qu'on appelait indifféremment « treurer al ball » ou « lo ball de ceremonia », « la danse de cérémonie » ; on lui attachait une grande importance, elle n'était pas seulement un honneur que le cavalier et la cavalière se faisaient mutuellement, elle revêtait presque officiellement le caractère d'un aveu d'amour « urbi et orbi ». Il ne l'a pas faite « treurer al ball » était une phrase qu'employaient les « pagesos », les campagnards, pour nier péremptoirement l'intention prêtée à Jean ou Abdon d'épouser Julitte ou Rufine. Aussi les invitations ne s'adressaient et ne s'acceptaient qu'à bon escient, après mûre réflexion et les garçons non agréés d'avance ne s'exposaient pas légèrement à la honte d'un refus. Beaucoup tournaient la difficulté, s'évitaient tout souci en s'adressant à leur sœur ou quelque proche parente.

« Lo ball de ceremonia », la danse de cérémonie durait au moins deux heures, soit en danses diverses, soit en promenades autour de la place, tandis que les musiciens exécutaient les plus beaux morceaux de leur répertoire. Aux valses et mazurkas, les « pabordes » mélangeaient toujours un « ball de confits y de ramellets », une danse « de dragées et de bouquets » (artificiels ou naturels) ; l'on apportait une table que l'on chargeait de cornets de bonbons, de fleurs et d'un plateau, tous les couples s'appro-

chaient successivement, le cavalier déposait son offrande, recevait un bouquet dont la jeune fille ornait son corsage et un cornet de dragées qu'ils croquaient ensemble. L'obole versée variait suivant la fortune du galant, peut-être aussi selon le goût, l'affection qu'il éprouvait pour sa danseuse, c'était en quelque sorte le prix d'un si long tête-à-tête... que beaucoup trouvaient encore trop court, car ils s'étaient voulus, ils s'aimaient, tout au moins se plaisaient. On les épiait dans le public, on tâchait de saisir leurs paroles, on commentait leurs gestes, leurs regards, leur silence même, les langues frétillaient, les commérages allaient grand train.

Le « contrepas » qui suivait était dit de la « revenja » « revanche », parce que chaque cavalière se plaçait à la droite de son danseur ; l'affluence était si nombreuse que la chaîne mouvante débordait hors de la place, contournait un pâté de maisons, soit par la « petite place », soit par le « pont », suivant le caprice du conducteur. Ce contrepas ne finissait guère avant six heures, durant presque autant que « treurer al ball ».

Les simples spectateurs s'amusaient à jeter des dragées sur les danseurs, les enfants se précipitaient pour les ramasser, se faufilaient entre les jambes, (aujourd'hui ils seraient infailliblement écrasés) s'enfuyant rapidement quand arrivait Pere Garra, brandissant son sabre de bois; gare à ceux qu'il attrapait ! il leur tirait les oreilles et faisait mine de les décapiter, mais il devait les lâcher pour courir après d'autres, car la pluie de dragées ne s'interrompait pas, et chassés à gauche, les gamins portaient le désordre à droite.

Le soir, mes sœurs et moi, nous revenions au salon de M. Berny; l'aristocratie de la campagne, les grands propriétaires, les Planes, les Coste, les Pagès nous offraient un vin chaud que préparait Mme Berny, la vieille Bigatana ; la brave femme ne nous quittait pas et quand il se faisait tard, elle nous ramenait à la maison, tenant à la main son inséparable lanterne.

(A suivre) Emile Leguiel.

Extrait de Mil y un pensaments

Lo viatge cap altre món no vol mès que una mica de resolució pera pujar el tren, es á dir, pera morirse ; lo demès es molt senzill.

Botanique catalane

Noms catalans de plantes usités dans la région

(Suite)

OLM. — *Ulmus campestris* L. Orme champêtre.

Ecorce dans les maladies de peau. Feuilles pour le bétail. Bois de charronnage.

ORDI. — *Hordeum vulgare* L. Orge commune.

Grains nourrissants et rafraîchissants ; servant à fabriquer la bière.

ORELLA DE RAT. — *Hieracium Pilosella* L. Epervière poilue.

Feuilles fébrifuges ; employées dans la dysenterie, la gravelle.

ORIOL. — *Agaricus cœsareus* Schoff. Agaric oronge.

Champignon comestible. Ne pas confondre avec le suivant.

ORIOL FOLL. — *Agaricus muscarius* L. Agaric fausse oronge.

Champignons vénéneux : dessus bigarré et lamelles blanches et non jaunes.

OROBANQUE. *Orobanche minor* Sm. Petite orobanche.

Parasite vivant sur les racines des plantes. Nuisible dans les prairies.

ORTIGA. — *Urtica urens* L. Ortie brûlante.

Feuilles irritantes ; contre la paralysie, les hémorragies, le rhumatisme.

ORTIGA BLANCA. — *Lamium fluxuosum* Ten. Lamier flexueux.

Feuilles non piquantes ressemblant à celles de l'ortie. Bonne contre la leucorrhée.

PANIÇA. — *Setaria glauca* P. B. Sétaire glauque.

Plante envahissante, ses nombreuses graines se détachant facilement de l'épi.

PASTENAGA. — *Daucus Carota* L. Carotte commune.

Plante potagère excellente contre la diarrhée et la jaunisse.

PATACHS. — *Silene inflata* Sm. Silène enflée.

Corolle gonflée s'écrasant bruyamment entre les mains. Nuisible.

PATANA. — *Solanum tuberosum* L. Morelle pomme de terre.

Plante alimentaire aux usages bien connus.

PEBRA D'AYGA. — *Polygonum Hydropiper* L. Renoncé piquante.

Aquatique. Feuilles piquantes pouvant remplacer la moutarde.

PELS DE NOVI. — *Cuscuta epithymum* Murr. Cuscute du thym.

Allusion aux filaments déliés comme des cheveux. Nuisible.

PENSAMENT. — Voir HERBA DE LA TRINITAT.

Le langage des fleurs lui fait dire : Pensez à moi.

PENTACOSTA. — *Orchis maculata* L. Orchis tacheté.

Pousse, dans les prés, vers la Pentecôte. Tubercules adoucissants.

PERER. — *Pirus communis* L. Poirier commun.

Bois résistant. Fruits sucrés donnant le poiré, boisson alcoolique.

PESOL. — *Pisum sativum* L. Pois cultivé.

Grains très nourrissants pour l'homme et les animaux.

PEU DE CAVALL. — *Tussilago Farfara* L. Tussilage pas d'âne.

PEU DE LLOP. — *Helleborus fœtidus* L. Hellébore fétide.

Feuilles peu semblables au pied du loup. Purgatif dangereux.

PI DE PINYAS. — *Pinus Pinea* L.

Fruits à amandes comestibles utilisées pour les tourrons, les nougats, etc.

PI NEGRE. — *Pinus maritima* Lan.

Feuillage épais, paraissant sombre. Fixe le sable des plages.

PI VERT. — *Pinus uncinata* Ran.

Feuilles d'un vert gai. Bois estimé. Sève calmante et fortifiante.

PICH DE GALLINA. — *Anagallis arvensis* L.

Les poules aiment à picorer les fruits. Plante envahissante.

PIXA-LLIT. — Voir DENT DE LLEO.

Allusion à ses propriétés diurétiques.

PLANTATGE. — *Plantago lanceolata* L. Plantain lancéolé.

Feuilles donnant un bon collyre ou un cataplasme adoucissant.

PLANTATGE D'AYGA. — *Alisma plantago* L. Alisma faux-plantain.

Aquatique. Feuilles diurétiques ressemblent à celles du précédent.

POLL. — *Populus nigra* L. Peuplier noir.

Propriétés de l'*álber*, peuplier blanc.

POMER. — *Malus communis* Poir. Pommier commun.

Fruits estimés donnant le cidre, boisson agréable et salutaire.

POMER DE SANT JOAN. — *Cratægus Azarolus* L. Aubépine Azérolier.

Fruits ressemblant à de petites pommes. Forme de bonnes haies.

PORRE. — *Allium Porrum* L. Ail poireau.

Plante alimentaire très diurétique.

PORRECA. — *Asphodelus albus* L. Asphodèle blanc.

Feuilles ressemblant à celles du poireau. Belle inflorescence.

POTES DE COLOM. — *Paronychia argentea* Lam. Paronyque argentée.

Feuilles à écailles blanchâtres transparentes. Diurétique.

POTES DE RAT. — *Clavaria flava* Schœf. Clavaire fauve.

Champignon comestible des bruyères et châtaigneraies.

POTES Y MANETES. — *Lonicera etrusca* Savi. Lonicera chèvrefeuille.

Bois résistant. Fleurs cordiales et antiasthmatiques.

PRESSEGUER. — *Persica vulgaris* Mill. Pêcher commun.

Fruits estimés. Feuilles et fleurs purgatives et vermifuges.

PRIMAVERA. — Voir HERBA DE SANT PAU.

Plante égayant les prés par ses fleurs printanières.

PRUNER. — *Prunus domestica* L. Prunier commun.

Bois pour les tourneurs. Fruits nutritifs et laxatifs.

PUDENT. — *Pistacia Terebinthus* L. Pistachier Térébinthe.

Ecorce à odeur forte. Fournit la térébenthine de Chio.

RANONCLE. — *Ranonculus repens* L. Renoncule rampante.

Acre et quelque peu vénéneuse. A détruire dans les prés.

RAVE. — *Raphanus sativus* L. Radis cultivé.

Racine digestive et antiscorbutique.

RAVENIÇA. — *Raphanus silvester* Lam. Radis sauvage.

Plante envahissante dédaignée du bétail. A détruire.

REGALICIA. — *Trifolium alpinum* L. Trèfle des Alpes.

Plante des montagnes (1800 m.). Racine sucrée adoucissante.

(A suivre.) L. Conill.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Le Cinquantenaire de «Mireille»

Hommage des Mireille à Frédéric Mistral. — Le journal provençal «Vivo Prouvènço ! » qui paraît à Avignon, sous la direction de Pierre Devoluy, « capoulié » du Félibrige, annonce que, à l'occasion du cinquantenaire de l'immortel poème de « Mirèio », qui sera célébré dans les premiers mois de l'année 1909, le monde charmant des dames et demoiselles qui portent le doux nom de Mireille s'émeut et s'agite en ce moment.

Il s'agit, ni plus ni moins, parmi les Mireilles et aussi les Magali et Nerthe de tout pays, d'un témoignage de pieuse admiration qui serait offert, dans cette circonstance, au Maître de Maillane.

Cette poétique idée, ajoute le journal provençal, aurait été mise en avant par la filleule même de Frédéric Mistral, « Mirèio de Roumiéu », fille du félibre regretté Louis Roumieux, aujourd'hui Mme Julius Peyre, la première « Mirèio » et la seule peut-être aussi que le Maître ait tenu sur les fonts baptismaux, marraine, elle, de la Mireille d'Arnavielle, fille de l' « Aràbi » celle-ci, à son tour marraine de la Mireille de son frère. Toute une généalogie de Mireille déjà...

Invitation est faite, par la voie de la presse, à toutes les Mireille, Magali et Nerthe qui voudraient s'associer à l'hommage qui sera rendu, sous un « forme » que le comité « Mireien » décidera ultérieurement, à leur illustre parrain.

Les intéressés sont priées d'envoyer le plus tôt possible leur adhésion au journal « Vivo Provenço ! », boulevard Sixte-Isnard, 29 bis, Avignon (Vaucluse).

Els Llibres de Mossen Cinto

¿ Els ha comprat tots l'« Institut d'Estudis Catalans » els llibres de Mossen Cinto ? ¿Figuren entre lo adquirit aquelles quantes obres, sobre les quals en la joventut y més enllá de la joventut forja el nostre místich, ab foch d'inspiració, a martellades de disciplina, la seva fortíssima educació de poeta?. — Jo no sabria dir tout l'interés sentimental, psicològich y fins y tot d'alta exemplaritat que elles poden tenir....

Recordo vagament haver sentit parlar qualque volta d'un curiós manuel de Botànica llargament usat per Mossen Cinto. Se tracta, si no m'erro, de les llissons professades en son temps a la Universitat barcelonina, per un ilustre

naturalista català, en Cebrià Costa. — Jo he passat algún cop els ulls per aquest petit llibre d'en Costa. Jo m'he conmogut pensant en aquest repetits esforços heróichs que sovint han fet els homes de la nostra terra pera assolir et viure cientifich, esforços desaprofitats, quasi perduts — el d'en Costa no menys que l'anàlech y posterior del doctor Trémols — per mancament d'una adequada organisació civil... — Pero tinch entès que l'exemplar que havía pertenescut a n'en Verdaguer presenta encara més singulars motius d'emoció.

L'obra den Costa se termina per un catàlech detallat de la flora de Catalunya... Mes en l'exemplar verdaguerià sembla ser que la lletra impresa desapareix, o poch se'n falta, entre l'espessor de notes, gloses, adicions manuscrites pel poeta. Ab benedictina paciença son allí reportades totes les nostres variants locals en els noms de plantes y flors. Especies no contingudes en la edició, hi son cuidadosament senyalades. Y les senyals d'una voluntariosa, d'una encarnisada labor de documentació botànica son arreu visibles y ens mostrem com la plenitut verbal y la facilitat imaginativa del poeta del «Canigó» maduraren lentament en llarch aprénentatge del tecnicisme, o, millor dit, dels tecnicismes...

Que devenir poeta — alt poeta — oh mos amichs de vida fàcil ! — no és una cosa que pugui exigir menor feina que posarse enginyer en camins y ports. — La petita Botànica de Mossen Cinto ens ho mostraria ab autoritat. — Peró ¿ ahon tés si no és entre l'adquirit per l'« Institut », la petita Botànica de Mossen Cinto ? XENIUS.

Le Diccionari Enciclopedich de la Llengua catalana, Catalunya, Mallorca, Valencia, Rosselló, Sardenya, etc.; llenguatge modern, classich y popular ; etimologies llatines, gregues, arábigues y hebrayques, ab la correspondencia en castellá, français, italiá, portugués y provençal, — continue régulièrement et méthodiquement sa publication (Barcelona, Carrer de Mallorca, 198). En est maintenant au douzième «quadern» et au mot *acànties*.

Dans le **Poble catala**, M. Joseph Aladern publie un intéressant article « Breus observacions á l'estudi de la toponimia catalana», où l'auteur essaie de réagir contre l'opinion courante qui attribue des origines latines à beaucoup de noms de lieu donne des preuves curieuses de sa thèse, et cite de nombreux exemples à l'appui.

Le **Précis d'histoire de la Littérature espagnole,** que vient de faire paraître M. Ernest Mérimée, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, mentionne et analyse en passant quelques-unes des principales œuvres de la littérature catalane, particulièrement pour la période contemporaine. C'est ainsi qu'on y trouve un très vif éloge du théâtre catalan. Nous recommandons cet ouvrage aux personnes qui voudraient avoir une idée exacte et complète des manifestations littéraires de la péninsule ibérique (Ed. Garnier, XIX-525 pages, 4 fr.)

Sous le titre « **Per la santa paraula** », dans le numéro du 15 octobre de la *Veu de Catalunya*, M. Ramon Rucabado y Comerma publie un très bel article pour la défense de la pureté, de la noblesse et de la beauté de la langue catalane.

Manual de fonética catalana

Notre distingué confrère, M. le Dr Schædel vient de publier, chez Otto Schulze Verlac à Cothen (Allemagne) un petit Manual où il expose son système de transcription phonétique.

L'étranger, dit l'auteur, qui lit un texte catalan, ne peut se faire une idée exacte de la prononciation catalane par l'orthographe ordinaire. La transcription phonétique, au contraire précise les sons et permet de noter exactement les dialectes locaux, de reproduire fidèlement « la parla vulgar del pagès, del pastor, del vinyóval, del feyner, de les dones incultes y noys del poble baix ».

Voici quelques mots catalans extraits du Manual Schædel : afable, doble, cami, camisa, demanar, convenir, casa, casar, alegrar deviennent avec la transcription phonétique : əfabblə, dobblə, kəmi, kəmizə, dəmənа, kunbəni, kazə, kəza, ələ̀gra.

Toutes nos félicitations à M. le Dr Schædel pour son travail qui est appelé à rendre de grands services aux philologues.

Club Alpin Français.

Le Bulletin du Club Alpin français (Section du Canigou) publie entre autres travaux importants une étude de M. Vergès de Ricaudy, président de la Société d'Etudes Catalanes, sur le livre de M. Meillon (Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets), dont la *Revue Catalane* a déjà parlé, Cette longue étude est précédée de notes de toponymie relatives au département des Pyrénées-Orientales.

Notice historique sur la Caisse d'épargne de Perpignan.

M. Vergès de Ricaudy vient de faire paraître également un ouvrage intitulé *Notice historique sur la Caisse d'épargne de Perpignan* qui rendra de grands services aux administrateurs futurs de cet établissement. M. Vergès de Ricaudy a dû compulser, pour écrire cette notice, les divers documents contenus dans les procès-verbaux de la Caisse et dans les archives de la Mairie et de la Préfecture. L'ouvrage comprend 254 pages, une photographie de l'Hôtel de la Caisse d'épargne et un graphique présentant la comparaison par années du nombre de livrets et du solde dû aux déposants. Nos félicitations à l'auteur pour ce remarquable travail.

Lletres.

Après quelques mois d'interruption, cette bonne revue nous revient avec ses traductions si intéressantes d'auteurs connus. Souhaitons qu'elle vive longtemps et félicitons le journal *La Crónica* d'avoir adopté *Llettres* comme supplément littéraire.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 24 15 Décembre 1908.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

NOMS OU PSEUDONYMES

des Candidats qui ont obtenu une note supérieure à la moyenne au dernier concours

Fernand LAMAYSOUETTE, élève au Collège....	12 sur 20
Ambroise MALAPLATE, élève au Collège.....	12 sur 20
MIMI, élève aux Cours secondaires.....	10 sur 20

RÉSULTAT DES CONCOURS MENSUELS POUR 1908

1er Prix. — Un abonnement d'un an à la *Revue Catalane*

Fernand LAMAYSOUETTE, élève au Collège....	82 points
LA GUIDETA, modiste.....	81 points
Ambroise MALAPLATE, élève au Collège.....	72 points

2e Prix. — Un abonnement de six mois à la *Revue Catalane*

MIMI, élève aux Cours secondaires.....	62 points
Francesch RIBERA, de Barcelone.....	55 points

VERSION CATALANE (1)

La Velleta

Era una velleta d'uns setanta cinch anys, un mes ensà, un mes enllà, tota cabellblanca, aixó si, y un xich flaca dels genolls que les dolors comensaven d'enrabanar, mes encara prou grasseta de

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 1er janvier 1909.

cara, rodoneta de cos y sobretot firada d'una llengua tan deslligada que, sense cap por de mentir, se podia dir que la llevadora li havia pas robat els cinch sous. Vestida d'una roba de sarguill, d'un mocador negre y d'un caputxo de llana blanca, s'en anava xano-xano, un bastonet á la ma dreta, uns rosaris á l'esquerra, cap á una vinyeta que tenia, per hi cullir un ramell de flors salvatges que volia portar á la Mare de Deu del Roser.

E. Caseponce, *Contes Vallespirenchs.*

Profils Catalans (1)

I. — Jepote, le berger de la Rourède

J'ai connu Jepote dans sa gloire, quand il était berger au mas de la Rourède, à plus de mille mètres là-haut. Encore enfant, j'étais impressionné par sa grande barbe, qui accompagnait toujours le mouvement rythmé de ses paroles et leur donnait je ne sais quoi de grave et d'éternel. Son bonnet rouge dressé, provocateur, au sommet de la tête, son large foulard roulé autour du cou, son habit de velours aux reflets étranges, sa lourde besace en peau de mouton, ses sabots enfin qui le rattachaient si solidement à la terre, arrêtaient sa personne en traits immortels dans mon imagination d'enfant. Mais son grand bâton surtout le rendait semblable aux dieux de l'Olympe, son bâton de noyer qu'il brandissait au-dessus de lui à la manière d'une arme magique, pour régler et diriger selon la raison les mouvements de l'obscur troupeau, ce bâton admirable dont il heurtait le sol d'une main sûre et qui scandait toujours sa marche par les sommets.

Il régnait alors comme un roi sur la montagne. Ravins où courent les eaux vives, pentes couvertes d'une herbe fine et parfumée, chênes solitaires qui semblent gouverner le paysage, rochers au front pensif méditant de profonds mystères, tout appartenait

(1) Extrait d'un volume de nouvelles qui doit paraître dans le courant de l'hiver sous le titre de : *Sous nos châtaigniers.* Ces nouvelles auront toutes pour décor le paysage roussillonnais.

à Jepote, le berger de notre mas. Plus d'une fois, quand, d'une main rugueuse, où demeuraient gravées les marques de ses durs labeurs, il signalait à mes yeux enchantés tout son vaste royaume, perdu là-bas, sur les hauteurs à plusieurs heures loin de nous, il me parut que cette main embrassait le ciel et la terre.

Il possédait le secret des fontaines, aux noms frais et clairs comme leur eau : il avait fouillé tous les creux, touché toutes les herbes de la montagne. Il prévoyait les orages et le vent. Il fixait, la nuit, ses yeux fermes sur les étoiles, comme un mortel qui en connaît toutes les lois et que leur course ne saurait surprendre. Mais c'est lorsque le soleil se couchait en face de lui, derrière les cimes lointaines, qu'il était le plus impressionnant ; il se dressait alors, entouré de lueurs, comme un héros dans une apothéose, tandis que, sur le sol, son ombre s'allongeait majestueusement.

S'il descendait au mas, ce qui arrivait une fois par semaine, on lui donnait à table la première place et aussi les meilleurs morceaux ; la fermière et les servantes avaient pour le berger de délicates attentions. Et Jepote, acceptant les hommages, laissant monter vers lui la fumée des encens, s'enivrait de cette adoration muette, mais gardait un redoutable silence. Il mangeait et buvait sans hâte, maniait la fourchette et la gourde comme des objets précieux... Pendant qu'il accomplissait tous ces rites, le fermier jetait vers lui des regards confiants, persuadé que son troupeau ne pouvait être en des mains plus sûres ; et la fermière, et les servantes, et les petits enfants du mas se disaient à eux-mêmes, en le voyant ainsi près d'eux : « C'est lui, pourtant, le berger de la Rourède ! »

Le soir, auprès du feu, quand il daignait s'asseoir auprès des autres, avant d'aller se jeter sur la paille du grenier, on lui cédait le meilleur coin, près de la cuve en grès pour la lessive. Les flammes du foyer allumaient dans ses yeux des lueurs étranges, et l'ombre, où demeurait plongé le reste de son corps, le rendait plus grand et plus majestueux.

La fermière lui disait : « Allons, berger, contez-nous quelque histoire ! » D'une voix lente, après avoir réfléchi un instant, Jepote commençait une vieille légende du pays, une des nombreuses légendes qu'il avait apprises dans la montagne avec les bergers

des autres mas. Les enfants, assis par terre devant le feu, l'écoutaient en silence, le regard fixé sur son visage, avec une admiration mêlée de terreur ; et la plus jeune des servantes, qui lavait la vaisselle à l'autre bout de la cuisine, s'arrêtait un instant pour l'écouter aussi. Il parlait de la chèvre d'or, cachée dans un endroit de la montagne et que personne ne pouvait découvrir, ou de quelque exploit de sorcière par une nuit de lune. Il parlait quelquefois des loups qu'il avait tués dans sa jeunesse, ou de l'épouvante subite de son troupeau à minuit sans qu'il sût pourquoi.

Un frisson passait dans l'auditoire, serré de plus en plus autour du conteur. Mais Jepote s'arrêtait au plus bel endroit de son récit, en ajoutant ces mots : « Je vous dirai le reste un autre soir. » Il se levait alors lentement ; son front semblait toucher les poutres enfumées de la salle ; puis, après avoir souhaité à tous bonne nuit, il s'en allait dormir dans la paille fraîche, et ses pas faisaient trembler le vieux plancher de la grande salle du mas... Quand il se retirait ainsi, le vent hurlait plus fort sous la porte mal jointe, comme pour saluer à son tour le berger de la Rourède.

II. — Le pêcheur de truites, Galdrich

Galdrich habite seul une petite maison près d'un bois de chênes-verts. Sa vie est un mystère pour le village. Il passe toutes ses nuits dehors, on ne sait où ; il emploie une partie de ses journées à dormir ou à ne rien faire. Je suis un des rares intimes auxquels il confie ses secrets ; parfois même, il consent à me prendre avec lui. C'est le plus habile et le plus audacieux braconnier de la montagne ; il n'a pas son égal pour la pêche à la truite. Les moments que je passe avec Galdrich sont peut-être les plus agréables de mon été : on apprend tant de vérités avec lui, il rend si aimables toutes les choses !

Galdrich part pour la rivière quand le jour n'est pas encore levé ; il devine à la clarté des étoiles, à l'humidité des feuilles, à je ne sais quels signes de l'air, si le temps sera favorable à sa pêche. Quand il arrive par une nuit de lune, celle-ci répand encore à travers le feuillage, sur les rochers du bord de la rivière ou à la surface mouvante de l'eau, de larges plaques de clarté... Galdrich

a le temps de prendre du repos : il attendra la pointe de l'aube. Il pose tous ses engins, silencieusement, contre le tronc d'un arbre, et allume sa vieille pipe ; puis il s'étire sans brusquerie. La rivière, à deux pas, coule avec des murmures : il la regarde couler. Mais l'eau, par endroits encore sombre et mystérieuse, prend petit à petit, sous le jour naissant, de vagues colorations qui lentement se précisent. Le moment sera bientôt venu. Si je l'accompagne, Galdrich m'explique tout ce qu'il faudra faire, et, en excellent professeur, me donne une leçon.

C'est un plaisir que de l'entendre parler. Il est poète, il sent admirablement la nature : il en connaît les beautés secrètes, et, pour nous dire tout ce qu'il y a découvert, il trouve des mots charmants et souvent profonds. Nul ne sait mieux que lui nous conter la vie, les mœurs des truites. Car il les étudie depuis son enfance, les suivant saison par saison. Aussi, quand il en parle, il semble qu'une divinité l'inspire : son œil luit sous les sourcils épais, sa lèvre tremble, son front s'illumine.

D'abord, personne ne comprend mieux que lui la poésie d'un peuplier près de la rivière. Cet arbre plonge de vivantes racines dans son sable frais, son argile féconde ; il vit du voisinage de l'eau, mais il lui rend ce qu'elle lui donne de vie, de richesse et de majesté, sous la forme de moelleux ombrages où les rayons du soleil deviennent une caresse. La plupart des hommes, en découvrant un bel arbre, ne perçoivent point du premier coup sa véritable nature ; à peine comprennent-ils qu'il s'agit de tel ou tel arbre ; mais ils ignorent les rapports qui l'unissent à ce qui l'entoure, et ne discutent pas s'il est vrai que cet arbre puisse exister seulement pour lui-même. Galdrich ne cache point son mépris pour de pareils hommes.

Il sait très bien, lui, que le peuplier aux feuilles frémissantes, aux branches sveltes, la rivière fluide, aux contours sinueux, aux claires transparences, les truites lumineuses qui passent comme un éclair, tout cela se tient, est inséparable. Il sait comme la truite aime les coins de rochers tapissés de mousse, où l'eau prend une couleur plus verdâtre et paraît plus profonde, les coins intimes et frais où la rivière s'arrête et s'endort doucement à l'ombre du peuplier penché sur elle. Et nous sentons, nous aussi, que Galdrich fait partie de ces choses. A le voir ainsi près de l'eau, pré-

parant ses filets et ses lignes, guettant la truite astucieuse, il ne nous semble pas qu'on puisse se le représenter autrement. Oui, c'est dans ces occupations qu'il faut le surprendre et le suivre si l'on veut comprendre le véritable Galdrich...

Mais laissons-le parler encore. Il dit comment, à mesure qu'elles grandissent, les truites voient changer les nuances fines de leurs écailles, s'allonger ou se répandre à travers leur corps les taches qui les caractérisent ; comme elles s'adaptent au milieu, acquièrent des reflets à la fois d'un vert, d'un bleu et d'un gris que l'on ne trouve qu'en certains endroits de la rivière. Car elles sont l'âme changeante et subtile des eaux glacées de la montagne...

Et dans les paroles de Galdrich passent alors toutes les images, les plus naïves et les plus exactes, les plus vivantes et les plus poétiques dont puisse s'entourer l'idée d'une rivière. Il est le chantre de la rivière merveilleuse, et nul poète ne saurait la célébrer en des termes plus beaux. Car, entre l'âme de Galdrich et l'âme des choses ne s'interposent jamais de vains et arbitraires concepts ; car, sur les lèvres de Galdrich se sont donné rendez-vous, ne le sentez-vous pas, la science et la poésie.

Jean Amade.

Traditions et Coutumes d'Alguer *(Sardaigne)*

(SUITE ET FIN)

VII. — Surnoms

Les Alguerais, comme les Catalans, ont coutume de donner aux personnes un surnom, selon les habitudes ou les défauts physiques et moraux. Rares sont ceux qui en sont exempts, et, d'ailleurs, tel surnom est connu parfois plus que le nom lui-même, au point que certains font suivre leur propre signature de leur surnom.

Exemples : *carabassa, plou i no plou, menja peus, llebreta, boca sens ossus, curt i gros, llenya al ventre, sabata rodona, bicassa, verderol, ballarinch, capotu, ganxet, mon rudó*, etc.

VIII. — Saluts et souhaits

Les Alguerais qui se connaissent se servent entre eux d'un grand nombre de formules de politesse et se saluent avec beaucoup de respect :

— Ahont vas ? ahont eru ?

Quand on entre dans une maison on nit :

— Bonas dias, bonas tardes, bonat dit.

En prenant congé de quelqu'un :

— Adiós.

Vagi en bon'hora, *à quoi l'on répond :* « anau ama Deu, o estau ama Deu. »

Dans les grandes fêtes, comme Pâques, la Noël, le jour de l'an, en s'adressant des souhaits, on dit :

— A cent anys, *ou* : lu dia de avuy lu pugueu coneixer per molts anys.

Quand quelqu'un a échappé à une maladie ou revient de la prison, on lui dit :

— De aqui a cent anys un'altra, — Deu lu vulgui, *répond-on.*

IX. — Poésies lyriques

La poésie lyrique dialectale est également cultivée par des poètes, et ce m'est un plaisir de pouvoir vous en offrir quelques essais.

Parmi les poésies lyriques du professeur Joseph Frank, poète catalan d'Alguer et précurseur de la renaissance littéraire de la ville catalane, je cite cette romance (1) :

Volant per las ayras
En nuvols de rosa,
Mes bella que l'alba
No surt del maití,
Posantsa llutjera
Devant de mun llit.
Ab dolsa paraula
« Jo t'am » me diguí.
Cansó de amor — alors enton :
Ma un tou bas — lo cant am romp,
Estench las mans — pe t'embrassar.
La sombra vana — ab la son part.

L'Alguer, 24 *août* 1887.

(1) Publiée par Toda dans *Renaixensa.*

A citer également, d'Adami, érudit autant que génial poète, cette poésie lyrique à l'occasion de la commémoration du poète catalan Jacinto Verdaguer :

Encara que tant lluny, y monts, valls y marina
Separin las duas terras que lliga afecte antich,
Com fills de una mateixa tendra mare llatina
Son nostrus els grans homes del vostru cel tant rich.

Agueran vulgut esser presents a la gran festa
Que Bàrcelona il-lustre consagra à Verdaguer,
Y ofrir en sua memoria una, si be modesta,
Ab nostras mans tixida corona de llorer.

Ma, si en tal festa y falta nostra pobra persona,
Lu vot de cert no y falta del nostru cor germà,
Y'l pensament que corri tot dret à Barcelona
En aquell dia lu nostru salut vus porterà.

Dixosa Catalunya, que entre tos fills famosos
Lu gran poeta vantas Jacinto Verdaguer
Del sol de Valvidrera als resplendors hermosos
Tant be'n gosa ta filla la catalana Alguer.

Dans ces derniers temps, de jeunes poètes comme Ciuffo (Ramón Clavellet), Pais et Dore ont donné des essais de poésie dialectale.

Imno alguerès

de Ciuffo.

De la banda de ponent
Hi ha una terra llunya, llunya:
Es la nostra Catalunya,
Bella, forta y renaixent.

En allà, nostros germans,
Redimits de la gran prova,
Van cantant la cansó nova
Que atravessa monts y plans.

Es un crit atronador
Per la catalana terra,
Que mil animas enserra
En un llas de germanor.

Aquest crit es arribat
Finsas a la nostra platja !
¡ Catalans d'Alguer coratje !
No olvidèm nostro passat.

En lo sou gloriós camí
Catalunya sempra avansa :
Y, per tot hon passa, llansa
La llevor que ha de florir.

¡ O germans, no disperèm !
Catalunya està fent via
Presta arribarà lo dia.
En que tots renaixerèm.

Pensament trist

de Pais.

Escolti, o mare mia : vosté es jà vella
Y dels ulls sous es mort tot l'esplendor ;
jo jove encare só, ma, cregui, bella
per mi la vida es sol ama 'l sou amor.

Las penas mias, o mama, vosté sa ;
ma a costat sou, lo veu, jo so content ;
¿ perque, donchs, certas voltas, trist me fa
Y me posa en lo cor tanta torment ?

Oh ! no me digui mes, o mare mia,
Que la sua vida está per tramontar,
Que presto tocará la sua agonía
Y aniguerá a la fossa a reposar !

Jo prech al Cel que pe'assai anys contenta
en l'amor meu vosté pugui vivir :
Qu'en l'hora, que ja de ara me tormenta,
jo ama vosté abrassat pugui morir.

Maitinada primaveril

de Dore.

A Maria.

Es tornat el cantor nel bosch ombriu,
las flors novals llurs calix han obert,
la vargia fabricant está el seu niu,
la campanya es tapada ja de vert

Dels amors l'estajó també estornada,
Y l'armonios cantor del rossinyol,
Ma ve de la baldissa perfumada,
ama 'l bás teporós del primer sol.

Ne la finestra tua ferma lo vol
la timida cueta enjogassada,
y de drins de la gabia 'l verderol,
li dona 'l bás travers de la retxada,

Tot axó pera mi no es de confort,
perqué 'l cant tou gentil no he entés encara
Ni lo dols tou bás, ne lo meu cor já mort,
es debaxat aquesta maitinada.

Joan Palomba i Cano.

L'Alguer, 13 maig, 1908.

Cargolada

Al cunyat meu E. T., gran cargolayre.

Ja qu'ahir ha rajat la darrera prempsada,
Veremes fetes, y que 'l vi dorm al celler,
Que 'l rasimat gormant se cóu al cremaller,
Companys, apuntemnos per una cargolada.

Lo cel seré d'aquesta nit ha fet aygatge ;
Anem per la garriga á seguir los cargols
Banyuts, qu'apulidet lláuren á remingols
Sul romani, 'l frigol y la menta salvatja.

Un xich de pebre y sal á cadahú, Jepota !
Un tros de cambajó pels hi tapar lo nas ;
Posa'ls-e, boca amunt, sul cul d'un cribellás,
Y fe'ls-hi d'exirments bona brasa al dessota.

La pinyáta es apunt. Qu'assi cap no descánsi !
Ab l'espina que 's vuidi la closca d'un cop ;
Ulls y llábis clocats, xurrupem lo xarop,
Y, del pórro, tirem molts trágos de vi ranci !

L'Ermita de Cabrens.

Le Carnaval d'autrefois à Prats-de-Mollo

(Souvenirs de ma belle-mère)

(SUITE ET FIN)

Le lundi était la répétition du vendredi, avec plus de brillant et de succès car, ce jour-là, c'étaient les hommes mariés qui organisaient les divertissements et ils avaient de plus grands moyens que les garçons ; la mascarade comportait des scènes plus belles et plus nombreuses ; les charlatans, arracheurs de dents, et les petits ramoneurs étaient traditionnels ; la course était plus difficile et plus animée ; si les « pagesos », les paysans avaient de mauvaises bêtes, ils n'hésitaient pas à les prêter, sûrs qu'en cas d'accident, le dommage serait bien payé.

Le mardi n'avait que de simples danses, mais elles revêtaient un éclat sans pareil ; pour clôturer le carnaval, toute la montagne descendait et l'enthousiasme, à son comble, devenait du délire ; garçons et filles s'en donnaient à cœur joie, mettaient les bouchées doubles, se gorgeaient, se rassasiaient jusqu'à la fatigue : il fallait éviter des regrets inutiles, accepter plus aisément les tristesses et les pénitences du Carême.

Je trouve seulement deux coutumes à signaler. L'après-midi, beaucoup de familles (pas la nôtre) se réunissaient dans une auberge pour boire du vin blanc, les plus nombreuses en prenaient un décalitre, puis les maris faisaient danser leurs femmes, ce qu'ils appelaient, je ne sais pourquoi : gagner cinq sous. A la nuit, une des dernières danses était un pot pourri où l'on sautait à l'improviste de la polka à la scottish, de la mazurka à la valse ou au « ball », et de temps en temps revenait le motif connu : « Adéu, pobre Carnaval ! » Mais, nous partions bien avant...

Mercredi matin, le fameux Pere Garra, enveloppé dans un filet à truites, sorte d'épervier, un voile noir sur la tête, traversait les rues, en pleurant carnaval, entrait dans les maisons où, pour le consoler, on lui donnait des petits boudins ; à la porte, sa désolation recommençait ; on disait : il fait : « Carn Catarina. » « Viande Catherine. » — Autre locution dont j'ignore l'origine.

A 2 heures du soir, tout Prats se rendait à Saint-Martin, chemin de France, sur un gazon où s'élève maintenant le « Châlet » et l'on procédait à l'enterrement du Carnaval ; les jeunes gens dansaient un contrepas, — et un « ball » s'ils trouvaient des cavalières, car le Carême était entamé et les jeunes filles se dérobaient ; on brûlait alors « Carnaval » sous la forme d'un grossier bonhomme de paille.

Vers 4 heures, on rentrait à Prats ; mon père avait l'habitude de réunir des garçons et de leur offrir un trait de rancio ; enfant, j'étais allée remplir un « porró » (sorte de bouteille pour boire à la régalade) et je n'avais pas fermé le robinet...

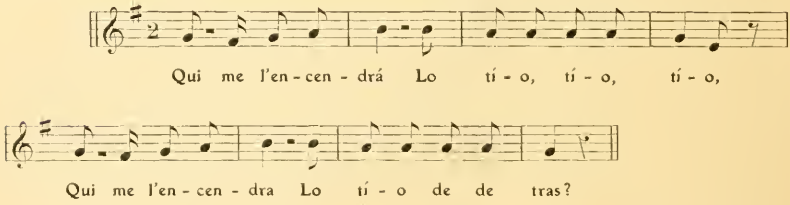
A 5 heures du soir, dans notre belle église romane, on chantait le *Miserere*, — et jusqu'à Pâques, les danses étaient proscrites.

❖ ❖ ❖

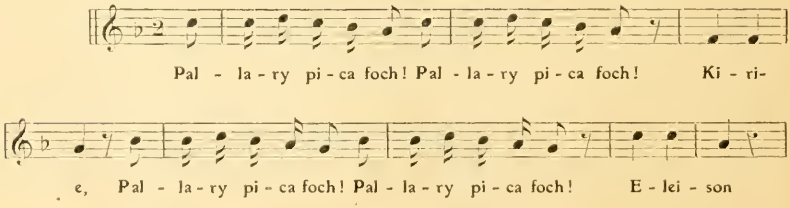
En interprétant les souvenirs de ma belle-mère, j'ai commis certaines erreurs qu'elle tient à rectifier, je lui laisse la parole.

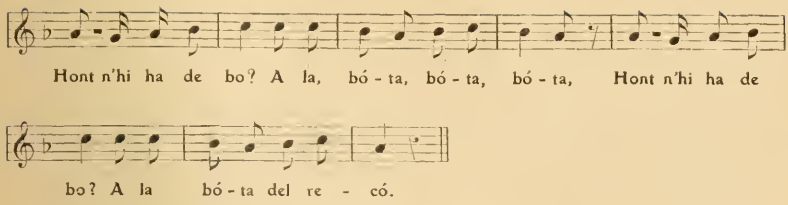
« *Lo Tío* et *Pallary pica-foch* ne se ressemblaient pas et ne doivent pas être confondus ; les trois premières strophes de la page 304 forment *lo Tío*, le surplus est *Pallary pica-foch*.

LO TIO



PALLARY PICA-FOCH





Un souvenir : un jour de fête, M. Noguer, de Céret, se trouvant chez mon père et voyant un certain nombre de garçons réunis autour de mes sœurs et de nos amies, nous dit : « Si vous le voulez, je vous apprendrai une jolie danse. » Nous l'en priâmes. Dans la grande salle, il sépara les garçons à gauche des filles à droite, se mit au milieu :

« Attention ! regardez-moi et prêtez l'oreille, vous répéterez ensuite la chanson en imitant mes gestes. »

Sa mimique illustrait les paroles :

« Ecoute, écoute,
Quand on est bien amoureux,
Ecoute, écoute,
Le moyen pour être heureux.
Jamais entre nous
De soupçons jaloux,
De coupables feux,
De transports furieux ;
Ecoute, écoute
Le moyen pour être heureux.

Amusés, nous sûmes bientôt le couplet et nous le chantâmes de notre mieux en contrefaisant notre professeur ; quand nous eûmes fini, il laissa une pause et entonna tout-à-coup :

Pallary pica-foch.

Ce fut un éclat de rire général, nous nous répétions tous : Qui l'eût deviné, le moyen pour être heureux ?

Pallary pica-foch n'était guère qu'un chant et on l'entendait surtout au *passant de vila*, le soir du dernier vendredi. Les pabordes sortaient de la Croix-Noire où ils avaient copieusement arrosé la « merlussada », ils étaient pleins de gaîté et leur voix était bien dégagée ; ils chantaient les couplets à l'unisson des ménétriers et

tous les enfants reprenaient le refrain. Le *passant de vila* en revêtait une solennité particulière.

Nous avons dit que les pabordes portaient ce jour-là culottes blanches, ceinture et *barretina* vermeilles ; beaucoup n'avaient qu'une paire de culottes et les ménagères auraient voulu qu'elles restassent propres pour le dimanche suivant. Vain désir : la plupart devaient laver ces culottes le samedi et les faire sécher pour le lendemain, soit devant le feu, soit dans une *pollera*, sorte de chauffe-chemise.

La mascarade du *Tío* se jouait non pas le vendredi, mais le dernier jour, le mardi-gras dans la nuit, à la fin des danses régulières et avant le pot-pourri des *remenadilles*.

Lo Tío, originaire du Roussillon, était d'ailleurs à Prats d'importation récente ; il avait remplacé *los Quéques*, les Bègues (pourquoi cette dénomination ?) *Los Quéques* terminaient ordinairement les bals, *los saraus*, tout comme le cotillon des salons. On noterait quelque conformité ; les couples se plaçaient les uns derrière les autres, avançaient et reculaient plusieurs fois, chantant des couplets insignifiants, tel celui-ci :

Es pas d'aci lo meu fringayre,
Es pas d'aci qu'es de Thuir,
No es de Thuir qu'es de Prades,
No es de Prades qu'es d'aci.

Arrivés au fond de la salle ou de la place, les hommes partaient d'un côté, les femmes de l'autre et se rejoignaient plus tard, après différents détours, suivant le caprice du cavalier et de la cavalière qui conduisaient la danse. La *farandole* (que ce nom ne fasse pas illusion : simple étiquette sans marchandise), la *farandole* et la *marseillaise* que l'on joue sur nos places publiques, lors des *festes majors*, fêtes patronales, semblent de lointains rejetons des *Quéques*.

Egalement disparues, les pavanes ; c'est par elles que commençaient tous les bals ; au mariage de ma sœur Rose, on en réclama quelques-unes, pour les vieux, preuve qu'on les délaissait déjà ; quel ne fut pas mon étonnement de voir ma tante Caroline Guiu et à son imitation d'autres femmes se déchausser pour être plus légères ! Ces pavanes eurent d'ailleurs le plus grand succès et leur musique bourdonne encore à mes oreilles. Un prêtre de nos amis

en était tellement enthousiaste que, dans l'intimité, il les dansait avec sa mère : c'était Mossen Parès, curé de Reynès, et originaire de Prats.

Autrefois le mardi-gras, vers 11 heures du soir, on sonnait une cloche dite du carême ; chacun rentrait chez soi pour réveillonner avant minuit, car on ne mangeait plus de viande jusqu'à Pâques ; la foi qui chancelle était encore indemne, entière et absolue. »

Pour transcription conforme :

Emile Leguiel.

Note du Secrétaire

Le collecteur de la musique, M. l'abbé Augustin Puitg, est un vieillard depuis longtemps retiré à Prats-de-Molló, un prêtre aussi modeste qu'intelligent et un musicien de talent qui sera passé sans avoir donné sa mesure ; qu'il veuille bien agréer avec mes remerciements, la publique expression de ma respectueuse affection.

La fête des Ours, racontée plus haut, se retrouve en d'autres localités des Pyrénées, notamment dans les Vallées d'Andorre ; je lis, en effet, dans la « Relació sobre la Vall de Andorra del R. F. T. J., Provicari de Anyos, Casa de la Vall », petit livre de 48 pages édité à Toulouse en 1838 :

«... La festa de la Ossa es més singular. Al mig de la plassa se posan dos com a dallayres, un altre vestit com una criada, com si portas menjà als dallayres, altre vestit de senyor, al costat de altre com una senyora, ques passejan ; al últim ix un vestit de pells, représentant un os disforme que altera a tots ab lo ademán (1) de assaltarlos ; al mig de aqueix espant ix un a modo de cassador que dispara un tiro, y lo que representa la Ossa cau com a mort, y alashoras los espectadors fan aplaudimens grans al matador ; y acabat, tots los de la comparsa fan un ball que conclou la funció.

Per més que he preguntat y buscat, no he pogut averiguar si axo te algun significat real, ó ficció sola. Jo me inclino a pensar, que es una representació de algun fet real de haver mort algun

(1) *Ademán*. Mot castillan qui signifie : action, geste, air, semblant.

subjecte la Ossa, al punt que estaba per despedassar algun senyor ó senyora que havia exit a passejarse y veurer los seus dallayres. »

Cette opinion, très vraisemblable, peut se réclamer d'une légende que l'écrivain catalan Carles Bosch de la Trinxería conte dans son beau roman *Montalba*, en la rattachant à un sapin géant, dit sapin de l'Ours, qui domine un précipice du même nom, sur la montagne des Salines, au sud d'Amélie-les-Bains.

« Era del temps que boscos impenetrables cobrian las montanyas y que corrian óssos que's menjavan sovint el remat y fins el pastor. Un ós feya sa estada en l'abetosa de las Salinas. Era el rey de la encontrada, recorria son domini dels boscos de Montalba, Ceret y Massanet, atrevint-se de vegades a ensumar fins els cortals y masíes de la comarca. Semblava embruixat ; las escopetades dels pastors no li feyan res ; era el terror del país.

Un dia trovà una pastora del mas de Cremadells, joveneta molt guapa, que guardava un escamot de cabras. La pastoreta, al veure l'ós a pocs passos d'ella, se cor-glaçà de tal manera que caygué en basca, esmortuida. L'ós l'agafà abrahonant-la dins sos braços peluts, se l'emportà sens fer-li dany envers la montanya, depositant-la dins sa cova. Contan si ne volia fer sa muller ; més ella, bona cristiana, se recomanà a la Mare de Deu de les Salines que la salvà de les urpes del seu enamorat. Li portava anyells, fruytes y tot lo que li feya menester. Fou trovada per uns carboners, en bona salut. La tornaren accompanyar al mas de Cremadells. Sos pares al reveure-la ne tingueren gran alegria, puix la creyan morta y ja li havian fet dir el be.

Quand l'ós la trovà a faltar, féu retrunyer aquells boscos de bruels espantosos ; foll de rabia feya més mal que may. »

L'auteur ajoute :

« Eixa llegenda podria referir-se a la edat de pedra, que'ls homes anavan vestits de pells... ; es pot ser la mès antigua dels nostres Pyreneus. La he sentida á contar en el Vallespir, Conflent, Cerdenya y Alt Empordá. Varía segons la comarca. La joveneta s'enamora de l'ós y quand fou trovada pels carboners no s'en volia separar. »

Juillet 1908.

Tres galanes

Tres galanes que tenía,
eix aucellet,
Marianna, Petronilla,
Isabelet.
(Lo Pardal)

Jo sé un hort desamparat.

Tot hi es ensopit, desde l'aygua del bassí que dorm sota un vel de fulles seques fins á les dos ó tres palmeres que s'hi moren d'anyoré.

Los amos sempre son fora. Sols hi ven de quant en quant, de setmana en setmana, un fuster que fa d'hortolá.

Cap al tart, en hivern, los pardals hi son los hostes d'un toranger. Y jo m'en hi vaig per escoltar llur xerradissa.

¿ Que diuhen ellos ? Coses de l'istiu passat y de la primavera que s'apropa ; parlan dels camps de blat, d'ordi, de civada y de mill, dels parpallols y dels mosquits farandolayres.

En Pica-Cireres, ajupit sus d'una toronja, ensenya als pardalets novells los misteris de la niuhada.

Tot ho conta del fil á l'agulla. Parla d'assó, parla d'alló, parla d'ous blanchs, picallats de negre com les grabes del riu.

Poch á poquet, s'en van les brumes damades del cel blavench ; l'aygua del bassí clapoteja ; las palmeres s'estremeixen, l'ombra cau, y allá dalt una estela commensa á parpellejar. Es l'hora del sospir.

❖ ❖ ❖

Chitt ! chitt ! chitt !... Hi há d'aixó un remat d'anys, eri jo un pardal masover y m'havía enamorat de la masovereta... una nina bonica com Nostra-Senyora del Roser.

Donques, una nit de maig, lo meu amor dormía y jo feyi remor.

Y jo feyi remor sus d'un toranger del cual las branques arribavan á ran de finestra. Chitt ! chitt ! chitt !

Mes refilades eran roses y flors. Tal vegada seguían el raig de lluna qu'amanyagava els seus ulls tancadets. Mes ella no sentía res. Chitt ! chitt ! chitt !

Me callavi de mitjoreta en mitjoreta. La nit era clara y teixida ab blavors platejades. Allá, una bruma blanquinosa no 's movía :

era el Canigó, encara nevat, estés entre cel y terra com un manto d'encantada.

De les ombres pujava un brunzineig armoniós y gran. La nit era clara y jo feyi remor...

Allavors, en Pau, mosso de casa y traginer, me va apareixer al finestró mès alt : « Company, me se posa, deixat' de cantarelles ; rellamp qu'es tart ! Mira... les onze hores son sonades. Ves te cotxar. »

Los trajiners, encara que reneguin, ja se sab que son bona gent. La nit, volen pas ser destorbats. Y es clar, s'han de llevar quant la llauseta canta ! Matinerets ! Matinerets !... y carreta amunt, carreta avall, trajina blat, trajina ví, de la Salanca à l'Andorra y de l'Andorra á la Salanca.

¡ Ves te cotxar ! m'havía dit en Pau, ab una veu de terratrémol. Y aixó dins les ombres, ensá y enllà, una musiqueta burlanera ho repetía : ¡ Ves te cotxar ! ; ves te cotxar !

Tot ho repetía : les rates-peneres, eixint dels aybres negres ; les reynetes, tot mirantse la lluna ; y sempre, sempre l'aygua ab el seu borbolladís.

Mirau, vaig agafar por. Y d'un cop d'ala me vaig trobar dins la plata blava del cel, lluny del trist toranger.

Y ala, qu'à Sant-Magí hi manca pardals !... ; Bé ne vaig passar de planes y de montanyes, de prats y de boscos, de rius y d'estanys ! ; bé ne vaig veurer de devotes, totes ab una cara de figa negreta, entre-mitx del manto de vellut, de seda y d'or !

Volant, volant, de serra en serra, travessant pinedes y congestes de neu, vetaquí l'ermita... Aixís vista á punta d'alba, sus de la montanyola, semblava una rosa esbadallada. La porteta n'era oberta.

Sant Magí es un bon pagés y estima els aucellets. Ja fa goig sa cara pintada ab vermellí, y sense sapiguer de lletra, n'hom endevina arreu qu'es un company del porró.

¡ Bona xirritada ! li 'n dich.

Ell que m'endressa una mitxa-rialla d'agrahiment, remena un xich la crossa bisbal y fa anar sa boca de pinyó :

Pardal, ves al Empordá,
Que tres galanes hi há.

¡ Chitt ! chitt ! chitt !

L'ermitá baixava el caminet, lo sarró y la caixeta del sant á l'esquerra, boy menjant un tros de pa ab all y gibert. Com haviá pas esmorsat, li vaig robar dos ó tres mulles. Los ermitans, que son de ganduls, se mereixen pas cap mena de consideració.

Aquest se posa á renegar —; Deu lo perdó ! — y diu que 'm vol pegar. ¡ Pobret ! Dins tota la vall s'ohia la meua cantarella : ¡ Girat', jau ! Girat', jau !...

¡ Y ala, ala, aixuridets, cap á les terres empordaneses !

Dels anys que hi vaig passar ne guardaré sempre un recort delitós.

Eran tres galanes : Marianna, Petronilla, Isabelet.

Na Marianna teniá un cos flayrós com lo clavelliner penjolat al pedricet blau de sa finestra. Al dematí anava á la font, ab el seu canteret. Allá m'hí passavi un bon rato, xerrant, xerrant...

Na Petronilla era sempre á la plassa, y lo seu mocadoret alatejava. Era la noya mes aixerida y ayrosa del terme per puntejar la sardana. Sus del lladoner que l'ombrejava, de branca en branca, seguía els seus moviments...

Y quant el sol se ponía, anavi al cartell de l'Isabelet, una nena de cabellera llarga y d'ulls envellutats.

Filava un xich mes que la filla del rey y feya corrandes com la donzella de Mataró.

Eran tres galanes y les tres m'estimavan. No hi havia pardal mes regalat dins tot l'Empordá.

Y ara, dins la fosca, desd' aqueix toranger hont dormirém tots plegats, ara les veig passar, les tres, que se donan la má, les veig passar ab el mocadoret blanch y el devantal ramejat.

Y també me recordi de la masovereta, la de Rosselló, la que dorm y no sent rés. »

Aquella nit d'hivern, després d'haver ohit la xerredissa d'en Pica-Cireres, me semblava que tenía dins la má un punyat de perles. Y es qu'allavors entenía la cansó del jove de la plana, d'en gentil romá.

Sí, alló era una cansó de la nostra plana, aixís del Rosselló com del Ampordá, una cansó naixida sus d'un cami vorejat d'etzevares, una alegre y trista cansó de trajiners.

Talment n'hom diría que los sospirs y les rialles s'hi barrejin, com sol y pluja en febrer.

No diu altre cosa en gentil romá : Tú no m'estimes, bueno... prou ho sentiré dona, prou ho sentiré, mes allá, dins les meues terres, ja 'n sé tres galanes... Joseph Pons.

Jacinto Verdaguer en Roussillon

Dans le volume sur Ille qui vient de paraître, M. l'abbé Bonet nous rapporte certains détails sur le séjour de Verdaguer dans le Roussillon peu de temps avant la composition de *Canigó*. Le passage ne manquera pas d'intéresser vivement nos lecteurs :

Pourquoi ne rappelerais-je pas la visite que fit à Réglella (1), un jour du mois de mai 1895, Jacinto Verdaguer, le chantre immortel de *l'Atlantide* et de *Canigó ?* Il m'avait fait le très grand honneur de venir me voir, dans un de ses voyages en Roussillon, et comme je connaissais son culte, son idolâtrie des ruines, surtout des ruines sacrées, je n'eus garde de négliger de le conduire à Réglella.

J'avais fait la connaissance de l'illustre poète, il y avait une douzaine d'années, lors d'un petit séjour qu'il fit en 1883 au Petit-Séminaire de Prades, où j'étais professeur. Il y arrivait à l'improviste, un soir de juin, sans s'être fait annoncer, comme un simple touriste qui venait demander à une maison ecclésiastique quelques jours, quelques heures de fraternelle hospitalité. Le très bon et très vénéré supérieur, M. le chanoine Douffiagues, mort, depuis, archiprêtre de Céret, la lui donna aussi large et aussi cordiale que possible.

Dès le soir de son arrivée, à la sortie des classes, nous étions présentés à l'illustre visiteur. Son nom nous était connu ; nous le savions couronné de gloire à l'instar des plus grands. Aussi bien, ce n'était pas sans émotion et sans une sorte de crainte révérentielle que nous allions comparaître devant le grand poète. Comment était-il ? Quel accueil nous ferait-il ? Quels étaient le son de sa voix, et la couleur de son verbe ? Ce fut comme un éblouissement délicieux, exquis, quand nous nous trouvâmes en présence

(1) Monastère de Saint-Clément de Réglella, et village de Réglella, dont il ne reste aujourd'hui que des ruines.

de ce prêtre jeune — il avait 38 ans, mais son extérieur en accusait à peine 25 — svelte, élancé, au visage pâle et presque diaphane, avec, sur ses lèvres, un perpétuel sourire tout voilé de mélancolie ; doux, modeste, humble et qui ne paraissait avoir, en causant, qu'une préoccupation : atténuer l'éclat de son génie dont la flamme jaillissait, malgré lui, de ses yeux.

Il venait étudier les environs du Canigou, en vue de son poème, dont il portait le plan grandiose dans la tête. Il voulait faire du Petit-Séminaire son quartier général. La poignée de son glaive aurait été là ; la pointe, un peu partout.

Durant les huit jours qu'il passa dans la maison, nous eûmes la très grande et très précieuse faveur d'avoir avec Verdaguer de longues causeries intimes ; et nous pûmes, pour ainsi dire, toucher du doigt cette âme de Prêtre et de Poète, plus prêtre encore que poète, et qui ne voulait, disait-il, se servir de sa lyre que pour chanter les louanges de Dieu et les gloires de la Foi. Comme sa parole était chaude et ardente quand il nous exposait ses projets d'avenir ! Comme sa figure s'animait, comme vibrait son âme, quand il disait le rôle et la fonction du poète, tel qu'il le concevait ! « Aucun de vos poètes, si grands qu'ils soient n'a compris « sa mission, nous disait-il ; ni Victor Hugo, ni Musset, ni même « Lamartine, malgré ses magnifiques envolées religieuses. La poé- « sie est un sacerdoce ; tout poète est Prêtre. Pour moi, je vou- « drais avoir du génie, je voudrais être le génie de la poésie, « pour la consacrer tout entière, comme de juste, au Christ. »

Jamais nous ne nous étions trouvé à pareille fête ; et qu'elles étaient rapides ces heures passées dans ce tête à tête familier et intime avec ce poète qui était un saint !

« La langue catalane, disait-il encore, est comme la jeune fille « de l'Évangile. Elle n'est pas morte, elle n'est qu'endormie. Je « voudrais être un de ceux qui la réveilleront. Pourquoi vous- « même ne l'étudieriez-vous pas ? Je vous enverrai un dictionnaire « et une grammaire. »

Il le fit dès son retour à Barcelone.

Le mardi 3 juillet, le professeur de rhétorique accordait à ses élèves une promenade *extraordinaire* à l'occasion de sa fête qui, étant tombé un vendredi, avait été renvoyée à un jour où elle put être célébrée dignement. Mossen Jacinto, invité, voulut bien

accepter de passer la journée avec nous. Nous allâmes déjeuner sur les bords de la rivière de Taurinya, à la *fontaine dels Flageills*, en un lieu tout plein d'ombre et de fraîcheur, éminemment pittoresque. Le poète était transporté. La nature avait le don de le faire sortir de lui, de l'enivrer pour ainsi dire. Elle avait été sa première institutrice. C'est dans les sombres chênaies des *Guilleries*, c'est parmi les gorges sauvages de *Collsacabre* et du *Congost*, aux environs de Vich, que s'était écoulée son enfance, qu'il avait senti germer sa vocation poétique. Il en resta, toute sa vie, l'amant passionné. Le Canigou, que nous avions en face, l'hypnotisait. Il ne pouvait en détacher ses regards. « Voyez-le, nous disait-il, *vestit de blanc, com un capella apunt de dir missa.* » Il aurait voulu le mettre dans sa poche, l'emporter avec lui et le dresser, dans toute sa majesté, à Barcelone, en face de la fenêtre de son cabinet.

A quelques mètres au-dessus de la fontaine, deux rochers géants, entre lesquels coule la rivière, s'avancent l'un contre l'autre comme pour un combat singulier. Nous y grimpâmes tous les deux, et là, assis sur leur cime, le poète improvisa une splendide légende qu'il a introduite, à peine modifiée, dans son admirable poème.

Les heures passèrent rapidement en si charmante compagnie. Le poète trouva lui-même qu'il n'avait pas perdu sa journée : il s'était saturé « d'impressions ». A cette âme vibrante la nature parlait avec une puissante éloquence, et semblable à la statue de Memnon qui, disait-on, rendait des sons harmonieux aux premiers feux de l'aurore, elle tressaillait, elle s'exhalait en images et en strophes poétiques dès qu'arrivait jusqu'à elle la grande voix des choses.

Depuis ce jour, le grand poète n'oublia plus l'humble professeur du Petit-Séminaire. Nous disons cela bien plus à sa louange qu'à la nôtre : nous le disons pour montrer combien son âme était douce et condescendante, combien son cœur était bon et affectueux. C'est la marque de la vraie grandeur de savoir descendre. L'autre, la fausse, est raide et superbe. Elle aime à peser sur ceux qu'elle croit au-dessous d'elle ; elle se venge ainsi des bassesses et des platitudes qu'elle prodigue à ceux qui sont au-dessus.

La veille de son départ, une petite réunion eut lieu le soir, au salon des professeurs. Au moment de porter le toast d'adieu, le professeur de rhétorique demanda au poète la permission de lui lire une pièce de vers. Il les écouta avec une charitable attention, et quand nous arrivâmes à la dernière strophe :

O la Ciutat Comtal, (1) vogue, vogue rapide,
Et que les flots d'azur viennent baiser tes flancs;
Tu portes Verdaguer, chantre de l'Atlantide,
Orgueil des Catalans!

L'humble grand homme, ému, nous embrassa en protestant que nous en disions trop, qu'il ne méritait pas tous ces éloges...

Les Catalanistes, tous ceux qu'intéresse la personnalité de Verdaguer liront, peut-être avec plaisir, la lettre qu'il nous écrivait de Barcelone, après son voyage à travers les Pyrénées.

Barcelona, 17 octubre 1883.

CARISSIM,

Tan mateix es hora d'escriure quatre ralles à vosté... de qui guardo tan dolsos recorts. No es que l'hague oblidat, mes mon viatge d'estiu ha sigut molt llarch, y densà que estich de tornada (que fa pochs dias) no he tingut un punt de repos. En esta petita Babilonia de Barcelona no solament no's pot reposar, sino que no's pot escriure: lo temps sempre y curteja.

Mon viatge pels Pirineus fou molt felis; cap contra temps tingue que valga la pena de contar, sino en Aulus, ahont anant a veure la cascade de Garbet, los *douaniers* me detingueren, fentme presentar al *chef*, qui'm digué que m'havian pres per un republica disfressat dels que anavan a moure la revolucio en Espanya. *Il n'hi ha boucoup de ce gent la en Espagne*, deya l'carabiner que'm menava à l'autoritat.

Res he pogut escriure desde llavors, sino esta cansoneta del sant Rosari, que no val la pena de llegir.

Quantas vegadas m'he recordat de vosté en esta temporada!..... de nostre anada à la hermosa font dels Flageills; del encantador cami (del rech) de sant Miquel; y sobre tot del Canigo que veya desda la finestra, y que no tornaré a veure fins Deu sab quant! Ditxos vosté, que la veu cada dia « coronada de plata y vestida de flors. »

.....

Veya vosté, en que li pot ser util eix seu sirvent y amich de cor.

Jacinto VERDAGUER, pbre.

Depuis lors nous nous étions quelquefois revus soit à Perpignan, soit à Barcelone, soit à Ille en ce mois de mai 1895, où nous fîmes ensemble l'excursion aux ruines de Réglella.

Certes, il ne les trouva ni aussi belles, ni aussi grandioses que celles de Saint-Martin du Canigou, qui devinrent du reste encore plus belles et plus grandioses, quand il eut jeté sur elles le soleil ardent de sa poésie, mais il les admira quand même. Il ne laissa pas un coin inexploré ; il voulut tout voir ; il interrogea chacune de ses pierres ; il refit après, à sa façon, avec son imagination splendide de poète, c'est-à-dire de créateur, l'histoire du Monastère et des Moines. Et c'était une volupté infinie d'entendre cette voix qui disait des choses à la fois si harmonieuses et si sublimes...

(1) Le nom du vaisseau qui portait le poète quand il alla visiter les lieux qu'il a chantés dans son *Atlantide*.

La Clé
de l'orthographe catalane

Un ancien professeur, savant helléniste, a bien voulu consacrer quelques instants à nous faire part des observations qu'il a faites sur le catalan, et nous dévoiler ce qu'il appelle la clé de l'orthographe catalane.

Il nous a appris que les 24 consonnes de l'alphabet grec sont divisées par catégories, parmi lesquelles trois ordres que la grammaire elle-même dispose en tableau, le *tableau des muettes.*

	1er ordre Labiales	2e ordre Gutturales	3e ordre Dentales
Douces	B	G.	D
Fortes	P	C, Q	T
Aspirées	Ph	K	Th

On comprend que les *labiales* sont les consonnes que l'on prononce des lèvres ; les *gutturales*, à l'aide du gosier ; les *dentales,* au moyen des dents. Et aussi que les *douces,* les *fortes,* les *aspirées* expriment l'effort nécessaire pour les prononcer.

On dit communément que le latin dérive du grec et que le catalan est fils du latin, le fils le plus légitime puisqu'il s'en rapproche plus que toutes les autres langues que le latin a formées.

Certains mots ont échappé complètement à la corruption du langage : barba, *barba ;* candela, *candela ;* casulla, *casulla ;* casuistica, *casuistica ;* custodia, *custodia ;* clausura, *clausura ;*

D'autres ont subi une légère amputation : vinum, *vi ;* campus, *camp ;* hortus, *hort ;* abundatus, *abundat ;* manus, *ma ;* bene, *be ;* bonus, *bo ;*

Ou bien encore une élision ou contraction : populus, *poble ;* auctor, *autor ;* cauda, *cua ;* rivus, *riu ;* cadere, *caure ;*

Et même une petite inversion à la syllabe finale : socer, *sogre ;* caper, *cabre ;* macer, *magre ;* pauper, *pobre.*

Mais un bon nombre ont simplement adouci la prononciation en changeant la consonne *forte* par la *douce* correspondante du même ordre (voir le tableau), et c'est là la base du système dont nous n'avons pas toujours pu éviter l'application anticipée dans les exemples précédents.

Ainsi le P se change en B dans : ripa, *riba ;* lupa, *lloba ;* sapor, *sabor ;* opertus, *obert ;* sapiens, *sabi ;* tepidus, *tebi ;* opera, *obra ;* coopertus, *cobert ;* caput stagni, *Cabestany.*

Le C en G dans : secator, *segador ;* precari, *pregar ;* draco, *drago ;* securus, *segur ;* lacrymas, *llagrimas ;* catus, *gat ;* vacare, *vaga.*

Le T en D dans : catena, *cadena ;* salvator, *salvador ;* abbatia, *abadia ;* maturus, *madur ;* gubernator, *gobernador.*

Le T en C dans : abdicatio, *abdicacio ;* aberratio, *aberracio ;* abjectio, *abjeccio ;* contradictio, *contradiccio.*

Généralement ces règles s'appliquent plusieurs fois et se combinent dans le même mot : operator, *obrador ;* recuperator, *recobrador* et autres précédemment cités.

Dans la prononciation, le V devient B : vida, *bida ;* vidre, *bidre ;* vi, *bi ;* oliva, *oliba ;* saliva, *saliba ;* sempreviva, *semprebiba ;* voraviva, *borabiba ;* arriva, *arriba ;* viga, *biga ;* vent, *bent ;* vuyt, *buyt.*

C'est de ces règles que devraient s'inspirer ceux qui citent le catalan et en défigurent l'orthographe, ainsi que nous le constatons malheureusement, surtout dans les journaux.

Ces quelques observations nous font regretter davantage l'absence d'un bon dictionnaire catalan-français et français-catalan. Plusieurs auteurs ont entrepris cette tâche difficile ; celui qui l'a menée plus loin et avec plus d'autorité, c'est le *Pastorellet.* Il serait vivement à désirer que son important manuscrit vit enfin le jour. Si une souscription à cette œuvre était organisée, nul doute que le nombre des souscripteurs ne fut pour l'auteur la preuve du besoin et de l'à-propos d'une pareille publication.

J. Comet.

Botanique catalane

Noms catalans de plantes usités dans la région

(Suite et fin)

REPUNXO. — Voir NAP BORT.
Appelé ainsi à cause de son nom français : raiponce.
RETORCIDOS. — Voir BEC DE CIGONYA.
Fruits à arètes contournées en tire-bouchons.
RIBANÉ. — Voir LLIRI GROCH.
Feuilles fermes largement linéaires.
RIDORTA. — Voir HERBA DE JOB.
Plante grimpante à fleurs blanches aromatiques.
ROJA. — *Rubia peregrina* L. Garance voyageuse.
Racine donnant une belle couleur rouge peu usitée actuellement.
ROHELLA. — *Papaver Rhœas* L. Pavot coquelicot.
Pétales desséchées calmant la coqueluche, les angines, etc.
ROMAGUERA. — Voir MORERA SELVATGE.
Se développe vite et est très difficile à détruire.
ROMANI. — *Rosmarinus officinalis* L. Romarin officinal.
Aromatique. Infusions fortifiantes et fébrifuges.
ROSELLA. — Voir ROHELLA.
Se distingue dans les moissons par ses belles fleurs rouges.
ROSER DE MARGE. — *Rosa canina* L. Eglantier des chiens.
Forme des haies. Fruits pour la confiture de l'enaygament.
ROSER DE NADAL. — Voir PEU DE LLOP.
Fleurs verdâtres s'épanouissant dès le mois de décembre.
ROURE. — *Quercus pubescens*. Willd. Chêne duveté.
Bois estimé. Feuilles en infusion contre les maux de gorge.
ROVELLO. — *Agaricus deliciosus* L. Agaric délicieux.
Champignon comestible des bois de pins et de sapins
RUCA. — *Eruca sativa* L. Roquette cultivée.
Feuilles diurétiques, dépuratives et antiscorbutiques.
RUDA. — *Ruta angustifolia Pers.* Rue à feuilles étroites.
Feuilles rubéfiantes ; employées contre les fièvres, les vers.

SAHUCH. — *Sambucus nigra*. L. Sureau noir.

Fleurs, baies et seconde écorce, diurétiques et purgatives.

SALVIA. — *Salvia officinalis*. L. Sauge officinale.

Feuilles aromatiques donnant une infusion stomachique.

SALZE. — *Salix alba*. L. Saule blanc.

Ecorce amère vermifuge ; sert aussi au tannage du cuir.

SANGUINARI. — *Poligonum persicaria*. L. Renouée à feuilles de pêcher.

Tiges rougeâtres. A détruire avant la fructification.

SANGUINYOL. — Voir CORNELLER.

Bois résistant de couleur rougeâtre.

SARSA-PARELLA. — *Smilax aspera* L.

Racine sudorifique, diurétique et dépurative du sang.

SBARZER. — Voir MORERA SELVATGE et ROMAGUERA. Forme des buissons épineux très touffus.

SÉGLE. — *Secale cereale* L. Seigle commun.

Remplace le blé dans les terrains pauvres. Grains nourissants.

SELVIER. — *Sorbus domestica* L. Sorbier cultivé.

Bois dur pour les tourneurs. Fruits astringents.

SÉRPOL. — *Thymus Serpylum*. L. Thym. Serpolet.

A les propriétés du thym commun (farigola)

SOLANA. — Voir MORELLA DE MARGE.

Nom se rapportant au nom latin de la plante : solanum.

SPANTA-LLOP. — *Colutea arborescens* L. Baguenaudier arbuste.

Fruits gonflés en forme de vessie. Plante riche en tanin.

SPART. — *Spartium junceum* L. Spartier faux-jonc.

Fleurs très odorantes attirant les abeilles.

STEPA. — *Cistus laurifolius* L. *et crispus* L. Ciste à feuilles de laurier et crispé.

Arbrisseau des terres incultes. Donne du bois de chauffage.

STEPA BLANCA. — *Cistus albidus* L. Ciste blanc.

Feuilles couvertes d'un duvet blanchâtre.

STEPA MOSQUERA. — *Cistus Monspeliensis* L. Ciste de Montpellier.

Feuilles visqueuses attirant les mouches.

SPINA-BLANCA. — V. CIRERER de la MARE DE DEU.

Tige à écorce blanchâtre épineuse.

SPINACART. — *Eryngium campestre* L. Panicaut des champs.
Nuisible ; à détruire dans les champs.

SPINACH. — *Spinacia inermis* Mench. Épinard sans cornes.
Feuilles apéritives et rafraîchissantes.

SPINADELLA. — *Salsola Kali* L. Soude Kali.
Plante épineuse des sables maritimes. Cendres donnant la soude.

SPINAVIS. — *Paliurus australis* R. et S. Palmier épineux.
Arbrisseau nuisible dans les bois par ses fortes épines.

SPUELLES. — *Delphinium Ajacis* L. Dauphinelle pied d'alouette.
Graines, en décoction, contre la galle et les poux, etc.

SURER. — *Quercus Suber* L. Chêne-liège.
Ecorce pour les bouchonniers ; glands donnant un café rafraîchissant.

TAMARIU. — *Tamarix Gullica* L. Tamaris de France.
Ecorce employée contre la goutte, les catarrhes.

TARONGER. — *Citrus Aurantium Ris.* Citronier, oranger.
Fleurs et feuilles antinerveuses ; fruits savoureux rafraîchissants.

TÉ. — *Chenopodium ambrosioides* L. Chenopode fausse-ambroisie.
Feuilles sèches donnant en infusion un thé digestif et calmant.

TÉ BORT. — *Stachys recta.* L. Epiaire droite.
Stomachique, emménagogue ; employé comme le précédent.

TÉ DE MONTANYA. — *Veronica officinalis.* L. Véronique officinale.
Plante odorante employée comme tous les thés sauvages.

TÉIX. — *Taxus baccata.* L. If à baies.
Bel arbre à bois dur incorruptible ; ses feuilles seraient vénéneuses.

TÉLL. — *Tilia platyphylla.* Scop. Tilleul à feuilles plates.
Feuilles aromatiques calmant les affections nerveuses.

TIMO. — Voir FARIGOLA.
Nom rappelant le nom français de la plante : Thym.

TIMOÇA. — *Lavandula Stœchas* L. Lavande Stœchas.
Moins usitée que l'aspit. En infusion contre les catarrhes.

TINTOREL. — Voir MATA-POLL.
Ecorce faisant rougir la peau et teignant la laine en jaune.

TREBENTINA. — *Pinus Laricio* Poir. Pin Laricio.
Bon bois ; suc résineux donnant l'essence de térébenthine.

TRENCA-OS. — *Polygmatum vulgare* Desf. Sceau de Salomon.
Racine antigoutteuse et vomitive.

TRESCAMES. — Voir HERBA DE SANT-JOAN.
Peut-être allusion aux tiges, souvent groupées par trois.

TREVOLET. — *Trifolium repens* L. Trèfle rampant.
Peut former d'assez bonnes prairies artificielles.

TROCA-SACH. — *Hordeum murinum* L. Orge des rats.
Epis à arêtes perçantes blessant souvent la bouche des bestiaux.

ULLS DE PERDIUS. — *Adonis autumnalis* L. Adonis d'automne.
Belles fleurs rouges dans les moissons des terrains calcaires.

VACA. — *Boletus aureus* Bull. Bolet bronze.
Champignon comestible des lieux frais, mais de chair un peu molle.

VALERIANA. — *Valeriana officinalis* L. Valeriane officinale.
Plante diurétique, vermifuge et antinerveuse.

VAQUETA. — *Hydnum repandum* L. Hydne sinué.
C'est le cep dont la chair est devenue molle et spongieuse.

VERBENA. — *Verbena officinalis* L. Verveine officinale.
Feuilles fébrifuges et guérissant les contusions.

VERN. — *Alnus glutinosus* Gœrtn. Aulne glutineux.
Bon bois pour constructions sous l'eau. Ecorce fébrifuge.

VESSA. — *Vicia sativa* L. Vesse cultivée.
Forme des prairies artificielles excellentes et très précoces.

VIDAURA. — *Humulus lupulus* L. Houblon grimpant.
Cônes toniques pour la fabrication de la bière.

VIOLA. — *Viola odorata* L. Violette odorante.
Fleurs aromatiques donnant des infusions calmantes et laxatives.

VIOLER. — *Chevianthus Chevii* L. Giroflée violier.
Très belles fleurs pour les jardins et les parcs.

XARONPIOS. — *Centaurea Cyanus* L. Centaurée Bleuet.
Ses belles fleurs bleues le font distinguer dans les moissons.

XICOYRA. — *Cichorium Intybus* L. Chicorée sauvage.
Racine et feuilles apéritives, diurétiques et rafraîchissantes.

XIPRER. — *Cupressus pyramidalis* Targ. et Togg. Cyprès pyramidal.
Bois dur et résistant ; feuilles et cônes stomachiques.

L. Conill.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Les journaux.

Les journaux nous apprennent la création au Ministère de l'Instruction publique d'un nouveau musée : le Musée de la Parole ou musée linguistique.

Le nouveau musée recueillira, classera, conservera des spécimens *parlés* (nous insistons sur le mot) de toutes les langues, de tous les dialectes en usage en France et dans les possessions françaises.

Il constituera une sorte de bibliothèque d'audition où, dans mille ans comme demain, on entendra non seulement de beaux morceaux de prose ou de vers dits par les maîtres de notre Conservatoire national de déclamation, et fixant pour la postérité un moment dans la tradition, un état dans l'évolution de l'Ecole française ; non seulement de grands discours académiques ou politiques, mais aussi et surtout de simples rondes d'enfants, chantées par des voix fraîches et joyeuses, des refrains populaires, des complaintes, des contes de nourrices, tels qu'ils auront été enregistrés sur place dans le langage du cru.

Souvenez-vous. Un jour, dans un musée, devant une inscription à demi effacée, devant une ancienne armure, devant une antique poterie, vous vous êtes arrêté et tout un passé s'est levé pour peupler votre rêve.

Vous avez vu les mains gauchies qui sculptèrent le marbre ; le corps puissant qui fit grincer l'armure, l'épaule brune sur laquelle un bras recourbé maintenait l'amphore pleine. En un instant, mille vies tout à l'heure inconnues se sont superposées à votre vie et l'ont colorée de visions qui ne s'effaceront plus. Et ce miracle est l'œuvre de quelques informes débris : dalle usée, vieille ferraille, modeste cruche cassée !

Croyez-vous que d'anciennes chansons, qu'une naïve légende, que la parole savante ou populaire, brusquement ressuscitées, auraient moins de noblesse et moins de puissance évocatrice ? Que ne donnerions-nous pas pour entendre aujourd'hui, fût-ce dans le plus grêle des phonographes, une plaidoirie de Cicéron, un discours politique de Démosthène, une scène d'Aristophane ou de Plaute ?... Ou, plus près de nous, Molière dans ses œuvres et toutes les chansons comiques ou tragiques, les *Viens, Poupoule* ! des périodes sanglantes, ou corrompues ou florianesques. D'autant que nous auions peut-être des surprises : la prononciation, l'intonation ont changé

comme le style. Il n'y a pas si longtemps que *ais* rimait avec *ois*, et *eure* avec *ure*.

Plus heureux que nous, nos neveux entendront des voix anciennes leur raconter le passé. Plus favorisée que les langues latine et grecque, la langue française ne mourra pas. Quelques documents bien conservés suffiront quand bien même tout le reste aurait péri, pour la faire revivre aux oreilles de la postérité la plus lointaine. Assurer l'immortalité à notre langue, voilà qui n'est pas un mince résultat.

Mais il y a mieux.

Dès demain, les savants trouveront au Musée de la Parole les éléments d'étude qui leur ont manqué jusqu'à nos jours. Ils compareront entre elles, simultanément, sans se déplacer, sans risque d'oublier, les voyelles de deux villages voisins, de deux générations successives, dresseront la carte de la phonétique française et la mettront périodiquement à jour.

Ils prendront ainsi la langue ou, pour mieux dire, la prononciation en flagrant délit d'évolution dans le temps et dans l'espace, assisteront au déplacement mystérieux, à l'usure lente de certaines consonnes. Ils verront *aquarium* devenir *évier*, *episcopum* devenir *évêque*, *Aqua Sextias* se changer en *Aix*, *Nemausus* en *Nismes* puis en *Nimes*, et le même *Aquas* devenir *Aigues* ici et *Ax* un peu plus loin.

Ils nous diront quelles influences géographiques ou historiques président à ces changements insensibles mais constants. Nous apprendrons peut-être pourquoi ici ou grasseye l'*r*, tandis qu'on la roule dans les départements voisins : pourquoi l'intonation de cette simple phrase : « Bonjour ! Comment vas-tu ? » change de moyenne en même temps que de méridienne. Et qui sait si l'observation bien conduite de quelques faits généraux, la découverte de quelque loi fondamentale, ne nous mèneront pas un jour à la reconstitution logique de la prononciation du latin et du grec, pour ne parler que de celles qui furent les plus voisines parmi les langues mortes ? On a vu des choses plus invraisemblables et les moyens dont dispose la phonétique expérimentale sont aujourd'hui considérables. Sait-on que les vibrations de la voix photographiées peuvent se compter facilement à l'œil nu : qu'on peut mesurer les courbes et la durée au deux centième de seconde !

Nous en avons dit assez pour montrer que le Musée de la Parole est une œuvre de la plus haute portée scientifique, féconde en résultats immédiats et cependant impérissables. On ne peut que féliciter M. Gaston Doumergue d'avoir promis son appui et de le voir associer son nom à une entreprise que son caractère place au-dessus des vicissitudes de la politique et à l'abri de toutes les révolutions. *(La Dépêche)*.

Bolleti del diccionari.

Le dernier Bolleti contient une longue analyse du *Manual de fonetica catalana* du Dr Schædel et de *Guilhem de Toloza* d'Antonin Perbosc.

Centenaire du Collège.

L'Association Amicale des Anciens Elèves du Collège de Perpignan a eu l'heureuse idée de réunir en une élégante brochure illustrée le programme détaillé et le compte-rendu des fêtes du Centenaire y compris le texte des discours prononcés à cette occasion par M. F. de Cazis de Lapeyrouse, président de l'Association des Anciens Elèves, E. Tarrène, maire de Perpignan, Charles Legrand, président de l'Union des Associations d'anciens élèves des Lycées et Collèges de France, Marcel Sellier, professeur d'histoire au Collège et Benoist, recteur de l'Académie de Montpellier.

Cette brochure est en vente chez M. Py-Oliver et chez MM. Brun fréres, libraires à Perpignan.

Annuari critich.

Nous avons reçu l'*Annuari critich sobre 'ls progresos de la filologia románica* (secció catalana, redactada per el Dr Schædel, de la Universitat de Halle, Alemanya).

Dans sa relation (1) sur la philologie catalane, notre savant confrère signale les progrès des études catalanes. Il y cite avec abondance les œuvres de nombreux auteurs autorisés. Il passe en revue l'histoire extérieure et l'extension de notre langue et étudie les questions intéressantes relatives à la richesse du vocabulaire et à l'étymologie de certains mots. Il y expose enfin des recherches sur des noms de lieux, des éditions de livres, des documents divers, etc.

Dans la partie relative à la grammaire se trouve un passage particulièrement intéressant sur les rapports de la langue languedocienne (gabatx) et de la langue catalane. A ce sujet, il cite l'opinion de A. Hovelacque (atlas linguistique de la France) : « Encore aujourd'hui les deux idiomes catalan et languedocien sont nettement séparés. Ils ne se confondent pas, n'entrent pas insensiblement l'un dans l'autre. »

Cette affirmation est contestée par le Dr Schædel. « L'œuvre de Hovelacque, dit-il, est, au plus haut degré, une œuvre superficielle et de dilettanti. Dans son travail, qui ne repose pas sur des investigations faites sur les lieux, il ne se préoccupe pas d'établir le phénomène proprement dit de linguistique, mais seulement — et cela même n'est pas encore très juste — de savoir si dans certains endroits particuliers on parle catalan ou languedocien (gabatx). »

Et l'atlas même de Gillierons ne peut pas à ce sujet être utilisé.

La ligne de démarcation qui va de la mer au point le plus élevé de l'Aude détermine la séparation nette des deux idiomes.

Par contre, dans le Capcir, les deux idiomes se confondent, entrent insensiblement l'un dans l'autre, ont une influence réciproque l'un sur l'autre.

(1) Rédigée en allemand.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

DP
302
C57R3
t.2

Revue catalane

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY